

CHOIX DE POÉSIES

DE

P. DE RONSARD

TOME II

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

CHOIX DE POÉSIES

DE

P. DE RONSARD

PRÉCÉDÉ DE SA VIE

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES EXPLICATIVES

PAR A. NOËL

PROFESSEUR AU LYCÉE IMPÉRIAL DE BORDEAUX

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862

1878, Feb. 28.
Minot fund.



CHOIX DES POÉSIES

DE

P. DE RONSARD.



ÉLÉGIE

SUR LE LIVRE DE LA CHASSE

DU FEU ROI CHARLES IX (*).

Soit que ce livre-ci ne vive qu'un printemps,
Soit qu'il force la Parque et vive plus longtemps,
Par maint siècle endurci contre la faux dentée
Des ans, dont toute chose à la fin est domptée,
Jamais on ne pourrait (sans jeter larmes d'œil)
Le lire en le voyant ainsi vêtu de deuil,
Non comme un orphelin qui a perdu son père,
Mais comme un avorton, à qui la main contraire
De Lucine a tranché le fil, sans avoir su
Ni connaître ni voir celui qui l'a conçu.

Tel enfant et ce livre ont pareille naissance,
Qui n'eurent de leur père oncques la connaissance :
Toutefois un chacun, en contemplant le trait
De son corps imparfait, voit bien qu'il est extrait

(*) *La chasse royale*, composée par Charles IX, publiée par Villeroy en 1625.

De royale lignée et de haut parentage,
Rapportant de sa race au front le témoignage.

Or, son père ne fut de ceux qui par les champs
Renversent les sillons de leurs coutres [1] tranchants,
Ni de ceux qui, gardant la troupe camusette [2]
Des brebis, ont ès mains la flûte et la houlette :
Mais seigneur des Français, en vertus non pareil,
En la terre aussi grand qu'au ciel est le soleil,
Qui, pour n'empoisonner les ans de sa jeunesse
D'amours, ni de festins, de jeux, ni de paresse,
Et pour tromper l'ennui des civiles fureurs,
Aima chiens et chevaux, connaisseurs et coureurs,
Et de meute et d'abois par brusque violence,
Des forêts et des cerfs réveiller le silence.

Il se fit si pratique en l'art de bien chasser,
Qu'aux heures de loisir il en voulut tracer
Le projet de ce livre, aimant la renommée
Qui s'acquiert par la plume et par l'encre animée,
Mieux que le vain honneur de bâtir des châteaux,
Ouvrage de sablon, de chaux et de marteaux,
Qui tombent pièce à pièce, et leurs têtes superbes
Se couvrent en cent ans de lambrunches [3] et d'herbes.

Mais la jalouse mort, dépite d'un tel fait,
Ne lui permit de voir son ouvrage parfait.
Ainsi par la tempête à terre on voit flétrie
La rose adonienne [4] avant qu'être fleurie.

O Charles, dont le front est vêtu de laurier,
Tu te peux bien vanter que tu es le premier
Des monarques français qui, rompant la coutume

[1] *Coutres :* socs de charrue.
[2] *Camusette :* au nez camus.
[3] *Lambrunche :* vigne sauvage; du latin *labrusca*.
[4] *Adonienne :* consacrée à Adonis et teinte de son sang.

Des princes, t'es acquis louange par la plume,
Allongeant au tombeau d'un renom éclairci
Les ans victorieux de ton âge accourci.

Ta peine toutefois par ton livre semée
Se fût en l'air perdue, ainsi qu'une fumée,
Si le tien Villeroy, des muses le support,
N'eût arraché ton fils des griffes de la mort,
Et ravi de ta cendre [1]. Ainsi la main fidèle
De Silène sauva du ventre de Sémèle
Bacchus, germe imparfait, par la foudre avorté.
Et, si le sentiment là-bas ne t'est ôté,
Aggravé [2] de la tombe et de la froide cendre
Tu dois pour récompense un grand merci lui rendre,
D'avoir forcé ta mort, ainsi qu'Hercule fit
Jadis celle d'Alceste, et cela nous suffit
A tous deux, Villeroy, pour donner à connaître
Que les bons serviteurs aiment toujours leur maître.

[1] *Ravi de ta cendre :* Et sauvé de ton bûcher.

[2] *Aggravé :* chargé, appesanti.

VERS DU ROI CHARLES IX

A RONSARD.

Ronsard, je connois bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand roi la voix ;
Mais, pour t'en souvenir, pense que je n'oublie
Continuer toujours d'apprendre en poésie :
Et pource j'ai voulu t'envoyer cet écrit,
Pour enthousiazer [1] ton fantastique esprit.

Donc ne t'amuse plus à faire ton ménage :
Maintenant n'est plus temps de faire jardinage ;
Il faut suivre ton roi, qui t'aime par-sus tous

[1] *Enthousiazer :* enthousiasmer ; du grec Ἐνθουσιάζειν.

Pour les vers qui de toi coulent braves et doux :
Et crois, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENTS

DU FEU ROI CHARLES NEUVIÈME.

Charles, en qui le ciel toutes grâces inspire,
Qui as le cœur plus grand que n'est grand ton empire,
Une âme prompte et vive, un esprit généreux,
De vertus, de science et d'honneur amoureux;
Qui passes tes aïeux d'un aussi long espace
Que l'aigle les autours, dont l'aile ne se lasse,
En volant outre l'air, d'approcher le soleil :

Ainsin [1] entre les rois tu n'as point de pareil
Que François ton grand père : et si l'honnête honte
Le voulait, je dirais que Charles le surmonte,
D'autant que notre siècle est meilleur que le sien,
Et que le temps présent vaut mieux que l'ancien;
Et d'autant qu'il fut docte au déclin de vieillesse,
Et tu es tout savant en la fleur de jeunesse.

Car si ta Majesté (après le soin commun
Qu'elle prend du public et d'écouter chacun,
Permettant à ton peuple une facile entrée),
Soit en prose ou en vers pour plaisir se récrée,
Donnant quelque relâche à ton divin esprit,
Qui se montre soi-même en montrant son écrit,
Et rien, s'il n'est parfait, ne médite ou compose,
Ronsard te cède en vers et Amyot (*) en prose :

[1] *Ainsin* : ainsi.

(*) Amyot (Jacques) né à Melun en 1513, mort en 1593. — Illustré par sa traduction de Plutarque, il fut nommé précepteur des enfants de Henri II. — Charles IX et Henri III le comblèrent de faveurs. — Il fut grand aumônier du roi et évêque d'Auxerre.

Et suis marri d'avoir si longuement vécu
Au giron des nœuf sœurs, pour être ainsi vaincu.

N'était-ce pas assez de m'avoir en cent sortes
Montré l'affection que, maître, tu me portes.
Sans encor me vouloir défier en mon art,
Et en vers appeler au combat ton Ronsard,
Découvrant contre moi la fureur de ton style?
Ainsi le grand Auguste écrivait à Virgile :
Virgile, qui l'esprit de son maître suivait,
Pour lui donner plaisir, lui contre-récrivait.
Tu m'as donné des vers, très-magnanime prince,
Afin qu'en imitant ton exemple, j'apprinse
Que peut ton cœur superbe, et pour avoir aussi
Toujours l'esprit touché d'un vertueux souci.

Toutefois te jouant, grand monarque de France,
Tu as plus avancé que ta plume ne pense :
Car tes faits quelque jour par le temps périront,
En mon livre à jamais tes beaux vers se liront,
Que je veux engraver, environnés de gloire,
Sur l'autel le plus saint du temple de Mémoire,
Pour mieux faire connaître à la postérité
Qu'en France j'ai vécu, régnant ta Majesté,
Et que ta Majesté dessous elle a vu naître
Ma muse, qui se plaît de servir un tel maître.

VERS DU ROI CHARLES IX

A RONSARD.

Ronsard, si ton vieil corps ressemblait ton esprit,
Je serois bien content d'avouer par écrit,
Qu'il sympathiserait en mal avec le mien,
Et qu'il serait malade aussi bien que le tien.
Mais lors que ta vieillesse en comparaison ose

Regarder ma jeunesse, en vain elle propose
De se rendre pareille à mon jeune printemps :
Car en ton froid hiver rien de vert n'est dedans.
Il ne te reste rien qu'un esprit grand et haut,
Lequel comme immortel jamais ne te défaut.

Or donc je te dirai que bien heureux serais
Si de ton bon esprit un rayon je tirais,
Ou bien que sans t'ôter rien du tien si exquis,
Par étude et labeur un tel m'était acquis.
Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien :
Mais mon corps est plus jeune et plus fort que le tien.
Par ainsi je conclus, qu'en savoir tu me passe,
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENTS

DUDIT FEU ROI CHARLES IX.

Charles, tel que je suis vous serez quelque jour :
L'âge vole toujours sans espoir de retour,
Et comme hors des dents la parole sortie,
Ne retourne jamais après qu'elle est partie :
Ainsi l'âge qui suit par les siècles cassé,
Ne retourne jamais quand il nous a laissé.

Voyez au mois de mai sur l'épine la rose,
Au matin un bouton, à vêpre [1] elle est éclose,
Sur le soir elle meurt : ô belle fleur, ainsi
Un jour est ta naissance et ton trépas aussi.

Si châteaux, si cités de marbres étoffées,
Si tant de vaillants rois ennoblis de trophées
Vieillissent, je puis bien, en imitant le cours
De nature, décroître, et voir vieillir mes jours.

[1] *A vêpre* : au soir ; du latin *vesper*.

Je vous passe, mon roi, de vingt et deux années :
Mais les vôtres seront si soudain retournées,
Qu'au prix du long séjour que fait l'éternité,
Qui les siècles dévore en son infinité,
Vingt, trente, quarante ans, voire cent mille semblent
Un grain près d'un monceau où tant de grains s'assemblent :
Et qui meurt ce jourd'hui, soit riche ou souffreteux,
Quant à l'éternité, meurt à l'égal de ceux
Qu'engloutit le déluge en l'eau demesurée.
Tout terme qui finit n'a pas longue durée;
Et soit tôt ou soit tard, il faut voir le trépas,
Et descendre au parquet des juges de là-bas.
Heureux, trois fois heureux, si vous aviez mon âge!
Vous seriez délivré de l'importune rage
Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps lui échauffe le sang.

De là l'ambition, de là la convoitise,
De là vient la chaleur que Vénus nous attise,
Et l'ire qui abat le fort de la raison,
Ennemis inconnus du bon père grison.

Vous verriez, mon grand prince, en barbe vénérable,
Votre race royale autour de votre table,
Comme jeunes lauriers; et, monarque puissant,
Vous verriez dessous vous le peuple obéissant,
Votre épargne fournie, et vos villes françoises,
Marchés, havres et ports, loin de civiles noises :
Riche d'honneur, de paix, et de bien plantureux,
Et, vieillard, vous seriez plus qu'en jeunesse heureux.

Il ne faut estimer que la mère Nature
Les saisons des humains ordonne à l'aventure,
Comme un méchant comique en son théâtre fait
Le premier acte bon, le dernier imparfait :
Elle compose tout d'une mûre sagesse :

Si la jeunesse est bonne, aussi est la vieillesse (*).

La jeunesse est gaillarde et discourt librement,
Vieillesse a la raison, esprit et jugement :
L'une a l'opinion et l'autre la prudence :
L'une aime les oiseaux, chiens, amour, chevaux, danse :
L'autre aime le bon vin, le bon lit, le bon feu .
Ainsi toute saison diffère de bien peu,
Et presque l'une à l'autre à l'égal se rapporte :
Chacune a son plaisir, mais de diverse sorte.

Pourquoi, en vous moquant, me faites vous ce tort
De m'appeler squelette et lame de la mort,
Et de me peindre aux yeux une fin si prochaine,
Quand de mon chaud été je ne sors qu'à grand'peine?
Je n'entre qu'en automne, et ne peux arriver
De vingt ans pour le moins aux jours de mon hiver,
Et vous puis (si le ciel à ma vie est propice)
Faire encore longtemps agréable service :
Et quand le corps serait de trop d'âge dompté,
L'âge ne peut forcer [1] la bonne volonté.

De force et de vigueur malgré moi je vous cède :
Vous possédez la fleur, l'écorce je possède :
Et je vous cède encore en généreux esprit,
Qui m'appelle au combat par un royal écrit.

Et bref, s'il vous plaisait un peu prendre la peine
De courtiser la muse, et boire en la fontaine
Qui baigne d'Hélicon les vergers et le mont,
Tout seul vous porteriez les lauriers sur le front :
Un second roi François [2]; de là viendrait ma gloire :
Être vaincu d'un roi, c'est gagner la victoire.

[1] *Forcer* : détruire.

[2] Il le compare à François Ier.

(*) Imité de Cicéron, *De Senectute*, c. 5.

LE

BOCAGE ROYAL (*),

CONSACRÉ A HENRI III

ROI DE FRANCE ET DE POLOGNE.

Comme un seigneur pratique et soigneux du ménage
Regarde en sa forêt ou dedans son bocage
Mille arbres différents de feuilles et de fruit :
L'un pour l'ouvrage est bon ; l'autre, indocile, fuit
La main de l'artisan : l'autre, dur de racine,
Tantôt va voir la guerre, et tantôt la marine :
L'autre est grêle et chancelle, et l'autre, spacieux,
Ses bras durs et feuillus envoie jusqu'aux cieux :
Ainsi dans ce bocage on voit de toutes sortes
D'arguments différents, comme tu les apportes,
O Muse ! au laboureur qui sait bien défricher
Ton domaine, et, suant, le cercler [1] et bêcher,
Prodiguant tes présents à celui qui s'emploie [2].

Stace entre les Romains nous en montra la voie :
Combien qu'il fût sans art, de fureur transporté,
Beaucoup plus ampoulé que plein de majesté. ;

[1] *Cercler :* sarcler. [2] Qui travaille.

(*) Ainsi nommé à l'imitation du recueil de Stace intitulé *Silvæ*.

Car tous ceux qu'on oit braire, et heurter à la porte[1]
Des Muses, n'entrent pas en leur temple : de sorte
Qu'il faut par long travail se purger et lustrer
De nuit en leur fontaine avant que d'y entrer,
S'initier novice en leur danse[2] privée :
Le labeur assidu force toute corvée[3].

[1] *Lustrer* : purifier.
[2] *Danse* : chœur, réunion.
[3] . . . . . Labor omnia vincit
Improbus. (VIRG., *Géorg.*, I, 145.)

PREMIÈRE PARTIE

DU BOCAGE ROYAL.

I.

PANÉGYRIQUE DE LA RENOMMÉE,

AUDIT SEIGNEUR ROI.

Tout le cœur me débat [1] d'une frayeur nouvelle :
J'entends dessus Parnasse Apollon qui m'appelle,
J'ois sa lyre et son arc branler à son côté [2],
Quelque part que mon pied vagabond soit porté,
Ses lauriers me font place, et sens ma fantaisie,
Errante entre les dieux, se soûler d'ambroisie.
Fuyez, peuple, fuyez [3] : des Muses favori,
J'entre sacré poëte au palais de HENRI,
Pour chanter ses honneurs : afin que dès l'aurore,
De l'Occident, de l'Ourse et du rivage More
Sa vertu soit connue, et qu'on connaisse aussi
Qu'un si grand prince avait mes chansons en souci.
J'ai les yeux éblouis, tout le cerveau me tremble ;
J'ai l'estomac pantois [4], j'avise, ce me semble,
Sur le haut des cités une femme debout [5],
Qui voit tout, qui oit tout, et qui déclare tout.

[1] *Me débat :* me bat.

[2] Ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο. (HOMÈRE, *Iliad.*, 1, 46.)

[3] Procul, o procul este, profani. (VIRG., *Æn.*, VI, 258.)

[4] *L'estomac pantois :* la poitrine émue.

[5] V. le portrait de la renommée dans Virgile, *Énéide*, IV, 173.

Elle a cent yeux au front, cent oreilles en tête :
Dans les voûtes du ciel son visage elle arrête,
Et de ses pieds en terre elle presse les monts,
Une trompette enflant de ses larges poumons.

Je vois le peuple à foule accourir auprès d'elle:
Le peuple volontiers se plaît d'une nouvelle.
Elle va commencer, il m'en faut approcher :
Le temps ne se doit perdre; il n'y a rien si cher.

« Peuples qui m'écoutez, pendus à ma parole,
N'estimez mes propos d'une femme qui vole:
Mais que chacun y donne aussi ferme crédit
Que si les chênes vieux d'Epire l'avaient dit.

« La déesse ennemie aux têtes trop superbes,
Qui les grandeurs égale à la basseur des herbes,
Qui dédaigne la pompe et le fard des humains,
A châtié l'orgueil des Français par leurs mains.

« Eux, arrogans de voir leurs voiles plus enflées,
Du vent de la Fortune heureusement soufflées,
D'abonder, insolens, en succès de bonheur,
D'obscurcir leurs voisins d'empires et d'honneur,
Géans contre le ciel, d'une audace trop grande,
N'avaient crainte de Dieu, qui aux sceptres commande,
Ains contre sa grandeur obstinant le sourcil,
Avaient contre sa main le courage endurci :

« Quand la bonne Adrastie[1], en vengeant telle injure,
Cités contre cités de factions conjure,
Fit le soc et le coutre [2] en armes transformer,
De leurs vaisseaux rompus pava toute la mer,
Les plaines de leurs os, renversa leurs murailles,

[1] *Adrastie :* Némésis, qui punit l'orgueil des hommes.

[2] *Coutre :* Voir la note 1, pag. 2.

Et mit leur propre glaive en leurs propres entrailles :
Si que leur sang vingt ans aux meurtres a fourni,
Et David ne vit onc son peuple si puni.

« Maintenant la déesse, encline à leur prière,
Douce, ne jette plus leurs plaintes en arrière,
Ains, pour guérir nos maux, nous fait présent d'un roi
Qu'en lieu de Jupiter le ciel voudrait pour soi ;
Qui par mille vertus en son âme logées,
Des rois ses devanciers les fautes a purgées,
Ainsi qu'une victime, expiant le forfait
Que le peuple a commis, et qu'elle n'a pas fait.

« Encor que la nature en naissant l'ait fait prince,
Monarque d'une grande et fertile province,
Qu'il ait dès son enfance avec le lait sucé
L'honneur qui son renom aux astres a poussé,
Voire et que sa vertu, qui la terre environne,
Lui mette sur le front une double couronne [1] :
Encor qu'en sa jeunesse, avant que son menton
Se frisât de la fleur de son premier coton,
Ait, chargé du harnois, deux batailles gagnées [2]
Remis sur les autels les messes dédaignées,
Rendu la révérence aux images brisés,
Assemblé en accord ses peuples divisés,
Et, sans bouffir son cœur d'une noire colère,
A tous se soit montré non pas prince, mais père,
Il ne doit se fâcher si le publique son
De ma trompe lui chante encore une chanson.

« Le prince généreux doit les oreilles tendre,
Et d'ire ne s'enfler quand on le veut apprendre [3].
Dieu ne se voit jamais par la faute assaillir :
Le naturel de l'homme est souvent de faillir.

[1] De Pologne et de France.

[2] Les batailles de Jarnac et de Montcontour.

[3] *Apprendre* : enseigner.

« Au retour du pays où va soufflant Borée [1],
Il trouva sa couronne en sectes séparée,
L'un tenant [2] cet article, et l'autre celui-là :
Mais sitôt que son front en France étincela,
Rayonnant de vertu, chacun à son exemple
Embrassa notre Église, et méprisa le temple,
Et des nouveaux prêcheurs ne fut plus curieux,
Zélateur de son prince et de ses bons aïeux.

« Si tôt le gouvernail ne tourne la navire [3],
Errante au gré du vent, que le peuple se vire
Vers les mœurs de son prince, et tâche d'imiter
Le roi qui va devant afin de l'inviter.
Ni prison, ni exil, ni la fière menace
De la corde ou du feu, ni la loi, ni la face
Du sénat empourpré [4] ne poussent tant les cœurs
Du peuple à la vertu, que font les bonnes mœurs
Du prince vénérable, et quand le sceptre égale
La bonne et juste vie à la force royale.

« Pour atteindre au sommet d'une telle équité,
Il faut la piété jointe à la charité,
Et la religion dont reliés [5] nous sommes,
Tant elle est agréable et aux dieux et aux hommes,
La loi (toile d'araigne) est trop faible et ne peut
Le prince envelopper, si lui-même ne veut
S'en-réter [6] de bon cœur, la croyant être faite
De Dieu, et non de l'homme à plaisir contrefaite,
S'il ne la garantit, si premier ne la suit,
Si lui-même et les siens par elle ne conduit.

[1] La Pologne, dont Henri III fut élu roi en 1573 et qu'il abandonna en 1574 pour succéder en France à son frère Charles IX.

[2] *Tenant :* croyant.

[3] Navire était autrefois féminin comme le latin *navis*.

[4] *Empourpré :* vêtu de pourpre.

[5] *Reliés :* liés; du latin *religare*, d'où *religion*.

[6] *S'en-réter :* s'envelopper comme dans des rets.

« Quand le jeune phénix sur son épaule tendre
Porte le lit funèbre et l'odoreuse cendre,
Reliques de son père, et plante en appareil
Le tombeau paternel au temple du soleil :
Les oiseaux ébahis en quelque part qu'il nage,
De ses ailes ramant, admirent son image,
Non pour lui voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir si beau, mais pour ce qu'il est saint.
Oiseau religieux aux mânes de son père;
Tant de la piété Nature, bonne mère,
A planté dès le naître en l'air et dans les eaux
La vivace semence ès cœurs des animaux !

« Donques le peuple suit les traces de son maître [1] :
Il pend [2] de ses façons, il l'imite, et veut être
Son disciple, et toujours pour exemple l'avoir,
Et se former en lui ainsi qu'en un miroir.

« Cela que le soudard aux épaules ferrées,
Que le cheval flanqué de bardes acérées
Ne peut faire par force, Amour le fait seulet,
Sans assembler ni camp, ni vêtir corselet.
Les vassaux et les rois de mutuels offices
Se combattent entre eux, les vassaux par services,
Les rois par la bonté : le peuple désarmé
Aime toujours son roi quand il s'en voit aimé.
Il sert d'un franc vouloir quand il n'est nécessaire
Qu'on le fasse servir : plus un roi débonnaire
Lui veut lâcher la bride, et moins il est outré,
Plus lui-même la serre et sert de son bon gré,
Se met la tête au joug sous lequel il s'efforce,
Qu'il secouerait du col s'on lui mettait par force.

« C'est alors que le prince en vertus va devant

[1] Regis ad exemplar totus componitur orbis. (CLAUD.)
[2] *Il pend de ses façons* : il en dépend, il les suit.

Qu'il montre le chemin au peuple le suivant ;
Qu'il fait ce qu'il commande, et de la loi suprême
Rend la rigueur plus douce, obéissant lui-même ;
Et tant il est d'honneur et de louange époint[1],
Que pardonnant à tous, ne se pardonne point.

« Quel sujet ne serait dévot et charitable
Sous un roi piéteux[2] ? quel sujet misérable
Voudrait de ses aïeux consommer les trésors,
Pour, homme, efféminer par délices son corps
D'habits pompeux de soie élabourés[3] à peine,
Quand le prince n'aurait qu'un vêtement de laine ?
Et qu'il retrancherait par édits redoutés
Les fertiles moissons des ordes[4] voluptés,
Coupant comme Hercules l'hydre infâme des vices,
Par l'honnête sueur des poudreux exercices ?

« A forcer par les bois un cerf au front ramé,
Enferrer un sanglier de défenses armé,
Voir lévreter[5] le lièvre à la jambe pelue,
Voir pendre les faucons au milieu de la nue,
Faire d'un pied léger poudroyer les sablons,
Voir bondir par les prés l'enflure des ballons,
A porter le harnois, à courir la campagne,
A dompter sous le frein un beau genêt d'Espagne,
A sauter, à lutter d'un bras fort et voûté[6],
Voilà les ferrements tranchant l'oisiveté.

« Mais porter en son âme une humble modestie,
C'est à mon gré des rois la meilleure partie.
Le prince guerroyant doit partout foudroyer :
Celui qui se maintient doit bien souvent ployer.

[1] *Époint* : piqué, aiguillonné.
[2] *Piéteux* : en italien *pietoso*, aujourd'hui pieux.
[3] *Elabourés* : travaillés.
[4] *Ordes* : sales.
[5] *Lévreter* : courir, et non faire des petits.
[6] *Voûté* : recourbé.

L'un tient la rame au poing, l'autre épie à la hune :
En l'un est la prudence, en l'autre est la fortune.
Toujours l'humilité gagne le cœur de tous :
Au contraire l'orgueil attise le courroux.
Ne vois-tu ces rochers remparts de la marine [1] ?
Grondant contre leurs pieds toujours le flot les mine,
Et d'un bruit écumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant,
Ne cesse de les battre, et d'obstinés murmures
S'opposer à l'effort de leurs plantes [2] si dures,
S'irritant de les voir ne céder à son eau.

« Mais quand un mol sablon par un petit monceau
Se couche entre les deux, il fléchit la rudesse
De la mer, et l'invite, ainsi que son hôtesse,
A loger en son sein : alors le flot qui voit
Que le bord lui fait place, en glissant, se reçoit
Au giron de la terre, apaise son courage,
Et la lèchant se joue à l'entour du rivage.

« La vigne lentement de ses tendres rameaux
Grimpe s'insinuant aux faîtes des ormeaux,
Et se plie à l'entour de l'étrangère écorce
Par amour seulement, et non pas par la force :
Puis mariés ensemble, et les deux n'étant qu'un,
Font à l'herbe voisine un ombrage commun.

« La peste des grands rois sont les langues flatteuses,
Eponges et corbeaux des terres souffreteuses :
Mais le mal le plus grand qu'un prince puisse avoir,
C'est quand il hait le livre, et ne veut rien savoir.

« Le roi dont je vous parle, et que le ciel approuve,
Jamais en sa maison l'ignorance ne trouve,

[1] *La marine* : la mer.   [2] *Plantes* : pieds.

Ayant fait rechercher (d'une belle âme épris)
Partout en ses pays les hommes mieux appris;
Près de lui les approche, et les rend vénérables,
S'honorant d'honorer les hommes honorables :
De paroles il les loue, et de biens avancés,
Comme ils le méritaient, les a récompensés.

« Il a voulu savoir ce que peut la nature,
Et de quel pas marchait la première clôture[1]
Du ciel, qui tournoyant, se ressuit en son cours :
Et du soleil, qui fait le sien tout au rebours.

« Il a voulu savoir des planètes les danses,
Tours, aspects et vertus, demeures et distances :
Il a voulu savoir les cornes du croissant,
Comme d'un feu bâtard[2] il se va remplissant,
Second Endymion amoureux de la Lune.

« Il a voulu savoir que c'était que Fortune,
Que c'étaient que Destin, si les influxions[3]
Des astres commandaient à nos complexions.

« Puis, descendant plus bas sous le second étage,
Il a connu du feu la nature volage,
Il a pratiqué l'air, combien il est subtil,
Comme il est nourricier de ce monde fertil,
Comme il est imprimé de formes différentes.

« Il a connu la foudre et ses flèches errantes
D'un grand bruit par le vague, et si le soleil peint
L'arc au ciel en substance, ou s'il apparaît feint.

« Puis il a fait passer son esprit sous les ondes,
A connu de Thétis les abîmes[4] profondes,
Et du vieillard Protée[5] a compté les troupeaux :

[1] *Clôture du ciel*, *mœnia cœli* : le premier cercle, la première sphère.

[2] *Bâtard :* étranger.
Qui variam Phœben alieno jusserit igni
Compleri. (CLAUD., *In Rufinum*, I, 9.)

[3] *Influxions :* influences.

[4] *Abîmes :* aujourd'hui masculin.

[5] *Protée :* gardien des troupeaux de Neptune. (V. VIRG., *Géorg.*, IV, 428.)

Il a connu le flot et le reflot [1] des eaux :
Si la lune a crédit sur l'élément humide,
Ou si l'âme de l'eau d'elle même se guide,
Elançant son esprit des terres à l'entour,
Pour ne vivre en paresse et croupir en séjour.

« Puis, venant sur la terre, a visité les villes
Les hommes et leurs mœurs et leurs règles civiles,
Pour savoir à son peuple en vertus éclairer,
Pour lui lâcher la bride ou pour la lui serrer,
Connaissant par effet toutes vertus morales.

« Puis, entrant sous la terre aux caves infernales,
A cherché les métaux, et d'esprit diligent,
Connu comme se fait l'or, le plomb et l'argent,
Quelle humeur [2] les engendre ès veines de la terre,
Et le cuivre et le fer, instruments de la guerre.

« Puis, d'un si haut travail se voulant soulager,
Et d'un docte laurier ses tempes ombrager,
Prenant le luth en main que dextrement il guide,
Se va seul récréer en l'antre Piéride,
Toutes les fleurs d'Euterpe attachant à son front.
Apollon qui l'écoute, et les Muses qui vont
Dansant autour de lui, l'inspirent de leur grâce,
Soit qu'il veuille tourner une chanson d'Horace,
Soit qu'il veuille chanter en accords plus parfaits
Les gestes martiaux que lui-mêmes a faits,
Imitateur d'Achille, alors que l'ire [3] outrée
L'enflammait en sa nef contre le fils d'Atrée,
Et que le Priamide [4], aiguisant ses soudars,
Rompait d'un grand caillou la porte des remparts.

« Nul prince n'eut jamais l'âme si valeureuse,

[1] *Flot et reflot :* flux et reflux.
[2] *Humeur :* liqueur.
[3] *Ire :* colère.
[4] *Le Priamide :* Hector, fils de Priam.

Ni si doué [1] du ciel d'une mémoire heureuse.
De miel en son berceau la Muse l'arrosa,
Pithon [2] en l'allaitant sa bouche composa
D'éloquence naïve, afin de faire croire
Aux soudars ce qu'il veut pour gagner la victoire,
Ou pour prêcher son peuple, et par graves douceurs
Leur tirer de sa voix par l'oreille les cœurs,
Comme son devancier Hercule [3] dont la langue
Enchainait les Gaulois du fil de sa harangue.

« Nul Prince, tant soit grand, n'a le bruit aujourd'hui
De mieux récompenser ses serviteurs que lui,
Ni faire tant d'honneur à leurs cendres funèbres [4],
Les rappelant au jour en dépit des ténèbres :
Roi qui ne peut les siens ni vivants oublier,
Ni quand la mort les vient de leurs corps délier,
Favorisant les uns de ses faveurs premières,
Les autres d'oraisons, de vœux et de prières.

« Quand la Parque, ennemie aux Valois, nous ravit
Charles [5], astre du ciel, par toute France on vit
Les Muses se cacher : Phœbus n'osait rien dire,
Ni le dieu voyageur, inventeur de la lyre [6] :
Les lauriers étaient secs, sec le bord pimpléen [7],
Le silence effrayant tout l'antre cyrrhéen [8] :
De limon et de sable et de bourbe étoupée,
Claire ne courait plus la source Aganippée [9].
Les Muses maintenant honorant son retour,
Couvertes de bouquets osent revoir le jour :

[1] *Ni si doué :* ni ne fut si doué.

[2] *Pithon :* déesse de la persuasion, du grec Πειθώ.

[3] L'Hercule gaulois laissait pendre de sa bouche des chaînes d'or qui attachaient à lui les auditeurs.

[4] Allusion aux magnifiques tombeaux qu'Henri III fit élever à ses favoris, Quélus et Maugiron, tués en duel (1577.)

[5] Charles IX.

[6] Mercure.

[7] Pimpléa, montagne de Macédoine consacrée aux Muses.

[8] Cyrrha, ville de Béotie, au pied de l'Hélicon.

[9] Aganippe, fontaine de Béotie.

Phébus n'a plus la main ni la voix refroidie,
Et des lauriers fanés la tête est reverdie,
Voyant ce grand Henri, des peuples conquéreur,
Les aimer et se plaire en leur douce fureur,
Et d'une ardeur qui vit d'Apollon toute pleine,
Faire parler Thespie[1] et sourcer[2] sa fontaine.

« Nul poëte français des Muses serviteur
Ne présenta jamais ouvrage à sa hauteur
Qu'il n'ait récompensé d'un présent magnifique,
Honorant le bel art que lui-même pratique
Et ne l'ait caressé d'accolades ou d'yeux,
Invitant l'artisan à faire encore mieux.

« Tels étaient les bons rois de l'âge plus fleurie :
Numa le sacerdote instruit par Égérie :
Tel était Numitor, et ses pères romains
Qui avaient du labeur les ampoules ès mains :
Tel Euphrate empalmé[3], de son rivage humide,
Vit Salomon régner sur le trône Isacide,
Dont les sceptres étaient des peuples redoutés
Par la loi que portaient leurs glaives épointés,
Ayant en lieu du fer la douceur pour leur marque.

« Tel fut le roi François des lettres le monarque;
Tel est ce bon Henri, qui, prince très-humain,
Porte de ses sujets tous les cœurs en sa main.

« Ni corselets ferrés, ni targues[4], ni heaume,
Ni chevaux, ni soudars ne gardent son royaume,
Ni fossés, ni remparts, mais la seule vertu
Qui le peuple combat sans être combattu.

« Au contraire, Alexandre affamé d'avarice,

[1] Ville de Béotie.
[2] *Sourcer* : couler de source.
[3] *Empalmé* : couvert de palmes.
[4] *Targues* : bandes de fer, épées.

Enflé d'ambition, qui réduit en service
Le sceptre persien, et qui fit son harnois
Luire comme une foudre aux terres des Indois,
Et ces fiers empereurs de la maîtresse Rome,
Qui couvraient un aspic [1] sous la forme d'un homme,
Étant princes cruels, eurent cruelle fin;
Ou par le fer meurtrier ou par le froid venin
Ont épanché leur vie, et, morts sans sépulture,
Ont été des corbeaux et des chiens la pâture,
Sans avoir le loisir que les cheveux grisons
Vinssent blanchir leur tête en leurs propres maisons.

« Le bon Prince Trajan et le bon Marc-Aurèle
Ont vieillards accompli leur vie naturelle,
Ont vu pour leur trépas la république en pleurs,
Et leurs tombeaux couverts de cheveux et de fleurs [2].

« Nature, qui peut tout, dont le ventre desserre [3]
Le germe d'un chacun, ne fait naître sur terre
Rien si parfait qu'un roi modeste et modéré,
Au poids de la vertu justement mesuré.
Seul entre les humains il a peinte au visage
De Dieu la vénérable et redoutable image :
Il en est le miroir : si, par un vilain trait,
De l'image qu'il porte il souille le portrait,
Si quelqu'un le diffame, empoisonne ou massacre,
Dieu jaloux de l'honneur de son saint simulacre,
Punira le forfait, sans laisser impuni
D'extrêmes châtiments ceux qui l'auront honni;
Et, ne souffrant en terre un seul pas de sa trace,
Perdra lui, ses enfants, sa maison et sa race;
Puis moi, qui de ma langue annonce vérité,
En chanterai l'histoire à la postérité. »

[1] *Aspic* : serpent.

[2] Habitude de l'antiquité. On coupait ses cheveux sur la tombe des morts pour les honorer. (SOPH., *Électre*.)

[3] *Desserre* : met au jour, produit.

Ainsi dit la déesse, et de sa bouche ronde [1]
Envoya de Henri les honneurs par le monde.

[1] *De sa bouche ronde :* de sa bouche harmonieuse :
...Gratis dedit ore rotundo
Musa loqui. (Hor., *Epist ad Pis.*, 322.)

II.

AU MÊME.

Si l'honneur de porter deux sceptres en la main,
Commander aux Français et au peuple Germain,
Qui de l'Ourse sarmate habite la contrée;
Si des Vénitiens la magnifique entrée [1],
Si avoir tout le front ombragé de lauriers,
Si avoir pratiqué tant de peuples guerriers,
Tant d'hommes, tant de mœurs, tant de façons étranges;
Si revenir chargé de gloire et de louanges,
Si jà comme un César concevoir l'univers [2],
Vous a fait oublier le chanteur de ces vers,
Roi, dont l'honneur ne peut amoindrir ni accroître,
Sans vous dire son nom vous le pourrez connoître.
C'est, prince, c'est celui qui d'un cœur courageux
Grimpa dessus Parnasse aux croupes ombrageux,
Importunant pour vous les filles de Mémoire,
Quand Dieu près de Jarnac vous donna la victoire,
Quand votre bras armé fut le jour des François,
Quand la Charente, fleuve au peuple Saintongeois,
Vous vit presque sans barbe, ainsi qu'un jeune Achille,
Foudroyer l'ennemi sur sa rive fertile,
Remirant en ses eaux vos armes et l'éclair
De votre morion et de votre bouclair [3],
Qui flambaient tout ainsi que fait une comète,

[1] Allusion à la réception faite par les Vénitiens à Henri III, en 1574.

[2] *Concevoir l'univers :* l'embrasser dans sa pensée comme une conquête future.

[3] *Bouclair :* bouclier.

Qui, glissant par le ciel d'une crineuse[1] traite[2]
Tombe dessus un champ, et va signant les cieux[3]
De cheveux rougissant d'un feu présagieux.

Ce fut quand votre main, à craindre comme foudre,
De la gent huguenotte ensanglanta la poudre :
Quand nos autels sacrés revirent leurs bons saints,
Quand de nos ennemis les étendards dépeints,
Et tout relents[4] de sang, pour immortels exemples,
D'un long ordre attachés pendirent à nos temples.

Encore qu'un tel acte, illustre de bonheur,
Eût dû trouver à l'heure un superbe sonneur
Qui d'un bruit héroïque eût enflé les trompettes,
Si est-ce que la voix des plus braves poëtes
De peur fut enrouée, et le vent de leur sein
Ne sortit pour enfler la trompette d'airain,
Chacun craignant sa vie en saison si douteuse :
Où celui, sans trembler d'une crainte honteuse,
Qui vous écrit ces vers, assuré vous chanta ;
Sur le haut d'Hélicon vos triomphes planta ;
Et si en combattant votre lance sut poindre[5],
Célébrant vos honneurs sa langue ne fut moindre :
Œuvre si agréable à vous, prince vainqueur,
Que vous louâtes l'hymne et l'apprîtes par cœur.
Mais quand toute la France, à tromper bien aisée,
D'ardentes factions et de guerre embrasée
Était sous le rasoir, et l'horrible méchef,
Soutenu d'un filet, nous pendait sur le chef,
Et la victoire neutre errant entre les armes,
Partisane, ébranlait le cœur de nos gens-d'armes,
Incertains qui serait par la faveur des cieux

[1] *Crineuse* : chevelue.
[2] *Traite* : course.
[3] Marquant la partie des cieux où elle est tombée d'un certain présage.
[4] *Relents* : dégouttants.
[5] *Poindre* : percer.

Des deux camps si puissants le seul victorieux.

Vous, pour sauver le sceptre, et nos saints tutélaires,
Nos autels, nos maisons, vous-mêmes et vos frères,
Et votre mère, hélas! qui de peur frémissait,
Et tout le ciel pour vous d'oraisons emplissait :

Vous, dis-je, enorgueilli de forces animées,
Auprès de Montcontour campâtes des armées,
Livrâtes la bataille, où Dieu vous regardait,
Et sa croix dessus vous Jésus-Christ étendait [1].

. . . .

Quand vous fûtes élu monarque de Pologne,
Quand Dieu sur votre tête en posa la couronne,
Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimés
De vos plus chers parents, en larmes consumés :
Qu'il vous fallut laisser le doux air de la France,
Capitaines, soldats, amis et connaissance,
Que chacun vous suivait d'une humble affection,
Il ne chanta jamais de telle élection,
D'autant qu'elle emportait des Français la lumière,
Pour en pays étrange éclairer la première.

Or' à votre retour, qui luit comme un soleil
Sortant de l'Océan en flammes nonpareil,
Qui donne jour aux siens, dissipant les ténèbres,
Et de notre feu roi [2] les complaintes funèbres :
Il a, gros [3] d'Apollon, célébré ce retour.
Les hommes volontiers honorent plus le jour
Que la nuit ténébreuse, et Vesper n'est si belle
Que l'Aurore au matin qui sort toute nouvelle :
Aussi votre apparaître [4] aux Français fait sentir
Plus d'allégresse au cœur que votre départir.

[1] Allusion au Labarum.
[2] Charles IX.
[3] *Gros* : rempli.
[4] *Votre apparaître* : votre retour.

Mais, ainsi que le jour découvre toutes choses
Que l'ombre sommeilleuse en ses bras tenait closes,
Brigandages, larcins, et tout ce que la nuit
Recèle de mauvais quand le soleil ne luit :
Ainsi nous espérons que les guerres civiles,
Licences de soldats, saccagements de villes,
Qui régnaient sans frayeur de votre Majesté,
S'enfuiront éblouis devant votre clarté.

Chacun d'un œil veillant vos actions contemple :
Vous êtes la lumière assise au front du temple.
Si elle reluit bien, votre sceptre luira :
Si elle reluit mal, le sceptre périra.

Il faut bien commencer : celui qui bien commence,
Son ouvrage entrepris de beaucoup il avance.
Sire, commencez bien à votre avénement,
De tout acte la fin suit le commencement.
Il faut bien enfourner [1] : car telle qu'est l'entrée,
Volontiers telle fin s'est toujours rencontrée.

Vous ne venez en France à passer une mer
Qui soit tranquille et calme et bonasse à ramer :
Elle est du haut en bas de factions enflée,
Et de religions diversement soufflée :
Elle a le cœur mutin ; toutefois il ne faut
D'un bâton violent corriger son défaut [2],
Il faut avec le temps en son sens la réduire :
D'un châtiment forcé le méchant devient pire.

Il faut un bon timon pour se savoir guider,
Bien calfeutrer sa nef, sa voile bien guinder [3] :
La certaine [4] boussole est d'adoucir les tailles,

[1] Pour bien faire du pain, il faut bien enfourner.
(Régnier, sat. X.)

[2] Allusion à Roboam, qui voulait gouverner les Juifs avec une verge de fer.

[3] *Guinder* : élever, hisser.

[4] *Certaine* : assurée.

Être amateur de paix, et non pas de batailles,
Avoir un bon conseil, sa justice ordonner,
Payer ses créanciers, jamais ne maçonner [1],
Être sobre en habits, être prince accointable,
Et n'ouir ni flattéurs ni menteurs à sa table.

On espère de vous comme d'un bon marchand,
Qui un riche butin aux Indes va cherchant,
Et retourne chargé d'une opulente proie,
Heureux par le travail d'une si longue voie :
Il rapporte de l'or, et non pas de l'airain.
Aussi, vous auriez fait si long voyage en vain,
Vu le Rhin, le Danube, et la grande Allemagne,
La Pologne, que Mars et l'Hiver accompagne
Vienne, qui au ciel se brave de l'honneur
D'avoir su repousser le camp du Grand-Seigneur,
Venise marinière, et Ferrare la forte,
Turin qui fut Français, et Savoie qui porte,
Ainsi que fait Atlas, sur sa tête les cieux :
En vain vous auriez vu tant d'hommes, tant de lieux,
Si, vide de profit, en une barque vaine
Vous retourniez en France après si longue peine.
Il faut faire, mon prince, ainsi qu'Ulysse fit [2],
Qui des peuples connus sut faire son profit.
Mais quoi! prince invaincu, le sort ne m'a fait être
Si docte que je puisse enseigner un tel maître :
En discours si hautains je ne dois m'empêcher,
Et ne veux faire ici l'office de prêcher;
Ma langue se taira : vos sermons ordinaires,
La complainte du peuple, et vos propres affaires
Vous prêcheront assez : ce papier seulement
S'en va vous saluer, et savoir humblement

[1] *Maçonner :* dépenser en bâtiments.

[2] Allusion aux premiers vers de l'Odyssée.

De votre Majesté, si vous, son nouveau maître,
Le pourrez par sa muse encore reconnaître.

Il n'a pas l'Italie en poste traversé
Sur un cheval poussif, suant et harassé,
Qui a cent fois tombé son maître par la course (*);
Il n'a vendu son bien afin d'enfler sa bourse
Pour vous aller trouver et pour parler à vous,
Pour vous baiser les mains, embrasser vos genoux,
Adorer votre face : il ne le saurait faire;
Son humeur fantastique est aux autres contraire :
Ceux qui n'ont que le corps sont nés pour tels métiers,
Ceux qui n'ont que l'esprit ne le font volontiers.

Toutefois, sans courir et sans changer de place,
Il est assuré d'être en votre bonne grâce :
Encor le désespoir ne l'a pas combattu :
L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.

S'il vous plaît l'appeler, sans farder une excuse,
Il vous ira trouver avec la même muse
Dont il chanta Henri [1], son Charles, et aussi
Vous, à présent son roi, des muses le souci :
Ou, si votre disgrâce à ce coup il essaye,
Il sera casanier comme un vieil morte-paye [2],
Qui renferme sa vie en quelque vieil château,
Accrochant, paresseux, ses armes au rateau [3],
Au pays inutile, et, moisi de paresse,
Près de son vieil harnois confine sa vieillesse.

[1] Henri II.
[2] *Vieil morte-paye :* vieux soldat congédié.
[3] *Rateau :* ratelier.

(*) Allusion à la rapidité avec laquelle Chemeraut porta jusqu'à Cracovie la nouvelle de la mort de Charles IX. Il y arriva en treize jours.

III.

AU MÊME (*).

A vous, race de rois, prince de tant de princes,
Qui tenez dessous vous deux si grandes provinces,
Qui par toute l'Europe éclairez tout,ainsi
Qu'un beau soleil d'été de flammes éclairci,
Que l'étranger admire et le sujet honore,
Et dont la majesté notre siècle redore.

A vous, qui avez tout, je ne sçaurais donner
Présent, tant soit-il grand, qui vous puisse étrenner.
La terre est presque vôtre, et, dans le ciel vous mettre,
Je ne suis pas un dieu, je ne puis le promettre,
C'est à faire au flatteur; je vous puis mon métier
Promettre seulement : de l'encre et du papier.

Je ne suis courtisan ni vendeur de fumées,
Je n'ai d'ambition les veines allumées,
Je ne saurais mentir, je ne puis embrasser
Genoux, ni baiser mains, ni suivre ni presser,
Adorer, bonneter [1], je suis trop fantastique :
Mon humeur d'écolier, ma liberté rustique,
Me devraient excuser, si la simplicité
Trouvait aujourd'hui place entre la vanité.

C'est à vous, mon grand prince, à supporter ma faute,
Et me louer d'avoir l'âme superbe et haute,
Et l'esprit non servil, comme ayant de Henri
Votre père et de vous trente ans été nourri.

[1] *Bonneter* : saluer.

(*) Cette pièce fut adressée au roi pour l'époque du premier jour de l'an.

Un gentil chevalier qui aime de nature
A nourrir des haras [1], s'il trouve d'aventure
Un coursier généreux, qui, courant des premiers
Couronne son seigneur de palme et de lauriers,
Et couvert de sueur, d'écume et de poussière,
Rapporte à la maison le prix de la carrière :
Quand ses membres sont froids, débiles et perclus,
Que vieillesse l'assaut, que vieil il ne court plus,
N'ayant rien du passé que la montre honorable,
Son bon maître le loge au plus haut de l'étable,
Lui donne avoine et foin, soigneux de le panser,
Et d'avoir bien servi le fait récompenser ;
L'appelle par son nom, et si quelqu'un arrive,
Dit : Voyez ce cheval qui d'haleine poussive
Et d'ahan [2] maintenant bat ses flancs à l'entour :
J'étais monté dessus au camp de Montcontour,
Je l'avais à Jarnac ; mais tout enfin se change.
Et lors le vieil coursier, qui entend sa louange,
Hennissant et frappant la terre, se sourit,
Et bénit son seigneur, qui si bien le nourrit.

Vous aurez envers moi (s'il vous plaît) tel courage,
Sinon à vous le blâme, et à moi le dommage.
Je rêve ! votre main me doit faire sentir
Que la maison des rois ne loge un repentir.

Mais je suis importun ; la personne importune
Ne rencontre jamais une bonne fortune :
Laissons faire au destin qui nous donne la loi,
Le destin, de grand-duc [3] vous a fait un grand roi :
Puis il ne faut jamais ou parler à son maître,
Ou faut de doux propos les oreilles lui paître.

[1] *Haras*, pour chevaux.
[2] *D'ahan* : en haletant.
[3] Henri III, duc d'Anjou du vivant de son frère Charles IX.

Sire, voici le mois ou le peuple romain,
Qui tenait tout le monde enclos dedans la main,
Donnait aux serviteurs, par manière de rire,
Congé de raconter tout ce qu'ils voulaient dire [1] :
Donnez-moi (s'il vous plaît) un semblable congé.

. . . .

Qui, bons Dieux! n'écrirait, voyant ce temps ici?
Quand Apollon n'aurait mes chansons en souci,
Quand ma langue serait de nature muette,
Encore par dépit je deviendrais poëte.

C'est trop chanté d'Amour et en trop de façon :
La France ne connaît que ce mauvais garçon,
Que ses traits, que ses feux : il faut qu'une autre voie
Par sentiers inconnus sur Parnasse m'envoie,
Pour me serrer le front d'un laurier attaché,
D'autre main que la mienne encore non touché [2].

Après que votre esprit et vos mains diligentes
Seront lasses du faix des affaires urgentes,
Aux heures de plaisir, vous pourrez votre esprit
Ebattre quelquefois en lisant mon écrit.

. . . .

Je serai comme un ours que le peuple aiguillonne,
Qui renverse la tourbe, et mord toute personne,
De grand ni de petit ne me donnant souci,
Si l'œuvre vous agrée, et qu'il vous plaise ainsi.
J'ai trop longtemps suivi le métier héroïque,
Lyrique, elégiaq', je serai satirique,
Disais-je à votre frère, à Charles mon seigneur,
Charles qui fut mon tout, mon bien et mon honneur.

Ce bon prince en m'oyant se prenait à sourire,
Me priait, m'exhortait, me commandait d'écrire,

[1] Allusion aux Saturnales. [2] Imité de Lucrèce, III, v. 4.

D'être tout satirique instamment me pressait :
Lors, tout enflé d'espoir dont le vent me paissait,
Armé de sa faveur, je promettais de l'être :
Cependant j'ai perdu ma satire et mon maître.
Adieu, Charles, adieu, sommeilles en repos :
Cependant que tu dors je suivrai mon propos.

Il n'y a ni rhubarbe, agaric ni racine,
Qui puisse mieux purger la malade poitrine
De quelque patient fiévreux ou furieux,
Que fait une satire un cerveau vicieux ;
Pourvu qu'on la détrempe à la mode d'Horace,
Et non de Juvénal, qui trop aigrement passe :
Il faut la préparer si douce et si à point,
Qu'à l'heure qu'on l'avale on ne la sente point,
Et que le moqueur soit à moquer si adestre[1],
Que le moqué s'en rie, et ne pense pas l'estre.

. . . .

Recevez, s'il vous plaît, d'un visage serein
Et d'un front déridé mon écrit, que la main
Des Muses a dicté cette nouvelle année,
Pour en vous étrennant voir leur troupe étrennée.

Ne les méprisez pas, bien que soyez issu
D'une race et d'un sang de tant de rois conçu,
Et ne fermez aux vers l'oreille inexorable :
Minerve autant que Mars vous rendra vénérable.

Homme, ne pensez être heureusement parfait :
De même peau que nous nature vous a fait ;
Dieu tout seul est heureux, notre nature humaine
Misère sur misère en naissant nous amène :
Et ne faut s'ébahir si nous avons ici
Pour partage éternel la peine et le souci.

[1] *Adestre* : adroit.

On dit que Prométhée, en pétrissant l'argile,
Dont il fit des humains l'essence trop fragile,
Pour donner origine à nos premiers malheurs,
En lieu d'eau la trempa de sueurs et de pleurs :
Car plus l'homme est heureux, plus fortune l'épie :
A telle qualité[1] nous traînons notre vie.
Mais c'est trop babillé, il se faut dépêcher :
Souvent en voulant plaire on ne fait que fâcher.

Quand Hercule ou Atlas ont chargé sur l'échine
De ce grand univers la pesante machine,
Que de col et de tête et de bras bien nerveux,
Se bandant sous le faix, lequel tomb'rait sans eux :
Si quelque fâcheux sot arrivait d'aventure,
Qui vînt les amuser d'une longue écriture,
Ou d'un maigre discours, soit en prose ou en vers,
Offenserait-il pas contre tout l'univers ?
Malin, j'offenserais contre toute la France[2]
Dont vous portez le faix dès votre jeune enfance,
S'importun, j'amusais votre divin esprit
(Aux affaires bandé) par un fâcheux écrit.

Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)
Qu'on charge ses autels d'une pesante offrande :
Il n'aime que le cœur[3], il regarde au vouloir :
La seule volonté l'offrande fait valoir.

Ainsi suivant de Dieu la divine nature,
Vous prendrez mon vouloir, et non mon écriture.[4]

[1] A cette condition.

[2] . . . In publica commoda peccem,
Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar
(Hor., *Ep.*, II, 1.)

[3] C'est le cœur qui fait tout.
(La Font., *Philém. et Bauc.*)

[4] *Mon écriture* : mon écrit, mon ouvrage.

IV.

AU MÊME.



SONGE (*).

. . . .

Je songeais l'autre nuit que peu devant l'Aurore,
Quand du soleil naissant les chevaux sont encore
En la mer, et leurs crins s'épandent par les cieux,
Qu'un buisson épineux se montrait à mes yeux,
De ronces remparé, fortifié d'eau vive,
Et d'un large fossé, dont la glissante rive
Me montrait que du bas jusqu'au plus haut du bord
Le passage était clos, tant le parc était fort.

Dedans faisait sa bauge une bête sauvage,
Qui jamais autre part ne cherchait son gaignage[1],
S'aviandant[2] de glands, qui secs se dérobaient
Des chênes en automne, et à terre tombaient.
Les voisins du pays l'appelaient la Merveille[3] :
Sa gueule était dentée, effroyable l'oreille,
Ventre large et pansu, la peau rude au toucher,
Et son front se dressait en pointe de clocher.
Il n'y avait seigneur, marchand ni gentilhomme,
Qui n'eût couru la bête, ainsi qu'on fait à Rome
Le buffle par la ville, alors que les Romains
De traits jetés sur lui se désarment les mains.

. . . .

Au plus fort du taillis un gros hallier était,

[1] *Gaignage :* pâture.
[2] *S'aviandant :* se nourrissant.
[3] *Merveille*, monstre. En latin, *monstrum* a le sens de merveille, prodige.

(*) Allégorie forcée, remerciement au roi, dont la générosité lui fournit le moyen de continuer son poëme.

Où pour bien se bauger le sanglier se mettait,
Hallier que le soleil de ses rayons ne perce,
Tant, rameaux sur rameaux, d'une obscure traverse
Ensemble entrelacés, le haut s'épaississait,
Et le bas plein d'effroi d'ombres se noircissait.
Au milieu croupissait une mare fangeuse :
Là soulait[1] à midi cette bête outrageuse
Fouiller, et tout son corps de bourbe revêtir.

Là, je pousse mes chiens pour la faire sortir,
La, l'épieu dans la main, courageux, je devance
Ma chasse de vingt pas, je la tance et retance,
Je la presse et la hue, allant tout à l'entour,
Mais en vain : car plus tôt je vis faillir le jour,
Qu'elle osât approcher du monstre pour le mordre.
Au contraire, il s'élance et les mit en désordre,
Massacrant la moitié, puis en les secouant
Du groin les enlevait, et s'en allait jouant,
Et morts les étendait sur le dos de la plaine.

Trois fois recru d'ahan[2], trois fois repris haleine :
Je retourne au combat de fureur transporté,
Qu'un sanglier sur mes chiens eût l'honneur emporté.

Il était déjà nuit, et la lune première
Dorait le haut des bois d'une blonde lumière,
Quand, regardant son arc nouvellement plié
D'une corne voûtée, ainsi je la priai :

« Lune, l'œil de la nuit, qui reluis à trois faces,
Déesse des veneurs, des chemins et des chasses,
Tu as courbé trois fois tes voûtes en un rond,
Et trois fois replanté tes cornes à ton front,
Depuis le jour qu'errant par ces bois, je m'amuse

[1] *Soulait* : avait coutume. [2] *Recru d'ahan* : accablé de fatigue.

A suivre pour néant une bête qui ruse :
Guide ma main, déesse, et m'enseigne le lieu
D'où je pourrai sanglant retirer mon épieu,
Et fais par ta faveur que mon souhait advienne,
O des astres l'honneur, vierge latonienne[1] ! »

Comme ainsi je priois, la Lune m'entendit,
Qui soudain de son ciel en terre descendit :
Puis, dépouillant son front et sa corne argentine,
Prit la forme et l'habit d'une mienne voisine,
Qu'on disait toute nuit parler aux animaux,
Et par charmes tirer les esprits des tombeaux,
Ensorceler les bleds, et faire à contre-course
Les ruisseaux ébahis retourner à leur source.

. . . .

[1] Diane, fille de Latone.

V.

AU MÊME.

LES PARQUES.

Les Parques, qui leur chef de chêne couronnèrent,
Le jour que tu naquis, ton corps environnèrent;
Puis, en filant ta vie autour de leur fuseau,
Et parfumant d'odeurs ton lit et ton berceau,
Te chantèrent ces vers que les dieux approuvèrent,
Et pour être gardés au ciel les engravèrent :

« Enfant, en qui le ciel renverse[1] son bonheur,
Te remplissant autant de vertus et d'honneur
Qu'Hercule en fut rempli le jour de sa naissance,
Crois, pour te faire un jour l'ornement de la France.

[1] *Renverse* : verse avec abondance.

Crois donc, et deviens grand, et d'un bras enfantin,
Riant dès le maillot, embrasse ton destin.

« Comme Alcide, qui fut d'une force indomptée,
Souffrit mille travaux sous son frère Eurystée,
Tu dois dessous le tien [1] mille peines souffrir,
Et d'un cœur généreux aux batailles t'offrir,
Et faire craqueter dès ta jeunesse tendre
Le harnois sur ton dos pour son sceptre défendre.

« Nous voyons la Charente et les bords d'alentour
Déjà rougir de sang, et l'air de Montcontour
S'infecter de corps morts, et ses plaines, semées
D'os, porter à regret les mutines armées.

« Déjà nous te voyons, au milieu des travaux,
Renverser à tes pieds chevaliers et chevaux,
Et pendre sur ton front, pour éternelle gloire,
L'honneur et le bonheur, la force et la victoire.

« C'est lors que tu rendras aux Français leurs autels,
Et les temples sacrés de leurs saints immortels
Que la main huguenote aura rués par terre.

« Mais comme on voit les pins foudroyés de tonnerre,
Tu foudroieras leur camp infidèle et félon,
Ainsi que Brenne fut par les traits d'Apollon [2].

. . . .

« Après que la vertu, qui suit ta Majesté,
Aura dessous tes pieds ton ennemi dompté,
Et la longueur du temps jointe à l'expérience
T'auront appris de vaincre avec la patience,
Par elle te faisant des monstres le vainqueur,

[1] Charles IX.

[2] *Brenne :* Brennus. Vers 270 avant J.-C. les Gaulois attaquèrent le temple de Delphes. Ils furent repoussés et leur chef ou Brenn se tua de honte et de désespoir.

Élève après au ciel le courage et le cœur.
Estime tes sujets, corrige ta justice ;
Fais que les armes soient des nobles l'exercice :
Honore la science, honore les guerriers :
Les vieillards au conseil soient toujours les premiers :
Révère leur vieillesse, et tes pères les nomme.

« Puis, venu par vieillesse en l'âge où se consomme
La vie et la chaleur, tu monteras aux cieux,
Et boiras du nectar à la table des Dieux,
Comme le preux Hercule, épousant la Jeunesse,
Et Castor et Pollux, déités que la Grèce
Mit au ciel, et leur nom sema par l'univers,
Tant valent les vertus, les muses et les vers. »

Ainsi près de ton lit les trois Parques parlèrent,
Et, baisant ton berceau, dedans l'air s'envolèrent.

VI.

AU MÊME.



DIALOGUE ENTRE LES MUSES DÉLOGÉES ET RONSARD.

. . . .

De l'air abaissant l'œil le long d'une vallée,
Je regardai venir une troupe hâlée,
Lasse de long travail, qui par mauvais destin
Avait fait (ce semblait) un pénible chemin.

Elle était mal en conche[1] et pauvrement vêtue :
Son habit attaché d'une épine pointue
Lui pendait à l'épaule, et son poil[2] dédaigné
Errait sale et poudreux, crasseux et mal peigné.

[1] *Mal en conche* : mal équipée. [2] *Son poil* : Ses cheveux.

Toutefois de visage elle était assez belle :
Sa contenance était d'une jeune pucelle,
Une honte agréable était dessus son front,
Et son œil éclairait comme les astres font :
Quelque part qu'en marchant elle tournât la face,
La vertu la suivait, l'éloquence et la grâce;
Montrant en cent façons, dès son premier regard,
Que sa race venait d'une royale part :
Si bien qu'en la voyant, toute âme généreuse,
Se réchauffant d'amour, en était amoureuse.

Devant la troupe allait un jeune jouvenceau[1],
Qui portait en courrier des ailes au chapeau,
Une houssine en main de serpens tortillée,
Et dessous pauvre habit une face éveillée :
Et montrait à son port quel sang le concevait,
Tant la garbe[2] de prince au visage il avait.

Tout furieux d'esprit[3], je marchai vers la bande,
Je lui baise la main, puis ainsi lui demande
(Car l'ardeur me poussait de son mal consoler,
M'enquérir de son nom, et de l'ouïr parler) :

Quel est votre pays, votre nom, et la ville
Qui se vante de vous? L'une, la plus habile
De la bande, répond : « Si tu as jamais veu
Ce Dieu[4] qui de son char tout rayonné de feu
Brise l'air en grondant, tu as vu notre père :
Grèce est notre pays, Mémoire est notre mère.

« Au temps que les mortels craignaient les déités,
Ils bâtirent pour nous et temples et cités :
Montagnes et rochers, et fontaines et prées,
Et grottes et forêts nous furent consacrées,

[1] Mercure.
[2] *La garbe* : le galbe, la figure.
[3] Plein du délire poétique.
[4] Jupiter.

Notre métier était d'honorer les grands rois,
De rendre vénérable et le peuple et les lois,
Faire que la vertu du monde fût aimée,
Et forcer le trépas par longue renommée :
D'une flamme divine allumer les esprits,
Avoir d'un cœur hautain le vulgaire à mépris,
Ne priser que l'honneur et la gloire cherchée,
Et toujours dans le ciel avoir l'âme attachée.

« Nous eûmes autrefois des habits précieux,
Mais le barbare Turc, de tout victorieux,
Ayant vaincu l'Asie et l'Afrique, et d'Europe
La meilleure partie, a chassé notre trope
De la Grèce natale, et, fuyant ses prisons,
Errons, comme tu vois, sans biens et sans maisons,
Où le pied nous conduit, pour voir si sans excuses
Les peuples et les rois auront pitié des Muses. »

Des Muses ? dit-je lors. Êtes-vous celles-là
Que jadis Hélicon les neuf Sœurs appela ?
Que Cyrrhe [1] et que Phocide avouaient leurs maîtresses,
Des vers et des chansons les savantes déesses ?
Vous regardant marcher nu-pieds et mal en point,
J'ai le cœur de merveille et de frayeur époint,
Et me repens d'avoir votre danse suivie,
Usant à vos métiers le meilleur de ma vie.

Je pensais qu'Amalthée eût mis entre vos mains
L'abondance et l'argent, l'autre âme des humains :
Maintenant je connais, vous voyant affamées,
Qu'en esprit vous paissez seulement de fumées,
Et d'un titre venteux, antiquaire et moisi,
Que pour un bien solide en vain avez choisi.

Pour suivre vos fureurs misérables nous sommes.

[1] Cirrha, ville de Phocide, voisine de Delphes

Certes, vous ressemblez aux pauvres gentilshommes,
Lors que tout est vendu, levant la tête aux cieux,
N'ont plus autre recours qu'à vanter leurs aïeux :

Que vous sert Jupiter, dont vous êtes les filles?
Que servent vos chansons, vos temples et vos villes?
Ce n'est qu'une parade, un honneur contrefait,
Riche de fantasie, et non pas en effet.

Vertu, tu m'as trompé, te pensant quelque chose!
Je connais maintenant que le malheur dispose
De toi qui n'es que vent, puisque tu n'as pouvoir
De conserver les tiens qui errent sans avoir
Ni faveur ni amis, vagabonds d'heure en heure,
Sans feu, sans lieu, sans bien, sans place ni demeure.

— « Ah! que tu es ingrat de nous blâmer ainsi!
Que fusses-tu sans nous qu'un esprit endurci,
Consumant, casanier, le plus beau de ton âge
En ta pauvre maison, ou dans un froid village,
Inconnu d'un chacun? où t'ayant abreuvé
De nectar, et l'esprit dans le ciel élevé,
T'avons fait désireux d'honneur et de louanges,
Et semé ton renom par les terres étranges,
De tes rois estimé, de ton peuple chéri,
Ainsi que notre enfant en notre sein nourri.

« Dieu punit les ingrats : à tous coups que la foudre
Trébuchera de l'air, tu auras peur qu'en poudre
Tu ne sentes ton corps et ta tête briser,
Pour la punition d'ainsi nous mépriser.
Pource ajoute créance à qui bien te conseille :
Aide-nous maintenant, et nous rends la pareille. »
Que voulez-vous de moi? L'une des sœurs alors
Qui la bande passait de la moitié du corps,
Me contre-répondit. « Nous avons ouï dire

Que le prince qui tient maintenant votre empire,
Et qui d'un double sceptre honore sa grandeur,
Est dessus tous les rois des lettres amateur,
Caresse les savans, et des livres fait compte,
Estimant l'ignorance être une grande honte :
Dis-lui de notre part qu'il lui plaise changer
En mieux notre fortune, et nous donne à loger. »
— Vous m'imposez au dos une charge inégale[1] :
J'ai peu de connaissance à sa grandeur royale;
C'est un prince qui n'aime un vulgaire propos,
Et qui ne veut souffrir qu'on trouble son repos,
Empêché tous les jours aux choses d'importance,
Soutenant presque seul tout le faix de sa France,
Méditant comme il doit son peuple gouverner,
Et faire dessous lui l'âge d'or retourner,
Honorer les vertus et châtier le vice,
Défenseur de la loi, protecteur de justice.

Je n'ose l'aborder, je crains sa majesté,
Tant je suis ébloui des rais de sa clarté :
Pour ce cherchez ailleurs un autre qui vous mène;
Adieu troupe savante, adieu belle neuvaine[2].

Prince, qui nous servez de phare et de flambeau,
Ne laissez point errer sans logis ce troupeau,
Troupeau de sang illustre et d'ancienne race,
Pauvre, mais de bon cœur, digne de votre grâce;
Jupiter le conçut lequel vous a conçu :
Ainsi de même père ensemble avez reçu
L'être et l'affinité : Vous, comme le plus riche,
A vos pauvres parents ne devez être chiche.

[1] Quærite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus. (Hor., *Epist. ad Pis.*, v. 38.)

[2] Les neuf Muses.

VII.

AU ROI CHARLES IX.



Ce roi qui doit (ce dit la Destinée)
Tenir sous soi la terre dominée,
Aura le teint comme entre noir et blond,
Pâle-vermeil, le visage un peu long,
Les yeux châtains, la taille droite et belle,
Posé maintien, la grâce naturelle,
Une voix douce, un parler sage et prompt,
Belle la grève [1] et la main et le front,
Ayant au corps une âme généreuse,
Et la jeunesse active et vigoureuse.
Au reste, humain, non trompeur, non moqueur,
Non renfrogné, non rempli de bas cœur,
Non abuseur, non controuveur de ruses,
Et par sus tout grand hôtelier des Muses :
Qui de la main en laquelle il aura
L'estoc sanglant, en sa tente écrira,
Comme un César, des livres dont la gloire
Des ans vainqueurs combattra la victoire,
Portant au front deux replis [2] de laurier,
Pour être ensemble et savant et guerrier :
Car pour bien faire il faut qu'un roi se serve
De l'une et l'autre excellente Minerve [3].

Or, en voyant tous ces signes en vous,
Je suis certain (ainsi le croyons tous)
Qu'êtes ce roi de qui la Parque sage
A tant rendu par écrit témoignage,

[1] *Grève* : jambe.
[2] *Deux replis* : deux couronnes.
[3] Minerve, déesse de la guerre et des beaux arts.

Vous ordonnant tout ce grand univers.
Et c'est pourquoi je vous offre mes vers,
Avec l'ouvrier, qui bouillonne d'envie
D'user pour vous ses plumes et sa vie.

. . . .

VIII.

A TRÈS-HAUTE ET TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-VERTUEUSE PRINCESSE, ÉLISABETH,

REINE D'ANGLETERRE.

Mon cœur, ému de merveilles, se serre
Voyant venir un Français d'Angleterre,
Lors qu'il discourt combien votre beauté
Donne de lustre à votre royauté
Alors je dis, si cette reine Anglaise
Est en beauté pareille à l'Ecossaise [1],
On voit ensemble, en lumière pareils,
Dedans une île, éclairer deux soleils.
Ou bien on voit deux flammes éclairantes
De même feu, mais de sort différentes.

On dit qu'au temps que les Dieux visitaient
La bonne terre, et les peuples hantaient,
Que l'île vôtre allait libre sur l'onde,
Comme Délos errante et vagabonde,
Et que son pied par un nouveau destin
N'était serré d'un lien aimantin [2];
Mais, sans tenir à nulle chaîne dure,
Flot dessus flot, errait à l'aventure.

. . . .

[1] Marie-Stuart.

[2] *Aimantin*, du latin *adamantinus*: qui a la dureté du diamant ou plutôt de l'acier.

A-donc Proté, joyeux en son courage
D'un tel présent, gagne le bord à nage :
Baisa la rive, et la terre accolla,
Puis, vrai prophète, à l'île ainsi parla :

« Ile, qui fus solitaire et déserte,
D'âpres buissons et d'épines couverte,
Haute maison des sangliers écumeux,
Et des grands cerfs au large front rameux,
Qui n'eus jamais la poitrine férue [1]
Du soc aigu de la croche charrue,
Un temps viendra (et le voici venir)
Qu'on te doit voir triomphante tenir
Le premier rang entre toutes les îles
Qui sont en biens et en peuples fertiles :

. . . .

« De tous les Dieux tu seras en honneur :
Même Junon répandra le bonheur
Dessus tes champs de sa mamelle pleine :
Un seul, Bacchus, doit se bouffer [2] de haine
Contre ton île ; et comme à tes voisins
N'enrichira tes coteaux de raisins.

« Mais quelque jour Cérès la vagabonde,
Ayant tourné les quatre parts du monde,
Cherchant sa fille au travers des humains,
Tenant deux pins allumés en ses mains,
Doit arriver lassée à ton rivage,
Qui pour du vin te doit faire un breuvage
Non corrosif, ni violent, ni fort,
Trouble cerveau, ministre de la mort,
Mais innocent à la province angloise,
Et de Cérès sera nommé cervoise [3],

[1] *Férue* : frappée.
[2] *Se bouffer* : se gonfler.
[3] *Cervoise* : bière. Cette étymologie n'a rien de sérieux.

Qui se pourra si gracieux trouver,
Que tes voisins s'en voudront abreuver.

« Bientôt verras ta terre fructueuse
Être en palais superbe et somptueuse,
Et en cités et en ports spacieux,
Dont les sommets voisineront les cieux.

« Alors Cérès, d'Amalthé la compagne,
Fera jaunir de froment ta campagne,
Et tous tes champs auront le ventre plein
De mines d'or et d'argent et d'étain,
Qu'au plus profond de tes plus riches veines
Le grand troupeau des nymphes souterraines
Iront cherchant, choisissant, affinant,
Levant, cuisant, et d'un marteau sonnant
Dessus l'enclume à la fournaise veuve,
Feront d'argent ondoyer un grand fleuve,
Qui doit servir de monnaie à chacun :
Car à chacun l'argent sera commun.

« D'autre côté, le long de tes rivages,
Entre les fleurs, au milieu des herbages,
Ou sur les monts aux verdoyants coupeaux,
Verras errer mille et mille troupeaux,
Blancs comme lait, dont la lune amoureuse
De leurs toisons serait bien désireuse :
Car, comme on dit, la lune eut le cœur pris
D'une toison blanche de riche prix.

« Ainsi qu'on voit dessus l'arène blonde
De la grand'mer une onde suivre une onde,
Puis sur une autre une autre s'élever :
Ainsi verras à l'étable arriver,
Devers le soir, ou à midi sous l'ombre,
De grands troupeaux une foule sans nombre,

L'un après l'autre, et marchant en avant,
D'un ordre épais iront s'entre-suivant,
Troupe sur troupe, emplissant les étables :
Les uns seront d'âge et de poil semblables,
Les uns cornus, et les autres laineux,
Dont les toisons crêpes de mille nœuds,
Perdant par art leur première nature,
Se changeront en diverse teinture,
Que les grands rois tourneront en habits,
Ornés du don de tes riches brebis.

. . . .

« Contentez-vous, enfants, de votre terre,
Et si ardents ne courez à la guerre :
Comme amoureux du sang ne bataillez,
Et vos voisins par armes n'assaillez :
Par vous ne soient en poignantes épées
Ni vos râteaux ni vos faux détrempées [1],
Et ne creusez vos sapins en vaisseaux,
Et pour le gain ne tourmentez les eaux.
« Soient vos esprits amoureux de science
Du cours du ciel; ayez expérience
Des arts humains qui font l'homme courtois :
Vos grand's cités ornez de belles lois,
Ne les changeant quand elles sont reçues
Pour autres lois nouvellement conçues;
Aimez les bons, châtiez les méchants,
Et bien heureux vivez parmi vos champs.
Las! j'ai grand peur que ce morceau de terre
Qui de la France est joint à l'Angleterre,
Cause ne soit de malheur à venir.

. . . .

« N'offensez point par armes ni par noise,

[1] *Détrempées* : trempées.

Si m'en croyez, la province Gauloise :
Car bien qu'il fut destiné par les cieux
Qu'un temps seriez d'elle victorieux,
Le même ciel pour elle a voulu faire
Autre destin au vôtre tout contraire.

« Le Gaulois semble au saule verdissant :
Plus on le coupe et plus il est naissant,
Et rejetonne en branches davantage,
Prenant vigueur de son propre dommage :
Pource vivez comme miables [1] sœurs :
Par les combats les sceptres ne sont seurs [2].

« Quand vous serez ensemble bien unies,
L'Amour, la Foi, deux belles compagnies,
Viendront çà-bas [3] le cœur vous échauffer ;
Puis sans harnois, sans armes et sans fer,
Et sans le dos d'un corselet vous ceindre,
Ferez vos noms par toute Europe craindre :
Et l'âge d'or verra de toutes parts
Fleurir les lis entre les léopards [4].

« Tu ne seras île bien accomplie,
Claire d'honneur et de vertu remplie,
Sinon au jour qu'une reine naîtra,
Qui comme un astre ici apparaîtra :
Elle aura nom Elisabeth, si belle
Qu'autre beauté ne sera rien près d'elle.

« Cette princesse, au cœur royal et haut,
Pleine d'un sang tout magnanime et chaud,
Jeune de face et vieille de prudence,
Par grande ardeur fera la guerre en France,
Couvrant le dos de Neptune venteux

[1] *Miables :* amiables, amies.
[2] *Seurs :* sûrs, assurés.
[3] *Çà bas :* ici bas.
[4] Les ar[illegible] : France et d'Angleterre.

De caracons[1] et de vaisseaux ventreux,
Qui de leurs creux, sur l'arène semée,
Feront épandre une moisson armée
D'hommes chargés de harnais frémissants,
Et de chevaux aux combats hennissants.

« Mais rencontrant une reine prudente[2],
Qui des Français sera sage régente,
Vive d'esprit et mûre de conseil,
Doit retirer soudain son appareil,
Après avoir sa gloire accompagnée,
Au premier bord, d'une ville gagnée (*).

« Puis sans avoir de Mars trop de souci,
Elle étant reine, et l'autre reine aussi,
Estimeront les martiales flammes
Duire plutôt aux gendarmes qu'aux femmes,
Qui de nature ont le sexe plus doux,
Enclin à paix, ennemi de courroux.

« Pource on verra bientôt fleurir entre elles
Des amitiés pour jamais éternelles,
Qui les feront plus craindre que les rois,
Qui sur le dos ont toujours le harnois;
D'autant qu'on voit la paix être meilleure
Que le discord qui sans amis demeure. »

. . . .

[1] *Caracons* : sorte de navires. [2] Catherine de Médicis.

(*) En 1562, Élisabeth se fit donner par Condé et Coligni, pour prix de ses secours aux protestants, la ville du Havre, qu'elle restitua deux ans après.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU BOCAGE ROYAL.

SECONDE PARTIE

DU BOCAGE ROYAL.

I.

A TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-VERTUEUSE PRINCESSE LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS, MÈRE DE TROIS ROIS.

Reine, qui de vertus passe Artémisie,
Et Porcie et Lucrèce, à qui la poésie
Et l'outil immortel [1] des bons historiens
Ont fait ravir l'honneur des siècles anciens,
Et, femmes, surpasser les hommes de leur âge
En puissance, en conseil, en prudence, en courage,
Montrant à leurs sujets de parole et de fait
La vertu de leur sexe invincible et parfait;

Si à plus haut discours ton esprit ne s'envole,
Prête-moi ton oreille et entends ma parole,
Pour me plaindre de toi et du bien mal donné,
Qui fut au temps passé des pères ordonné,
Non pour récompenser les enfants ni les femmes,
Mais les hommes savants, ministres de nos âmes.

L'autre jour que j'étais (comme toujours je suis)
Solitaire et pensif (car forcer je ne puis
Mon Saturne [2] ennemi), si loin je me promène,
Que seul je m'égarai dessus les bords de Seine,
Un peu dessous le Louvre, où les Bonshommes sont
Enclos étroitement de la rive et du mont [3].

[1] *L'outil immortel :* la plume.
[2] *Mon Saturne :* mon astre.
[3] Quartier de Paris, entre le quai de Billy et l'avenue des Champs-Élysées.

Là, comme hors de moi, j'accusais la Fortune
La mère des flatteurs, la marâtre importune
Des hommes vertueux, en vivant condamnés
A souffrir le malheur des astres mal tournés;
Je blâmais Apollon, les Grâces et la Muse,
Et le sage métier qui ma folie amuse :
Puis, pensant d'une part combien j'ai fait d'écrits,
Et voyant d'autre part vieillir mes cheveux gris,
Après trente et sept ans, sans que la destinée
Se soit en ma faveur d'un seul point inclinée,
Je haïssais ma vie, et confessais aussi
Que l'antique vertu n'habitait plus ici.

Je pleurais du Bellay [1], qui était de mon âge,
De mon art, de mes mœurs et de mon parentage,
Lequel, après avoir d'une si docte voix
Tant de fois rechanté les princes et les rois,
Est mort pauvre, chétif, sans nulle récompense,
Sinon du fameux bruit que lui garde la France.

Et lors, tout dédaigneux et tout rempli d'émoi,
Regardant vers le ciel, je disais à part moi :
Quand nous aurions servi quelque roi de Scythie,
Un roi Goth ou Gélon, en la froide partie
Où le large Danube est le plus englacé,
Notre gentil labeur serait récompensé.
. . . .

L'autre jour que j'étais au temple à Saint-Denis,
Regardant tant de rois en leurs cachettes mis,
Qui, naguère faisaient trembler toute la France,
Qui tout enflés d'orgueil, de pompe et d'espérance
Menaient un camp armé, tuaient et commandaient,
Et de leur peuple avaient les biens qu'ils demandaient,

[1] Joachim Du Bellay. *Voy.* Odes, II, 14.

Et les voyant couchés, n'ayant plus que l'écorce,
Comme bûches de bois, sans puissance ni force,
Je disais à part moi : « Ce n'est rien que des rois :
D'un nombre que voici, à peine ou deux ou trois
Vivent après leur mort, pour n'avoir été chiches
Vers les bons écrivains, et les avoir fait riches. »

Puis me tournant, hélas ! vers le corps de Henri [1],
Je disais : « O mon Roi, qui vivant as chéri
Les Muses, qui sont sœurs des armes valeureuses,
Ton âme puisse vivre entre les bienheureuses :
Au haut de ton cercueil soient toujours fleurissants
Les beaux œillets pourprés et les lis blanchissants,
Et leur suave odeur jusqu'au ciel à toi monte,
Puisque de ton Ronsard tu as fait tant de compte. »

Je porterais mon mal beaucoup plus aisément,
Si, en fraudant les bons, le sort incessamment
N'avançait les méchants : mais quand en mon courage
Je vois tout aller mal, de deuil presque j'enrage.

Je me fâche de voir les hommes étrangers,
Changeurs, postes [2], plaisants, usuriers, mensongers,
Qui n'ont ni la vertu ni la science apprise,
Posséder aujourd'hui tous les biens de l'Église :
De là sont procédés tant d'abus infinis,
Et tu les vois, ô Dieu, et tu ne les punis.

Et nous, sacré troupeau des Muses, qui ne sommes
Usuriers, ni trompeurs, ni assassineurs d'hommes,
Qui portons Jésus-Christ dans le cœur arrêté,
Ne sommes avancés sinon de pauvreté :
Lambin, Daurat, Turneb (*), lumières de notre âge,

[1] Henri II, dont Ronsard était particulièrement aimé.

[2] *Postes* : courriers de collége qui ne font que courir ; vagabonds.

(*) Tous trois lecteurs du roi et des plus savants hommes.

Doctes et bien vivans, en donnent témoignage.
Que vous êtes trompés de vos intentions,
O pauvres trépassés! qui par dévotions,
En fraudant vos parents, fondâtes de vos rentes
A nos riches prélats les mitres opulentes:
Mieux eût valu jeter votre argent en la mer,
Que pour telle dépense en vain le consumer!

Tels biens ne sont fondés pour être récompense
De ceux qui en la guerre ont fait trop de dépense,
Pour en pourvoir leurs fils, ou les donner à ceux
Qui sont aux cours des rois des piliers paresseux;
Tels biens ne faut donner par faveur ni prière,
Ni à ceux qui plutôt font voler la poussière
Sous les chevaux de poste (*), et haletant bien fort
Apportent les premiers nouvelles de la mort;

Mais à ceux que l'on juge être de bonne vie,
A ceux qui dès enfance ont la vertu suivie,
Et à ceux qui pourront vivement empêcher
De ramper l'hérésie à force de prêcher:
Un nombre bien petit, éloigné d'avarice,
Accomplit aujourd'hui sainement son office,
Prêche, prie, admoneste, et, prompt à son devoir,
Avec la bonne vie a conjoint le savoir.

Je me deuls [1] quand je vois ces ignorantes bêtes
Porter comme guenons les mitres sur leurs têtes
Qui par faveur, ou race, ou importunité
Sont montés, ô vergogne! en telle dignité.

Bien que de Mahomet la loi soit vicieuse,

[1] *Je me deuls* : je m'afflige; du latin *dolere*.

(*) Allusion à la rapidité avec laquelle Chemeraut porta jusqu'en Pologne la nouvelle de la mort de Charles IX. *Voy*. Bocage royal, 1[er] partie, p. 23.

Si est-ce que du Turc la prudence soigneuse
Choisit entre les siens les plus gentils esprits,
Et ceux qui ont sa loi plus dextrement appris,
Et, sage, les commet comme graves prophètes,
Pour contenir son peuple, et garder ses mosquètes[1].

Las ! les princes d'Europe, au contraire de lui,
Des pasteurs ignorants commettent aujourd'hui
Sur le sacré troupeau de l'Église Chrétienne
Que Jésus par son sang a lavé toute sienne.
De là Dieu se courrouce, et de là sont issus
Tant d'erreurs que l'abus a faussement conçus,
Enfantés par enfants qui sans mœurs ni sciences
Sont gardes de l'Église et de nos consciences.
Il faudrait les ôter, et, pour l'honneur de Dieu,
En mettre de meilleurs, sans faveur, en leur lieu :
Car le bien de Jésus n'est pas un héritage
Qui vient de père en fils et retourne en partage :
Il est commun à tous, lequel on peut ôter,
Tantôt diminuer et tantôt ajouter,
Selon que le ministre en est digne et capable,
De mœurs non corrompu, de vices non coupable.

Toi qui viens après moi, qui verras en maints lieux
De mes écrits épars le titre ambitieux
De Francus, Francion et de la Franciade,
Qu'égaler je devais à la grecque Iliade :
Ne m'appelle menteur, paresseux ni peureux :
J'avais l'esprit gaillard et le cœur généreux
Pour faire un si grand œuvre en toute hardiesse :
Mais au besoin les rois m'ont failli de promesse ;
Ils ont tranché mon cours au milieu de mes vers ;
Au milieu des rochers, des forêts, des déserts,

[1] *Mosquètes* : mosquées.

Ils ont fait arrêter par faute d'équipage
Francus, qui leur donnait Ilion en partage.

Pource j'ai résolu de m'en aller d'ici
Pour traîner autre part ma plume et mon souci,
En étrange pays, servant un autre prince :

Souvent le malheur change en changeant de province.
Car que ferai-je ici sans aide et sans support?
L'espoir qui me tenait, se perdit par la mort
Du bon prince Henri, lequel fut l'espérance
De mes vers et de moi, et de toute la France (*).

. . . .

(*) Ronsard se plaint fréquemment de n'avoir pas trouvé dans Henri III l'appui qu'il espérait pour achever la Franciade.

II.

A LA MÊME.

Comme une belle et jeune fiancée,
De qui l'amour réveille la pensée,
Soupire en vain son ami nuit et jour,
Et, triste, attend l'heure de son retour,
Feignant toujours, tant son esprit chancelle,
De son retard quelque cause nouvelle :

De tel désir toute France, qui pend
De vos vertus, votre présence attend,
Et le retour de nos deux jeunes princes [1],
Qui dessous vous connaissent leurs provinces.

Mais quand on dit que Phébus aux grands yeux
Aura couru tous les signes des cieux,

[1] Charles IX et le duc d'Anjou, depuis Henri III.

Et que la lune, à la coche[1] attelée
De noirs chevaux, sera renouvelée
Par douze fois sans retourner ici[2],
Paris lamente et languit en souci,
Et ne saurait, quoi qu'il pense ou regarde,
Songer le point qui si loin vous retarde.

Serait-ce point le Rhône impétueux?
Le cours de Seine, aux grands ports fructueux,
Est plus plaisant. Serait-ce point Marseille?
Non, car Paris est ville sans pareille :
Bien que Marseille en ses titres plus vieux
Vante bien haut ses Phocenses aïeux,
Qui d'Apollon fuyant l'oracle et l'ire,
A son rivage ancrèrent leur navire.

L'air plus serein des peuples étrangers,
Et le doux vent parfumé d'orangers
De leur douceur vous ont-ils point ravie?
La peste, hélas! vous a toujours suivie.

De Languedoc les pâles oliviers
Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers
De votre Anjou? ou les fruits que Touraine
Plantés de rang en ses jardins amène?
Je crois que non. Y vit-on mieux d'accord?
Mars en tous lieux, de vôtre grâce[3], est mort.

Qui vous tient donc si loin de nous, Madame?
C'est le désir de consumer la flamme
Qui peut rester des civiles fureurs,
Et nettoyer vos provinces d'erreurs.

Votre vouloir soit fait : à la bonne heure!

[1] *Coche* : char.
[2] *Sans retourner* : avant votre retour.
[3] *De votre grâce* : par vous, grâce à vous.

Mais retournez en la saison meilleure,
Et faites voir, au retour du printemps,
De votre front tous vos peuples contents.

Votre Monceaux[1] tout gaillard vous appelle,
Saint-Maur[2] pour vous fait sa rive plus belle,
Et Chenonceaux[3] rend pour vous diaprés
De mille fleurs son rivage et ses prés;
La Tuillerie[4], au bâtiment superbe,
Pour vous fait croître et son bois et son herbe,
Et désormais ne désire sinon
Que d'enrichir son front de votre nom.
Et toutefois, par promesse assurée,
Ils ont ensemble alliance jurée
De leur vêtir de noir habit de deuil,
Jusques au jour que les rais de votre œil
Leur donneront une couleur plus neuve,
Changeant en vert leur vieille robe veuve,
Et que jamais ils ne seront joyeux,
Beaux ni gaillards, qu'au retour de vos yeux.

Si vous venez, vous verrez vos allées
Dessous vos pas d'herbes renouvelées,
Et vos jardins plus verts et plus plaisans
Se rajeunir en la fleur de leurs ans.

Ou bien, Madame, ils deviendront stériles,
Sans fleurs, sans fruits, mal plaisants, inutiles,
Et peu vaudra de les bien disposer,
Les bien planter, et bien les arroser:
Le jardinier ne pourra faire croître
Herbe ni fleur, sans voir l'œil de leur maître.

[1] Château de la Brie, près de Meaux.

[2] Village près de Paris, sur la rive droite de la Marne.

[3] Château en Touraine appartenant à la reine mère.

[4] Aujourdhui les Tuileries.

[5] Robe noire comme celle des veuves.

Déjà le temps et la froide saison
Qui votre chef a fait demi-grison,
Loin du travail, vous commandent de faire
Honnête chère, et doucement vous plaire.

Assez et trop ce royaume puissant
A vu son sceptre en son sang rougissant;
A vu la mort de trois rois[1] en peu d'heure,
Et d'un grand duc[2] que toute Europe pleure :
Assez a vu l'audace du harnois
Vous résister et corrompre vos lois,
Et vos cités l'une à l'autre combattre.

Or, maintenant il est temps de s'ébattre,
Et de jeter dedans l'air bien avant
Tous vos ennuis sur les ailes du vent.

Qui, désormais, vous ayant pour maîtresse,
Craindra du Rhin l'effroyable jeunesse,
Les Espagnols aux guerres animés,
Ou les Anglais hors du monde enfermés[3]?

Votre grand nom, que la grand'Renommée
Sème partout, est plus fort qu'une armée :
Car sans combattre, avecque la vertu,
Vous avez tout doucement combattu.

Si m'en croyez, vous passerez le reste
De vos longs jours sans que rien vous moleste.
Il est bien vrai que, présidant au lieu
Que vous tenez[4] dessous la main de Dieu,
Ne sauriez être un quart d'heure sans peine :
Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,
Entremêlant le doux avec l'amer,

[1] François Ier (1547), Henri II (1559), François II (1560).

[2] Charles duc d'Orléans, troisième fils de François Ier.

[3] Imitation de Virgile :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.
(*Eglog.*, I. 66.)

[4] Que vous occupez.

Et ne laisser votre esprit consumer
Sous telle charge aucunement amère,
Si le plaisir le souci ne tempère.

Quand verrons-nous quelque tournoi nouveau?
Quand verrons-nous par tout Fontainebleau,
De chambre en chambre, aller les mascarades?
Quand verrons-nous au matin les aubades
De divers luths mariés à la voix?
Et les cornets, les fifres, les hautbois,
Les tambourins, violons, épinettes
Sonner ensemble avecque les trompettes?
Quand verrons-nous comme balles voler
Par artifice un grand feu dedans l'air?

Quand verrons-nous sur le haut d'une scène
Quelque Janin[1] ayant la joue pleine
Ou de farine ou d'encre, qui dira
Quelque bon mot qui vous réjouira?

Quand verrons-nous une autre Polynesse
Tromper Dalinde[2], et une jeune presse
De tous côtés sur les tapis tendus,
Honnêtement aux girons épandus
De leur maîtresse, et de douces paroles
Fléchir leurs cœurs et les rendre plus molles,
Pour saintement un jour les épouser,
Et chastement près d'elles reposer?

C'est en ce point, madame, qu'il faut vivre,
Laissant l'ennui à qui le voudra suivre.

De votre grâce un chacun vit en paix :
Pour le laurier[3] l'olivier est épais,

[1] Excellent farceur du temps.
[2] Comédie du temps de Ronsard.
[3] *Pour le laurier :* au lieu du laurier.

Par toute France, et d'une étroite corde
Avez serré les mains de la Discorde.
Morts sont ces mots, papaux et huguenots;
Le prêtre vit en tranquille repos,
Le vieux soldat se tient à son ménage,
L'artisan chante en faisant son ouvrage,
Les marchés sont fréquentés des marchands,
Les laboureurs sans peur sèment les champs,
Le pasteur saute auprès d'une fontaine,
Le marinier par la mer se promène
Sans craindre rien : car par terre et par mer
Vous avez pu toute chose calmer.

En travaillant chacun fait sa journée :
Puis, quand au ciel la lune est retournée,
Le laboureur, délivré de tout soin,
Se sied à table, et prend la tasse au poing :
Il vous invoque, et, rempli d'allégresse,
Vous sacrifie ainsi qu'à la déesse,
Verse du vin sur la place, et, aux cieux
Dressant les mains et soulevant les yeux,
Supplie à Dieu qu'en santé très-parfaite
Viviez cent ans en la paix qu'avez faite.

III.

A JEAN GALLAND,

ATREBATE (*), PRINCIPAL DU COLLÉGE DE BONCOURT.

Mon Galland, tous les arts appris dès la jeunesse,
Servent à l'artisan jusques à la vieillesse,

(*) *Atrebate :* Galland était né à Arras; il était l'ami particulier de Ronsard, qui mourut dans ses bras. Voy. *Vie de Ronsard*.

Et jamais le métier en qui l'homme est expert,
Abandonnant l'ouvrier par l'âge ne se perd.

Bien que le philosophe ait la tête chenue,
Son esprit toutefois se pousse outre la nue :
Plus le corps est pesant, plus il est vif et prompt,
Et forçant sa prison s'envole contre-mont[1].
L'orateur qui le peuple attire par l'oreille,
Celui qui, disputant, la vérité réveille,
Et le vieux médecin, plus il court en avant,
Plus il a de pratique, et plus devient savant.

Mais ce bonheur n'est propre à notre poésie,
Qui ne se voit jamais d'une fureur saisie
Qu'au temps de la jeunesse, et n'a point de vigueur
Si le sang jeune et chaud n'écume dans le cœur :
Sang, qui en bouillonnant, agite la pensée,
Par diverses fureurs brusquement élancée,
Et pousse notre esprit ore bas, ore haut,
Comme le sang de l'homme est généreux et chaud,
Et, selon son ardeur, nous trouvant d'aventure
Au métier d'Apollon préparés de nature.

Comme on voit, en septembre, aux tonneaux angevins
Bouillir en écumant la jeunesse des vins,
Qui, chaude en son berceau, à toute force gronde,
Et voudrait tout d'un coup sortir hors de sa bonde,
Ardente, impatiente, et n'a point de repos
De s'enfler, d'écumer, de jaillir à gros flots,
Tant que le froid hiver lui ait donné sa force,
Rembarrant sa puissance aux berceaux d'une écorce[2] :

Ainsi la poësie en la jeune saison
Bouillonne dans nos cœurs, qui n'a soin de raison,

[1] *Contre-mont* : à travers les obstacles.

[2] Le poëte désigne ainsi les tonneaux où l'on garde les vins.

Serve [1] de l'appétit, et brusquement anime
D'un poëte gaillard la fureur magnanime :
Il devient amoureux, il suit les grands seigneurs,
Il aime les faveurs, il cherche les honneurs,
Et, plein de passions, en l'esprit ne repose
Que de nuit et de jour ardent il ne compose :
Soupçonneux, furieux, superbe et dédaigneux,
Et de lui seulement curieux et soigneux ;
Se feignant quelque Dieu : tant la rage félonne
De son jeune désir son courage aiguillonne.

Mais quand trente-cinq ans ou quarante ont tiédi,
Ou plutôt refroidi le sang acouardi,
Et que les cheveux blancs des catharres apportent,
Et que les genoux froids leur bâtiment [2] ne portent,
Et que le front se ride en diverses façons :
Lors la muse s'enfuit et nos belles chansons ;
Pégase se tarit, et n'y a plus de trace
Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse ;
Nos lauriers sont séchés, et le train de nos vers
Se présente à nos yeux boiteux et de travers :
Toujours quelque malheur en marchant le retarde,
Et comme par dépit la muse les regarde :
Car l'âme leur défaut, la force et la grandeur
Que produisait le sang en sa première ardeur.

Et pource, si quelqu'un désire être poëte,
Il faut que, sans vieillir, être jeune il souhaite,
Prompt, gaillard, amoureux : car depuis que le temps
Aura dessus sa tête amassé quarante ans,
Ainsi qu'un rossignol, tiendra la bouche close,
Qui, près de ses petits, sans chanter, se repose.

Au rossignol muet tout semblable je suis,

[1] *Serve* : esclave ; du latin *servus*. [2] *Leur bâtiment* : leur corps.

Qui maintenant un vers dégoiser je ne puis,
Et fallait que des rois la courtoise largesse
(Alors que tout mon sang bouillonnait de jeunesse),
Par un riche bienfait invitât mes écrits,
Sans me laisser vieillir sans honneur et sans prix :
Mais Dieu ne l'a voulu, ni la dure Fortune,
Qui les poltrons élève et les bons importune.

Entre tous les Français, j'ai seul le plus écrit,
Et jamais Calliope en un cœur ne se prit
Si ardent que le mien pour célébrer les gestes
De nos rois, que j'ai mis au nombre des Célestes.
Par mon noble travail ils sont devenus Dieux [1],
J'ai rempli de leur noms les terres et les cieux :
Et si [2] de mes labeurs qui honorent la France,
Je ne remporte rien qu'un rien pour récompense.

[1] Allusion à la Franciade. [2] *Si* : Pourtant.

IV.

SONGE.

AU SIEUR DE LA ROUVÈRE (*).

C'était au point du jour, quand les plumes du somme
Ne couvent qu'à demi les yeux lassés de l'homme,
Quand tout ensemble on veille et tout ensemble on dort,
D'un œil entre-surpris du frère de la mort [1],
Lorsque, ravi d'esprit, comme une idole vaine
Qui, sans corps, sur le bord d'Achéron se promène,

[1] Le sommeil, frère de la mort, selon l'expression de Virgile : Et consanguineus leti sopor. (*Æneid.*, VI, v. 278.)

(*) Gentilhomme du duc de Savoie et de Marguerite sa femme; c'était quelque bel esprit de son temps. (Marc.)

Je me vis transporté sur le haut d'un rocher,
Duquel on ne saurait sans ailes approcher,
Ou bien sans un esprit qui vaut mieux que les ailes,
Quand, gaillard, il se pousse aux choses immortelles.

Au plus haut du sommet de ce rocher pointu,
Est un temple d'airain qu'a bâti la Vertu;
D'airain en est la porte, et par grand artifice
D'airain plus clair que verre est parfait l'édifice.

Là, de tous les côtés de ce grand univers,
Les peuples sont assis en des siéges divers :
L'un bas et l'autre haut en son rang y habite,
Et chacun a son lieu selon qu'il le mérite.

Auprès d'elle est assise à son dextre côté
L'Étude, la Sueur, le Labeur indompté,
L'Honneur, la Prud'hommie, ét ont pour leur voisine
Andronique[1] et Phronèse[2], et leur sœur Sophrosine[3] :
Ce peuple à l'environ de la Nymphe épandu,
De corps, d'esprit et d'âme en elle est éperdu,
Qui ne se peut soûler de la voir, et l'appelle
Son cœur, ses yeux, son sang, sa maîtresse et sa belle,
Lui offre corps et biens, et tâche à desservir
Sa grâce pour l'aimer et pour la bien servir.

La déesse n'est pas de corps efféminée,
Comme celle qui est des flots de la mer née[4] :
Son œil est doux et fier, son sourcil un peu bas,
Son regard est semblable à celui de Pallas
Quand sa main est paisible, et l'horrible Bellone
Contre les fiers Géants n'irrite sa Gorgone.

Tant plus elle est aimée, et tant plus elle prend
Plaisir à contre-aimer, et jamais ne se rend

[1] Le Courage.
[2] La Science.
[3] La Sagesse, la Vertu.
[4] Vénus Aphrodite.

Que, par honnêteté, douceur et courtoisie,
N'ait de ses poursuivants gagné la fantaisie,
Et ne leur ait par signe et par preuve montré
Qu'en la quête d'amour ils ont bien rencontré.
Aucunefois sur l'un son regard elle jette,
Sur l'autre aucunefois : car elle est tant sujette
Aux passions d'amour, que son cœur ne pourrait
Vivre à son aise un jour s'il ne s'enamourait.

Quand elle aime quelqu'un, comme maîtresse douce,
Le soulève aux honneurs, aux magistrats [1] le pousse,
Lui donne entre les rois un honorable lieu,
Et le fait du vulgaire admirer comme un dieu;
Mais à ceux qu'elle hait, comme fière ennemie,
Leur promet déshonneur, prison et infamie.

. . . .

Courtoise, elle t'allait doucement regardant,
Mon très-docte Rouvère, et comme amour la touche,
Tout ainsi que le cœur elle t'ouvrit la bouche,
Te flattant de ces mots :

. . . .

« Au bas de ce rocher, au milieu d'une prée,
Demeure une déesse en drap d'or accoutrée;
Ses bras sont chargés d'or, et son col d'un carcan [2],
Labeur ingénieux des feuvres [3] de Vulcan :
Son front est attrayant, sa peau tendre et douillette,
Son œil traître et lascif, sa face vermeillette,
Et ses cheveux ondés, annelés et tressés,
Sont de feuilles de myrte et de rose enlacés :
Sa main est molle et grasse, et son œil n'abandonne
Le sommeil paresseux que midi ne rayonne :

[1] *Aux magistrats :* aux charges, aux emplois; du latin *magistratus*.

[2] *Carcan :* collier.

[3] *Feuvres :* forgerons; du latin, *fabri*.

Au reste, elle est en danse, en festins et déduit,
Et rien fors le plaisir, indiscrète, ne suit;
Pompeuse, superflue, et, pour être apparente [1],
Elle a déjà vendu le meilleur de sa rente.

« Toujours aux grands chemins en cent mille façons
Elle ourdit des filets, et tend des hameçons
De délice apâtés, qu'elle en diverse sorte
Aux gestes, à la voix et aux yeux elle porte
Pour prendre les passans, si bien que le plus fin
(Sans l'aide de raison) s'y empêtre à la fin :
Tant elle prend souvent ma coiffure, et transforme
Son masque et sa feintise en ma naïve forme.

« On dit qu'un jour Vénus sans père la conçut,
Monstre fier et cruel, du deuil qu'elle reçut
Qu'Hébé, jeune déesse, épousait en lieu d'elle
Hercule dépouillé de sa robe mortelle :
Et avorta du part [2], en opprobre et dédain
Qu'Hercule dessus elle avait mise la main,
Et lui avait laissé au front la cicatrice
Qui découvre à chacun son nom et sa malice.

« Or cette Volupté (ainsi se fait nommer
Celle qui veut sa vie en plaisirs consommer)
Arrête les passans, et tant elle est mignarde,
Qu'enivrés de plaisirs de tels mots les retarde :

« O pauvres abusés, que le nom de Vertu
« A faussement séduits! pauvre peuple vêtu
« D'une robe de boue, à laquelle Nature,
« Trop chiche, n'a donné sinon la pourriture :
« Vous pensez-vous, mortels, faire de nouveaux dieux,
« Et de terre chargés voler jusques aux cieux?

[1] *Pour être apparente :* pour paraître, pour briller.

[2] *Part :* fruit; du latin *partus*.

« Laissez-moi ces desseins qui ne sont que mensonges,
« Que chimères en l'air, que fables et que songes,
« Et, mortels, n'espérez sinon que le trépas
« Qui est votre héritage, et vous suit pas à pas.
« . . . .
« Qu'acquit jadis Socrate, Aristote et Platon,
« Pythagore, Thalès, Théophraste et Criton
« Pour aimer la vertu, fors une renommée,
« Qui sera par les ans, comme ils sont, consumée?
« De quoi sert le renom au mort qui ne sent rien?
« Malheureux est celui, cependant qu'il est sien,
« Qu'il sent, qu'il voit, qu'il vit, qui ne fait bonne chère,
« Sans consumer sa vie en pénible misère,
« Après je ne sais quoi qu'on ne peut acquérir
« Que par longue tristesse, en danger d'en mourir!

« Que verrez-vous là-haut que ronces et qu'orties?
« Ici vous ne verrez que fleurettes sorties
« Du sein du renouveau : ici le beau printemps,
« La jeunesse et l'amour habitent en tout temps :
« Ici l'homme vieillit en plaisir délectable,
« Et s'en va soûl de vie ainsi que d'une table [1]. »

« De tels mots Volupté arrête les passants,
Qui, malsains du cerveau, ne sont assez puissants,
Ainsi que tu as fait, de se boucher l'oreille
Pour jouir du plaisir qu'ici je t'appareille [2].

« Pource, mon cher ami, dès enfance connu,
Tu sois en mon palais le plus que bien-venu!
Il faut que je t'embrasse, et que je te caresse,
Puisque tu as dompté l'odieuse Paresse,
Et, sans avoir ouï la voix de Volupté,

[1] Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis?
(LUCRÈCE, III, 951.)

[2] *Je t'appareille :* je te prépare.

Par travail et sueur tu es ici monté.

. . . .

« Pour me faire l'amour, il ne faut qu'on se farde,
Qu'au miroir paresseux la face on se regarde,
Qu'on soit bien parfumé, ou qu'on soit bien vêtu
D'un drap d'or par rayons à la soie battu,
Qu'on fasse des tournois, qu'on sorte en la campagne,
Qu'en armes on galope un beau genêt d'Espagne,
Qu'on soit bien gaudronné : je ne veux point cela;
Mon amour seulement se donne à celui-là
Qui m'aime plus que lui, qui me suit à la trace,
Et de rien n'est soigneux que de ma bonne grâce.

« Tel amant est heureux, admirable et parfait
Il ne pense jamais, ni ne dit, ni ne fait
Rien dont il se repente, et, en soi-même ferme,
Il est son but, sa fin, sa limite et son terme,
Son parfait et son tout : quand le ciel tomberait,
L'éclat, sans l'effrayer, sa tête frapperait [1].

« Tous humains accidents il dédaigne et méprise,
Il dédaigne la flamme en sa maison éprise [2],
Prison, terre et argent, trahisons de valets,
Perte d'habillements, de bien et de palais,
De femmes et d'enfants, et constant il se joue
De l'aveugle Fortune, et des tours de sa roue;
Il n'a jamais souci du change des saisons :
Car, tout enveloppé d'immobiles raisons,
S'enferme d'un rempart clos de philosophie,
Puis méprise le temps, et fortune défie.

« Il est riche sans bien, il vit heureusement,
Et en sa suffisance il a contentement :

[1] Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
(Hor., *Od.*, III, 3, 7.)

[2] Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet,
(Hor., *Ep.*, II, 1, 121.)

Il sait tout, il voit tout, et la lourde ignorance
Dedans son estomac[1] ne fait point demeurance :
Il se connaît soi-même, et ne doute de rien :
Sans ailleurs s'égarer il demeure tout sien,
Et nulle passion, soit d'ire ou soit d'envie,
De douleur ou de peur, ne tourmente sa vie.
Tel fut le mien[2] Socrate, et ceux qui ont gravi
Sur mon tertre épineux, où contente je vis :
Tel tu es, mon Rouvère, et pource je t'apprête,
Une triple couronne à poser sur ta tête.
Or sus, embrassez-moi, tant pour avoir cet heur
Que d'être d'un grand-duc[3] fidèle serviteur,
Grand-duc, le cher époux de notre Marguerite :
Et pour autant aussi que ta foi le mérite,
Qui ne pourra jamais se séparer de moi :
Car un bon amoureux jamais ne rompt sa foi. »

Ainsi te dit Vertu de sa bouche vermeille :
A tant[4] le jour fut grand, et sur ce je m'éveille (*).

[1] *Estomac :* poitrine, cœur.
[2] *Le mien :* mon ami.
[3] Le Duc de Savoie.
[4] *A tant :* en ce moment.

(*) Tout ce songe est imité de Xénophon : Mémoires de Socrate, II, 21. Discours de la Volupté et de la Vertu à Hercule.

FIN DE LA SECONDE PARTIE DU BOCAGE ROYAL.

LES ÉGLOGUES

BERGERIE.

LES PERSONNAGES.

Le premier joueur de lyre dira le Prologue.

ENTREPARLEURS :

Orléantin[1], Angelot[2], Navarrin[3], Guisin[4], Margot[5].

PUIS :

Le premier pasteur voyageur. Le second pasteur voyageur.

PUIS :

Le second joueur de lyre.

PUIS :

Deux pasteurs dedans un antre.

[1] Le duc d'Orléans, frère du roi Charles IX.

[2] Le duc d'Anjou, frère du roi Charles IX.

[3] Henri de Navarre, qui fut depuis Henri IV.

[4] Le duc de Guise.

[5] Marguerite duchesse de Savoie.

I.

PREMIER JOUEUR DE LYRE.

Les chênes ombrageux que sans art la nature
Par ses hautes forêts nourrit à l'aventure
Sont plus doux aux troupeaux et plus frais aux bergers
Que les arbres entés d'artifice ès vergers.

Des libres oiselets plus doux est le ramage,
Que n'est le chant contraint du rossignol en cage,
Et la source d'une eau saillante d'un rocher
Est plus douce au passant, pour sa soif étancher
(Quand sans art elle coule en sa veine rustique),
Que n'est une fontaine en marbre magnifique,
Jaillissant par contrainte en un tuyau doré,
Au milieu de la cour d'un palais honoré.
Plus belle est une nymphe, en sa cotte agrafée,
Aux coudes demi-nus, qu'une dame coiffée
D'artifices soigneux, toute peinte de fard :
Car toujours la nature est meilleure que l'art.

Pour ce, je me promets que le chant solitaire
Des sauvages pasteurs doit davantage plaire
(D'autant qu'il est naïf, sans art et sans façon),
Qu'une plus curieuse et superbe chanson
De mes maîtres, enflés d'une muse hardie,
Qui font trembler le ciel sous une tragédie,
Et d'un vers ampoulé, d'une effroyable voix,
Redoublent [1] le malheur des princes et des rois.

Écoutez donc, pasteurs, les musettes sacrées
De nos princes, seigneurs de diverses contrées,
Qui font diversement, tout ainsi qu'il lui plaît,
D'amoureuses chansons sonner cette forêt.

[1] *Redoublent* : renouvellent en les chantant.

Ce ne sont pas bergers d'une maison champêtre,
Qui mènent pour salaire aux champs les brebis paître:
Fils de rois, dont le sceptre a fait en divers lieux
Trembler toute l'Europe, et en toute assurance
Conservé les troupeaux par les herbes de France.

. . . .

ORLÉANTIN.

Puisque le lieu, le temps, la saison et l'envie
Qui s'échauffe d'amour, à chanter nous convie,
Chantons doncques, bergers, et en mille façons
A ces vertes forêts apprenons nos chansons.

Ici, de cent couleurs s'émaille la prairie,
Ici, la tendre vigne aux ormeaux se marie,
Ici, l'ombrage frais va les feuilles mouvant,
Errantes çà et là sous l'haleine du vent :
Ici, de pré en pré les soigneuses avettes[1]
Vont baisant et suçant les odeurs des fleurettes :
Ici, le gazouillis enroué des ruisseaux
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux :
Ici, entre les pins les Zéphires s'entendent.

Nos flûtes cependant trop paresseuses pendent
A nos cols endormis, et semble que ce temps
Soit à nous un hiver, aux autres un printemps.

Sus doncques, en cet antre, ou dessous cet ombrage,
Disons une chanson. Quant à ma part, je gage
Pour le prix de celui qui chantera le mieux,
Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.

Je le dérobai jeune au fond d'une vallée,
A sa mère, au dos peint d'une peau martelée[2],

[1] *Avettes* : abeilles.
[2] *Martelée* : tachetée.

Et le nourris si bien que, souvent le grattant,
Le chatouillant, touchant, le peignant et flattant,
Tantôt auprès d'une eau, tantôt sur la verdure,
En douce je tournai sa sauvage nature.

Je l'ai toujours gardé pour ma belle Toinon,
Laquelle en ma faveur l'appelle de mon nom :
Tantôt elle le baise, et de fleurs odoreuses
Environne son front et ses cornes rameuses,
Et tantôt son beau col elle vient enfermer
D'un carcan enrichi de coquilles de mer,
D'où pend la croche dent d'un sanglier qui ressemble
En rondeur le croissant qui se rejoint ensemble.
Il va seul et pensif où son pied le conduit :
Maintenant[1] des forêts les ombrages il suit.
Ou se mire dans l'eau d'une source moussue,
Ou s'endort sous le creux d'une roche bossue,
Puis il retourne au soir, et, gaillard, prend du pain,
Tantôt dessus la table, et tantôt en ma main,
Saute à l'entour de moi, et de sa corne essaye
De cosser[2] brusquement mon mâtin qui l'abaye[3],
Fait bruire son clairon[4], puis il se va coucher
Au giron de Toinon, qui l'estime si cher.
Il souffre que sa main le chevêtre[5] lui mette,
Fait à houppes de soie et à mainte sonnette ;
Dessus son dos privé[6] met le bât embourré
De fougère et de mousse, et d'un cœur assuré,
Sans crainte de tomber, le tient par une corne.
D'une main et de l'autre, en cent façons, elle orne
Sa croupe de bouquets et de petits rameaux :
Puis le conduit, au soir, à la fraîcheur des eaux,
Et de sa blanche main seule lui donne à boire (*).

[1] *Maintenant :* tantôt.
[2] *Cosser :* heurter.
[3] *Abaye :* aboie.
[4] Brame.
[5] *Le chevêtre :* la corde.
[6] *Privé :* apprivoisé.

(*) Description imité du cerf de Silvia, au livre septième de *l'Énéide.*

Or quiconques aura l'honneur de la victoire,
Sera maître du cerf, bienheureux et content
De donner à sa mie un présent qui vaut tant.

ANGELOT.

Je gage mon grand bouc, qui par mont et par plaine
Conduit seul un troupeau, comme un grand capitaine.
Il est fort et hardi, corpulent et puissant,
Brusque, prompt, éveillé, sautant et bondissant,
Qui gratte en se jouant de l'ergot de derrière
(Regardant les passants) sa barbe mentonnière :
Il a le front sévère et le pas mesuré,
La contenance fière et l'œil bien assuré :
Il ne doute [1] les loups, tant soient-ils redoutables,
Ni les mâtins armés de colliers effroyables,
Mais, planté sur le haut d'un rocher épineux,
Les regarde passer, et si se moque d'eux.

Son front est remparé de quatre grandes cornes;
Les deux proches des yeux sont droites comme bornes
Qu'un père de famille élève sur le bord
De son champ, qui était naguères en discord [2] :
Les deux autres, qui sont prochaines des oreilles,
En douze ou quinze plis se courbent à merveilles,
D'une entorse ridée, et en tournant se vont
Cacher dessous le poil qui lui pend sur le front.

Dès la pointe du jour, ce grand bouc ne sommeille;
N'attend que le pasteur son troupelet réveille,
Mais il fait un grand bruit dedans l'étable, et puis,
En poussant le crouillet [3], de sa corne ouvre l'huis [4];
Et guide les chevreaux, qu'à grands pas il devance
Comme de la longueur d'une moyenne lance,

[1] *Doute* : redoute.
[2] *En discord* : en litige.
[3] *Crouillet* : verrou.
[4] *L'huis* : la porte.

Puis les ramène au soir, à pas comptés et longs,
Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons.

Jamais en nul combat n'a perdu la bataille,
Rusé dès sa jeunesse, en quelque part qu'il aille,
D'emporter la victoire : aussi les autres boucs
Ont crainte de sa corne, et le révèrent tous.
Je le gage pourtant : vois comme il se regarde :
Il vaut mieux que le cerf que ta Toinon te garde.

NAVARIN.

J'ai dans ma gibecière un vaisseau [1] fait au tour,
De racine de buis, dont les anses d'autour
D'artifice excellent de même bois sont faites,
Où maintes choses sont diversement portraites.

Presque tout au milieu du gobelet est peint
Un Satyre cornu, qui de ses bras étreint,
Tout au travers du corps, une jeune bergère,
Et la veut faire choir dessous une fougère.

Son couvrechef lui tombe, et a de toutes parts,
A l'abandon du vent, ses beaux cheveux épars :
Dont elle courroucée, ardente en son courage,
Tourne, loin du Satyre, arrière le visage,
Essayant d'échapper, et de la dextre main
Lui arrache le poil du menton et du sein,
Et lui froisse le nez de l'autre main senestre [2],
Mais en vain, et toujours le Satyre est le maistre.

Trois petits enfants, nus de jambes et de bras,
Taillés au naturel, tout potelés et gras,
Sont gravés à l'entour : l'un, par vive entreprise,
Veut faire abandonner au Satyre sa prise,
Et d'une infante main, par deux et par trois fois,

[1] *Vaisseau* : vase.

[2] *Senestre* : gauche ; du latin, *sinister*

Prend celle du bouquin [1], et lui ouvre les doigts.

L'autre, enflé de courroux, d'une dent bien aiguë
Mort ce Dieu ravisseur par la cuisse pelue,
Se tient contre sa grève [2], et si fort l'a mordu
Que le sang sur la jambe est partout descendu,
Faisant signe du pouce à l'autre enfant qu'il vienne,
Et que par l'autre cuisse, à belles dents le tienne :
Mais lui, tout renfrogné, pour néant supplié,
Se tire, à dos courbé, une épine du pied,
Assis sur un gazon de verte pimprenelle,
Sans se donner souci de l'autre qui l'appelle.

Une génisse auprès lui pend sur le talon,
Qui regarde tirer le poignant aiguillon
De l'épine cachée au fond de la chair vive,
Et toute est tellement à ce fait attentive,
Que, béante, elle oublie à boire et à manger :
Tant elle prend plaisir à ce petit berger,
Qui, en grinçant les dents, tire à la fin l'épine,
Et tombe de douleur renversé sur l'échine.

Un houbelon [3] rampant, à bras longs et retors,
De ce creux gobelet passemente [4] les bords,
Et court en se pliant à l'entour de l'ouvrage :
Tel qu'il est toutefois, je le mets pour mon gage.

. . . .

[1] *Le bouquin* : le dieu aux pieds de bouc.
[2] *Grève* : jambe.
[3] *Houbelon* : houblon.
[4] *Passemente* : entoure, brode.

II.

LES PASTEURS ALUYOT ET FRESNET (*).

Paissez, douces brebis, paissez cette herbe tendre;
Ne pardonnez aux fleurs : vous n'en sauriez tant prendre

(*) MM. Robertet d'Aluye et Robertet de Fresnes, secrétaires d'État.

Par l'espace d'un jour, que la nuit en fuyant,
Humide, n'en produise autant qu'auparavant.

De là, vous deviendrez plus grasses et plus belles,
L'abondance de lait enflera vos mamelles,
Et suffirez assez pour nourrir vos agneaux,
Et pour faire en tout temps des fromages nouveaux.
Et toi, mon chien Harpaut, sûre et fidèle garde
De mon troupeau camus, lève l'œil, et prends garde
Que je ne sois pillé par les loups d'alentour,
Cependant qu'en ce bois je me plaindrai d'amour.

Or sus, mon Aluyot, allons, je te supplie,
Soulager en chantant le soin qui nous ennuie;
Allons chercher le frais de cet antre moussu,
Creusé dedans le flanc de ce tertre bossu:
Et là, nous souvenant de nos chères amies,
Qui sont de nos langueurs doucement ennemies,
Tous deux, en devisant, par ordre nous dirons
Nos plaintes aux rochers qui sont aux environs,
Afin que quelque vent rapporte à leurs oreilles
Les soucis que nous font leurs beautés nonpareilles.

Nous sommes arrivés dedans l'antre sacré:
Je m'en vais le premier (ainsi te vient à gré)
Te chanter ma complainte: ayant ouï la mienne,
Secondant ma douleur, tu me diras la tienne.

FRESNET.

Ma belle Marion (*), dont le cher souvenir
Me fait comme Niobe en rocher devenir,
Pour l'absence de toi je hais ma propre vie,
Qui, dédaignant mon cœur, malgré moi t'a suivie
Pour loger en tes yeux, qui ore de si loin

(*) Marion que celèbre de Fresnes est sans doute Marie Clausse, sa femme, fille de Côme Clausse, secrétaire d'État, qui céda sa charge à son gendre en 1557.

Me remplissent le cœur de tristesse et de soin.

Rien ne m'est agréable après si longue absence ;
J'espère sans espoir : la peur et l'espérance
Combattent ma raison, mais l'amoureuse peur
Assaut ma patience, et vainc toujours mon cœur.

Rien ne me réjouit : soit que la jeune Aurore
De roses et d'œillets l'orient recolore,
Soit que le soleil pousse en la mer ses chevaux,
Il voit mes yeux en pleurs et mon cœur en travaux.

Quand le soir est venu, je conte ma fortune,
Maintenant aux forêts, maintenant à la lune :
J'erre de bois en bois, car, en lieu de dormir,
Impatient d'amour, je ne fais que gémir :
Si je dors de fortune, et si celui qu'on nomme
Le frère de la mort [1], me déçoit par le somme,
Cent fantômes divers s'apparaissent à moi,
Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroi ;
Je rêvasse en esprit, je bâille, je m'allonge.
Tantôt son beau portrait, qui me revient en songe,
Me fuit, me suit, me tient, et en le poursuivant,
En lieu de l'embrasser, je ne prends que du vent.
C'est grand cas que d'aimer! une amoureuse plaie
Ne se guérit jamais pour chose qu'on essaie :
Plus on la veut guérir, et plus le souvenir
La fait toujours plus vive en nos cœurs revenir.

J'ai beau me promener au travers d'un bocage,
J'ai beau paître mes bœufs le long d'un beau rivage,
J'ai beau voir le printemps, âme des arbrisseaux,
Ouïr les rossignols, gazouiller les ruisseaux,
Et voir entre les fleurs, par les herbes menues,
Sauter les agnelets sous leurs mères cornues,
Voir les boucs se choquer, et, tout le long du jour,

[1] *Voy.* page 64, note 1.

Voir les béliers jaloux se battre pour l'amour.

Ce plaisir toutefois non plus ne me contente
Que si du froid hiver la sifflante tourmente
Avait terni les champs, et, en mille façons,
Rué dessus les fleurs la neige et les glaçons,
Et que le saint troupeau de cent nymphes compagnes
Ne vinssent plus de nuit danser en nos montagnes.

Bien que mon parc foisonne en vaches et taureaux,
Et que sous ma faveur vivent cent pastoureaux,
Qui savent tous jouer des douces cornemuses,
Les mignons d'Apollon, de Mercure et des Muses :
Bien que mon doux flageol sur tous le mieux appris,
Quand il me plaît chanter, seul emporte le prix :
Bien qu'en nulle saison le doux lait ne me faille :
L'une part devient crême, et l'autre part se caille,
L'autre devient fromage, un mol, l'autre séché :
Le mol est pour manger, le sec pour le marché;

Et bien que mes brebis ne soient jamais brehaignes [1],
Bien que mille troupeaux bêlent par mes campaignes,
Je voudrais n'avoir rien, Marion, sinon toi,
Que je voudrais pour femme en mon entre-chez-moi [2],
Et, parmi les forêts, loin d'honneur et d'envie,
User, en te baisant, le reste de ma vie.

L'orage est dangereux aux herbes et aux fleurs;
La froideur de l'automne aux raisins qui sont meurs,
Les vents aux blés de mai : mais l'absence amoureuse
A l'amant qui espère est toujours dangereuse.

J'ai pour maison un antre en un rocher ouvert,
De lambrunche [3] sauvage et d'hierre [4] couvert,
Qui deçà, qui delà leurs grand'branches épandent,

[1] *Brehaignes :* stériles.

[2] *Mon entre-chez-moi :* ma maison.

[3] *Lambrunche :* vigne; du latin *labrusca.*

[4] *Hierre :* lierre; du latin *hedera.* Le lierre est la plante dont on couronne les poëtes.

Et droit sur le milieu de la porte les pendent.
Un mélier [1] nouailleux [2] ombrage le portail,
Où, sans crainte du chaud, remâche [3] mon bétail :
Du pied naît un ruisseau dont le bruit délectable
S'enroue, entre-cassé de cailloux et du sable,
Puis, au travers d'un pré, serpentant de maint tour,
Arrose doucement le lieu de mon séjour.
De là tu pourras voir Paris la grande ville,
Où de mes pastoureaux la brigade gentille
Porte vendre au marché ce dont je n'ai besoin,
Et toujours argent frais leur sonne dans le poing.

Là, s'il te plaît venir, tu seras la maîtresse,
Tu me seras mon tout, ma nymphe et ma déesse :
Nous vivrons et mourrons ensemble, et tous les jours,
Vieillissans, nous verrons rajeunir nos amours :
Tous deux nous étendrons dessous un même ombrage,
Tous deux nous mènerons nos bœufs en pâturage
Dès la pointe du jour, les ramenant au soir,
Quand le soleil tombant en l'eau se laisse choir :
Tous deux les mènerons quand le soleil se couche,
Et quand de bon matin il sort hors de sa couche :
A toute heure, en tous lieux ensemble nous irons,
Et dessous même loge ensemble dormirons;
Puis, au plus chaud du jour, étant couchés à l'ombre,
Après avoir compté de nos troupeaux le nombre,
Pour chasser le sommeil, je dirai des chansons
Que pour toi je compose en diverses façons.

Alors toi, doucement sur mes genoux assise,
Maintenant [4] tu ferais d'une douce feintise
Semblant de sommeiller, maintenant tu ferais
Semblant de t'éveiller, puis tu me baiserais,

[1] *Mélier* : néflier.
[2] *Nouailleux* : noueux.
[3] *Remâche* : rumine.
[4] *Maintenant* : tantôt. *V*. p. 74, n. 1.

Et presserais mon col de tes bras, en la sorte
Qu'un orme est enlacé d'une vigne bien forte :
Maintenant tu romprais mon chant de ton baiser.
Maintenant tu voudrais ton ardeur apaiser,
En m'ôtant le flageol hors de la lèvre mienne,
Pour y mettre en son lieu le corail de la tienne :
Puis me rebaiserais, et, me voulant flatter,
Tu voudrais quelquefois avecque moi chanter :
Quelquefois toute seule, et comme languissante,
Je te verrais mourir en mes bras pâlissante,
Puis te ressusciter, puis me faire mourir,
Puis d'un petit souris me venir secourir,
Puis, en mille façons, de tes lèvres vermeilles
Me ressucer les yeux, la bouche et les oreilles,
Et, coup sur coup, jeter des pommes sur mon sein,
Que j'aurais et d'œillets et de roses tout plein,
Pour rejeter au tien, qui maintenant pommelle,
Comme fait au printemps une pomme nouvelle.

Sein où logeait Amour, qui le trait me tira
Au cœur, qui autre nom depuis ne soupira
Que le tien, Marion : témoin en est ce chêne,
Où ces vers l'autre jour j'engravai d'une alène [1] :
« Les ondes refuiront contremont les ruisseaux,
« Sans feuilles, au printemps, seront les arbrisseaux,
« Vénus sera sans torche, et Amour sans sagette [2],
« Quand le pasteur Fresnet oubliera Mariette. »
Sus, troupeau, délogeons; j'ai d'éclisse [3] et d'osier,
Achevant ma chanson, achevé mon panier.
Voici la nuit qui vient : il me faut mener boire
Mon grand bouc encorné qui a la barbe noire.

Or, adieu, Marion, ma chanson et le jour;
Le jour me laisse bien : mais non pas ton amour.

[1] *Alène :* pointe, stylet.
[2] *Sagette :* flèche; du latin *sagitta.*
[3] *Éclisse :* bois flexible et mince, dont se servent les vanniers.

Ainsi disait Fresnet : Aluyot, au contraire,
Pour l'amour de sa dame une chanson va faire.

ALUYOT.

Ma Jeannette (*), mon cœur, dont je n'ose approcher,
Tant tes yeux sont ardents : plus polie à toucher
Que la plume d'un cygne, et plus fraîche et plus belle
Que n'est au mois d'avril une rose nouvelle :
Plus douce que le miel, plus blanche que le lait,
Plus vermeille en couleur que le teint d'un œillet :
Voici (il m'en souvient) le mois et la journée
(O douce souvenance heureuse et fortunée!)
Où premier je te vis peigner tes beaux cheveux,
Ainçois [1] filets dorés, mes liens et mes nœuds :
Je vis de sa main propre Amour les mettre en ordre,
Et filet à filet, en deux tresses les tordre :
J'en coupai les plus blonds et les plus crêpelets :
Les tournant en cordons, j'en fis des bracelets
Que je porte à mes bras, signe que tu tiens prise,
En tes crêpes cheveux, mon cœur et ma franchise [2] :
Je les garde bien cher, car en nulle saison
Je ne veux échapper de si belle prison.
Mainte fille, en voyant ma face jeune et tendre,
Où la barbe commence encores à s'étendre,
M'a choisi pour ami : hier même, Margot
Qui fait sauter ses bœufs au son du larigot [3],
Tu la connais, Jeannette, envoya Jaqueline
Vers moi, pour me donner de sa part un beau cygne,
Et me dit : « Celle-là qui te donne ceci,
Avecque son présent à toi se donne aussi :
Prends son présent et elle ; assez elle mérite,

[1] *Ainçois* : plutôt.
[2] *Franchise* : liberté.
[3] *Larigot* : instrument de musique, espèce de petit flageolet.

(*) Jeanne de Halluin, fille d'Antoine de Piennes, épouse de Florimond Robertet, baron d'Alluye.

Ayant les yeux si beaux, d'être ta favorite. »

Mais je la refusai : car plutôt que d'aimer
Autre que toi, mon cœur, douce sera la mer,
Le doux miel coulera de l'écorce d'un frêne,
Et les roses croîtront sur les branches d'un chêne,
Les buissons porteront les œillets rougissants,
Et les halliers ronceaux [1] les beaux lis blanchissants.

D'autant que du printemps la plaisante verdure
Est plus douce aux troupeaux que la triste froidure;
D'autant qu'un arbre enté rend un jardin plus beau
Que le tige [2] épineux d'un rude sauvageau;
D'autant qu'un olivier surpasse en la campaigne
D'un saule pâlissant la perruque brehaigne [3],
Et d'autant, qu'au matin, la belle aube qui luit,
Surmonte de clarté les ombres de la nuit :
D'autant ma Jeanneton, dessus toute pucelle
Tu sembles à mes yeux plus gentille et plus belle :
Ces houx m'en sont témoins, et ces pins, que tu vois
Surmonter en hauteur la cime de ces bois,
Où, m'ébattant un jour, j'engravai sur l'écorce
D'un chêne non ridé, cette épigramme à force :
« Quant Aluyot vivra sans aimer Jeanneton,
« Le bouc se vêtira de la peau d'un mouton,
« Et le mouton prendra la robe d'une chèvre,
« Et aura comme un bouc barbe dessous la lèvre. »

J'ai l'âme toute émue et le cœur tout ravi,
Quand je pense en ce jour, où premier je te vi
Porter un beau panier (ainsi qu'une bergère)
Allant cueillir des fleurs au jardin de ma mère :
Sitôt que je te vis, sitôt je fus déçu [4],

[1] *Halliers ronceaux :* buissons de ronces.

[2] *Tige :* ce mot a changé de genre.

[3] *Brehaigne.* *Voy.* page 80, note 1.

[4] Ut vidi, ut perii ! ut me malus abstulit error!
(VIRG., *Églog.*, VIII, 41.)

Je me perdis moi-même, et depuis je n'ai su
Soulager ma douleur : tant l'amoureuse flamme,
Descendant jusqu'au cœur, m'avait embrasé l'âme.
Tu avais tes cheveux sans ordre déliés,
Frisés, crêpés, retors, primes et déliés
Comme filets de soie : et de houppes garnie
Te pendait aux talons ta belle souquenie[1].

Ta sœur allait après, j'allais après aussi :
Et, comme je voulais te conter mon souci,
Las ! je m'évanouis, et l'amoureux martyre
Qui me pressait le cœur ne me laissa rien dire.

A la fin, revenu de telle pâmoison,
Le bouillant appétit[2] surmonta la raison,
Je te contai mon mal : mais toi, sans être atteinte
De ma triste douleur, te moquas de ma plainte.

Or, comme tu cueillais une fleur de ta main,
Par feintise, un bouquet te tomba de ton sein,
(Où mainte fleur était l'une à l'autre arrangée)
Lié de tes cheveux et de soie orangée :
Je l'amasse, et l'attache au bord de mon chapeau,
Et bien qu'il soit fané, toujours me semble beau,
Comme ayant la couleur de ma face blémie,
Qui, malgré mon printemps, se flétrit pour ma mie.

Ainsi que je pleurais pour mon mal apaiser,
Tu sautes à mon cou, me donnant un baiser :
Ah ! je meurs quand j'y pense ! et de ta bouche pleine
De roses, me versas en l'âme ton haleine.
Ce doux baiser passa (dont j'ai vécu depuis)
Soudain de nerfs en nerfs, de conduits en conduits,
De veine en veine, après de nouvelle en nouvelle,

[1] *Souquenie* : robe, tunique. [2] *Appétit* : désir, passion.

M'allumant tout le sang d'une chaleur nouvelle.
Si bien qu'en toutes parts, en toute place et lieux
J'ai toujours ton baiser au-devant de mes yeux :
J'en sens toujours l'haleine, et, depuis, ma musette
N'a pu chanter sinon le baiser de Jeannette.

Doux est du rossignol la rustique chanson,
Et celle du linot et celle du pinçon;
Doux est d'un clair ruisseau le sautelant murmure;
Bien doux est le sommeil sur la jeune verdure :
Mais plus douce est ma flûte et les vers que de toi
Je chante dessous l'ombre, assise auprès de moi.

J'ois toujours dans mon antre une belle fontaine;
De roses est mon lit; ma place est toute pleine
De toisons de brebis, que le vent fit broncher,
L'autre jour, contre-bas [1] du faîte d'un rocher.

De l'ardeur du soleil autant je me soucie,
Qu'un amant, enchanté des beautés de sa mie,
Se soucie d'ouïr son père le tancer :
Car amour ne le fait qu'en sa dame penser.
Autant qu'on peut songer, en dormant, de richesses,
Autant j'ai de troupeaux : sur leurs toisons épaisses
En hiver je m'endors, sans me donner émoi
Du froid : car la froideur ne vient pas jusqu'à moi.

Mais, cependant qu'en vain je chante ma Jeannette,
Vesper reluit au ciel d'une clarté brunette :
Le temps coule si tôt que je ne le sens point;
Le soleil est couché : mais l'ardeur qui me point
Ne se couche jamais, et jamais ne s'alente [2]
(Donnant trève à mon cœur) tant elle est violente.

Remède contre amour je ne saurais trouver :
Voire eussé-je avalé tous les torrents d'hiver,

[1] *Contre-bas* : de haut en bas. [2] *S'alente* : se ralentit.

Et bu tous les glaçons des montagnes Riphées,
Tant j'ai de sa chaleur les veines échauffées.
Je ne puis qu'en chantant ma douleur contenter :
Par la langue mon cœur peut son mal enchanter.

La cigale se plaît au chant de la cigale,
Et pasteur j'aime bien la chanson pastorale :
L'agneau sur l'herbe courte et le doux chèvrefeuil
Est suivi de la chèvre, et le bois du chevreuil :
Chacun suit son désir [1], et j'aime ma musette,
Pour y chanter dessus les amours de Jeannette.

Or, adieu, Jeanneton, le jour et ma chanson :
D'un ruisseau murmurant si plaisant n'est le son,
Le sommeil n'est si doux, ni les tendres fleurettes
Du printemps ne sont point si douces aux avettes,
Que les vers me sont doux, voire autant que tes yeux,
Qui font toujours amour de moi victorieux.

[1] Trahit sua quemque voluptas. (VIRG., *Eclog.*, II, 65.)

III.

CHANT PASTORAL.

SUR LES NOCES DE MONSEIGNEUR CHARLES, DUC DE LORRAINE (*), ET MADAME CLAUDE, FILLE DU ROI HENRI II.

Un pasteur Angevin, et l'autre Vendomois (**),
Bien connus des rochers, des fleuves et des bois,
Tous deux d'âge pareils, d'habits et de houlette :
L'un bon joueur de flûte, et l'autre de musette,
L'un gardeur de brebis, et l'autre de chevreaux,
S'écartèrent un jour d'entre les pastoureaux.

(*) Charles II, dit le grand, duc de Lorraine, bienfaiteur de son pays, fondateur de l'Université de Pont à Mousson. Il arrêta le plan de la ville de Nancy.
(**) Belleau, et Ronsard.

Tandis que leur bétail paissait parmi la plaine,
Tout auprès de Meudon, au rivage de Seine,
Laissèrent leurs mâtins pour aboyer les loups,
Bien armés de colliers tout hérissés de clous :
Puis, grimpant sur le dos d'une colline droite,
Au travers d'une vigne, en une sente [1] étroite,
Gagnèrent pas à pas la grotte de Meudon,
La grotte que Charlot (Charlot de qui le nom
Est saint par les forêts) a fait creuser si belle,
Pour être des neuf Sœurs la demeure éternelle :
Sœurs qui, en sa faveur, ont méprisé les eaux
D'Eurote et de Permesse, et les tertres jumeaux
Du chevelu Parnasse, où la fameuse source
Prit du cheval volant [2] et le nom et la course,
Pour venir habiter son bel antre émaillé,
Une loge voûtée en un roc entaillé.

Sitôt que ces pasteurs, du milieu de la rotte [3],
Aperçurent le front de la divine grotte,
S'inclinèrent à terre, et, craintifs, honoraient,
De bien loin, le repaire où les Sœurs demeuraient.

Après l'oraison faite, arrivent à l'entrée
(Nus de tête et de pieds) de la grotte sacrée :
Car ils avaient tous deux et sabots et chapeaux,
Révérant le saint lieu, pendus à des rameaux.

Eux dévots, arrivés au devant de la porte,
Saluèrent Pallas, qui la Gorgone porte [4],
Et le petit Bacchus, qui, dans ses doigts marbrins,
Tient un pampre chargé de grappes de raisins :
Se lavent par trois fois de l'eau de la fontaine,
Se serrent par trois fois de trois plis de verveine,

[1] *Sente* : sentier.

[2] *Cheval volant* : Pégase, qui donna le nom à la source d'Hipocrène : *fontaine du cheval*.

[3] *Rotte* : route.

[4] La tête de la Gorgone placée au milieu de l'égide.

Trois fois entournent l'antre, et d'une basse voix
Appellent de Meudon les Nymphes par trois fois,
Les Faunes, les Sylvains, et tous les dieux sauvages
Des prochaines forêts, des monts et des bocages :
Puis, prenant hardiesse, ils entrèrent dedans
Le saint horreur [1] de l'antre, et comme tout ardents
De trop de déité, sentirent leur pensée
De nouvelle fureur brusquement insensée.

Ils furent ébahis de voir le partiment [2],
En un lieu si désert, d'un si beau bâtiment :
Le plan, le frontispice, et les piliers rustiques,
Qui effacent l'honneur des colonnes antiques ;
De voir que l'artifice avait portrait les murs
De divers coquillage en des rochers si durs ;
De voir les cabinets, les chambres et les salles,
Les terrasses, festons, guillochis et ovales,
Et l'émail bigarré, qui ressemble aux couleurs
Des prés, quand la saison les diapre de fleurs :
Ou comme l'arc-en-ciel qui peint, à sa venue,
De cent mille couleurs le dessus de la nue.

Lors Bellot et Perrot (de tels noms s'appelaient
Les pasteurs qui par l'antre en révérence allaient)
Ne se peuvent garder de rompre le silence,
Et, le premier des deux, Bellot ainsi commence :

BELLOT.

Printemps, naissez, croissez, et de mille façons
Couvrez les jeunes prés de fleureuses moissons,
Afin qu'en les cueillant et tirant, je façonne
Pour le front de Charlot une belle couronne,

[1] *Horreur* : ce mot est aujourd'hui du féminin :

.... Et, parmi nous,
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous
(RACINE, *Iphig.*, act. V, sc. 6.)

[2] *Le partiment* : la disposition.

Pasteurs, puisque Charlot nous daigne regarder,
Comme nous voulions faire, il ne faut plus garder
Pour la crainte des loups nos brebis camusettes,
Qui sans crainte paîtront au bruit de nos musettes :
Car eux et nos agneaux ensemble coucheront;
Nos taureaux, leur viande[1] à l'ombre mâcheront
Deux fois[2], en écoutant les chansons de Tityre;
Et nous autres bergers ne ferons plus que rire,
Que jouer, que flûter, que chanter, que danser,
Comme si l'âge d'or voulait recommencer
A régner dessous lui, comme il régnait à l'heure
Que Saturne faisait en terre sa demeure.
Nous ferons de gazons son autel comme à Pan;
Nous chômerons sa fête, et au retour de l'an,
Tout ainsi qu'à Palès ou à Cérès la grande,
Trois vaisseaux[3] pleins de lait verserons pour offrande,
Invoquerons son nom : et, buvant à l'entour
De l'autel, nous ferons un banquet tout le jour,
Où Janot Limosin (*) prendra sa chalemie[4],
A tous bergers venant, pour l'amour de sa mie :
Car c'est un demi-dieu à qui plaisent nos sons,
Qui fait cas des pasteurs, qui aime leurs chansons,
Qui garde leurs brebis de chaud et de froidure,
Et en toutes saisons les fournit de pâture.

Quelque part que tu sois, Charlot, pour ta vertu,
En tes lèvres toujours savourer puisses-tu
Le doux sucre et la manne, et manger tout ensemble
Le miel, qui en douceur à tes propos ressemble :
Et toujours, quelque part que tu voudrais aller,
Puissent dessous tes pieds les fontaines couler
De vin et de nectar, et, loin de ton herbage,

[1] *Leur viande* : leur nourriture.
[2] *Mâcheront deux fois* : rumineront.
[3] *Vaisseaux* : vases.
[4] *Sa chalemie* : son chalumeau.

(*) Jean Daurat, né en Limousin.

Le ciel puisse ruer[1] sa foudre et son orage :
Les cornes de tes bœufs se puissent jaunir d'or;
D'or le poil de tes boucs, et la toison encor
De tes brebis soit d'or, et les peaux qui hérissent
De tes chèvres le dos, de fin or se jaunissent.
Pan, le dieu chèvre-pieds, des pasteurs gouverneur,
Augmente ta maison, tes biens et ton honneur :
Toujours puisse d'agneaux peupler ta bergerie,
De ruisseaux argentins arroser ta prairie,
Et toujours d'herbe épaisse emplir tes gras herbis,
De taureaux ton étable, et ton parc de brebis :
Puisque tu es si bon, et que tu daignes prendre
Quelque soin des pasteurs, et leurs flûtes entendre.
A tant se tut Bellot, et à peine avait dit,
Qu'en pareille chanson Perrot lui répondit :

PERROT.

Nymphes, filles des eaux, des neuf Muses compagnes,
Qui habitez les bois, les monts et les campagnes,
Permettez-moi chanter votre antre de Meudon,
Que des mains de Charlot vous reçûtes en don.
Comme Amphion tira de gros quartiers de pierre,
Pour emmurer sa ville, au son de sa guiterre[2] :
Ainsi ce beau séjour Charlot vous a construit,
De rochers qui suivaient de sa voix le doux bruit.

Ceux qui viendront, Charlot, ou boire en ta fontaine,
Ou s'endormir aux bords, se verront l'âme pleine
De sainte poësie, et leurs vers quelquefois
Pourront bien réjouir les oreilles des rois.

Ici, comme jadis en ces vieux tabernacles
De Delphe et de Délos, se rendront les oracles :
Et, à ceux qui voudront à la grotte venir,
Phébus les instruira des choses à venir.

[1] *Ruer* : lancer, du latin *ruere*. [2] *Guiterre* : guitare.

Charlot, je te supplie, ne rougis point de honte
De nous simples bergers faire un petit de compte [1];
Apollon fut berger, et le troyen Pâris :
Et le jeune amoureux de Vénus, Adonis,
Ainsi que toi portait au flanc la panetière,
Et par les bois sonna l'amour d'une bergère :
Mais nul des pastoureaux, en l'antique saison,
Comme toi n'a bâti des Muses la maison.

Toujours tout à l'entour la crêpe mousse y naisse,
Le thym, le poliot, la marjolaine épaisse;
Le lierre bacchiq', replié de maint tour,
Puisse, au haut de son front, grimper tout à l'entour,
Et la lambrunche errante ensemble entortillée,
Laisse courir ses bras sur la grotte émaillée :
L'avette, en lieu de ruche, agence dans les trous
Des rustiques piliers sa cire et son miel roux,
Et le frêlon armé qui les raisins moissonne,
De son bruit enroué par l'antre ne bourdonne :
Mais bien les grésillons [2], qui, de leurs cris tranchants,
Salueront les pasteurs à leur retour des champs.
Mainte gentille nymphe et mainte belle fée,
L'une aux cheveux pliés, et l'autre décoiffée,
Avecque les Sylvains, y puisse toute nuit
Fouler l'herbe des pieds, au son de l'eau qui bruit.

Toujours cette maison puisse avoir arrosée
Le pied d'une fontaine, et le chef de rosée :
Toujours soit aux pasteurs son taillis ombrageux,
Sans crainte de la foudre ou du fer outrageux :
Et jamais au sommet, quand la nuit est obscure,
Les chouans [3] annonceurs de mauvaise aventure,

[1] Nec te pœniteat pecoris, divine poeta,
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.
(VIRG., *Églog.*, X, 17.)

[2] *Grésillons :* grillons.

[3] *Chouans :* chouettes, hiboux.

Ne s'y viennent percher, mais les rossignolets,
Voulant chanter plus haut que tous nos flageolets,
Y dégoisent toujours par la verte ramée
Du bon pasteur Charlot la belle renommée,
Afin que tous les vents l'emportent jusqu'aux cieux,
Et du ciel puisse aller aux oreilles des Dieux.

Ainsi finit Perrot, et l'un et l'autre ensemble,
(A qui tout le pied droit par bon augure tremble)
Sortent hors de la grotte, et afin de pouvoir
Mieux chanter à loisir, s'en allèrent asseoir,
L'un dessus un billot, l'autre sur une souche;
Et lors de tels propos Bellot ouvrit sa bouche :

BELLOT.

Perrot, tous les pasteurs ne te font que louer.
Te vantent le premier, soit que veuilles jouer
Du sistre ou du rebec, et la musette tienne,
Tant ils sont abusés, comparent à la mienne :
Je voulais dès longtemps seul à seul te trouver,
Loin de nos compagnons, afin de t'éprouver,
Pour maître te montrer qu'autant je te surpasse
Qu'une haute montagne une colline basse.

PERROT.

Mon Bellot, il est vrai que les pasteurs d'ici
M'estiment bon poëte, et je le suis aussi :
Mais non tel qu'est Michau (*), ou Lancelot (**), qui sonne
Si bien de la musette aux rives de Garonne;
Et mon chant, au prix d'eux, est pareil au pinson,
Qui veut du rossignol imiter la chanson.
Toutefois, mon Bellot, je ne te veux dédire :
Si tu es bon Thyrsis, je serai bon Tityre.
Commence, je n'ai point le courage failli :

(*) Michel de l'Hôpital dont les poésies latines étaient alors en grande réputation.

(**) Lancelot Carles, poëte du temps.

L'assailleur bien souvent vaut moins que l'assailli.
Il faut pour le vainqueur que nous mettions un gage.
Quant à moi, pour le prix, je dépose une cage
Que je fis l'autre jour, voyant paître mes bœufs,
Devisant à Thoinet, qui s'égale à nous deux :
Les barreaux sont de til [1], et la perchette blanche
Qui traverse la cage, est d'une coudre franche ;
De pelures de jonc j'ai tissu tout le bas :
A l'un des quatre coins, la coque d'un limas
Pend d'un crin de cheval, voire de telle sorte
Qu'on dirait, à la voir, qu'elle-même se porte.

J'ai creusé d'un sureau l'auge bien proprement,
Et les quatre piliers du petit bâtiment
Sont d'une grosse ronce en quatre parts fendue :
Et le cordon tressé duquel elle est pendue,
Belin me l'a donné, houppé tout à l'entour,
Des couleurs qu'il gagna de Catin l'autre jour.

J'ai dedans prisonnière une jeune alouette,
Qui dégoise si bien, qu'hier ma Cassandrette,
Que j'aime plus que moi, m'en offrit un veau gras,
Au front déjà cornu, voire et si ne l'eut pas :
Toutefois tu l'auras, si tu as la victoire :
Mais plutôt que l'avoir, la neige sera noire.

BELLOT.

Pour la cage et l'oiseau je veux mettre un panier,
D'artifice enlacé de vergettes d'osier,
Large et rond par le haut, qui toujours diminue
En tirant vers le bas d'une pointe menue :
L'anse est faite d'un houx qu'à force j'ai courbé :
En voulant l'aténuir [2], le doigt je me coupai
Avecque ma serpette : encore de la plaie

[1] *Til* : tilleul. [2] *Aténuir* : amincir.

e me deuls [1], quand du doigt mon flageol j'essaie.
'out ce gentil panier est portrait par-dessus
)e Mercure et d'Io, et des cent yeux d'Argus :
o est peinte en vache, et Argus en vacher :
Iercure fait le guet, qui, du haut d'un rocher
Ioule le corps d'Argus, après avoir coupée
ion col du fer courbé de sa tranchante épée.
Jne Nymphe est auprès, en simple corset blanc,
Qui tremble de frayeur de voir jaillir le sang.
l me sert à serrer des fraises et des roses,
l me sert à porter au marché toutes choses :
Mon Olive, mon cœur, désire de le voir,
Elle me veut donner son mâtin pour l'avoir,
Et si ne l'aura pas : je te le mets en gage :
J'en refuse trois fois la vente de ta cage.
Mais qui nous jugera? qui en prendra le soin?
Vois-tu ce bon vieillard qui vient à nous de loin?
A lui voir au menton la barbe vénérable,
Le chef demi couvert d'un poil gris honorable,
La houlette en la main d'un nouailleux cormier,
Le hauqueton [2] d'un daim, c'est Michau, le premier
Des pasteurs en savoir, auquel font révérence,
Quand il vient en nos parcs, tous les bergers de France.

PERROT.

Je le connais, Bellot, je l'ai ouï chanter :
Autant comme tu fais, je l'ose bien vanter.
Car il a bien souvent daigné prendre la peine
De louer mes chansons à Charlot de Lorraine.

MICHAU.

Que dites-vous, garçons, des muses le souci?
Ici le bois est vert, l'herbe fleurit ici,
Ici les petits monts les campagnes emmurent,

[1] *Je me deuls* : je me plains. [2] *Le hauqueton* : la besace.

Ici de toutes parts les ruisselets murmurent :
Ne soyez pas oisifs, enfants, chantez toujours,
Mais comme auparavant ne chantez plus d'amours,
Élevez vos esprits aux choses bien plus belles,
Qui puissent après vous demeurer immortelles.

N'avez-vous entendu comme Pan, le grand dieu,
Le grand dieu qui préside aux pasteurs de ce lieu,
Par mariage assemble à sa fille Claudine
Le beau pasteur Lorrain de telle fille digne?
C'est le jeune Charlot, tige de sa maison,
Parent de ces pasteurs qui portent la toison,
Et cousin de Charlot le bon hôte des muses,
Duquel toujours le nom enfle vos cornemuses :
Et de ce grand Francin (*), qui à coups de leviers,
De frondes et de dards, a chassé les bouviers
Qui venaient d'outre mer saccager nos rivages,
Et menaient malgré nous leurs bœufs en nos herbages (**).

Là, ne se doit dresser un vulgaire festin :
Depuis le soir bien tard jusqu'au premier matin
La fête durera, et les belles Naïades,
Les Faunes, les Sylvains, Dryades, Oréades,
Les Satyres, les Pans tout le jour balleront [1],
Et de leurs pieds fourchus l'herbette fouleront.
De ce beau mariage [2] entournez vos musettes,
Montrez-vous aujourd'hui tels sonneurs que vous êtes,
Chantez cette alliance et cet accord sacré :
Les deux frères Lorrains vous en sauront bon gré.

Pan y tiendra sa cour en majesté royale,

[1] *Balleront* : danseront. [2] Pour ce beau mariage.

(*) François de Guise.
(**) Allusion aux exploits du duc de Guise, qui refoula les Espagnols vers le Nord, et reprit aux Anglais la vile de Calais (1558).

Auprès de lui sera son épouse loyale,
Et son fils déjà roi (*), et sa divine sœur
Qui passe de son nom et la perle et la fleur [1].
Sus donc chante, Bellot, et ta musette apprête.
Dis le lit nuptial, Perrot dira la fête :
Car il vaut mieux, enfans, célébrer ce beau jour,
Qu'user vos chalumeaux à chanter de l'amour.

BELLOT.

O Dieu qui prends le soin des noces, Hyménée,
Laisse pendre à ton dos ta chape ensafranée [2],
Ton pied soit enlacé d'un beau brodequin bleu,
Et portes en ta main un clair flambeau de feu :
Éternue trois fois : ta tête chevelue
Ébranle par trois fois, trois fois, à ta venue,
Vois Claudine et Charlot, afin que désormais
Le mariage soit heureux à tout jamais.

Amène avecques toi la Cyprienne sainte [3]
D'un demi-ceint tissu dessus les hanches ceinte,
Et son enfant Amour, tenant l'arc en ses mains,
Pour se cacher ès yeux du prince des Lorrains.

Ce n'est pas un berger qui, vulgaire et champêtre,
Mène aux gages d'autrui un maigre troupeau paître :
Mais qui a cent troupeaux de vaches et de bœufs,
De boucs et de béliers, paissant les prés herbeux
De Meuse et de Moselle, et la fertile plaine
De Bar, qui se confine aux terres de Lorraine.

Il s'élève en beauté sur tous les pastoureaux,
Comme un brave taureau sur les menus troupeaux ;
Ou comme un pin gommeux, au résonnant feuillage,

[1] Allusion au nom de Marguerite.
[2] ..... Croceo velatus amictu. (Ovid.)
[3] Vénus, qu'on adorait dans l'île de Chypre.

(*) François II, appelé déjà roi, à cause de son mariage avec Marie Stuart.

Tient son chef pommelu pardessus un bocage.
Qui plus est, son menton, en sa jeune saison,
Ne se fait que crêper d'une blonde toison.

Bergers, faites ombrage aux fontaines sacrées,
Semez tous les chemins de fleurettes pourprées,
Dépendez la musette, et de branles divers
Chantez à ce Charlot des chansons et des vers.

Qu'il te tarde beaucoup que Vesper ne t'amène
Déjà la nuit, pour mettre une fin à ta peine!
Soleil, hâte ton cours, accourcis ton séjour,
Charlot a plus besoin de la nuit que du jour.

L'amitié, la beauté, la grâce et la jeunesse
Appréteront ton lit, et par grande largesse
Une pluie d'œillets dessus y sèmeront,
Et d'ambre bien sentant les draps parfumeront.
Mille Amours emplumés, de leurs petites ailes
Voleteront dessus, comme ès branches nouvelles
Des arbres, au printemps, volettent les oiseaux,
Qui se vont égayant de rameaux en rameaux.
La vigne à son ormeau si fort ne soit liée,
Qu'alentour de ton col ta jeune mariée,
Qui d'un baiser permis ta bouche embaumera,
Et d'un autre plaisir ton cœur allumera.
C'est une prime fleur encore toute tendre :
Époux, garde-toi bien brusquement de la prendre :
Il la faut laisser croître, et ne faut simplement
Que tenter cette nuit le plaisir seulement.
Comme tes ans croîtront, les siens prendront croissance :
Lors d'elle, à plein souhait, tu auras jouissance,
Et trouveras meilleur mille fois le plaisir :
Car l'attente d'un bien augmente le désir.

Or, le soir est venu, entrez en votre couche;
Dormez bras contre bras et bouche contre bouche :

La concorde à jamais habite en votre lit :
Chagrin, dissension, jalousie et dépit
Ne vous troublent jamais, ains d'un tel mariage
Puissent naître bientôt un généreux lignage,
Mêlé du sang Lorrain et du sang de Valois,
Qui Parthénope [1], un jour, remette sous ses lois ;
Et puissent couronner ses royales armées
Sur le bord du Jourdain de palmes Idumées.

A tant se tut Bellot, et Perrot tout gaillard,
Enflant son chalumeau, lui répond d'autre part.

PERROT.

O Lucine-Junon, qui aux noces présides,
Et de paons accouplés, où il te plaît, tu guides
Ta coche [2], comme vent sur terre et sur les cieux,
Brave [3] de majesté comme reine des Dieux,
Amène Pasithée [4] et la Muse divine,
Qui préside aux banquets, aux noces de Claudine.
Comme une belle rose est l'honneur du jardin,
Qui, aux rais du soleil, est éclose au matin,
Claudine est tout l'honneur de toutes les bergères,
Et les passe d'autant qu'un chêne les fougères :
Nulle ne l'a gagnée à savoir façonner
Un chapelet de fleurs pour son chef [5] couronner :
Nulle ne sait mieux joindre au lis la fraîche rose,
Nulle mieux sur la gaze un dessin ne compose
De fil d'or et soie, et nulle ne sait mieux
Conduire de Pallas les arts ingénieux.

Comme parmi ces bois volent deux tourterelles
Que je vois tous les jours se caresser des ailes,
Se baiser l'une l'autre, et ne s'entre-éloigner,

[1] Naples, autrefois au pouvoir de la maison de France.
[2] *Ta coche* : ton char.
[3] *Brave* : belle.
[4] *Pasithée* : une des Grâces.
[5] *Son chef* : sa tête.

Mais, constantes de foi, toujours s'accompagner,
Qui, de leur naturel, jusqu'à la mort n'oublient
Les premières amours qui doucement les lient :
Ainsi puisses-tu vivre en amoureux repous
Jusqu'à la mort, Claudine, avecque ton époux.

Je m'en vais sur le bord des rives plus secrètes,
Cueillir en mon panier un monceau de fleurettes,
Afin de les semer sur ton lit génial [1],
Et chanter à l'entour ce beau chant nuptial.

D'une si belle fille est heureuse la mère,
Ton père est bienheureux, bienheureux est ton frère,
Mais plus heureux cent fois et cent encor sera,
Qui d'un mâle héritier enceinte te fera :
Heureux sera celui qui aura toute pleine
Sa bouche de ton ris, et de ta douce haleine,
Et de tes doux baisers, qui passent en odeur
Des prés les mieux fleuris la plus suave fleur :
Heureux qui dans ses bras pressera toute nue
Toi, Claudine aux beaux yeux, du sang des dieux venue,
Qui hardi tâtera tes tetins verdelets,
Qui semblent deux boutons encore nouvelets :
Et qui licencié d'une liberté franche,
Rebaisera ton front, et ta belle main blanche,
Et qui démêlera fil à fil tes cheveux,
Folâtrant toute nuit, et faisant mille jeux :
Celui priera la nuit que cent nuits dure encore,
Ou bien que de cent jours ne s'éveille l'aurore,
Afin que, paresseux, longtemps puisse couver
Ses amours en ton sein, et point ne se lever.

Mais le soir est venu, et Vesper, la fourrière
Des ombres, a versé par le ciel sa lumière :
Il faut s'aller coucher. Quoi ? tu frémis du cœur,

[1] *Génial* : nuptial; du latin *genialis*.

Ainsi qu'un petit faon qui tremble tout de peur
Quand il a vu le loup, ou quand, loin de sa mère,
Il s'effraye du bruit d'une feuille légère.
Il ne sera cruel : car une cruauté
Ne saurait demeurer avec telle beauté.
Demain, après avoir son amitié connue,
Tu voudrais mille fois que la nuit fût venue,
Pour retourner encore aux amoureux combats,
Et pour te rendormir dans le pli de ses bras.

Sus, déshabille-toi, et comme une pucelle
Qui de bien loin sa mère à son secours appelle,
N'appelle point la tienne, et viens pour te coucher,
Près du feu qui te doit tes larmes dessécher.

Celui puisse conter le nombre des arènes,
Les étoiles des cieux, et les herbes des plaines,
Qui contera les jeux de vos combats si doux,
Desquels pour une nuit vous ne serez pas soûls.

Or sus, ébattez-vous, et en toute liesse
Prenez les passe-temps de la courte jeunesse
Qui bientôt s'enfuira, et, au nombre des ans
Qui vous suivent tous deux, égalez vos enfans.
Ton ventre désormais si fertile puisse être,
Que d'un sang si divin puisse en bref faire naître
Des filles et des fils : des fils qui porteront
Les vertus de leur père empreintes sur le front,
Et qui, dès le berceau, donneront connaissance
Que d'un père très-fort auront pris leur naissance :
Les filles en beautés, en grâce et en douceur,
Par signes donneront un témoignage seur
De la pudicité de leur mère divine,
Qui de notre grand Pan reçoit son origine.

Ainsi disait Perrot, qui retenant le son
De son pipeau d'avoine, acheva sa chanson.

Écho lui répondait : les bois qui rechantèrent
Le beau chant nuptial, jusqu'au ciel le portèrent.
Lors Michau s'écriant s'assit au milieu d'eux,
Puis dit, en approuvant la chanson de tous deux :

MICHAU.

Votre flûte, garçons, à l'oreille est plus douce
Que le bruit d'un ruisseau qui jase sur la mousse,
Ou que la voix d'un cygne, ou d'un rossignolet
Qui chante au mois d'avril par le bois nouvelet.
De manne à tout jamais vos deux bouches soient pleines,
De roses vos chapeaux, vos mains de marjolaine :
Jamais en vos maisons ne vous défaille rien,
Puisque les chalumeaux vous entonnez si bien.

Que chacun par accord s'entre-donne son gage :
Perrot, prends le panier, et toi, Bellot, la cage :
Retournez, mes enfants, conduire vos taureaux,
Et vivez bienheureux entre les pastoureaux.

IV.

MONOLOGUE OU CHANT PASTORAL,



A TRÈS-ILLUSTRE ET VERTUEUSE PRINCESSE MADAME MARGUERITE DE FRANCE, DUCHESSE DE SAVOIE.

Je me fâchais de la pompe des rois,
Et pour [1] la cour j'errais entre les bois,
Seul, à part moi, sauvage et solitaire,
Loin des seigneurs, des rois et du vulgaire :
Plus me plaisait un rocher bien pointu,
Un antre creux de mousse revêtu,
Un long détour d'une seule vallée,
Un vif sourgeon [2] d'une onde reculée,

[1] *Pour* : au lieu de. [2] *Sourgeon* : source.

Un bel émail qui bigarre les fleurs,
Voir un beau pré tapissé de couleurs,
Ouïr jaser un ruisseau qui murmure,
Et m'endormir sur la douce verdure,
Qu'être à la cour, et mendier en vain
Un faux espoir qui coule de la main.

Au mois de mai, que l'aube retournée
Avait éclose une belle journée,
Et que les voix d'un million d'oiseaux,
Comme à l'envi du murmure des eaux,
Qui haut, qui bas, contaient leurs amourettes,
A la rosée, aux vents et aux fleurettes,
Lorsque le ciel au printemps se sourit,
Quand toute plante en jeunesse fleurit,
Quand tout sent bon, et quand la mère terre
Ses riches biens de son ventre desserre,
Toute joyeuse en son enfantement.

Errant tout seul, tout solitairement,
J'entre en un pré, du pré en un bocage,
Et du bocage en un désert sauvage,
Et là, j'avise un pasteur qui portait
Dessus le dos un habit, qui était
De la couleur des plumes d'une gruë ;
Sa panetière, à son côté pendue,
Était d'un loup, et l'effroyable peau
D'un ours pelu lui servait de chapeau.

Lui, appuyant un pied sur sa houlette,
De son bissac aveint[1] une musette,
La mit en bouche, et ses lèvres enfla ;
Puis coup sur coup en haletant souffla,
Et resouffla d'une forte halénée,

[1] *Aveint* : tire ; de *aveindre*, encore en usage dans quelques provinces.

Par les poumons reprise et redonnée,
Ouvrant les yeux, et dressant le sourci :
Mais quand partout le ventre fut grossi
De la chevrette, et qu'elle fut égale
A la rondeur d'une moyenne balle,
A coups de coude en repoussa la voix ;
Puis çà, puis là, faisant saillir ses doigts
Sur les pertuis de la musette pleine,
Comme saisi d'un angoisseuse peine,
Pâle et pensif, avec le triste son
De sa lourette [1], ourdit telle chanson :
Petits agneaux, qui paissez sous ma garde,
Plus que devant il vous faut prendre garde
De votre peau, pour la crainte des loups,
Et de bonne heure, au soir, retirez-vous :
Plus ne verrez sauter parmi les prées,
Ni les Sylvains, ni les muses sacrées :
Car nos pâtis ne sont plus habités,
Comme ils soulaient [2], des saintes déités.

Plus ne paîtrez poliot, ni lavande,
Le dur chardon sera votre viande [3] :
Et si verrez, en toutes les saisons,
La ronce aiguë écarder [4] vos toisons.

Et toi, Harpaut [5], qui te soulais défendre
Contre les loups, maintenant faut apprendre
D'être humble et doux, et ne plus aboyer :
Il faut apprendre à fléchir et ployer,
Et te couchant (puis qu'il n'y a plus d'ordre),
Flatter les loups, quand ils te voudront mordre.

[1] *Lourette* : flûte champêtre ; diminutif de *loure*.
[2] *Soulaient* : avaient coutume.
[3] *Viande* : nourriture.
[4] *Écarder* : peigner, déchirer ; aujourd'hui *carder*.
[5] *Harpaut* : nom de chien, souvent usité dans ces églogues.

Et toi, musette, à qui presque j'avois,
Par sept conduits, donné la même voix
Qu'à son flageol avait donné Tityre,
Plus tu n'auras ce plaisir d'ouïr dire,
La belle nymphe a fait cas de tes chants:
Car sa grandeur abandonne nos champs.
Plus ne voudra cette nymphe divine,
A son grand Pan qui la France domine,
Comme autrefois tes chansons célébrer.

. . . .

Un jour d'été qu'encores le soleil
N'a ses chevaux dévalés[1] au sommeil,
Et qu'il se montre encor plus haut qu'une aune,
Dedans le ciel tout bigarré de jaune,
De pers[2], de bleu : je vis, près d'un rocher,
Un grand troupeau de nymphes s'approcher,
Toutes ayant en leurs fraîches mains blanches
Un beau coffin[3], tissu de jeunes branches.

En cependant que l'une se baignait,
L'autre sautait, et l'autre se peignait,
Je vis venir une belle Charite[4],
Que les humains appelaient Marguerite,
Des immortels Pasithée avait nom,
Toute divine en faits et en renom.

Elle marchant à tresses décoiffées,
Apparaissait la princesse des Fées:
Un beau surcot[5] de lin bien replié,
Frangé, houppé, lui pendait jusqu'au pié;
Et ses talons qui foulaient la verdure,
Deux beaux patins avaient pour couverture:
Un carcan[6] d'or son col environnait,

[1] *Dévalés :* laissés aller à val.
[2] *Pers :* vert.
[3] *Coffin :* coffre.
[4] *Charite :* Grâce ; en grec Χάρις.
[5] *Surcot :* tunique.
[6] *Carcan :* collier.

Et son beau sein sans branler se tenait,
Pressé bien haut d'une boucle azurée,
Ainsi qu'on peint la belle Cythérée.
Elle, cent fois, d'un seul trait de ses yeux
Avait fléchi les hommes et les dieux,
Sans se fléchir : car la flèche poussée
De l'arc d'Amour ne l'avait point blessée,
Et sienne, et franche, avait toujours été,
Parmi les fleurs, en toute liberté.

A peine avait dans les ondes voisines
Lavé ses bras et ses jambes marbrines,
Que tout soudain (ou soit qu'il vînt des cieux,
Ou soit qu'il fût un Faune de ces lieux),
Je vis venir, par étrange aventure,
Un dieu caché sous mortelle figure,
Qui ressemblait le pasteur Délien [1],
Gardeur de bœufs au bord Amphrysien,
Où le Troyen, dont l'ardente jeunesse [2]
Donna la pomme à Vénus la Déesse.
Ses beaux cheveux, sous un zéphyre mol,
En petits flots, ondoyaient à son col :
Ses yeux, son front, son allure et son geste
Étaient pareils à Junon la céleste.

Comme un pasteur, portait dedans sa main
Une houlette à petits cloux d'airain,
Où, sur le bout, dessus l'écoree dure,
De deux béliers fut peinte la figure,
Qui se choquaient : et auprès d'eux était
Un gros mâtin, qui les loups aguettait.

Sitôt qu'il vit cette belle Dryade,
Blessé d'amour, en devint tout malade.
Or, comme un feu qui aux buissons se prend

[1] Apollon, né à Délos.
[2] Pâris.

Puis souffleté par les vents se répand
De tous côtés, trouvant pâture prête,
Et des forêts vient embraser la tête :
Ainsi l'amour tellement l'embrasa,
Que cette nymphe à la fin il osa
Ravir au dos, l'enlevant en Savoie,
Comme un lion le doux suc d'une proie.
Seulement, faible on entendit la voix,
Évanouie au milieu de ces bois,
Qui parvenait aux oreilles à peine,
Comme le plaint[1] de quelque nymphe en peine.

. . . .

O demi-dieux, ô gracieux esprits,
Qui de pitié le cœur avez épris!
O monts, ô bois, ô forêts chevelues,
O rouges fleurs, jaunes, pâles et blues[2]!
O terre, ô ciel, ô fontaines et vents,
Faunes, Sylvains, et Satyres, et Pans,
Et toi Clio, qui fus jadis ma Muse,
En cent morceaux casse ma cornemuse,
Puisqu'aussi bien, sans faveur et sans los[3],
Pendrait en vain une charge à mon dos.

Pasteurs français, n'enflez plus les musettes :
Pour son départ elles seront muettes;
En l'air venteux leur chant évanoui,
Comme il soulait, ne sera plus ouï.

Si m'en croyez, allons en Arcadie,
Et fléchissons de notre mélodie
Rochers et bois, tigres, lions et loups,
Puis que la France est ingrate vers nous;
Puis que la Nymphe, en qui fut l'espérance
Des bons sonneurs[4], s'absente de la France,

[1] *Le plaint* : la plainte.
[2] *Blues* : bleues.
[3] *Los* : louange, gloire.
[4] *Sonneurs* : poëtes musiciens.

Allons-nous en, sans demeurer ici,
Pour y languir en peine et en souci.

Qui fera plus[1] d'un annuel office,
Parmi les bois, aux Muses sacrifice?
Qui plus de fleurs les ruisseaux sèmera?
Qui plus le nom de Palès nommera,
Parmi les champs? et qui plus aura cure[2]
De nos troupeaux, pour leur donner pâture?
Qui plus à Pan daignera présenter
Les pastoureaux, pour les faire chanter?
Qui de leur flûte apaisera les noises?
Qui jugera de leurs chansons françoises?
Qui donnera le prix aux mieux disants,
Et sauvera leurs vers des médisants.

Adieu, troupeau qui près moi soulais vivre,
Adieu, Vendôme, adieu : je la veux suivre
Par les rochers, les antres et les bois,
Savoisien, en lieu de Vendomois.

. . . .

Or, sus, paissez, paissez, pauvres brebis,
Allez par l'herbe, emplissez-vous le pis,
Broutez, rongez cette douce verdure,
Pour emporter aux agneaux nourriture,
Qui, en bêlant dans le toit, ont désir
De vous sucer le lait tout à loisir.
Et quoi troupeau! tu es insatiable;
La nuit arrive, il faut gagner l'étable :
Voici les loups, qui ont accoutumé
De brigander quand le jour est fermé,
Ils font le guet, et plus de rien n'ont crainte :
Car la bonté par les champs est éteinte.

[1] *Plus* : désormais. [2] *Cure* : soin.

A tant, le jour peu à peu s'embrunit.
Et le pasteur, comme le jour, finit
Son chant rural, désenfla sa musette,
Dedans sa main empoigna sa houlette
Chassant devant le troupelet menu,
Harpaut son chien, et son bélier cornu.

V.

DUTHIER (*).

LES PASTEURS BELLOT, PERROT, BELLIN (**).

De fortune Bellot et Perrot, dessous l'ombre
D'un vieux chêne touffu, avaient compté par nombre,
L'un à part ses brebis, et l'autre ses chevreaux,
Et tous deux sur la lèvre avaient des chalumeaux;
L'un et l'autre tenait son échine appuyée
Sur l'écorce d'un chêne, et la jambe pliée
En croix sur la houlette, et leur mâtin était
Couché près de leurs pieds, qui les loups aguettait.

Cependant que Bellot chantait sa Dianette[1],
Et que Perrot faisait apprendre à sa musette
Le saint nom de Charlot[2], et d'Annot[3], que les bois,
Les fleuves et les monts ont ouï tant de fois
Redire à son flageol, que mieux ils le connaissent
Que ne font les troupeaux le thym dont ils se paissent:
Voici venir Bellin, qui, seul, avait erré
Tout un jour, à chercher son bélier adiré[4],

[1] Diane de Poitiers.
[2] Charles IX.
[3] Anne de Montmorency.
[4] *Adiré* : perdu, égaré.

(*) Secrétaire d'Etat, protecteur des bons esprits et de Ronsard en particulier.
(**) Belleau, Ronsard et du Bellai.

(Afin qu'on ne le vit) d'une épaisse roncière.

PERROT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit force larrons
Entre les pastoureaux : par tous les environs
De ces prochains taillis on ne voit autre chose.
C'est pourquoi mon mâtin toute nuit ne repose,
Et ne fait qu'aboyer. Bellot, encore hier,
Comme il dormait seulet sous l'ombre d'un coudrier,
Perdit sa chalemie [1] et son pipeau d'avoine,
Qui valaient bien d'achat quatre toisons de laine.

Depuis je vis Thoumin, qui, dans le carrefour
Où tu vois cette coudre [2], enflait tout à l'entour
Les veines de son col pour vouloir contrefaire
Bellot, mais le pipeau ne le voulait pas faire,
Ains, d'un son misérable, invitait par les champs
Les geais et les piverts à répondre à ses chants.

Et moi, j'ai bien perdu ma loure [3] tout entière,
Que Pernet déroba dedans ma panetière.
Je halai mon mâtin après le larronneau,
Qui si près le suivit, qu'il le prit au manteau :
Il se sauva pourtant, et de la loure mienne
Sonne toujours depuis, et jure qu'elle est sienne.
Janot sait bien que non, car il me la bailla,
Et de nuit et de jour curieux travailla
Pour m'en faire jouer, contrefaisant la Muse
Du pasteur qui flûtait aux bords de Syracuse [4].

Ne laisse pour cela, mon Bellot, de chanter :
Les bois ne sont pas sourds [5], tu les peux enchanter.
Écho nous répondra, et nous ferons égales
Nos rustiques chansons à la voix des cigales.

[1] *Sa chalemie* : son chalumeau.
[2] *Coudre* : coudrier.
[3] *Loure* : musette.
[4] Théocrite.
[5] Non canimus surdis : respondent omnia [silvæ.
(Virg., *Egl.*, X, 8.)

hantons l'un apres l'autre, et en cette façon
)ue Phébus aime tant, disons une chanson.

. . . .

VI.

LES PASTEURS CARLIN, XANDRIN, LANSAC.

Deux frères pastoureaux, qui avaient pris naissance
De Pan (*), qui commandait naguères à la France,
Tous deux d'âge pareil, se rencontrant un jour,
Apprirent aux forêts à parler de l'amour :
Tous deux avaient appris d'enfler les cornemuses,
L'un dessous Amyot (**), grand ministre des Muses,
Et l'autre dessous Selve (***), à qui Phébus donna
Sa lyre et son laurier, quand il le couronna.

Tous deux étaient savants, bien appris à semondre [1],
Bien appris à chanter, bien appris à répondre :
Tous deux apparaissaient miracle de leur temps,
Faisant naître des fleurs plus tôt que le printemps.
Comme Carlin, un jour, retournait de la chasse
(L'un avait nom Carlin [2], l'autre Xandrin [3]), il passe
Auprès d'une fontaine, où son frère Xandrin
Paissait ses gras agneaux de vert trèfle et de thym :
Aussitôt que Carlin l'aperçut, il s'écrie :

Xandrin, gentil pasteur, chantons, je te supplie :

[1] *A semondre* : à attaquer; du latin *submonere*, avertir.
[2] Charles IX.
[3] Henri III, qu'on nommait Alexandre dans sa jeunesse.

(*) Le roi Henri II. Ronsard lui donne fréquemment ce nom dans ses Églogues.
(**) Amyot, grand aumônier de France et précepteur du roi Charles IX, traducteur de Plutarque.
(***) Salve, premier président à Milan sous François Ier et precepteur de Henri III.

Tous les bergers de France ont estime de toi,
Que tu es plus savant à bien chanter que moi :
Je viens pour t'essayer, et te faire connaître,
Qu'en l'art de bien chanter, je ne trouve mon maître.

XANDRIN.

Carlin, gentil berger, je suis prêt de chanter :
Mais avant le combat il ne faut te vanter.
Approche, je suis prêt : je te ferai connaître,
Qu'en l'art de bien chanter, je ne trouve mon maître.
Mais que veux-tu gager?

CARLIN.

Tout ce que tu voudras.
Je gage deux agneaux, gage deux chevreaux gras.

XANDRIN.

En lieu de tes agneaux, je veux mettre une tasse (*)
Qui quatre fois le prix de ton gage surpasse;
Nouvellement tournée encores elle sent
La cire et le burin : une vigne descend
Tout à l'entour des bords, qui, de raisins chargée,
Est de quatre ou de cinq pucelles vendangée :
L'une tient un panier, l'autre tient un couteau;
Et l'autre, à pieds déchaux[1], gache[2] le vin nouveau
Qui semble s'écouler en la tasse profonde.

A l'ombre de la vigne est une Nymphe blonde,
A cheveux déliés, qui se couvre le flanc,
Les cheveux et le sein d'un petit linge blanc :
Deux Satyres cornus sont auprès de la belle,
Qui ont les yeux enflés de trop veiller pour elle,

[1] *Déchaux* : déchaussés, nus. [2] *Gache* : foule, mélange.

(*) Toute cette description de la coupe est imitée de Théocrite Idyll. I, vers 28 et suiv.

Blessés de son amour : mais peu se chaillant[1] d'eux,
Quelquefois de sur l'un, quelquefois sur les deux
Mignotte son regard, et se prend à sourire
Leur donnant le martel, et ne s'en fait que rire.

Un pêcheur est assis au bord du gobelet,
Qui, courbé, fait semblant de jeter un filet
En la mer, déployant les plis de son entorse[2],
Puis de mains et de nerfs et de veine s'efforce
Le retirer sur l'eau : ses muscles grands et gros
S'enflent depuis son chef jusqu'au bas de son dos :
Tout le front lui dégoutte, et bien qu'il soit vieil homme,
Le labeur toutefois ses membres ne consomme,
Tant il est cru[3] vieillard, et diriez à le voir
Qu'il sue, et qu'il ahanne[4], et ne le peut ravoir ;
Ma lèvre au gobelet n'a touché pour y boire :
Tu l'auras toutefois si tu as la victoire.

CARLIN.

Je gage une musette au lieu de ton vaisseau[5],
Qui me coûte en argent la valeur d'un taureau,
Que d'un ligneul[6] ciré au genou j'ai fait coudre :
Son ventre est peau de cerf, ses anches sont de coudre,
Son bourdon est de buis, son pipeau de prunier,
C'est un chef d'œuvre grand : Selvin, ce bon ouvrier,
En ces bois, l'autre jour, me la vendit bien chère :
Je la voulais donner à Margot[7], la bergère,
Margot, qui par les bois garde ici comme nous
Les troupeaux de Catin[8], et fait la guerre aux loups.

. . . .

[1] *Se chaillant* : se souciant ; on dit encore dans le style familier : peu m'en chaut.

[2] *Entorse :* torse.

[3] *Cru :* vert, vigoureux.

Sed cruda Deo viridisque senectus.
(Virg., *Æn.*, VI, 304.)

[4] *Qu'il ahanne :* qu'il est hors d'haleine.

[5] *Vaisseau :* vase.

[6] *Ligneul :* fil.

[7] *Margot :* Marguerite de Navarre.

[8] *Catin :* Catherine de Médicis.

XANDRIN.

Qui sera notre juge, et voudra, sans faveur,
Donner au mieux disant la victoire et l'honneur ?
Appelons ce pasteur qui est docte en musique,
Qui de tels différends entend bien la pratique :
C'est celui que mon chien aboie : vois-tu pas
Comme gaillard il vient devers nous le grand pas ?
A voir sa panetière et sa grise jaquette,
Son chapeau fait de jonc, sa fronde et sa houlette,
C'est le pasteur Lansac [1], des Muses le souci,
Dont le renom s'honore en autre part qu'ici :
Le Tibre l'a connu, et les eaux argentines
De la Touvre [2] qui court toute blanche de cygnes.

CARLIN.

Juge-nous sans faveur, donne à celui le prix
Qui sera de nous deux à chanter mieux appris :
Nos chants ne sont combats, riotes [3] ni finesses :
C'est pour guérir l'amour de nos jeunes maîtresses.
Tous deux ne sommes qu'un : bien souvent l'amitié,
Par un joyeux combat, renforce de moitié.

LANSAC.

Or sus, asseyez-vous, ici l'herbe est fleurie [4],
Ici la vigne tendre aux ormeaux se marie,
Ici l'ombrage est frais, ici naissent les fleurs,
Ici le rossignol rechante ses douleurs,
Ici l'onde murmure, et le gentil Zéphyre,
Au travers de ce bois, par les feuilles soupire.
Carlin, chante premier, et toi, Xandrin, après,
Fais, en lui répondant, retentir ces forêts.

[1] Gentilhomme saintongeais, connu par ses rares vertus, gouverneur du roi Charles IX.

[2] Petite rivière qui se jette dans la Charente près de Balzac.

[3] *Riotes* : paisanteries. L'Académie a conservé *rioter* : rire à demi.

[4] Voir VIRG., *Églog.*, VII, 10 et suiv.

CARLIN.

Du puissant Jupiter les princes ont leur naître [1] :
Les rois, aux temps passés, étaient des pastoureaux :
Apollon et Mercure autrefois ont fait paître,
Fils de Dieux comme nous) ici-bas les troupeaux.

XANDRIN.

Pan préside aux pasteurs : du ciel il me regarde;
Il entend ma prière, il écoute mes chants :
Sur la France et sur moi de bon œil il prend garde,
Il nourrit mes troupeaux, et augmente mes champs.

CARLIN.

Depuis le mortel coup, qui (tout le cœur me serre
Las! quand il m'en souvient, d'angoisses et de pleurs)
Envoya Pan [2] au ciel, la plus fertile terre
N'a produit que halliers [3], en lieu de belles fleurs.

XANDRIN.

En lieu de bon froment est sorti la nielle [4],
Chardons pour artichaux, chenarde [5] pour safran :
Toute chose est changée, et la rose nouvelle
Et les lis sont flétris aux plus beaux jours de l'an.

CARLIN.

Que vous êtes heureux d'avoir pris accroissance,
Chênes, qui faites ombre à ces petits cyprès!
Les petits buissonnets n'ont sève ni puissance :
Je voudrais être grand comme ces grands forêts.

[1] Leur naissance.

[2] Le roi Henri II. Voir ci-dessus pag. 113.

[3] *Halliers* : buissons.

[4] *Nielle* : maladie du grain; ici plante malfaisante.

[5] *Chenarde* : chenard, nom vulgaire du chènevis.

XANDRIN.

L'âge ne sert de rien, pourvu que le courage
Soit grand et généreux : ces buissons que tu vois,
Qui ne font aujourd'hui sinon un peu d'ombrage,
Deviendront quelquefois [1] aussi hauts que ces bois.

CARLIN.

Paissez, douces brebis, paissez en cette plaine
Du trèfle; et toi, mon chien, garde bien mon troupeau;
Quand j'aurai le loisir, toutes en la fontaine
Je vous irai laver pour vous blanchir la peau.

XANDRIN.

Bouc qui frappes du pied, et de la corne pousses
Le front de mes chevreaux, sois désormais plus doux :
Il ne faut irriter mes chèvres qui sont douces,
Autrement tu serais la pâture des loups

CARLIN.

Ne reviendra jamais cette saison dorée,
Où les pasteurs Charlots par les champs fleurissaient :
Quand la terre portait sans être labourée
Les blés qui de leur gré par les champs jaunissaient?

XANDRIN.

Entre les hommes vifs [2] toujours vit l'espérance;
Prends courage, Carlin, ce bon temps reviendra :
Les eaux courront de lait, le miel prendra naissance
Des chênes, et l'hiver le printemps deviendra.

CARLIN.

Fleuves, enfans de l'air, et vous, fleurs bien-aimées,

[1] *Quelquefois* : un jour. [2] *Vifs* : vivants.

Si dessous mon flageol rajeunir je vous voi :
Paissez à mon souhait, mes brebis affamées,
Et, si Xandrin y vient, faites lui comme à moi.

XANDRIN.

Herbes qui boutonnez, vertes âmes sacrées,
Si sous mon larigot reverdir je vous voi,
Paissez [1], à mon souhait, mes troupeaux par ces prées,
Et si Carlin y vient, faites lui comme à moi.

LANSAC.

. . . .

C'est plaisir qu'ouïr plaindre une belle génisse,
D'ouïr le rossignol, d'ouïr l'onde qui glisse
A val, d'un haut rocher, d'ouïr contre les bords,
Les flots de la grand'mer quand les vents ne sont forts :
Mais c'est plus grand plaisir d'entendre vos musettes,
Qui passent en douceur les douceurs des avettes.

Vos bouches à jamais se remplissent de miel,
Et toujours sains et gais vous maintienne le ciel,
En honneurs, en vertus et en forces égales,
Puisque vos deux chansons surmontent les cigales !

Que l'un donne son gage à l'autre de bon cœur,
Car l'un n'a point été dessus l'autre vainqueur :
Vivez par les forêts, sans haine et sans reproche,
Adieu, gentils pasteurs, adieu, la nuit s'approche.

[1] *Paissez* : nourrissez, repaissez.

VII.

LE CYCLOPE AMOUREUX.

Contre le mal d'amour, qui tous les maux excède,
L'artifice n'invente un plus présent [1] remède,

[1] *Présent* : favorable ; sens du latin *præsens*.

Soit pilule ou breuvage, emplâtres ou liqueurs,
Que la science apprise à l'école des Sœurs[1].

Un chacun, en chantant, veut soulager sa plaie :
Mais Amour de chansons frivoles ne se paie,
Et ne prête l'oreille à tous les importuns :
Puis des savantes Sœurs les arts ne sont communs.
Et suffit si Nature, en ses œuvres sacrée,
Fait naître un bon ouvrier en toute une contrée.
Je sais bien, d'Espinay, que vous savez comment
On se peut alléger d'un si gentil tourment :
Apollon vous honore, et cette belle trope
Qui suit par les rochers les pas de Calliope :
Puis vous êtes courtois, et je sais bien aussi
Que rien ne vous plaît tant qu'un amoureux souci.
Vous ne prîtes naissance en un désert rustique,
Germe d'un tigre fier, ou d'un lion d'Afrique.
C'est pourquoi de Sicile (*) au rivage Breton
J'envoi ce Polyphème, à qui tout le menton
Rude s'épaississait d'une longue filasse,
Qui lui couvrait le front, les tempes et la face.
Amour, qui rechatouille en nous les appétits,
Dompte aussi bien les grands comme il fait les petits.
Par lui vous apprendrez que les rois et les princes,
Et les grands gouverneurs des royales provinces,
Qui ont le cœur hautain et le sang généreux,
Ne sont pas seulement des beautés amoureux;
Mais ceux qui les troupeaux conduisent en pâture,
Les pauvres idiots, les monstres de nature,
Cachent en la poitrine un ulcère arrêté,
D'espérance et d'ardeur jeunement[2] allaité :

[1] Les Muses. [2] *Jeunement* : nouvellement.

(*) Le poëte parle ainsi parce qu'il emprunte à Théocrite le sujet de cette églogue. Théoc., Κύκλωψ.

Comme un Cyclope fit, qui l'âme avait domptée
De l'amour qu'il portait à une Galatée,
Naïade de la mer dont il était époint;
Et, pour sa récompense, elle ne l'aimait point.

Or, ce grand Polyphème, horreur de la Sicile,
Enfant Neptunien, aux hôtes difficile,
Pour se faire plus beau, d'un râteau se peignait,
Et d'une faux sa barbe et ses ongles rognait,
Qui d'un taillis de poil hérissait sa poitrine,
Et qui n'avait miroir que l'eau de la marine[1] :
Son corps était géant, et au milieu du front
Contournait un grand œil comme un grand boucler[2] rond;
Il tenait en son poing, au lieu d'une houlette,
Un sapin ébranché : il avait sa musette
Bruyante à cent tuyaux, et, du haut du collet,
Jusqu'au bas des genoux, pendait son flageolet,
Qu'il enflait du matin jusqu'au soir, menant paître
Sur le bord de la mer son gras troupeau champêtre (*).

Sa maîtresse il n'aimait comme pour des bouquets,
Pour de petits anneaux, pour un tas d'affiquets
Que donne le berger simplement à s'amie :
Ains, comme hors du sens et tout plein de furie,
Après elle enrageait : les Muses, à la fin,
A l'aide des beaux vers, mirent son mal à fin.
Un jour, voyant du bord sa cruelle maîtresse,
Qui se peignait sur l'onde ainsi qu'une déesse,
S'assit sur un rocher, et, d'un larmoyant son,
Tourné devers la mer, chanta cette chanson :

« O belle Galatée, ensemble fière et belle,

[1] *La marine* : la mer. [2] *Boucler* : bouclier.

(*) Voyez la peinture du Cyclope dans Homère, *Odyssée*, I', v. 190 et suiv., et dans Virgile, *Énéide*, III, v. 190 et suiv.

Pourquoi, jeune beauté, m'êtes-vous si cruelle?
Pourquoi me tuez-vous? ne vaudrait-il pas mieux
Me meurtrir de cent morts qui viennent de vos yeux,
Mourant auprès de vous, que languir en servage,
Banni de votre grâce, au bord de ce rivage?
Vos yeux dedans les miens ont versé tant d'amour,
Que pour eux je soupire, et de nuit et de jour,
Et suis tant allumé d'une fièvre incurable,
Que mon troupeau tout seul s'en retourne à l'étable,
Quand Vesper est venu, et, dès l'aurore aussi,
Sans conduite revient tout seul repaître ici.

« Les grands vaisseaux chargés qui me servaient de proie,
Leur coupant le chemin au milieu de leur voie,
Serrés entre mes bras comme dans un lien,
Font voile au gré du vent, sans plus ne craindre rien,
Puisqu'il vous plaît, maîtresse; et si, n'avez envie
D'un seul petit baiser me soulager la vie,
A qui jà la vigueur et la force défaut :
Et ce qui plus me deult [1], c'est qu'il ne vous en chaut [2] !

« O montagne d'Etna, que d'ici je regarde
Vomir à chauds bouillons une flamme qui garde
Sa nourriture en soi! comme vous, au dedans,
Amour m'a tout brûlé de ses flambeaux ardents,
Dont on peut la chaleur par mes soupirs comprendre.
Hélas! votre brasier se couvre d'une cendre
Qui parfois se rallume, et couvrir je ne puis
D'une cendre le feu dont embrasé je suis.

« O fontaine Aréthuse, amoureuse ancienne
De ce Dieu qui préside à l'onde alphéienne [3],

[1] *Me deult :* m'afflige.
[2] *Ne vous en chaut :* ne vous en soucie. *Voir* pag. 115, not. 1.
[3] Allusion à la fable d'Aréthuse, changée en fontaine pour éviter la poursuite d'Alphée changé en fleuve. OVID., *Métam.*, V, 513, et VIRG., *Æn.*, III, 694.

Je suis émerveillé qu'en buvant de votre eau,
Et m'y baignant souvent, je n'éteins le flambeau
Qu'amour autour du cœur si chaudement m'allume,
Et que votre froideur ma chaleur ne consume!

« O rochers endurcis au bord de cette mer,
Je voudrais me pouvoir en pierre transformer,
Pour ne sentir plus rien comme chose inutile,
Non plus que fait Niobe[1] au rocher de Sipyle!

« O forêts! que je porte envie à votre bien!
Et d'autant, ô forêts! que vous ne sentez rien,
Et d'autant que toujours votre chef renouvelle,
De printemps en printemps, sa perruque nouvelle,
Mais je ne puis changer mon amoureux émoi
Qui toujours m'accompagne, et vieillit avec moi.

« O mer! bien que soyez et cruelle et amère,
Je ne vous puis haïr : car vous êtes la mère
De celle qui me tue. On chante que Vénus
Naquit d'écume blanche entre vos flots chenus[2] :
Toutefois elle est calme : et par nulle prière
Je ne puis adoucir cette autre marinière,
Cette Vénus seconde, en qui la cruauté
De la mer apparaît avecque la beauté.

« J'aime pour mon confort de voir la pierre ponce
Qui nage dessus l'eau, et jamais ne s'enfonce,
Non plus que mon penser, qui çà, qui là, nouant[3],
Ainsi que Galatée en l'eau se va jouant.

« J'aime bien des dauphins l'amoureuse nature,
Qui, sous le froid des eaux, ont senti la pointure

[1] Niobé changée en statue de marbre. Ovid., *Métam.*, VI, 146 et suiv.

[2] *Chenus* : blancs; du latin *canus*.

[3] *Nouant* : nageant.

D'aimer ainsi que moi : mais leur sort amoureux
Est trop plus que le mien en amour bien heureux.

« J'aime l'éponge aussi, d'autant qu'elle est utile
A m'essuyer le pleur qui de mes yeux distille.

« J'aime aussi le corail, d'autant qu'il est pareil
Aux lèvres de m'amie et à son teint vermeil ;
Seulement je me hais, désespéré, pour n'être
Aimé de ces beaux yeux qui du mien se font maître.

« O Nymphe, qui m'avez tout le cœur embrasé,
Tendez-moi votre bouche afin d'être baisé.
On dit qu'au ciel là haut un grand Jupiter tonne,
Qui de ses feux ardents tous les peuples étonne :
Votre œil m'est Jupiter, qui tout m'a foudroyé
D'un regard que m'avez dans le cœur envoyé ;
Et si[1], n'avez souci d'éteindre en nulle sorte,
Non d'un petit souris, la flamme que je porte.

« Las ! vous venez ici pour jouer sur les bords,
Quand seule vous voyez que tout seul je m'endors,
Et pour me réveiller vous me tirez l'oreille,
Puis en l'eau vous fuyez sitôt que je m'éveille :
Seulement mes Harpaux[2] qui gardent mon troupeau,
Courent après votre ombre, et l'aboyent sur l'eau.

« Que maudit soit le jour que je vous vis première[3]
Cueillir parmi ces prés des fleurs avec ma mère[4] !
Je vous servais de guide ; ah ! je n'ai su depuis
Moi-même me guider, taut égaré je suis.

« De tête et d'estomac je devins tout malade,
Mon œil devint terni, ma couleur devint fade,

[1] *Et si :* et pourtant.
[2] *Mes Harpaux :* mes chiens.
[3] *Première :* pour la première fois ; tour latin.
[4] Une nymphe qu'Homère nomme Thoose.

Ma mère sut mon mal, qui jamais ne voulut
Tant seulement vous dire un mot pour mon salut;
Si elle vous eût dit ma passion nouvelle,
Peut-être qu'eussiez fait quelque chose pour elle.

« Ah! que je suis marri, qu'en naissant je ne pris
La forme d'un poisson, afin d'avoir appris
A bien nager, pour voir dessous les eaux profondes,
Quel plaisir vous avez à jouer sous les ondes!
Toujours, à pleines mains, je vous eusse porté
Des roses au printemps, des œillets en été,
Du safran en automne, et non pas tout ensemble,
Mais comme la saison diverse les assemble.
Au moins j'eusse baisé votre main et vos bras:
Car baiser votre bouche il ne m'appartient pas.
Sortez de l'eau, maîtresse, et sortant qu'on oublie
De plus s'en retourner, comme amour qui me lie
Me fait ici pour vous sur ce bord séjourner,
Oubliant vers le soir de plus m'en retourner;
Et souffrez désormais, que, sans vous, le rivage
De cette grande mer soit battu de l'orage.

« Mieux voudrait en mon antre avec moi demeurer,
Pour faire du fromage, et du lait pressurer,
Tirer devers le soir le pis aux vaches pleines,
Conduire les agneaux par les herbeuses plaines,
Voir sauter les chevreaux, cosser [1] les bouvillons,
Qu'habiter de la mer les stériles sillons.

« Sortez de votre mer, venez, à la bonne heure,
Habiter le séjour de ma douce demeure:
Vous serez à mes yeux plus blanche que les lis,
Plus vermeille qu'œillets nouvellement cueillis,
Plus droite que le jonc, plus tendre et plus fleurie

[1] *Cosser* : se choquer.

Que n'est au mois d'avril une jeune prairie,
Qu'un jardin arrosé, qu'un pré tondu de frais,
Que l'ombrage en été des épaisses forêts.

« Sinon, vous me serez plus fière [1], ô Galatée!
Qu'un aspic, qu'une mer, qu'une flamme éventée,
Plus fier' [2] que n'est un paon, plus volage que vent,
Plus fuyarde qu'un cerf que les chiens vont suivant,
Plus sourde qu'un rocher, et plus fausse et menteuse
Que n'est de votre mer l'apparence venteuse :
Si vous m'aviez pour vôtre entre vos bras reçu,
Vous viendriez héberger en mon antre moussu.

« Je suis riche en troupeaux, soit à corne ou à laine,
Les uns errent aux bois, les autres en la plaine,
Les autres, plus légers, grimpent sur le rocher,
Et les autres s'en vont sur les fleurs se coucher;
L'un repose à l'étable, et l'autre dessous l'ombre :
Bref, j'ai tant de troupeaux que je n'en sais le nombre,
Aussi, sans les compter, je sais que tout est mien :
Pauvre est celui qui sait le nombre de son bien.

« Je trouvai, l'autre jour, le caverneux repaire
D'une ourse bien pelue [3], et, dedans, une paire
De petits ourselets, qui déjà pourront bien
Se jouer avec vous, sans avoir peur de rien [4].
Ils sont bien éveillés, peu farouches, et semblent
Être frères bessons [5], tant fort ils se ressemblent :
Je les trouvai pour vous, je vous les garde aussi.
S'il vous plaît de venir sur cette rive-ci
Me serrer en vos bras, et pousser hors de l'onde
De votre chef marin la belle tresse blonde,
Venez donc m'embrasser, sans vouloir détourner

[1] *Fière* : farouche.
[2] Plus superbe qu'un paon (éd. Buon, 1623).
[3] *Pelue* : velue.
[4] Sans que vous ayez peur de rien.
[5] *Bessons* : jumeaux.

Vos yeux des beaux présents que je vous veux donner.
Certes je me connais : ma face n'est difforme :
Je prens plaisir extrême à contempler ma forme ;
L'autre jour tout mon chef et mon corps je lavai,
Quand la mer était calme, et beau je me trouvai [1].

« Si ma tête aux longs crins, comme un taillis, ombrage
Mon épaule et mon dos, en suis-je plus sauvage ?
Si de crins épaissis mon estomac est plein,
Ne pense que Nature ait rien fait de vilain ;
Un arbre n'est point beau sans épaisse feuillée,
Un cheval sans longs crins : la laine entortillée
Fait belle la brebis, les plumes les oiseaux,
Longue barbe et long crin font les hommes plus beaux.

« Je n'ai qu'un œil au front : le soleil qui nous darde
Le jour de ses rayons, d'un seul œil nous regarde ;
La lune n'a qu'un œil, je n'ai qu'un œil aussi :
Compagnon du soleil, j'allége mon souci.
Ajoutez d'autre part que Neptune est mon père,
Qui commande à vos eaux : vous l'aurez pour beau-père,
S'il vous plaît m'épouser, et si, par amitié,
De ce pauvre Cyclope avez quelque pitié,
Qui ne trouve allégeance au mal qui le tourmente,
Sinon quand il vous voit, ou bien quand il vous chante. »

Pauvre Cyclope hélas ! quelle fureur a pris
(Fureur de trop aimer) follement tes esprits.
Il vaudrait mieux penser à ta petite affaire,
Allaiter tes agneaux, et tes génisses traire,
Et lacer [2] tes paniers sur ce bord tout le jour,
Que d'être, sans rien faire, à chanter de l'amour,
Ou en aimer une autre, ou feindre dans toi-mêmes

[1] Nec sum adeo informis : nuper me in [littore vidi, Quum placidum ventis staret mare. (VIRG., *Églog.*, II, 25.)

[2] *Lacer* : tresser.

Que tu es bien aimé de celle que tu aimes.
Car feindre d'être aimé (puis que mieux on ne peut)
Allége bien souvent l'amoureux, qui se veut
Soi-même se tromper, se guérissant la plaie,
Aussi bien par le faux que par la chose vraie.

VIII.

SUR LA MORT DE MARGUERITE DE FRANCE,

SOEUR DU ROI FRANÇOIS PREMIER.

Bien-heureuse et chaste cendre,
Que la mort a fait descendre
Dessous l'oubli du tombeau :
Tombeau, qui vraiment enserre
Tout ce qu'avait notre terre
D'honneur, de grâce et de beau.

Comme les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies,
Et des prés les ruisselets,
De l'orme la vigne aimée,
Des bocages la ramée,
Des champs les blés nouvelets :

Ainsi tu fus, ô princesse !
(Ainçois plutôt, ô déesse !)
Tu fus la perle et l'honneur
Des princesses de notre âge,
Soit en splendeur de lignage,
Soit en biens, soit en bonheur.

Il ne faut point qu'on te fasse
Un sépulcre qui embrasse
Mille termes[1] en un rond,

[1] *Termes :* colonnes.

Pompeux d'ouvrages antiques,
Et brave en piliers doriques
Elevés à double front.

L'airain, le marbre et le cuivre
Font tant seulement revivre
Ceux qui meurent sans renom,
Et desquels la sepulture
Presse sous même clôture
Le corps, la vie et le nom.

Mais toi, dont la renommée
Porte d'une aile animée,
Par le monde, tes valeurs,
Mieux que ces pointes superbes,
Te plaisent les douces herbes,
Les fontaines et les fleurs.

Vous, pasteurs, que la Garonne
D'un demi-tour environne,
Au milieu de vos prés verts,
Faites sa tombe nouvelle,
Gravez un tableau sur elle,
Du long cercle de ces vers :

Ici la Reine sommeille,
Des reines la nonpareille,
Qui si doucement chanta :
C'est la reine Marguerite,
La plus belle fleur d'élite
Qu'oncques l'Aurore enfanta.

. . . .

Dites à vos brebiettes,
Fuyez-vous-en, camusettes[1],

[1] *Camusettes* : expression fréquente dans les Églogues de Ronsard, pour désigner les brebis, qui ont le nez camus.

Gagnez l'ombre de ce bois ;
Ne broutez en cette prée :
Toute l'herbe en est sacrée[1]
A la nymphe de Valois.

Dites qu'à tout jamais tombe
La manne dessus sa tombe ;
Dites aux filles du ciel :
Venez, mouches ménagères,
Pliez vos ailes légères,
Faites ici votre miel.

Dites leur : troupes mignonnes,
Que vos liqueurs seraient bonnes,
Si leur douceur égalait
La douceur de sa parole,
Lors que sa voix douce et molle
Plus douce que miel coulait !

. . . .

Semez après mille roses,
Mille fleurettes décloses,
Versez du miel et du lait :
Et pour annuel office,
Répandez en sacrifice
Le sang d'un blanc agnelet.

Faites encore à sa gloire
(Pour en fêter la mémoire)
Mille jeux et mille ébats :
Votre reine sainte et grande
Du haut ciel vous le commande :
Pasteurs, n'y faillez donc pas !

Iô ! iô[2] ! Marguerite,

[1] *Sacrée* : consacrée.
[2] *Io !* était chez les Latins un cri de joie, de douleur ou simplement d'appel.

Soit que ton esprit habite
Sur la nue, ou dans les champs
Que le long oubli couronne [1],
Ois ma lyre qui te sonne [2],
Et favorise mes chants.

[1] Les Champs Élysées.

[2] *Te sonne* : te chante.

FIN DES ÉGLOGUES.

SONNET.

Mascarade et cartels ont pris leur nourriture,
L'un des Italiens, l'autre des vieux François,
Qui erraient tous armés par désert et par bois,
Accompagnés d'un nain, cherchant leur aventure.

L'honneur, des nobles cœurs généreuse pointure[1],
Les faisait par cartels défier aux tournois
(Ou nus en un duel, ou armés du pavois[2])
Ceux qui forçaient les lois, le peuple et la droiture.

L'accort[3] Italien, quand il ne veut bâtir
Un théâtre pompeux, un coûteux repentir,
La longue tragédie en mascarade change.

Il en est l'inventeur : nous suivons ses leçons,
Comme ses vêtements ses mœurs et ses façons :
Tant l'ardeur des Français aime la chose étrange[4].

[1] Qui aiguillonne les nobles cœurs.
[2] *Pavois* : bouclier.
[3] *Accort* : adroit.
[4] *Étrange* : étrangère.

LES MASCARADES,

COMBATS ET CARTELS, FAITS A PARIS,

ET AU CARNAVAL DE FONTAINEBLEAU.

DÉDIÉS A HENRI DE LORRAINE,

DUC DE GUISE ET PAIR DE FRANCE.

I.

Après avoir pour l'Amour combattu,
Suivant le train d'honneur et de vertu,
Et fait savoir, d'une main valeureuse,
Que peut l'ardeur d'une flamme amoureuse:
Après avoir les dames su venger,
Et traversé maint pays étranger :
Plein de jeunesse et d'amitié loyale,
Je viens d'Irlande en cette cour royale,
Où, de tout temps, on voit de toutes parts
Des chevaliers aussi vaillants que Mars.

Amour, qui peut les plus vaillants contraindre,
Ne m'a conduit ici pour me contraindre,
Pour accuser ses traits ou sa rigueur :
Car son bel arc n'offense point mon cœur,
Ni le souci qui fait naître les larmes.
De larges pleurs ne baigne point mes armes.

Vertu, qui est nourrice de mon feu,
M'a tellement d'une dame pourveu,
Qu'en la servant je ne veux autre attente :
De ses beaux yeux, sans plus, je me contente.

En désirant, je ne désire rien,
Ne jouissant, je jouis de mon bien;
Tout mon parfait habite en ma parfaite,
Ma volonté de son vouloir est faite.
Je vis en elle, elle vit dedans moi,
Ce n'est qu'un cœur, qu'une âme et qu'une foi,
Et qu'un esprit, qui tient liés ensemble
Un double corps, qui du tout se ressemble :
Elle est heureuse, et je suis bienheureux,
Et, bien aimé, je suis bien amoureux.

En son penser vit toujours ma pensée,
Son âme en moi, la mienne en soi passée
Fait que cherchant je me trouve en ses yeux,
Et m'y trouvant, je ne cherche pas mieux.

Ainsi amour qui a toute puissance,
Fait de nos cœurs et de nous une essence :
Car je ne veux pour mon contentement
Sinon l'aimer, et la voir seulement,
Et l'honorer comme chose très-sainte.

Et c'est pourquoi je n'ai pas l'âme atteinte
De triste ennui, comme un tas d'amoureux
Qui, sans espoir, sont toujours langoureux.

Donc, si quelqu'un de la troupe veut dire
Que la beauté dont la grâce m'attire,
Toutes beautés ne surpasse d'autant
Que dessus tous je m'estime content,
Vienne au combat tenter ma hardiesse :
Avant partir il faudra qu'il confesse,
Que rien n'approche au prix de sa beauté,
Ni nulle foi près de ma loyauté.

II.

Demeure, chevalier, et en la même place
Arrête ton cheval, et retiens ton audace :
Car soit que la fortune, ou soit que le malheur,
Ou soit que le désir d'éprouver ta valeur
Te mène à ce château, entends les aventures
Que tu dois achever, difficiles et dures.

Encore que tu sois vaillant et martial,
Si tu n'es chevalier à ta dame loyal,
Tu ne pourras passer une arche qui se trouve,
Où le fidèle amour des chevaliers s'éprouve.

Donques de passer outre essayer il ne faut,
Si la ferme amitié dans le cœur te défaut,
Et si parfaitement celle tu n'as servie
Que tu devais tenir plus chère que ta vie.

Ce château que tu vois n'a seulement le mur
Sauvage, solitaire, inaccessible et dur,
Mais il est par dedans encore plus terrible,
Plein de peur et d'effroi, et d'une crainte horrible
De fantômes, d'esprits et de brasiers ardents;
Toutefois agréable à ceux qui sont dedans,
Autant que par dehors à tous il est étrange.

Six vaillants chevaliers d'éternelle louange,
Favorisés de Mars, jeunes, aventureux,
Magnanimes et forts, et loyaux amoureux,
Le gardent nuit et jour, et d'une étrange sorte
Contre tous assaillants en défendent la porte.

Or, toi, quiconque sois, animé de vertu,
Qui as en mille lieux pour l'amour combattu,
Regarde en quel danger follement tu te jettes,
Et, au prix de ta vie, un repentir n'achètes.

Regarde, chevalier, avant que t'éprouver,
Le moyen d'en sortir, si tu en peux trouver.
Vois le camp plein de sang de tant de forts gens d'armes,
Bordé de tous côtés de toutes sortes d'armes,
Piques, haches, poignards : de toutes tu prendras,
Pour venir au combat, celle que tu voudras.
A cheval et à pied, éprouvant ta prouesse
Contre un des six, armé d'amour et de jeunesse.

Or, si tu es vaincu, l'amant victorieux
Portera pour trophée hautain et glorieux
Ta dépouille à sa dame : et si ton bras surmonte,
Tu porteras la sienne à celle qui te dompte,
Et ton corps enchaîné prisonnier demeurra,
Qui, sans pouvoir mourir, cent mille fois mourra.

J'ai vu maints chevaliers dont la fière assurance.
Les gestes et le port donnaient quelque espérance
D'efforcer le château, qui enfin s'en revont,
Remportant pour l'honneur la honte sur le front,
Et en lieu de la gloire, ah! récompense rude!
De libres chevaliers sont mis en servitude,
Et toujours abaissant vers la terre les yeux,
N'osent plus regarder leur dame ni les cieux.

Ce château que tu vois par armes n'est forçable,
Par fraude, ou par surprise : il est inviolable,
Il l'a toujours été, et le sera toujours,
Comme étant le seul fort des fidèles amours.

Pource, mon chevalier, arrête ta furie,
Et par le sang d'autrui[1] sois sage je te prie,
Ne combats point, afin que, n'étant le plus fort,
T'achètes une honte aux dépens de la mort,
Ou pense bien devant qu'essayer l'entreprise :
Trop tard on se repent quand la faute est commise.

[1] Par le sang de ceux qui ont déjà succombé.

III.

LE TROPHÉE D'AMOUR.

Je suis Amour, le grand maître des dieux,
Je suis celui qui fait mouvoir les cieux,
Je suis celui qui gouverne le monde,
Qui le premier, hors de la masse éclos,
Donnai lumière, et fendis le chaos
Dont fut bâti cette machine ronde.

Rien ne saurait à mon arc résister,
Rien ne pourrait mes flèches éviter,
Et enfant nu je fais toujours la guerre :
Tout m'obéit, les oiseaux émaillés,
Et de la mer les poissons écaillés,
Et les mortels héritiers sur la terre.

La paix, la trève et la guerre me plaît,
Du sang humain mon appétit se paît,
Et volontiers je m'abreuve de larmes :
Les plus hautains sont pris à mon lien,
Le corselet au soldat ne sert rien,
Et le harnois ne défend les gens d'armes.

Je tourne, et change, et renverse, et défais
Ce que je veux, et puis je le refais,
Et de mon feu toute âme est échauffée;
Je suis de tout le seigneur et le roi [1] :
Rois et seigneurs vont captifs devant moi,
Et de leurs cœurs j'enrichis mon trophée.

De Jupiter le sceptre j'ai dompté,

[1] Omnia vincit amor... (Virg., *Eglog.*, X, 69.)

Jusqu'aux enfers j'ai Pluton surmonté,
Et de Neptune ai blessé la poitrine :
De rien ne sert aux ondes la froideur,
Que les Tritons ne sentent mon ardeur [1],
Et que mon feu n'embrase la marine [2].

La volupté, la jeunesse me suit,
L'oisiveté en pompe me conduit,
Je suis aveugle et si [3] ai bonne vue,
Je suis enfant, et suis père des dieux,
Faible et puissant, superbe et gracieux,
Et sans viser, je frappe à l'imprévue.

L'homme est de plomb, de rocher et de bois,
Qui n'a senti les traits de mon carquois :
Seul je le fais et courtois et adestre [4] :
Les cœurs, sans moi, languissent refroidis,
Je les rends chauds, animés et hardis,
Et bref je suis de toute chose maistre.

Qui ne me voit, au monde ne voit rien :
Je suis du monde et le mal et le bien,
Je suis le doux et l'amer tout ensemble,
Je n'ai patron [5], ni exemple que moi,
Je suis mon tout, ma puissance et ma loi,
Et seulement à moi seul je ressemble.

[1] La froideur des ondes n'empêche pas les Tritons de sentir...
[2] *La marine* : la mer.
[3] *Et si* : et pourtant.
[4] *Adestre* : adroit.
[5] *Patron* : modèle.

IV.

LES SIRÈNES,

REPRÉSENTÉES AU CANAL DE FONTAINEBLEAU.

PROPHÉTIE DE LA SECONDE SIRÈNE.

O prince heureusement bien né [1],
Qui fus béni dès ta naissance,
Par l'Éternel, qui t'a donné
Toutes vertus en abondance :

Crois, crois, et, d'une majesté,
Montre-toi le fils de ton père,
Et porte au front la chasteté,
Qui reluit aux yeux de ta mère.

Car en étant, comme tu es,
Aux vertus nourri dès jeunesse,
Tu passeras tous les mortels
De bon esprit et de prouesse.

La France se peut assurer
De se voir soudain étrennée
Des honneurs qu'on doit espérer
D'une royauté si bien née.

Et bien qu'on puisse apercevoir,
Par les rayons de ta lumière,
L'heureuse fin que doit avoir
Un fils nourri de telle mère :

Si veux-je encor pour l'avenir,
(Des destins prophètes nous sommes),

[1] Charles IX.

T'ouvrir ce qui ne peut venir
En la connaissance des hommes.

Non-seulement pacifieras
Du tout la France discordante,
Mais plus que jamais la feras
De bien et d'honneurs abondante.

Et, menant en guerre avec toi
Ton frère, appui de tes louanges,
Vainqueur des rois, le feras roi
De maintes nations étranges[1] (*).

Sous toi la malice mourra,
L'erreur, la fraude et l'impudence;
Et le mensonge ne pourra
Résister devant ta prudence.

Puis, ayant vécu comme il faut,
Dépouilleras le mortel voile,
Et près de ton père, là haut,
Tu seras une belle étoile.

Et toi, mère, réjouis toi,
Mère sur toutes vertueuse,
Qui as nourri ce jeune roi
D'une prudence si soigneuse :

Bientôt auras de tes travaux
Le loyer que le ciel te donne,
Quand tu verras tous ses vassaux
S'humilier sous sa couronne.

Et toi, son frère, en qui répand
L'astre son heureuse influence,

[1] *Étranges :* étrangères.

(*) Henri, duc d'Anjou, fut appelé au trône de Pologne, qu'il abandonna pour succéder en France à son frère Charles IX.

Ta force et grandeur ne dépend
Qu'à lui porter obéissance.

Ton avantage vient du sien,
Ta gloire sans la sienne est vaine,
Ton bien procède de son bien,
Comme un ruisseau de sa fontaine.

Vivez donc amiablement,
Faisant vos noms partout épandre,
Vivez tous trois heureusement
Charles, Catherine, Alexandre[1].

[1] Nom que portait Henri III dans sa jeunesse. Voir *Églog.* V, pag. 113.

V.

COMPARAISON DU SOLEIL ET DU ROI,

RÉCITÉE PAR DEUX JOUEURS DE LYRE.

I.

Le soleil et notre roi
Sont semblables de puissance :
L'un gouverne dessous soi
Le ciel, et l'autre la France.

II.

L'un du ciel tient le milieu,
Des astres clarté première ;
Et l'autre, comme un grand Dieu,
Aux terres donne lumière.

I.

L'un n'est jamais offensé
D'orage ni de tempête :

L'obscur est toujours percé
Des beaux rayons de sa tête.

II.

L'autre a toujours combattu
Les guerres et les envies,
Et fait sentir sa vertu
Aux puissances ennemies.

I.

L'un est auteur de la paix,
Chassant le discord du monde,
Illustrant de ses beaux rais [1]
La terre, le ciel et l'onde.

II.

Et l'autre, ayant du discord
La puissance rencontrée,
A mis les guerres à mort,
Et la paix en sa contrée:

I.

Tout astre prend du soleil
Sa lumière, tant soit haute :
Car c'est l'astre non pareil,
Libéral sans avoir faute [2].

II.

Du roi vient force et vigueur,
Honneur et grandeur royale,
Et tout homme de bon cœur [3]
Connaît sa main libérale.

I.

Le soleil est couronné

[1] *Rais :* rayons.

[2] *Sans avoir faute :* sans jamais défaillir.

[3] Homme de cœur, homme courageux.

De feux qu'en terre il nous darde,
Et tout astre bien tourné
Notre bon prince regarde.

II.

De notre roi la grandeur
Pareille au soleil ressemble,
Qui jette plus de splendeur
Que les étoiles ensemble.

I.

Bref, le soleil éclairant
Partout, qui point ne repose,
De Charles n'est différent
Seulement que d'une chose;

II.

C'est que le soleil mourra,
Après quelque temps d'espace,
Et Charles au ciel ira
Du soleil prendre la place.

VI.



POUR LE ROI CHARLES IX,

HABILLÉ EN FORME DU SOLEIL.

Comme le feu surmonte toute chose
Qui devant lui pour résister s'oppose,
Ainsi du fer de mon glaive pointu
Tout chevalier à terre est abattu :
Les plus vaillants redoutent ma puissance,
Et la mort pend sur le bout de ma lance.

Amour me pousse errant de toutes parts

Pour essayer les fortunes de Mars,
Et de mon nom remplir la terre et l'onde,
Pour avoir place en cette table ronde,
Où les vieux preux autrefois avaient eu
Un lieu d'honneur, loyer de leur vertu.
Or, dédaignant les hasards de la guerre,
Comme dompteur des monstres de la terre,
Par haut désir au ciel je suis monté,
Où du soleil j'ai l'habit emprunté,
Afin de faire aux étoiles célestes,
Comme aux mortels, mes vertus manifestes.

Donc, si quelqu'un, soit d'en haut ou d'en bas,
Veut éprouver ma puissance aux combats,
S'adresse à moi, je lui ferai connaître,
A coups ferrés [1], combien pèse ma destre [2],
En l'univers ne trouvant mon pareil,
Qui passerait de vertu le soleil.

[1] A coups d'épée, de fer. [2] *Ma destre* : ma main droite.

VII.

CONTRE L'AMOUR (*).

De deux amours on voit la terre pleine :
L'un est sans mal, sans travail et sans peine,
Prompt et soudain, qui loin de ce bas lieu
Nos cœurs élève aux mystères de Dieu :
Si que, laissant les terres et les nues,
Cherche du ciel les traces inconnues,
Et, par un vol à l'esprit coutumier,
Reloge l'âme en son logis premier,
Et, la joignant à sa première essence

(*) L'inspiration de ce morceau est due à Platon, dont les expressions mêmes ont été rendues par le poëte avec bonheur.

De ce grand tout lui donne connaissance;
Si bien que l'homme, en contemplant, se fait
Non plus terrestre, ains[1] céleste parfait.

Telle amour est aux vertueux très-belle,
Qui d'autant plus toutes amours excelle,
Que l'esprit est de son bien jouissant,
Et que le ciel la terre va passant.

De telle ardeur, comme chaînons, dépendent
Cent mille ardeurs, qui çà-bas se répandent
Dedans nos cœurs, et nous servent de loi,
Comme de craindre et révérer son roi,
Bon citoyen, défendre sa patrie,
Et pour les siens abandonner la vie,
Son compagnon en armes secourir,
Pour le renom les lauriers acquérir,
Et mépriser toute fortune extrême,
Et le public aimer mieux que soi-même.

Or, je n'appelle amour, sinon celui
Qui nous maintient et nous tire d'ennui,
Nous pousse au ciel, nous fait aimer nos princes,
Et d'un grand cœur secourir nos provinces;
Pour les amis se montrer hasardeux,
Afin d'avoir le même secours d'eux,
Quand quelque mal outrageux nous offense :
Pour tel effet l'amitié se commence.

Or, l'autre amour qui maîtrise les cœurs,
Est l'artisan de toutes nos douleurs,
Aveugle enfant, que l'humaine malice
A mis au ciel pour fauteur de son vice[2].

Mille combats au monde sont venus
Par le moyen de la folle Vénus :

[1] *Ains :* mais.

[2] Pour autoriser son vice.

Thèbes et Troie en furent saccagées [1]:
Car de l'amour les fureurs enragées,
Par un dépit s'attisant peu à peu,
D'un petit bois allument un grand feu.

L'homme bien né se souille de diffame [2],
Idolâtrant les beautés d'une femme,
Jeune aujourd'hui, demain vieille, et qui n'est
Belle, sinon d'autant qu'elle nous plaît,
Et par un teint qui pipe notre vue :
Au reste elle est de bon sens dépourvue,
Prompte, légère, inconstante et suivant
Le naturel des vagues et du vent.

Malheureux est et digne de misère,
Qui fait appui de chose si légère,
Qui momentaine [3] en rien s'évanouit,
Et de sa fleur douze ou quinze ans jouit.
Toute beauté n'est que chose fardée,
Haïe autant comme elle est demandée.

L'homme grossier les femmes aimera,
L'homme gaillard ne les estimera,
Sans valeter [4] une sotte maîtresse,
Sinon d'autant que l'affaire les presse :
Pour la contrainte il aura d'elle soin,
Comme cherchant le remède au besoin,
Se souciant de soi-même et non d'elle,
Laisser la vieille, et prendre une nouvelle,
Sans passion : car c'est un grand plaisir,
En n'aimant rien de changer et choisir.

Donc, chevalier, pour chose malheureuse,
Nous détestons une flamme amoureuse,

[1] Allusion à l'hymen d'Œdipe et à l'amour de Pâris.

[2] *Diffame :* déshonneur.

[3] *Momentaine :* qui ne dure qu'un moment.

[4] *Valeter :* servir en esclave.

Et soutiendrons contre tous assaillants
(Quand ce seraient de ces fameux Rolands),
Que Cupidon est un Dieu d'injustice,
Qui la jeunesse appâte de tout vice,
Et qu'on le doit, comme pernicieux,
Bannir bien loin de la terre et des cieux.

VIII.

POUR L'AMOUR.

L'homme qui n'aime est un Scythe sauvage,
Vivant sans cœur, sans âme et sans courage :
On ne saurait se passer de l'amour,
Non plus qu'on fait du soleil et du jour.

Ainsi que l'âme, en notre corps entrée,
Émeut le corps, ainsi l'amour sacrée,
Entrée en l'âme, émeut l'âme par soi,
Pour lui servir de patron et de loi,
Et la pousser aux plus parfaites choses
Qui soient en terre et dans le ciel encloses.

Or, c'est Amour qui gouverne les cieux.
Comme éloigné de l'homme et de ses yeux
Visiblement ne se donne à connaître ,
Au sens humain : car il est trop grand maître.
De sa grandeur on ne saurait parler :
Si haut que lui l'homme ne peut voler,
Pour concevoir ses divines puissances;
Mais de l'amour, auteur de nos naissances,
Terrestre et bas, qui notre humanité
Rend presque égale à la divinité,
De père en fils concevant nos semblables,
Pour réparer les siècles perdurables.
De ce grand dieu, père de volupté,

Par qui le peuple est doucement dompté,
Qui nous chatouille, et se mêle en nos veines,
Maître et seigneur des affaires humaines,
Je veux parler, et dire que sans lui
L'homme mourrait, plein de soin et d'ennui.

Un plus grand bien ne se trouve en la vie,
De soi fâcheuse et bouillante d'envie,
D'ambition et d'honneur importun,
Que de trouver entre mille quelqu'un
Auquel on puisse, avecque confiance,
Dire sans fard tout cela que l'on pense.
Amour nous fait tel plaisir éprouver,
L'amitié fait le bon ami trouver.

Comme pourrait un homme sociable
Avoir parti qui lui fût agréable,
Pour vivre ensemble en toute loyauté,
Sans s'allier à la douce beauté
D'une très-sage et vertueuse dame?
Pour n'être plus que deux corps en une âme,
Un seul esprit, qui se puisse enflammer
Tant seulement du seul honneur d'aimer,
Ne cherchant point de son ardeur extrême
Autre loyer sinon que l'amour même,
Qu'en bien aimant de se voir bien aimé?

Qui d'autre sorte a le cœur allumé
Ou d'avarice, ardeur ou convoitise,
Indigne il est qu'amour le favorise;
Telle amour est pleine de passion,
Qui ne connaît que la perfection
D'amour n'est rien qu'une ardeur mutuelle,
Qui se commence et se finit en elle (*).

(*) Obscurité d'idées et de style qu'on doit excuser dans Ronsard, mais dont on retrouve malheureusement la trace dans quelques bons auteurs du dix-septième siècle, en particulier dans Corneille.

Pource, seigneurs qui les armes suivez,
Et aux palais des grands princes vivez,
Si m'en croyez, apprenez dès jeunesse
A bien choisir une belle maîtresse;
N'en prenez point de laide : la laideur
Cache toujours une lente froideur
Qui hors du cœur la chaleur nous arrache :
Un corps difforme une âme laide cache.

Or, tout ainsi qu'un visage sans fard,
Courtois et beau, tout gentil et gaillard,
Est le miroir d'une âme bien parfaite :
Ainsi la face horrible et contrefaite
Est le miroir où l'on voit par dehors
Être un esprit aussi laid que le corps.

Pource autrefois les Muses immortelles
Ont les Vertus peintes en damoiselles,
Pour faire voir clairement à chacun
Que les vertus et les dames n'est qu'un.

Les dames sont des hommes les écoles;
Les châtiant de leurs jeunesses folles,
Les font courtois, vertueux et vaillants.

Tels ont vécu ces superbes Rolands,
Renauds, Tristans, pleins d'une âme amoureuse,
Qui, désireux de gloire aventureuse,
Comme les dieux s'acquirent des autels,
Faisant partout des gestes [1] immortels.

Ce fut Amour auteur de telle affaire :
Car sans ce dieu ils n'eussent su rien faire.
Qui voudra donc soi-même se dompter,
Et jusqu'au ciel par louange monter,
Et qui voudra son cœur faire paraître

[1] *Gestes* : actions, exploits.

Grand par-sus tout et de soi-même maître
Soit amoureux d'une dame qui sait
Rendre l'amant vertueux et parfait.

L'homme mal né qui les amours méprise
N'achèvera jamais belle entreprise ;
Ains, tout perclus de sens et de raison,
Ne bougera poltron de sa maison.

Aux temps passés, et Jason et Thésée
De mainte affaire étrange et malaisée
Sont retournés environnés d'honneur,
Ayant Amour pour guide et gouverneur.

Les dames sont pleines de courtoisie,
Ont le cœur haut, haute la fantaisie.

On voit toujours la femme de moïtié
Surpasser l'homme en parfaite amitié :
Témoin en est la vertueuse Alceste
Qui se tua pour son époux Admète,
Où nul amant ne se saurait trouver
Mort de sa main pour sa dame sauver.

Tout cœur de femme est armé de fiance [1] :
Celui de l'homme est plein d'impatience,
Menteur, parjure, incertain et léger,
Double, fardé, trompeur et mensonger.

Or, s'il se trouve une amitié bien faite,
D'âge, de mœurs, en loyauté parfaite,
C'est un trésor qui bienheureux se doit
Garder, d'autant que bien rare on le voit,
Et que chacun contemple en sa partie
La sainte amour dont la leur est sortie,
Qu'on ne voit plus comme on soulait [2] ici,

[1] *Fiance* : confiance, fermeté. [2] *Soulait* : avait coutume.

Depuis le temps que le peuple, obscurci
D'erreur, de fraude et de vices infâmes,
Ainsi qu'il doit n'honore plus les dames :
Car toujours règne au monde le malheur,
Quand plus n'y sont les dames en honneur.

Si quelque brave, ennemi de sa vie,
Ou trop chagrin ou trop enflé d'envie,
Veut soutenir, comme présomptueux,
Qu'aimer n'est point un acte vertueux,
Et qu'on ne doit servir les damoiselles,
Ou les servant en prendre de nouvelles,
Vienne au combat : je lui ferai sentir
Que le médire apporte un repentir,
Et vergogneux[1] confesser par contrainte
Que bien aimer est une chose sainte.

[1] *Vergogneux* : honteux.

IX.

CARTEL POUR LE COMBAT A CHEVAL

EN FORME DE BALLET.

Ces nouveaux chevaliers par moi vous font entendre
Que leurs premiers aïeux furent fils de Méandre,
A qui le fleuve apprit à tourner leurs chevaux,
Comme il tourne et se vire et se plie en ses eaux[1].

Pyrrhe[2] en cette façon sur le tombeau d'Achille

[1] Méandre, rivière de l'Asie Mineure, arrosait la Phrygie, et les sinuosités de son cours ont fourni souvent des comparaisons aux poëtes; le nom du Méandre est même devenu en latin comme en français synonyme de *replis*.

Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit.
(VIRG., *Énéid*, V, 251.)

[2] *Pyrrhe* : Pyrrhus, fils d'Achille.

Fit une danse armée : et aux bords de Sicile
Énée, en décorant son père de tournois,
Fit sauter les Troyens au branle du harnois,
Où les jeunes enfants en cent mille manières
Mêlèrent les replis de leurs courses guerrières[1].

Pallas, qui les conduit, a de sa propre main
Façonné leurs chevaux, et leur donna le frein,
Mais plutôt un esprit, qui sagement les guide,
Par art obéissant à la loi de la bride.

Tantôt vous les verrez à courbettes danser,
Tantôt se reculer, s'approcher, s'avancer,
S'écarter, s'éloigner, se serrer, se rejoindre,
D'une pointe allongée, et tantôt d'une moindre,
Contrefaisant la guerre au semblant[2] d'une paix,
Croisés, entrelacés de droit et de biais,
Tantôt en forme ronde et tantôt en carrée :
Ainsi qu'un labyrinth', dont la trace égarée
Nous abuse les pas en ses divers chemins :
Ainsi qu'on voit danser en la mer les dauphins.
Ainsi qu'on voit voler par le travers des nues
En diverses façons une troupe de grues.

Or, pour voir notre siècle où préside Henri,
En toute discipline honnêtement nourri,
Où la perfection de tous métiers abonde,
Autant qu'il est parfait et le plus grand du monde,
Ces centaures armés, à notre âge inconnus,
Au bruit d'un si haut prince en France sont venus,
Pour les peuples instruire, et les rendre faciles,
Autant que sous le frein leurs chevaux sont dociles,
Et faire de son nom tout le monde ravir[3],
Afin que toute chose apprenne à le servir.

[1] Allusion aux exercices célébrés par Énée autour du tombeau d'Anchise. (*Énéide*, V, 545-603.)

[2] *Au semblant :* par la ressemblance.

[3] On dit aujourd'hui *ravir* et non *faire ravir*.

X.

CARTEL POUR LES CHEVALIERS

DE LA RENOMMÉE.

Et ce char triomphant, et sa dame habillée
D'azur, qui de cent yeux est toujours éveillée,
Et ce courrier ailé qui seul marche devant,
Qui enfle la trompette et la fait bruire au vent,
De langues cette robe et d'oreilles semée,
Vous enseignent assez que c'est la Renommée,
Et que ces chevaliers qui d'elle ont pris le nom
Ont par toute l'Europe épandu leur renom.

Voyez comme du chef elle frappe la nue,
Voyez comme son pied presse la terre nue[1] :
Cela dit que l'honneur des cœurs victorieux
Se commence en la terre, et se finit aux cieux.

La gloire mendiée à l'aide de fortune
Ne dure pas longtemps, comme chose commune;
Mais celle qui s'acquiert par la seule vertu
Ne vit jamais son bruit[2] par le temps abattu :
L'une a pour fondement la force du courage,
Et l'autre une espérance incertaine et volage.

Ces vaillants chevaliers des combats désireux,
Et de la Renommée immortels amoureux,
Ont, suivant la vertu, la mère des louanges,
Fait sentir leur prouesse aux nations étranges,
Sectateurs de Thésé, d'Hercule et de Jason,
Et de ces premiers preux de l'antique saison.

[1] Ingrediturque solo et caput inter nubila condit. (VIRG., Æn., IV, 177.)
[2] *Son bruit :* son renom.

Aussi cette déesse à sa suite les mène,
D'honneurs et de faveurs récompensant leur peine,
Et de l'amour du peuple, ayant bien mérité
Que leur nom soit écrit avec l'éternité.
Désirant consumer aux faits d'armes leur vie,
Poussés d'une fervente et généreuse envie,
Ils viennent sur les rangs pour la bague courir,
Et le prix et l'honneur par labeur acquérir,
Et faire en ce tournoi de leur jeunesse preuve.
Jamais sans la sueur la vertu ne se treuve [1].

[1] A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. (CORN., *Cid*, act. II, sc. 2.)

XI.

LA CHARITE [1].

Ce jeune enfant qui sans raison commande,
Qui par le ciel, qui par la terre court,
Voyant un jour les dames de la cour,
Remonte aux cieux, et Vénus lui demande :

« Dis-moi, mon fils, volant de place en place,
Comme tu fais, sans foi, sans loyauté,
As-tu point vu là-bas quelque beauté
(Ton œil voit tout), qui la mienne surpasse? »

Amour répond : « Prends, ma mère, assurance;
Rien ne saurait surpasser ton honneur,
Fors une dame, en qui tout le bonheur
Du plus beau ciel se versa dès enfance. »

Elle rougit : les dames sont dépites
Quand leur renom en beauté n'est parfait;
Et, pour savoir la vérité du fait,

[1] *La Charite* : la Grâce; en grec χάρις.

Elle choisit l'une de ses Charites.

« Mon cœur, mes yeux, mon âme et ma pensée,
Si j'ai de toi quelque bien mérité,
Descends en France, et me dis vérité,
Si ma beauté d'une autre est surpassée. »

Pour obéir, la jeune Pasithée,
Toute divine, abandonna les cieux ;
L'air lui fait place, et les vents gracieux
La soutenaient par la vague [1] emportée.

D'un vol soudain elle fit sa descente,
Fendant le ciel, ainsi qu'on voit, la nuit
Couler de loin une étoile qui luit
Entre deux airs d'une trace glissante.

Beauté, vigueur, jeunesse et courtoisie,
Le jeu, l'attrait, les délices, l'amour,
Ainsi qu'oiseaux, volaient tout à l'entour
De ce beau corps, leur demeure choisie.

Son chef divin, miracle de nature,
Était couvert de cheveux ondelés,
Noués, retors, recrêpés, annelés,
Un peu plus noirs que de blonde teinture.

Son front était une table garnie
De marbre blanc, siége de majesté,
Net et poli comme aux beaux jours d'été
On voit la mer, sans ondes, toute unie.

Ses sourcils noirs, faits en arche d'ébène,
De l'arc d'Amour la forme et le portrait,

[1] *Par la vague* : par les flots de l'air : *per aera liquidum*.

D'un beau croissant contre-imitaient le trait,
Quand au tiers jour le mois il nous ramène.

Ses yeux étaient d'une force contraire.
L'un gracieux et l'autre furieux:
Deux yeux (je faux, mais deux astres des cieux),
L'un pour chasser, et l'autre pour attraire.

En ses yeux bruns, toute délicatesse,
Traits, hameçons, servages et prison,
Qui des plus fins affinent [1] la raison,
Servaient d'escorte à si belle déesse.

Toutes beautés en ses yeux sont coulées:
Amour n'avait d'autre logis trouvé:
Son nez semblait, hautement relevé,
Un petit tertre enclos en deux vallées;

Sa tendre, ronde et délicate oreille,
Blanche, polie, au bout s'enrichissait
D'un beau rubis, qui clair embellissait
De ses rayons son visage à merveille.

De vif cinabre était faite sa joue,
Pareille au teint d'un rougissant œillet,
Ou d'une fraise, alors que dans du lait
Tout au plus haut de la crême se joue.

Toutes les fleurs du sang des princes nées,
Narcisse, Ajax, n'eurent le teint pareil
Au sien mêlé de brun et de vermeil,
Qui rend d'amour les âmes étonnées.

Telle couleur à la nuit est commune,
D'un peu de noir sa face embellissant,

[1] *Affinent* : trompent.

Notre maître Mitis,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine
(LA FONT., *Fables*, III, 18.)

Quand peu à peu le jour est finissant,
Déjà le soir tire devers la brune.

Sa bouche était de mille roses pleine,
De lis, d'œillets, où blanchissaient dedans
A double rang des perles pour les dents,
Qui embaumaient le ciel de leur haleine.

De là sortaient les ris et les paroles,
Fortes assez pour les hommes charmer,
Et qui pouvaient les roches de la mer,
En les voyant, rendre douces et molles.

Un rond menton finissait son visage,
Un peu fendu, d'assez bonne grosseur,
Gras, en bon point, dont la blanche épaisseur
De l'autre enflure est certain témoignage[1].

Son col était un pilier de porphyre,
En longs rameaux de veines séparé,
D'œillets, de neige et de roses paré,
Soutien du chef que la nature admire.

Deux monts de lait qu'un vent presse et represse,
Qui sur le sein sans bouger s'ébranlaient,
Comme deux coings enflés se pommelaient
En deux tetins, messagers de jeunesse.

Du reste, hélas! de parler je n'ai garde,
Dont le regard aux hommes est ôté,
Sacré séjour, qu'honneur et chasteté,
Ainsi qu'archers, ont en soigneuse garde;

Ses mains étaient blanches, longues, douillettes,
Qui tressaillaient en veines et rameaux,
Puis se fendaient en cinq frères jumeaux,
Aboutissant en cinq bords de perlettes[2].

[1] Il est inutile de citer ici plusieurs passages des poëtes anciens qui établissent certains rapports entre les traits du visage et la conformation de quelques autres parties du corps.

[2] Les doigts et les ongles.

De marbre exquis, taillé par artifice,
Sa jambe était; ses pieds étaient petits,
Tels qu'on les feint à la belle Thétis :
Sûr fondement d'un si bel édifice.

Comme un éclair la nymphe qui s'élance
Dans le palais de Charles arriva;
Puis, tout d'un coup, invisible s'en va
Dedans la salle où se faisait la danse.

Il était nuit, et les humides voiles
L'air épaissi de toutes parts avaient,
Quand pour baller les dames arrivaient,
Qui de clarté paraissaient des étoiles.

Robes d'argent et d'or laborieuses[1],
Comme à l'envi flambantes éclataient :
Vives en l'air les lumières montaient,
Attraits brillants des pierres précieuses.

Là, mon grand prince et nos seigneurs ses frères
Étaient venus ornés de majesté,
Pour compagnie ayant à leur côté
Les lois, qui sont plus douces que sévères.

Là, Marguerite, ornement de notre âge,
Apparaissant en la double valeur,
Et tantôt perle[2], et tantôt une fleur,
D'un beau printemps honorait son visage.

Sitôt qu'au bal la nymphe bien-aimée
Se présenta, ses deux astres jumeaux[3]
Firent au double éclairer les flambeaux,
Et d'un beau jour la nuit fut allumée.

[1] *Laborieuses* : travaillées ; du latin *laboratæ*.

[2] Le latin *Margarita* signifie *Perle*.

[3] Ses deux yeux.

Devant la salle une odoreuse nue,
Pleine de musc et d'ambre s'épandit :
Par tel miracle un chacun entendit
Qu' une déesse au bal était venue.

Comme un soleil, sans rompre la verrière [1],
Passe en la chambre ondoyant et pointu,
Sans que l'objet empêche la vertu
De sa divine et perçante lumière :

Ainsi la belle, invisible Charite,
Comme un éclair la salle pénétra,
Et tout entière, en se cachant, entra
Dedans le corps de notre Marguerite.

Si bien son âme en son âme est enclose,
Si bien sa vie en l'autre elle logea,
Si bien son sang au sang d'elle changea,
Que les deux corps n'étaient plus qu'une chose.

Si que mon roi, d'un jugement extrême,
Bien clairvoyant, germe des dieux conçu,
Y fut premier, en la voyant, déçu,
Pensant au vrai que ce fût sa sœur même.

Serrant sa main, la conduit à la danse :
Comme une femme elle ne marchait pas,
Mais en roulant divinement le pas,
D'un pied glissant coulait à la cadence [2].

L'homme pesant marche dessus la place,
Mais un dieu vole et ne saurait aller :
Aux dieux légers appartient le voler,
Comme engendrés d'une éternelle race.

[1] *La verrière* : le vitrage des fenêtres.

[2] Et vera incessu patuit dea..
(Virg., *Enéid.*, I, 405.)

Le Roi, dansant la volte [1] provençale,
Faisait sauter la Charite sa sœur :
Elle, suivant d'une grave douceur,
A bonds légers, volait parmi la salle.

Ainsi qu'on voit aux grasses nuits d'automne,
Un prompt ardent [2] sur les eaux éclairer,
Tantôt deçà, tantôt delà virer,
Et nul repos à sa flamme ne donne :

Elle changeait en cent métamorphoses
Le cœur de ceux qui son front regardaient :
Maints traits de feu de ses yeux descendaient,
Et sous ses pieds faisaient naître des roses.

Au devant d'elle allaient pour sûres guides,
Avec l'honneur, la grave majesté,
Et la vertu, qui gardaient sa beauté,
Comme un dragon le fruit des Hespérides.

Incontinent que la douce harmonie
Des violons en l'air plus ne s'ouït,
Cette Charite au ciel s'évanouit,
Abandonnant l'humaine compagnie.

Ainsi de nuit la paupière fermée
D'un doux sommeil, en songeant, reconnaît
Quelque démon qui soudain apparaît,
Puis tout soudain se perd comme fumée.

Adieu, Charite, adieu, nymphe bien née :
Ou monte au ciel, ou vole où tu voudras,
En cette cour bientôt tu reviendras
Dessous le joug du nocier [3] Hyménée.

[1] *La volte :* sorte de valse ; *volter*, tourner.

[2] *Un prompt ardent :* un feu follet.

[3] *Nocier :* qui préside aux noces.

Lors moi, rempli d'un plus ardent courage,
Je doublerai la force de ma voix,
Pour faire aller jusqu'aux champs navarrois
L'accord heureux du sacré mariage (*).

(*) Marguerite épousa en 1572 Henri, roi de Navarre, depuis Henri IV.

XII.

POUR LA FIN D'UNE COMÉDIE.

Ici la comédie apparaît un exemple,
Où chacun de son fait les actions contemple :
Le monde est le théâtre, et les hommes acteurs;
La Fortune, qui est maîtresse de la scène,
Apprête les habits, et de la vie humaine
Les cieux et les destins en sont les spectateurs.

En gestes différents, en différents langages,
Rois, princes et bergers jouent leurs personnages,
Devant les yeux de tous, sur l'échafaud commun :
Et quoique l'homme essaie à vouloir contrefaire
Sa nature et sa vie, il ne saurait tant faire
Qu'il ne soit, ce qu'il est, remarqué d'un chacun.
L'un vit comme un pasteur, l'un est roi des provinces,
L'autre fait le marchand, l'autre s'égale aux princes,
L'autre se feint content, l'autre poursuit du bien :
Cependant le souci de sa lime nous ronge,
Qui fait que notre vie est seulement un songe,
Et que tous nos desseins se finissent en rien.

Jamais l'esprit de l'homme ici ne se contente,

[1] On peut rapprocher de ces vers le passage de La Fontaine qui caractérise ses fables en les appelant :

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.
(LA FONT., *Fables*, V, I.

14.

Toujours l'ambition l'époint[1] et le tourmente :
Tantôt il veut forcer le temps et la saison,
Tantôt il est joyeux, tantôt plein de tristesse,
Tantôt il est dompté d'amour et de jeunesse,
Contre qui ne peut rien ni conseil ni raison.

La beauté règne au ciel, la vertu, la justice :
En terre on ne voit rien que fraude, que malice :
Et bref, tout ce monde est un publique marché :
L'un y vend, l'un dérobe, et l'autre achète et change,
Un même fait produit le blâme et la louange,
Et ce qui est vertu semble à l'autre péché.

Le ciel ne devait point mettre la fantaisie
Si près de la raison : de là la jalousie,
De là se fait l'amour dont l'esprit est vaincu.
Tandis que nous aurons des muscles et des veines
Et du sang, nous aurons des passions humaines :
Car jamais autrement les hommes n'ont vécu.

Il ne faut espérer être parfait au monde,
Ce n'est que vent, fumée, une onde qui suit l'onde :
Ce qui était hier ne se voit aujourd'hui.
Heureux, trois fois heureux, qui au temps ne s'oblige,
Qui suit son naturel, et qui sage corrige
Ses fautes, en vivant, par les fautes d'autrui.

[1] *L'époint :* le pique.

XIII.

DISCOURS.

Vous qui passez en tristesse le jour,
Assujettis sous l'empire d'amour,
Cruel tyran des humaines pensées ;

Vous qui vivez d'espérances cassées[1],
Vous que Fortune, Amour et la douleur
Vont abusant, écoutez mon malheur :
Malheur étrange, autant émerveillable[2]
Qu'en mon tourment je n'ai point de semblable.

Mais par où dois-je en mes vers commencer
Le mal qui vient grièvement[3] m'offenser?
Comme un chemin qui en croix se traverse,
De mainte voie en carrefours diverse,
Fait le piéton du chemin égarer :
Ainsi le mal divers[4] me fait errer
De mon propos, si que je ne puis dire
D'où ni comment procéda mon martyre ;
Et toutefois ici je le dirai,
Me déclarant le mieux que je pourrai.

De mon malheur l'occasion première
Fut la durté de ma cruelle mère,
Laquelle, étant sans cœur et sans pitié
Fit avorter ma nouvelle amitié,
Mère à son fils à tort mal gracieuse,
Par le rapport d'une vieille envieuse
Qui haïssait ma maîtresse, et faisait
Qu'à mes parents mon amour déplaisait.

Quiconque soit cette vieille maudite,
Périsse, ô dieux! justement interdite
De feu et d'eau, et la clarté des cieux
Ne soit jamais agréable à ses yeux !

La pauvreté toujours lui fasse guerre,
Et sans secours aille de terre en terre,
Cherchant son pain, et trépasse à la fin,

[1] *Cassées :* vaines ; du latin *cassus.*
[2] *Émerveillable :* digne qu'on s'en étonne comme d'une merveille.
[3] *Grièvement :* douloureusement.
[4] *Divers*, du latin *diversus :* en sens opposés. Cet adjectif se rapporte à celui qui parle, et non au mot *mal* qui le précède.

Nue, affamée, au milieu d'un chemin,
Où, sans honneur d'aucune sépulture,
Soit des mâtins et des loups la pâture.

Son esprit aille errant par les tombeaux,
Ou, revêtu de plumes de corbeaux,
Sur les maisons toute nuit se lamente,
Et d'un long cri les voisins épouvante :
Puisque par fraude elle a voulu blesser
L'honnête amour, qu'on ne doit offenser.

De mon tourment je fis certain mon père :
Mais lui, vieillard qui du tout[1] obtempère
Aux passions de celle qui me fit,
Parla pour moi, mais rien à mon profit :
Car, remettant toute l'affaire à celle
Dont je naquis, la rendit plus cruelle
Contre mon mal, comme ayant seule à soi
Pouvoir de père et de mère sur moi.
O cruauté d'une mère obstinée,
Qui de son fils corrompt la destinée !

Ma mère donc est cause du tourment
Que je reçois, et vous dirai comment.
Ainsi qu'on voit qu'entre ceux d'un lignage
La privauté s'augmente davantage,
Et l'amitié s'enflamme plus avant
Par le moyen de se voir bien souvent :
Ainsi voit-on qu'Amour, qui tout dispense,
Souvent se mêle entre telle alliance,
Et tant il est gaillard et vigoureux
Que des cousins il fait des amoureux.

Comme il advint à moi, qui me lamente.
Trouvant un jour une mienne parente,

[1] *Du tout :* complètement.

En un festin (parente d'assez loin),
Qui fut depuis l'argument de mon soin [1] :
Car, estimant être chose civile
D'entretenir une dame gentile,
De qui j'étais un petit allié,
Incontinent je me sentis lié,
Fait prisonnier de son devis [2], si sage
Qu'il eût gagné d'un Scythe le courage [3].

Je me vis prendre esclave de ses yeux,
Où les Amours courtois et gracieux
Étaient logés, armés de ses œillades,
Qui d'un seul coup mes sens firent malades :
Si qu'en vivant en autrui loin de moi,
Plein de souci, de tristesse et d'émoi,
Autre penser n'avais en la pensée
Que la beauté que j'avais enlacée
Au fond du cœur, qui suivait en tous lieux
Mon souvenir, se montrant à mes yeux,
Et ne souffrait, tant me faisait de presse,
Que sur l'amour la raison fût maîtresse :
Pource je fus longtemps malade ainsi,
Sans rencontrer ni pitié ni merci.

Mais comme on voit que la première envie
D'un jeune amant est souvent assouvie
Ou par l'étude, ou par autre moyen,
J'entre-rompis le nœud de ce lien,
Qui d'autre amour m'avait serré [4] la voie,
Étant fort jeune, et aussi que j'avoie
Un frère aîné en âge florissant,
Qui plus que moi était fort et puissant,
Et qui devait, selon sa destinée,
Aller bientôt sous les lois d'hyménée.

[1] La cause de mon souci.
[2] *Son devis* : sa parole.
[3] *Le courage* : le cœur, les sentiments.
[4] *Serré* : fermé.

Or, quand la Parque eut ce frère ravi,
Et que tout seul de mon nom je me vi,
S'offrant à moi maint riche mariage,
L'amour première arrêta mon courage,
Dont je gardais encores en l'esprit
Le souvenir et le portrait écrit.

Pour tout remède, un jour, je délibère
De raconter mes amours à sa mère,
La suppliant n'avoir le cœur marri
Si, pour[1] ami, je devenais mari
De la beauté de sa fille, si belle,
Qu'autre désir je n'avais sinon d'elle.

La mère adonc qui mes propos ouït,
Les accordant tout mon cœur réjouit :
Mais pour tel heur ne faillit ma misère :
Car la rigueur de ma fâcheuse mère
Fraudant mon cœur, ma peine et mon espoir,
Opiniâtre, opposa son vouloir
Au mien forcé, et pour mon mal accroître,
Ne voulut onc les vertus reconnoître,
Ni la famille où je voulais parti,
Ayant son cœur de mon bien diverti
Par les rapports d'une vieille mégère,
Contre m'amie infâme mensongère;
Et toutefois ardent je ne laissai
D'entretenir mon dessein commencé,
Faisant entendre à mon père la peine
De trop aimer, dont j'avais l'âme pleine,
Disant ainsi : « Père, s'il te souvient
Du premier feu qui en jeunesse vient
Brûler les cœurs de sa flamme amoureuse,
(Heureux sujet d'une âme bien heureuse),

[1] *Pour :* au lieu de.

Je te supplie, aide à mon amitié,
Et père, prends de ton enfant pitié,
De moi qui meurs sans tenir embrassée
Celle qui vit reine de ma pensée.

« Ne sois, mon père, homicide à grand tort
De ton seul fils, qui n'attend que la mort,
S'il ne te plaît qu'il éteigne sa flamme
En si beau lieu qu'il désire pour femme.

« Las! si tu veux à mon bien consentir,
Tu me feras un tel aise sentir,
Mettant à fin ma vertueuse envie,
Que doublement j'aurai de toi la vie,
Et doublement seras mon père ici,
Me donnant vie, et m'ôtant de souci. »

De tels propos mon père j'arraisonne :
Lui, qui était de nature très-bonne,
Me dit : « Mon fils, j'ai pitié de ton mal,
Lequel ne trouve en amour son égal,
Louant beaucoup ta volonté constante,
Qui ne se doit frustrer de son attente.

« Mais pour autant que vieillesse m'a fait,
Par maladie, impotent et défait,
Je ne saurais à ton vouloir complaire :
Car désormais ce n'est plus mon affaire
De me mêler de noces ni de rien :
Le seul vouloir de ta mère est le mien.

« Pource, mon fils, fléchis-la par prière :
Son cœur n'est point d'une lionne fière [1],

[1] *Fière :* sauvage, du latin *ferus*. Cette épithète, chez nos poëtes, accompagne souvent le mot *lion :*

Avec un fier lion, seigneur du voisinage.
(La Font., *Fabl.*, I, 6.)
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
(Racine, *Esth.*)

Ni d'un sanglier; tu pourras par douceur
En soupirant, lui amollir le cœur. »

Ainsi disait; lors je lamente et crie
Devant ma mère, et la prie et reprie,
Et par douçeur j'essaye d'arracher,
En soupirant, ce fer et ce rocher
Qui lui armait la poitrine si dure,
Pour n'écouter la peine que j'endure,
Mettant toujours au-devant de ses yeux
L'extrême ennui de mon mal soucieux,
La nourriture[1] et beauté de la fille,
Et les vertus de toute sa famille.

Mais pour néant je cuidais[2] l'enflammer :
Car mille fois plus sourde que la mer,
Qui par le vent se roule sur le sable,
A ma prière était inexorable.

Alors me dit celle qui m'engendra :
« Ton père vieil fera ce qu'il voudra,
Car d'un père est la puissance bien forte ;
Mais quant à moi, plutôt mille fois morte
J'irai là-bas, que te voir marié
En si bas lieu dont tu es allié. »

Ce mot était le dernier coup d'épée,
Dont ell' pensait avoir du tout coupée
Mon espérance, hélas! qui florissait
D'autant plus fort qu'elle la meurdrissait.
Moi, résolu de poursuivre ma prise[3],
Je fis certains mes parents de l'emprise[4],
Qui tous d'accord louèrent mon conseil,

[1] *Nourriture :* éducation.

Si vous faites état de cette nourriture
Donnez ordre qu'il règne. (Corn., *Nic.*)

[2] *Cuidais :* désirais.

[3] *Prise :* ici pour projet.

[4] *L'emprise :* l'entreprise.

Et mon amour qui n'a point de pareil,
Et la langueur véritable et non feinte
D'une amitié si constante et si sainte.

Adonc, pensant par le temps acquérir
Ce plaisant mal lequel me fait mourir,
Toujours cherchais occasion expresse
D'aller aux lieux où était ma maîtresse.

Longtemps après tant de travaux passés,
(Par la douleur l'un sur l'autre amassés),
Prévoyant bien que ma peine dolente
Aurait planté une amour violente
Dedans le cœur de ma dame, et qu'aussi
Autant que moi elle aurait de souci,
Je résolus, pour soulager ma vie,
De visiter une si chère amie,
Dont le portrait dedans l'esprit j'avais,
Et de lui seul en mourant je vivais.

Or, trouvant seule un jour ma seule aimée
(Car la maison souvent m'était fermée,
De peur, hélas! que si la privauté
D'une si douce et plaisante beauté
M'était commune, une envieuse rage
Ne rallumât ma mère davantage),
Je lui contai le feu qui me brûlait,
Dont la chaleur aux yeux m'étincelait :
Je lui contai que je mourais sans elle,
Que sa beauté me semblait seule belle,
Que de soupirs mon cœur je nourrissais,
Que d'elle seule attristé je pensais,
Qu'elle était seule et ma vie et mon âme,
Mon saug, mon tout, ma chaleur et ma flamme,
Et que mon cœur n'avait autre aliment

Que de songer en elle seulement,
Et maint propos je disais, que fait dire
Amour alors qu'on conte son martyre.

En cependant, à longs traits, je humais
De ses beaux yeux les beaux traits que j'aimais;
Je m'enlaçais en ses tresses dorées;
Je contemplais ses lèvres colorées
De frais œillets, et son front où était
Amour au guet, qui mon cœur combattait.
Je contemplais son maintien et sa grâce,
Et son beau teint qui les roses efface:
Je dérobais de ses beautés un peu,
Doux aliment, pour en être repeu [1]
En son absence, ainsi que l'homme sage
Qui entreprend de faire un long voyage
Mainte viande [2] amasse dans son sein,
Pour résister longuement à la faim.

Sa mère adonc survenant fut joyeuse
De telle amour si sainte et vertueuse,
Et, approuvant ma longue passion,
De tous les deux loua l'affection,
Me découvrant sa volonté célée,
Dont j'eus depuis mon âme consolée.

Un temps après une noce survint,
O jour heureux! où ma chère âme vint,
Qui paraissait au milieu de la presse
Comme paraît Diane la déesse,
Par-sus le chœur de ses nymphes sautant,
Quand près d'Eurote [3] elle va s'ébattant.

Là, ne me plut ni danse, ni aubades,

[1] *Repeu :* repu, nourri.
[2] *Viande :* nourriture.
[3] *Eurote :* Eurotas, fleuve de Laconie.

Ni baladins aux dispostes[1] gambades,
Fifres, cornets, ni les hautbois qui font
Aller la danse également en rond,
Ni les festins, les vins, ni les viandes,
Sucres, douceurs, confitures friandes
Ne me plaisaient : seulement me plaisait
Ce corps divin, qui chaste me faisait
Vivre et mourir, contemplant en présence
D'un œil goulu[2] toute mon espérance.

D'un feu pareil nos soupirs embrasés,
Et nos désirs furent beaucoup prisés
Des assistants les plus grands de la bande,
Qui admiraient une amitié si grande,
Et de ma mère accusaient la rigueur,
Qui s'opposait si cruelle à mon cœur.

La nuit survint, et Amour qui me ronge
Me présenta mes délices en songe,
Et parmi l'ombre en esprit me fit voir
Tant de beautés que j'avais vu le soir.

Lors je disais : « O songe qui m'abuses,
Me fortunant de si plaisantes ruses,
De tout mon bien je suis tenu à toi,
Qui sans pitié as eu pitié de moi!
Si qu'en dépit de la fière rudesse
Qui tient ma mère, accolant ma maîtresse
Je l'ai baisée, et seul tu m'as heuré[3]
Quand plus mon fait était désespéré.

Le verd pavot, ton propre sacrifice[4],

[1] *Dispostes :* féminin de dispos, aujourd'hui hors d'usage.

[2] *Goulu :* avide.

[3] *Heuré :* rendu heureux.

[4] Le sacrifice qui ne convient qu'à toi. Les pavots sont consacrés au Sommeil.

Perfusa papavera somno.
(VIRG., *Géorg.*, I, 78.)

Sur ton autel à toute heure fleurisse,
Et puisses-tu éviter le courroux
De Jupiter, puisque tu m'es si doux ! »

Ainsi, vivant en si douteuse attente,
Des deux côtés maint parti se présente
De mariage, et nul ne vint à fin,
Étant rompu par un heureux destin.

Ah ! que serais-je auprès d'une autre femme,
Sinon du plomb sans vigueur et sans âme ?
Que serait-elle auprès d'un autre aussi,
Que froide et morte et pâle de souci,
Loin de son cœur ? Amour qui nous fait plaindre,
Ne nous saurait en autre part conjoindre,
Tant le destin, à tous les deux commun,
De nos esprits en naissant ne fit qu'un.

Lors, m'efforçant, d'une complainte amère
Je retentai le vouloir de ma mère,
Lui déclarant le danger où j'étais ;
Qu'un tel fardeau sur le cœur je portais,
Qu'en bref vaincu je laisserais la vie,
Et si soudain elle n'avait envie
De m'alléger, ou me donner confort,
Qu'entre ses bras elle aurait un fils mort.

Mais pour néant je lui fais ma requête,
Tant de la vieille elle avait en la tête
Les faux rapports qu'elle lui racontait,
Que mes propos ni mes pleurs n'écoutait,
Étant joyeuse et brave [1] de ma perte.

En cependant la foire fut ouverte
De Saint-Germain, où ceux qui ont le cœur
Adoloré [2] d'amoureuse langueur,

[1] *Brave* : fière.

[2] *Adoloré* : endolori.

Où ceux qui ont une ardeur véhémente
D'être butin d'une nouvelle amante,
Où ceux qui ont une ardeur de parler
A leur maîtresse où ils n'osent aller,
Où ceux qu'Amour à son conseil demande,
Vont amoureux d'une gaillarde bande.

Là,par bonheur,ma déesse arriva :
Mon cœur devant avec elle s'en va,
Et puis mon pied me conduit par la presse
Où je trouvai ma mortelle déesse.

Là,je n'avais mon regard attaché,
Ou sur la foule, ou dessus le marché,
Ou sur le bien[1] qui pendait aux boutiques :
Mais contemplant tant de grâces pudiques
Qui reluisaient sur le front de mon tout,
Je ne trouvais commencement ni bout
En sa beauté : beauté qu'Amour m'a peinte
Dedans le cœur comme chose très-sainte.

Là, devisant de nos tristes malheurs,
Elle augmenta plus vives mes douleurs,
Se lamentant de ma mère cruelle,
Qui sans raison ne faisait compte d'elle,
De ses vertus, de sa condition,
Et qu'elle avait mauvaise affection[2]
En son endroit, se montrant insensée
D'offenser ceux qui ne l'ont offensée.

Lors son courroux j'apaisai doucement,
Lui remontrant son mérite, et comment
Ma folle mère avait tort de médire
De ses vertus, que tout le monde admire.

Un jour, allant, comme souvent j'allais,

[1] *Le bien* : les marchandises. [2] *Affection* : disposition.

Voir une dame à qui parent j'étais,
Et elle aussi, la mère presque mise
En désespoir, de courroux fut éprise :
Se lamentait, pleurait et gémissait
Que les vertus de sa fille on passait
Dessous silence, et que tel mariage
Était trop long et de trop de voyage.

Elle alléguait en pleurant ne pouvoir
Sa jeune fille en autre lieu pourvoir,
Tant elle avait à mon dire assurance ;
Que ses parents lui en faisaient instance,
Et qu'âprement toujours lui reprochaient
De n'avoir soin de ceux qui lui touchaient.

Pource elle étant d'ennui atténuée,
Et de vouloir presque à demi muée[1],
Aux champs alla, menant avecques soi
Mon tout, mon cœur, ma promesse et ma foi.
Où je courus d'une course hâtée
Reconforter cette déconfortée,
Aussi pour voir les yeux de celle-là
Au feu desquels mon cœur se rebrûla.

A son retour, par heureuse rencontre,
En quelque noce encor je la rencontre,
Où pour savoir si du temps la longueur
Ne m'avait point effacé de son cœur,
De maint propos en propos je l'attire,
Pour la tenter, ne me voulant rien dire,
Ains retirée en un penser profond,
Ni bien ni mal froide ne me répond.
Mais à la fin de mon dire ébranlée,
Rendit du tout[2] mon âme consolée,

[1] *Muée* : changée, du latin *mutare*. [2] *Du tout* : tout à fait.

En m'assurant de sa fidèle amour.
Lors, tout ravi, je sens naître à l'entour
De mon esprit une joie inconnue,
Qui par sa bouche au cœur m'était venue.

Donc pour toujours à mon aise la voir,
Soudain je fis à sa mère savoir
(Pour consommer mon œuvre proposée)
Qu'elle serait ma future épousée,
La choisissant pour femme désormais,
Et que pour dame autre n'aurais jamais :
Je lui contai le danger de ma vie,
Et la rigueur de ma mère, et l'envie
Qu'une flatteuse avait d'un tel parti,
Dont tout le mal, hélas! était sorti.

La mère adonc de mes raisons émue,
Sage permit qu'une si douce vue
Entre nous deux désormais se ferait :
Que de sa part mûrement penserait
Au mariage et à ma foi promise,
Pour mettre fin à si belle entreprise.

Voilà comment, maîtresse, j'ai vécu
Depuis le jour que mon œil fut vaincu
De vos beaux yeux : et soit que la journée
Fût au matin des ondes retournée,
Fût vers le soir, quand le soleil couchant
Va dans la mer ses chevaux détachant ;
Ou quand la lune errante se promène,
Pour votre amour je n'ai langui qu'en peine.

O grand Amour, grand oiseau par le dos[1],
Qui t'es logé au profond de mes os,
Ayant choisi pour maison ma moëlle ;
Qui es armé d'une flèche cruelle,

[1] L'Amour est représenté avec des ailes.

Et d'un flambeau que je sens dans le sein,
Ois[1] ma prière et me sois plus humain :
Fais je te pri', que ma maîtresse voie
D'un œil bénin ce papier que j'envoie,
Où sont dépeints la plupart de mes maux :
Qu'elle ne mette en oubli mes travaux,
Et que toujours elle ait en sa pensée
Notre amitié saintement commencée,
Toujours mettant au-devant de ses yeux
De son ami les ennuis soucieux,
Et que sa mère autre part ne fléchisse,
Et que le ciel mon dessein accomplisse.

Fais que la mienne, au courroux endurci,
En mon endroit ait le cœur adouci,
Et qu'en lieu d'être à tort insupportable,
S'amollissant devienne plus traitable,
Sans croire plus les malheureux propos
De ce vieil chien contraire à mon repos,
Qui porte envie aux vertus de la belle
Qui n'a semblable en tout ce monde qu'elle,
Parfaite autant que mon mal bien heureux
Passe l'ennui de tous les amoureux.

Et si, ô Dieu, tu parfais[2] ma requête,
Je t'appendrai sur le haut de la tête,
Comme en trophée, un rameau de laurier,
Pour le loyer[3] de sauver ton guerrier[4].

[1] *Ois* : entends, du verbe ouïr.
[2] *Tu parfais* : tu accomplis, tu exauces.
[3] *Pour le loyer* : pour la récompense.
[4] *Ton guerrier* : celui qui te sert.

LES ÉLÉGIES

DE P. DE RONSARD.

AU LECTEUR.

Les vers de l'élégie, au premier [1] furent faits
Pour y chanter des morts les gestes et les faits,
Joints au son du cornet : maintenant on compose
Divers sujets en elle, et reçoit toute chose.

Amour, pour y régner, en a chassé la mort :
Les vieux grammairiens entre eux sont en discord
Qui premier l'inventa : mais leur cause plaidée
Pend au croc sous le juge, et n'est encor vidée [2].

ENCORE AU LECTEUR.

Soit courte l'élégie, en trente vers comprise,
Ou en quarante au plus : le fin lecteur méprise,
Ces discours, ces narrés aussi grands que la mer.
Il faut de maint rempart ta langue renfermer,
Qui veut toujours causer, toujours parler et dire,
Et reserrer ta main qui bouillonne d'écrire.

Il faut du premier vers conter sa passion,
Et la suivre toujours ; si quelque fiction
Rare ne survenait pour orner ton ouvrage,
En deux lignes achève et non en davantage :
Ton sujet soit pressé, sans trancher l'autre vers,
Autant que tu pourras sans courir de travers.

[1] *Au premier :* dans l'origine.

[2] Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant ; et adhuc sub judice lis est.
(Hor., *Ep. ad Pis.*, 77.)

Sois toujours simple et un, et que ta fin prégnante[1]
Tire sur l'épigramme, un peu douce et poignante.

[1] *Prégnante* : féconde ; du latin *prægnans.*

I.

AU ROI HENRI III.

Je ressemble, mon prince, au prêtre d'Apollon,
Qui n'est jamais atteint du poignant aiguillon,
Ou soit de prophétie, ou soit de poésie,
S'il ne sent de son Dieu son âme être saisie.

Mais alors que Phébus, qui fait à son côté
Sonner l'arc et le luth, quitte le ciel voûté,
Et vient voir ses autels, ses fêtes et son temple,
Son ministre soudain, qui le voit et contemple
Et le reçoit en soi, effarouché d'horreur,
Se trouble tout le sang d'une ardente fureur,
Et prophète devient sous le dieu qui le presse[1];
Puis son dieu le laissant, sa fureur le délaisse :
Montrant par tel accès que notre humanité
N'est sinon le jouet de la divinité,
Tantôt plein, tantôt vide, autant que veut la grâce
Du ciel qui courte en nous ou large en nous s'amasse.
Pour ce, trois fois heureux ceux auxquels est permis
De voir les dieux de près, et se les rendre amis !

Ainsi quand par fortune[2], ou quand par maladie
Je m'absente de vous, ma muse est refroidie ;
Parnasse et ses deux fronts[3] me semblent des déserts,
Et pour moi se tarit la fontaine des vers.
Je me sens transformé, comme si le breuvage

[1] Rapprocher ce passage des vers de Virgile, *Énéid.*, VI, 46.

[2] *Fortune :* hasard.

[3] Les deux sommets du Parnasse.

De Circe [1] avait charmé ma voix et mon courage :
Tant ma langue s'arrête à mon palais tout court.

Mais lorsque je retourne au temple de la cour,
Et que je vois Henri, l'Apollon qui m'inspire,
Soudain je me décharme et ma langue veut dire
Les honneurs d'un tel prince, et me sens renchanter
D'un nouvel enthousiasme, afin de mieux chanter
Votre vertu qui règne au monde sans égale,
Et toujours vous chantant mourir votre cigale [2].

C'est pourquoi je retourne à baiser vos genoux,
Pour réchauffer mon sang en m'approchant de vous ;
Et aussi, mon grand roi, pour oser satisfaire
A vos commandements, s'il vous plaît de m'en faire.
Ne vous arrêtez point à la vieille prison
Qui enferme mon corps, ni à mon poil grison,
A mon menton fleuri [3] : mon corps n'est que l'écorce ;
Servez-vous de l'esprit : mon esprit est ma force.
Le corps doit bientôt rendre en un tombeau poudreux
Aux premiers éléments cela qu'il a pris d'eux :
L'esprit vivra toujours qui vous doit faire vivre,
Au moins tant que vivront les plumes et le livre.
Quand j'aurai cet honneur, soit de vous rencontrer
Sortant de votre chambre, ou soit pour y entrer,
Je vous suppli' de dire (et aussi je l'espère) :
« Celui fut élevé par les mains de mon père,
Par mes frères nourri (*) et de moi bien aimé ;
Il fut l'un des premiers qui, de gloire allumé,
Fit passer mon langage aux nations étranges,

[1] *Circe* : Circé.
[2] Comparaison homérique. *Iliad.*, Γ', 151.
[3] Dont la barbe est blanche.

(*) Henri II, François II et Charles IX avaient encouragé Ronsard de leurs éloges et de leurs bienfaits.

Ornant ma race et moi d'honneurs et de louanges,
Et montra le chemin encore non battu
A mes nobles Français de suivre la vertu. »
Ne faites point vers moi ainsi qu'un mauvais maître
Fait envers son cheval, ne lui donnant que paître
(Encor qu'il ait gagné des batailles sous lui),
Lorsque la maladie, ou le commun ennui
D'un chacun, la vieillesse, accident sans ressource,
Refroidit ses jarrets et empêche sa course.

Mais suivez Scipion, qui bâtit son tombeau
Sur Carthage, et qui onc ne fit rien de si beau
Qu'enterrer près de soi, pour honorer sa gloire,
Le bon père Ennius, chantre de sa victoire :
Afin que vif et mort il eût à son côté
La muse, qui avait à sa race apporté
Plus de lauriers sacrés que n'avait son épée
Au sang des ennemis tant de fois retrempée.
Car vaincre Hannibal[1], et pouvoir par ses mains
Détourner le bonheur de Carthage aux Romains,
C'était un œuvre grand dépendant de Fortune,
Qui se montre à chacun également commune :
Mais allonger son nom, et le rendre aimantin[2]
Contre la faulx du Temps, dépendait du destin :
Comme le vôtre, Sire, ayant ce privilége
D'être aimé d'Apollon et de tout son collége.

[1] *Hannibal.* L'H ici est aspirée; elle perd cette aspiration dans Corneille :

...Qui fait mieux un brave homme
Des leçons d'Hannibal ou de celles de Rom
(NICOMÈDE.)

[2] *Aimantin* : du latin *adamantius* dur comme l'acier.

II.

A PHILIPPE DESPORTES, CHARTRAIN (*)

Nous devons à la mort et nous et nos ouvrages [1] :
Nous mourons les premiers ; le long repli des âges
En roulant engloutit nos œuvres à la fin :
Ainsi le veut nature et le puissant destin.

Dieu seul est éternel : de l'homme élémentaire
Ne reste après la mort ni veine ni artère :
Qui pis est, il ne sent, il ne raisonne plus,
Locatif [2] décharné d'un vieil tombeau reclus.
C'est un extrême abus, une extrême folie
De croire que la mort soit cause de la vie :
Ce sont points opposés autant que l'Occident
S'oppose à l'Orient, l'Ourse au Midi ardent.

L'une est sans mouvement, et l'autre nous remue,
Qui la forme de l'âme en vigueur continue,
Nous fait ouïr et voir, juger, imaginer,
Discourir du présent, du futur deviner.

Les morts ne sont heureux, d'autant que l'âme vive,
Du mouvement principe en eux, n'est plus active.
L'heur vient de la vertu, la vertu d'action :
Le mort privé du faire est sans perfection.
L'heur de l'âme est de Dieu contempler la lumière :
La contemplation de la cause première
Est sa seule action : contemplant elle agit :
Mais au contemplement l'heur de l'homme ne gît.

[1] Debemur morti nos nostraque...
(Hor., *Ep. ad Pis.*, 63.)

[2] *Locatif :* habitant.

(*) Philippe Desportes, né à Chartres, oncle de Mathurin Régnier, poëte distingué, ami et élève de Ronsard.

Il gît à l'œuvre seul, impossible à la cendre
De ceux que la mort fait sous les ombres descendre;
C'est pourquoi de Pluton les champs déshabités
N'ont polices, ni lois, ni villes, ni cités.

Or, l'ouvrage et l'ouvrier font un même voyage :
Leur chemin est la mort. Athènes et Carthage,
Et Rome qui tenait la hauteur des hauteurs,
Sont poudre maintenant comme leurs fondateurs.
Pour ce les Grecs ont dit que glout [1] de faim extrême
Saturne dévorait ses propres enfants même.
Le général est ferme, et ne fait place au temps :
Le particulier meurt presque au bout de cent ans.

Chacun de son labeur doit en ce monde attendre
L'usufruit seulement, que présent il doit prendre,
Sans se paître d'attente,et d'une éternité
Qui n'est rien que fumée et pure vanité.

Homère, qui servit aux neuf Muses de guide,
S'il voyait aujourd'hui son vaillant Éacide [2],
Ne le connaîtrait plus, ni le docte Maron
Son Phrygien Énée. Ainsi le froid giron
De la tombe assoupit tous les sens de nature,
Qui sont dus à la terre et à la pourriture.

Nous semblons aux taureaux, qui, de coutres [3] tranchans,
A col morne et fumeux vont labourant les champs,
Sillonnant par rayons une germeuse plaine,
Et toutefois pour eux inutile est leur peine :
Ils ne mangent le blé qu'ils ont ensemencé,
Mais quelque vieille paille, ou du foin enroncé.

Le bélier, colonel de sa laineuse troupe,

[1] *Glout* : glouton, avide.
[2] Achille.
[3] *Coutre* : fer tranchant de la charrue; de *culter*, couteau.

L'échine de toison pour les autres se houppe;
Car le drap, bien que sien, ne l'habille pourtant [1] :
L'homme, ingrat envers lui, au dos le va portant,
Sans lui en savoir gré. Ainsi notre écriture
Ne nous profite rien : c'est la race future
Qui seule en jouit toute, et qui juge à loisir
Les ouvrages d'autrui, et s'en donne plaisir,
Rendant comme il lui plaît notre peine estimée.
Quant à moi, j'aime mieux trente ans de renommée,
Jouissant du soleil, que mille ans de renom
Lorsque la fosse creuse enfouira mon nom,
Et lorsque notre forme en une autre se change.
L'homme qui ne sent plus, n'a besoin de louange.
Il est vrai que l'honneur est le plus grand de tous;
Les biens extérieurs qui sont propres à nous,
Qui vivons et sentons, les morts n'en ont que faire;
Toutefois le bien faire est chose nécessaire,
Qui profite aux vivants, et plaît aux héritiers.

Les fils, de leurs aïeux racontent volontiers
Les magnanimes faits : la louange illustrée
D'un acte vertueux ne fut jamais frustrée
De son digne loyer, soit futur ou présent.

Le ciel ne donne à l'homme un plus riche présent
Que l'ardeur des vertus, les aimer et les suivre,
Un renom excellent, bien mourir, et bien vivre.

Desportes, qu'Aristote amuse tout le jour,
Qui honores ta Eure [2], et les champs qu'à l'entour
Chartres voit de son mont, et penché les regarde;
Je te donne ces vers, afin de prendre garde
De ne tuer ton corps, désireux d'acquérir
Un renom journalier [3] qui doit bientôt mourir :

[1] Ces vers rappellent le *sic vos non vobis*.... attribué à Virgile.

[2] *Eure*, rivière.

[3] *Journalier* : qui ne dure qu'un jour.

Mais happe le présent d'un cœur plein d'allégresse,
Cependant que le prince, amour et la jeunesse
T'en donnent le loisir, sans croire au lendemain :
Le futur est douteux, le présent est certain.

III.

Hier, quand bouche à bouche, assis auprès de vous,
Je contemplais vos yeux si cruels et si doux,
Dont amour fit le coup qui me rend fantastique,
Vous demandiez pourquoi j'étais mélancolique,
Et que toutes les fois que me verriez ainsi,
Vouliez savoir le mal qui causait mon souci.

Or, afin qu'une fois pour toutes je vous die
La seule occasion de telle maladie,
Lisez ces vers, ma dame, et vous verrez comment,
Et pourquoi je me deuls[1] d'amour incessamment.

Quand je suis près de vous, en vous voyant si belle,
Et vos cheveux frisés d'une crêpe cautelle[2],
Qui vous servent d'un rets, où vous pourriez lier
Seulement d'un filet un Scythe le plus fier,
Et voyant votre front et votre œil qui ressemble
Le ciel, quand ses beaux feux reluisent tous ensemble,
Et voyant votre teint où les plus belles fleurs
Perdraient le plus naïf[3] de leurs vives couleurs,
Et voyant votre ris, et votre belle bouche
Qu'Amour baise tout seul, car autre ne la touche :
Bref, voyant votre port, votre grâce et beauté,
Votre fière douceur, votre humble cruauté,
Et voyant d'autre part que je ne puis atteindre
A vos perfections, j'ai cause de me plaindre,

[1] *Je me deuls* : Je me plains.
[2] *Cautelle* : ruse, artifice; du latin *cautus*.
[3] *Naïf* : naturel, vrai.

'être mélancolique, et de porter au front
es maux que vos beaux yeux si doucement me font.

J'ai peur que votre amour par le temps ne s'efface ;
e doute qu'un plus grand ne gagne votre grâce ;
'ai peur que quelque dieu ne vous emporte aux cieux :
e suis jaloux de moi, de mon cœur, de mes yeux,
De mon corps, de mon ombre, et mon âme est éprise
De frayeur si quelqu'un avecque vous devise.

Je ressemble aux serpents qui gardent les vergers
Où sont les pommes d'or : si quelques passagers
Approchent du jardin, ces serpents les bannissent,
Bien que d'un si beau fruit eux-mêmes ne jouissent.

IV.

A GENÈVRE.

Genèvre, je te prie, écoute ce discours
Qui commence et finit nos premières amours :
Souvent le souvenir de la chose passée,
Quand on le renouvelle, est doux à la pensée.

Sur la fin de juillet, que le chaud violent
Rendait de toutes parts le ciel étincelant,
Un soir, à mon malheur, je me baignais dans Seine,
Où je te vis danser sur la rive prochaine,
Foulant du pied le sable, et remplissant d'amour
Et de ta douce voix les rives d'alentour.

Tout nu je me vins mettre avec ta compagnie,
Où, dansant, je brûlai d'une ardeur infinie,
Voyant sous la clarté brunette du croissant,
Ton œil brun à l'envi de l'autre apparaissant.

Là, je baisai ta main pour première accointance,
Autrement de ton nom je n'avais connaissance :
Puis d'un agile bond je m'élançai dans l'eau,
Pensant qu'elle éteindrait mon premier feu nouveau :
Il advint autrement : car, au milieu des ondes,
Je me sentis lié de tes deux tresses blondes,
Et le feu de tes yeux qui les eaux pénétra,
Malgré la froide humeur [1], dedans mon cœur entra ;
Dès le premier assaut, je perdis l'assurance :
Je m'en allai coucher sans aucune espérance
De jamais te revoir pour te donner ma foi,
Comme ne connaissant ni ta maison ni toi :
Je ne te connaissais pour la belle Genèvre
Qui depuis me brûla d'une amoureuse fièvre :
Aussi de ton côté tu ne me connaissais
Pour Ronsard dont le nom a cours par les Français.

Sitôt que j'eus pressé les plumes ocieuses
De mon lit angoisseux, les peines soucieuses
Qu'Amour pour me livrer aiguise sur sa queux [2],
Vinrent dedans mon cœur allumer mille feux,
Échauffant le désir de te pouvoir connaître,
Et de faire à tes yeux ma douleur apparaître.

Aussitôt que l'Aurore eut appelé des eaux
Le Soleil souffle-jour du nez de ses chevaux,
Je saute hors du lit, et seul je me promène
Loin des gens, sur le bord, devisant de ma peine.
Quelle fureur [3] me tient? et quel nouveau penser
Me fait douteusement ma raison balancer?
Où est la fermeté de mon premier courage?
Eh quoi! veux-je rentrer en un nouveau servage?
Veux-je que tout mon âge aille au plaisir d'amour

[1] *Humeur :* eau ; du latin *humor.*
[2] *Queux :* pierre à aiguiser ; du latin *cos.*
[3] *Fureur :* folie, délire.

Que me sert d'être franc du lien qu'à l'entour
De mon col je portais, quand Marie et Cassandre
Aux rets de leurs cheveux captif me surent prendre,
Si maintenant plus mûr, plus froid et plus grison,
Je ne puis me servir de ma sotte raison?
Et s'il faut qu'à tous coups, comme insensé, je soie
De ce petit Amour et la butte[1] et la proie?

Non, il faut résister cependant que l'erreur
Ne fait que commencer, de peur que la fureur
Par le temps ne me gagne, et dedans ma poitrine
Sans remède ou confort le mal ne s'enracine.

Ainsi tout philosophe et de constance plein,
Comme si amour fût quelque chose de sain,
Ferme, je m'assurais que jamais autre femme
N'allumerait mon cœur d'une nouvelle flamme.

Plein de si beaux discours, au logis je revins,
Où plus fort que jamais amoureux je devins.

Repassant vers le soir, je t'avise à ta porte,
Et là le petit dieu qui pour ses armes porte
La flèche et le carquois si grand coup me donna,
Que ma pauvre raison soudain m'abandonna:
Puis me navrant[2] le cœur, en signe de conquête
De ses pieds outrageux me refoula la tête,
Me lia les deux mains, et ma voix délia,
Qui, pour avoir merci, de tels mots te pria:

Ma dame, si l'œil peut juger par le visage
L'affection cachée au dedans du courage,
Certes je puis juger, en voyant ta beauté,
Que ton cœur n'est en rien taché de cruauté.

[1] *La butte* : le but.

[2] *Navrant* : blessant.

Aussi, Dieu ne fait point une femme si belle,
Pour être contre amour de nature rebelle;
Cela me fait hardi de m'adresser à toi,
Puisque tant de douceur en ta face je voi.

Or, ainsi que Télèphe alla devant la ville
De Troie pour prier le valeureux Achille
De lui guérir sa plaie [1], à toi je viens ici,
Las! pour guérir la mienne, et pour trouver merci.

Harsoir [2], en se jouant, l'enfant de Cythérée,
Faisant de tes beaux yeux une flèche acérée,
Et m'ouvrant l'estomac [3], tout le cœur m'a percé,
Et tu ne sais, peut-être, ainsi m'avoir blessé.

Cette flèche mortelle aux os s'est arrêtée,
Et au foie ulcéré de sa pointe dentée,
Que je ne puis ôter, tant mon sang épandu
M'a laissé de raison et de sens éperdu.
Tout ainsi qu'un veneur, désireux de la chasse,
Qui de maint coups de traits mainte biche pourchasse,
De cent il en blesse une,et si ne le sait pas;
Elle emporte la flèche, et, hâtant son trépas,
S'enfuit par les rochers, vagabonde et blessée,
Pour sa plaie guérir chercher la panacée.

Tu es ma panacée, à toi je viens ici,
Pour guérir de ma plaie, et pour avoir merci.

Ce n'est le naturel d'une dame bien née
De vivre contre amour fièrement obstinée :
Aux lions, aux serpens qui sont pleins de venin,
Convient la cruauté, non au cœur féminin,
Qui tant plus est bénin, et tant plus, ce me semble,

[1] Télèphe, chef des Mysiens au siége de Troie; il fut guéri par Pélias, la lance d'Achille, de la blessure qu'elle lui avait faite.

[2] *Harsoir* : Hier soir.

[3] *Estomac* : pour poitrine.

ıx Dieux, qui sont bénins, de nature ressemble.
n'auras grand honneur de me laisser mourir :
vaut mieux doucement ma langueur secourir,
me prendre chez toi pour serviteur fidèle,
ıe me tuer ainsi d'une plaie cruelle.

A peine avais-je dit, quand d'un soupir profond
:nfant de l'estomac où les regrets se font),
:èvement[1] tu réponds, que je perdais ma peine,
ue j'écrivais en l'eau, et semais dans l'arène,
ue la mort sommeilleuse éteignait ton flambeau,
t que tous tes désirs étaient sous le tombeau.

T'oyant ainsi parler, confus je m'en retourne,
ù,triste, quatre jours au logis je séjourne;
e cinquième d'après, de fureur transporté,
e retourne pour voir l'appât de ta beauté.

Il ne faut, ce disais-je, ainsi vaincu se rendre :
'lus une forte ville est difficile à prendre,
'lus apporte d'honneur à celui qui la prend :
'oute brave vertu sans combat ne se rend.

Or, en parlant à toi de cent choses diverses,
lous égarant tous deux d'amoureuses traverses,
ι la fin privément[2] tu t'enquis de mon nom,
:t si j'avais aimé d'autres femmes ou non.

Je suis, dis-je, Ronsard, et cela te suffise :
)ui ma belle science ai des Muses apprise,
ìien connu d'Hélicon, dont l'ardent aiguillon
le fit danser au bal que conduit Apollon.

Alors que tout le sang me bouillait de jeunesse,
e fis aux bords de Loire une jeune maîtresse,

[1] *Brèvement :* brièvement. [2] *Privément :* familièrement.

Que ma Muse en fureur sa Cassandre appelait,
A qui même Vénus sa beauté n'égalait.

Je m'épris en Anjou d'une belle Marie,
Que j'aimai plus que moi, que mon cœur, que ma vie;
Son pays le sait bien, où cent mille chansons
Je composai pour elle en cent mille façons.
Mais (ô cruel destin!) pour ma trop longue absence
D'un autre serviteur elle a fait accointance,
Et suis demeuré veuf, sans prendre autre parti,
Dès l'heure que mon cœur du sien s'est départi.

Maintenant je poursuis toute amour vagabonde,
Ores j'aime la noire, ores j'aime la blonde,
Et sans amour certaine en mon cœur éprouver,
Je cherche ma fortune où je la puis trouver.
S'il te plaisait m'aimer, par tes yeux je te jure
Que d'une autre amitié jamais je n'aurais cure.

Mais dis-moi, je te prie, si l'archerot[1] vainqueur
Des hommes et des Dieux, t'a point blessé le cœur,
Et si son trait poignant qu'en notre sang il mouille
Se vit jamais sanglant de ta belle dépouille.

Lors tu fis un soupir, et tes beaux yeux souillant
De larmes, et ton sein goutte à goutte mouillant,
Tu me réponds ainsi : Il n'y a que les marbres,
Les piliers, les cailloux, les rochers et les arbres,
Privés de sentiment, qui se puissent garder
D'aimer, quand un bel œil les daigne regarder.

Six ans sont jà passés, qu'amour conçut envie
Dessus la liberté nourrice de ma vie :
Et pour me rendre serve[2] à lui qui peut ôter

[1] *Archerot* : petit archer, l'Amour. [2] *Serve* : esclave; du latin servi

Le feu le plus ardent des mains de Jupiter,
Me déroba le cœur, et me fit amoureuse
D'un amant dont j'étais contente et bien heureuse,
Que seul j'avais choisi si sage et si parfait,
Qu'à la belle Cyprine il eût bien satisfait.
Il aimait la vertu, il abhorrait le vice,
Il aimait tout honnête et gentil exercice :
Il jouait à la paume, il ballait, il chantait,
Et le luth doucement de ses doigts retentait [1] :
Il savait la vertu des herbes et des plantes,
Il connaissait du ciel les sept flammes errantes [2],
Leurs tours et leurs retours, leur soir et leur matin,
Et de là prédisait aux hommes le destin.
De nature la grâce en tout il avait eue,
L'éloquence en la bouche, et l'amour en la vue,
Et quand en lui le ciel n'eût poussé mon désir,
Encor pour sa vertu le devais-je choisir.

L'espace de cinq ans, nous avons pris ensemble
Les plaisirs que jeunesse en deux amans assemble,
Et ne se peut trouver ni jeu ni passe-temps,
Dont amour n'ait rendu nos jeunes ans contents.

Vénus ne garde point tant de douces blandices [3]
Tant de baisers mignards, d'attraits et de délices,
En ses vergers de Cypre, à Mars son cher ami,
Soit veillant en ses bras, soit au lit endormi,
Que mon amant et moi, ébattant nos jeunesses,
Avons pris de plaisirs, d'ébats et de liesses [4].
Seul il était mon cœur, seule j'étais le sien :
Seul il était mon tout, seule j'étais son bien :
Seul mon âme il était, seule j'étais la sienne;
Et d'autre volonté il n'avait que la mienne.

[1] *Retentait :* touchait ; du latin *retentare*

[2] Les planètes.

[3] *Blandices :* voluptés ; du latin *blanditiæ*.

[4] *Liesses :* joies.

Or, sans avoir débat en ébats si plaisans,
Nous avions jà passé l'espace de six ans,
Quand la cruelle mort ingrate et odieuse
Fut (malice du ciel!) sur notre aise envieuse.

Cette cruelle mort, franche[1] d'affection,
Qui jamais ne logea pitié ni passion,
Qui n'a ni sang, ni cœur, ni oreilles, ni vue,
Dure comme un rocher que la marine émue[2]
Bat au bord Caspien, me blessa de sa faux,
Plus que le trait d'Amour qui commença mes maux;
Me rendant comme fière, exécrable et inique,
(Je meurs en y pensant!) mon amant hydropique.
De jour en jour coulant sa force s'écoulait :
Sa première beauté sans grâce s'en allait,
Comme une jeune fleur sur la branche séchée,
Ou la neige d'hiver du premier chaud touchée,
Que le faible soleil distille peu à peu,
Ou comme fait la cire à la chaleur du feu.

Hélas! qu'eussé-je fait! si cette Parque fière
Qui ne se peut fléchir par humaine prière[3],
M'eût voulu pour victime, et si en m'assommant,
Elle eût voulu sauver la vie à mon amant;
Je me fusse estimée une vraie amoureuse
D'acheter par ma mort une âme si heureuse :
Mais cette vieille sourde, ingrate à mon désir,
Ne le voulant jamais, ainçois tout à loisir,
Pour plus me martyrer et me rendre abusée,
De jour en jour tirait le fil de sa fusée.
Je n'eusse pas souffert qu'on se fût approché
Du misérable lit où il était couché :
Ou que sa propre sœur, d'un naturel office,

[1] *Franche* : libre, privée.
[2] *Émue* : soulevée.
[3] Nesciaque humanis precibus mansue-scere corda.
(Virg., *Géorg.*, VI, 469.)

.ui eût touché la main ou lui eût fait service :
eule je le traitais sans secours d'étranger,
:ar sans plus de ma main voulait boire et manger.

Ainsi de tristes pleurs la face ayant mouillée,
Ni de nuit ni de jour sans être dépouillée [1]),
'étais près de son lit, pour lui donner confort,
Et pour voir si l'amour pourrait vaincre la mort.

Or le jour qu'Atropos, qui nos toiles entame,
Avait tout dévidé les filets de sa trame,
Me voyant soupirer, gémir et tourmenter,
Me tordre les cheveux, crier et lamenter,
Débile, renforça sa voix à demi morte,
Et, me tournant les yeux, me dit en telle sorte :

Mon cœur, ma chère vie, apaise tes douleurs,
Je me deuls [2] de ton mal, et non de quoi je meurs :
Car je meurs bien content, puisque mourant je laisse
Mon âme entre les bras de si chère maîtresse :
Je m'en vais bienheureux aux rives d'Achéron,
Heureux, puisque mourant je meurs en ton giron,
Ma lèvre sur la tienne, et tenant embrassée
La dame que la mort n'ôte de ma pensée.

Seulement je me plains et lamente de quoi,
Mourant entre tes bras, tu lamentes pour moi.

Apaise ta douleur, maîtresse, je te prie,
Apaise-toi, mon cœur ; apaise-toi, ma vie ;
Si trépassant on doit sa dame supplier,
Par tes cheveux dorés qui me purent lier,
Je te prie et supplie, et par ta belle bouche,
Et par ta belle main qui jusqu'au cœur me touche,

[1] *Dépouillée :* déshabillée. [2] *Je me deuls :* V. pag. 184, n. 1.

Qu'encore après ma mort tu me veuilles aimer,
Et dedans mon tombeau nos amours enfermer.

Ou bien si ta jeunesse encore fraîche et tendre
Veut après mon trépas nouveau serviteur prendre,
Au moins je te supplie de vouloir bien choisir,
Et jamais en un sot ne mettre ton désir;
Afin qu'un jeune fat à mon bien ne succède,
Ains un ami gaillard en mon lieu te possède.
Que je serais marri si aux enfers là-bas
Quelqu'un me venait dire après ce mien trépas :
Celle qui fut là-haut ton cœur et ta pensée,
Qu'avec si grand travail tu as si bien dressée,
Aime un sot maintenant! Ce dépit me serait
Plus grief[1] que les tourments que Pluton me ferait.

Or, adieu, je m'en vais aux rives amoureuses,
Compagnon du troupeau des âmes bienheureuses.
Dessous la grand'forêt des myrtes ombrageux[2],
Que l'orage cruel ni les vents outrageux
N'effeuillent tous les ans; où sans cesse soupire
Par les vermeilles fleurs le gracieux Zéphyre.
Là, portant sur le chef des roses en tout temps,
Et autour de mon col les moissons du printemps,
Couché sous le bocage, à la fraîcheur de l'ombre,
J'irai pour augmenter des amoureux le nombre,
Comme tout assuré que les gentils esprits
Qui jadis m'ont aimé ne m'auront à mépris,
Près d'eux me feront place, et si pense, ma dame,
Qu'ils n'auront point là-bas une plus gentille âme.

Mais las! puisque mon corps, qui t'a si bien aimé,
Sera tantôt sans forme en poudre consumé,
Pour souvenance au moins garde bien ma peinture

[1] *Grief* : pénible; du latin *gravis*.

[2] Devenere locos lætos, et amœna vireta. (Virg., *Æneid.*, VI, [illegible]

Où sont tirés au vif les traits de ma figure :
La voyant, tu pourras de moi te souvenir,
Et souvent près ton sein chèrement la tenir.

Et lui diras : « Peinture, ombre de ce visage
Qui mort et mis en cendre encore me soulage,
Que tu m'es douce et chère, ayant perdu l'espoir,
Si ce n'est par la mort, de jamais te revoir !

« O beau visage feint, feinte tête qui portes
Encor les aiguillons et les flammèches mortes
De ma première ardeur, ton faux m'est gracieux,
Et seulement de toi se repaissent mes yeux. »
Ainsi tu parleras, ayant quelque mémoire
De moi qui vais loger dans une fosse noire,
Et qui rien au tombeau n'emporte avecque moi
Que le doux souvenir que j'emporte de toi.

Tels ou semblables mots d'une bouche mourante
Me disait mon ami : et moi, toute pleurante,
D'un cœur triste et serré rebaisant mille fois
Sa jeune face aimée, ainsi lui répondois :

Mon tout, je ne verrai sitôt finir ta vie,
Que ta vie ne soit de la mienne suivie :
Soit qu'elle aille aux enfers, soit qu'elle aille là-haut,
Mourant je la suivrai : car certes il ne faut
Que la fâcheuse mort en un jour désassemble
Deux corps qui ont vécu si longuement ensemble.
En parfaite concorde et en parfaite amour.

Il faut que nous mourions tous deux en même jour,
Et qu'ensemble courions une même aventure,
Et que soyons couverts de même sépulture.
Sitôt que ta chaleur en froideur se muera,
L'excessive douleur au dedans me tuera :

Ou bien s'elle ne peut, d'un couteau tout sur l'heure
Je percerai mon cœur à celle fin qu'il meure :
Ainsi de même plaie[1] aux ombres s'en iront
L'esprit et la douleur qui mon cœur délieront :
Afin qu'après ta mort, morte je puisse suivre
Toi de qui la beauté m'a fait mourir et vivre.

Cependant de ma bouche errante j'engardais
Que l'âme ne sortît de la sienne, et tardais[2]
L'esprit qui bouillonnait à la lèvre au passage,
Sur son pâle visage appuyant mon visage,
Pressant d'un long baiser sa bouche, à celle fin
Que par un doux baiser j'allongeasse sa fin.

Lui, tirant un soupir, sur ma face il s'incline,
Et son chef lentement tomba sur ma poitrine,
Laissant pendre ses bras, puis il me dit ainsi :
Mon sang, mon cœur, mes yeux, mon amoureux souci,
Tu ne dois déloger de cette vie humaine
Sans le congé de Dieu : pource demeure saine,
Vivante après ma mort, et de ce mortel lieu
Ne bouge, je te pri', sans le vouloir de Dieu.

Je descends le premier où le destin m'envoie
Te préparer là-bas et la place et la voie :
Et si après la mort il reste rien de nous,
Je jure par tes yeux qui me furent si doux,
Que l'oubli ne perdra la chère souvenance
Que j'ai de ton amour ; et toujours ma semblance,
En tous temps, en tous lieux, à toi viendra parler,
Et viendra sans frayeur ton esprit consoler ;
Et si je ne reviens fantôme véritable,
Tu croiras que l'enfer n'est sinon qu'une fable.
Hélas ! il ne l'est pas ! et pource toute nuit

[1] *Plaie :* coup ; du latin *plaga*. [2] *Tardais :* retardais.

En dormant je serai le démon de ton lit :
De jour accompagnant ton corps en toute place,
Comme un petit oiseau j'irai devant ta face,
Je volerai sur toi, te contant les ébats,
Les jeux et les plaisirs que je prendrai là-bas,
Si j'en reçois quelqu'un : mais je ne saurais croire
Qu'on prenne grand plaisir sous une tombe noire.

Finissant ces propos, il devient froid et blanc :
Vomissant de sa bouche un grand ruisseau de sang;
Voilà, dit-il, ma vie en son sang consumée,
Qui t'a depuis six ans si chèrement aimée :
Prends-là, je te la donne. A peine il acheva,
Que l'esprit amoureux sous les myrtes s'en va :
Il tombe en mon giron sans pouls et sans parole,
Et pour[1] son corps aimé ne resta que l'idole.

Qui pourrait raconter l'ennui que je reçus,
Quand dessus mon giron tout froid je l'aperçus!
Mes sanglots au partir ne purent trouver place,
J'arrachai mes cheveux, j'égratignai ma face,
Je baignai de mes pleurs son visage et son sein,
Nommant toujours son nom, et l'appelant en vain.
Après avoir pressé de mes doigts ses paupières,
Et dit dessus son chef les paroles dernières,
Ayant le cœur vaincu de regret et d'ennui,
Soupirant aigrement, je me pâmai sur lui.

Cependant ses amis qui trépassé le virent,
Le tirèrent du lit, et nu l'ensevelirent,
Fors le chef seulement, qui, sans être caché,
Dessus un oreiller fut longuement couché :
Lors les parents du mort de la chambre m'ôtèrent,
Et comme un tronc de bois sur mon lit me portèrent[2]

[1] *Pour* : en place de.

[2] .... Suscipiunt famulæ, collapsaque membra
Marmoreo referunt thalamo, stratisque reponunt.
(Virg., *Æneid.*, IV, 319.)

Mais sitôt que je sus que le corps était seul,
Je retourne en la chambre embrasser le linceul,
Et voyant, ô douleur! la face découverte,
De cent mille poignards mon âme fut ouverte.

O, disais-je, l'honneur des constants amoureux,
Qui es mort, et qui vis entre les bienheureux,
Si vifs nous partissions [1] ensemble nos molestes [2],
Pourquoi n'aurais-je part en tes joies célestes?
Hélas! après ta mort notre sort n'est égal :
Tout seul tu as le bien, et seule j'ai le mal.
Tu es franc de souci, et je suis en misère;
Ton âme est déliée, et je vis prisonnière
De peine et de souci et de regret, de quoi
Je tarde si longtemps sans aller après toi.

O beaux yeux où Vénus tenait sa torche ardente!
O beau front où d'Amour la trousse [3] était pendante,
Et d'où sortaient de feu tant de rais [4] si épais!
O bouche dont les mots m'étaient autant de rêts!
O main qui si longtemps m'as prise et retenue!
O grâce qui du ciel étais ici venue!
Las! vous n'êtes plus rien! et tantôt vous étiez
Le soutien de ma vie, et me réconfortiez!
Car de vous seulement pendait [5] mon assurance,
Et, vous perdant, je perds tout entière espérance.

Las! avant que partir, parles encore à moi,
Dérobe du sommeil tes lumières, et voi
En quelle passion tu m'as ici laissée,
Qui meurs de cent trépas pour n'être trépassée.

Or adieu, cher ami, d'un éternel adieu:

[1] *Partissions* : partagions.
[2] *Molestes* : chagrins; du latin *molestiæ*.
[3] *La trousse* : le carquois.
[4] *Rais* : rayons.
[5] *Pendait* : dependait.

Prends de moi ce baiser, et le garde au milieu
Des ondes d'Achéron, et, malgré Proserpine,
Que toujours mon haleine échauffe ta poitrine.

Je n'avois achevé qu'il fut mis au cercueil :
Les torches qui flamboient et la pompe du deuil
L'attendaient en la rue, où, couché dans sa bière,
On le mena passer l'infernale rivière.

Je le suivis de loin tant que purent mes yeux,
Nommant la mort cruelle et les astres des cieux,
Astres fiers et cruels, qui m'avaient condamnée
Si malheureusement avant que d'être née,
A me ronger le cœur, sans repos ni séjour,
Pour être trop fidèle aux embûches d'amour.
Or ma douleur n'est point par le temps divertie,
Et neuf mois sont passez que je n'étais sortie
Du logis pour chercher quelque plaisir nouveau,
Sinon hier au soir, que tu me vis sur l'eau :
Car je ne veux trouver médecin secourable,
Chérissant mon ennui comme chose incurable.

Ainsi toute pâmée et grosse de douleur,
Tu me fis par l'oreille entendre ton malheur ;
Quand je te répondis : Il n'est roche si dure,
Qui molle [1] ne pleurât d'une telle aventure,
Et tout ce que l'Afrique allaite de férin [2],
Et le vieillard Protée en son troupeau marin.
J'ai le corps tout débile et l'âme toute molle,
Qui me bat la poitrine au son de ta parole.

J'ai les sens éblouis, j'ai le cœur éperdu
D'amour et de pitié de t'avoir entendu
Aimer l'ombre d'un mort : car c'est chose bien rare
De voir amitié telle en un temps si barbare.

[1] *Molle* : attendrie. [2] *Férin* : sauvage ; du latin *ferinus*.

Toutefois en ton mal il faut trouver confort;
Il faut prendre un vivant en la place d'un mort :
Le mort est inutile à te faire service,
Le vivant pour aimer est duisant et propice,
Qui sent, qui oit, qui voit, et qui peut discourir,
Et qui peut comme l'autre en te servant mourir :
Car un homme n'aurait ni cœur, ni sang, ni âme,
S'il ne voulait mourir pour si gentille dame.
Tu es encore jeune en la fleur de tes ans :
Use donc de l'amour et de ses dons plaisans,
Et ne souffre qu'en vain l'avril de ta jeunesse,
Au milieu de son cours, se ride de vieillesse.

Nos ans, sans retourner, s'envolent comme un trait,
Et ne nous laissent rien sinon que le regret,
Qui nous ronge le cœur, de n'avoir osé prendre
Les jeux et les plaisirs de la jeunesse tendre.
Ma dame, croyez-moi, ce n'est pas la raison
Par un fol jugement de trahir la saison
Dont ton premier avril enjouvence [1] ta face :
Et pource en ton amour donne-moi quelque place.
Quand celui qui là-bas durement est couché
Entendra nos amours, il n'en sera fâché :
Car s'il faisait au monde encor sa demeurance,
Il me ferait peut-être honneur et révérence;
Puis, suivant son vouloir, tu lui feras plaisir
De n'avoir en sa place un sot voulu choisir.

J'achevais de parler lorsque la nuit ombreuse
Me fit prendre congé de ta main amoureuse :
J'allai trouver le lit où sans avoir repos
Me revenaient toujours ton mort et tes propos,

[1] *Enjouvence* : embellit de jeunesse; mot perdu que la poésie doit regretter.

Comme ayant dans le cœur du trait d'amour empreinte
Ta beauté, ton discours, tes larmes et ta plainte.

V.

Celui devait mourir de l'éclat du tonnerre,
Qui premier découvrit les mines de la terre,
Qui bêcha ses boyaux, et hors de ses rognons [1]
Tira l'argent et l'or, deux méchants compagnons.

Il ne fut pas content de les tourner en lames,
De les battre au marteau, les affiner aux flammes,
Les mettre en la coupelle et les refondre, afin
Que l'or ne fût qu'esprit et qu'il devînt plus fin :
Mais il les déguisa de cent sortes nouvelles,
Découpés par morceaux et par ténues [2] rouelles [3],
Et furent ces morceaux en écus transformés,
Ennoblis du portrait des grands princes armés,
Tenant droite l'épée ou portant sur la tête
Un rameau de laurier, signe de leur conquête,
Ou gravés d'une croix, dont la sainte vertu
Par sa force a toujours le monde combattu.

Même les puissants dieux, qui n'ont point indigence
Des biens qui sont acquis par notre diligence,
Voyant l'or si luisant, en firent honorer
Leurs images pompeux et leurs temples dorer.
Justice en fit jaunir sa balance sacrée,
Tant de ce saint métal la splendeur lui agrée !

Les hommes forcenés enragèrent après :
Ils vendirent leur foi pour l'amasser épais,
Pour captif l'enfouir en des fosses cavées [4],

[1] *Rognons* : entrailles.
[2] *Ténues* : fines ; du latin *tenues*.
[3] *Rouelles* : tranches rondes.
[4] *Cavées* : creuses.

Ou pour le faire battre en vaisselles gravées,
Afin que la viande en un plat jaunissant
Allât des conviés les yeux éblouissant;
Et leur buffet chargé de riche orfévrerie
Fît un jour de la nuit par telle piperie [1].

Ils ont étreint leur col de grosses chaînes d'or,
Ils ont fait des anneaux à leurs doigts, et encor
Des carcans à leurs bras, signe que leur franchise
Est serve de richesse, et que l'or la tient prise.

Ils furent si déçus qu'ils ne connurent pas
Que ce métal était cause de leur trépas.

Par lui sortit au jour la discorde enragée,
Par lui se renversa mainte ville assiégée,
Par lui vint le procès, les guerres et le fer,
Et tout ce qui habite au portique d'enfer.
Lui seul borna les champs : par lui le propre frère
N'est pas frère au besoin, ni le père n'est père :
Par lui la foi se fausse, et mille maux divers
Par lui se sont campés en ce grand univers,
Qui de toute bonté les terres désolèrent [2] :
Puis Justice et Vergogne [3] au ciel s'en revolèrent [4].

Les hauts pins qui avaient si longuement été,
Sur la cime des monts, plantés en liberté,
Sentirent la cognée, et, tournés en navire,
Voguèrent aux deux bords où le soleil se vire [4],
Passèrent sans frayeur les ondes de la mer,
Virent Scylle et Charybde âprement écumer,
Conduits d'un matelot, dont la mordante envie
D'amasser des trésors baille aux ondes sa vie,
Afin de rapporter des pays étrangers

[1] *Piperie* : tromperie.
[2] *Désolèrent* : dépeuplèrent.
[3] *Vergogne* : pudeur, honte.
[4] Voir HESIODE, *Travaux et jou*. v. 197.
[5] *Se vire* : se tourne.

Des lingots recherchés par cent mille dangers.

O bien heureux le siècle où le peuple sauvage
Vivait par les forêts de gland et de fruitage[1] !
Qui, sans charger sa main d'écuelle ou de vaisseau[2],
De la bouche tirait les ondes d'un ruisseau :
Qui les antres avait pour maison tapissées,
Et pour robe l'habit des brebis hérissées !
Le velours n'avait lieu, la soie ni le lin,
Ni le drap enivré des eaux du Gobelin[3].

Les marchés n'étaient point : ni les peaux des oveilles[4]
Ne servaient aux contrats : les paisibles oreilles
N'entendaient la trompette : ains la tranquillité,
La foi, la prud'hommie, amour et charité
Régnaient aux cœurs humains, qui gardaient la loi sainte
De nature et de Dieu, sans force ni contrainte :
L'ardente ambition ne les tourmentait pas :
Ils ne connaissaient point ni écus ni ducats,
Nobles ni angelots, ni ces portugaloises[5]
Qui sèment dans les cœurs des hommes tant de noises.

Certes Dieu qui tout peut, devait, sage Baillon,
Faire que les rochers[6] servissent de billon,
Et les feuilles des bois qui tombent par la voie,
Se prissent en paiement ainsi que la monnoie :
Chacun, à chaque pas, sans peine ni sans soin,
Eût trouvé par les champs secours à son besoin,
Sans mendier cet or qui ne nous veut attendre,
Mais tant plus est suivi et moins se laisse prendre,
Volant comme un oiseau, ou comme un trait poussé
Par la courbe roideur d'un arc bien enfoncé.

[1] *Fruitage* : fruits.
[2] *Vaisseau* : vase.
[3] La Bievre, dont les eaux servent à la fabrique de tapis des Gobelins.
[4] *Oveilles* : brebis ; du latin *oves*.
[5] *Nobles*, *angelots*, *portugaloises* : sortes de monnaies.
[6] Les pierres.

Or quant à moi, Baillon, ce métal je déteste,
Je l'abhorre et le fuis et le hais comme peste,
Et certes à bon droit : car j'ai toujours par lui,
En forçant ma nature, enduré trop d'ennui.
Pour le penser gagner j'ai courtisé les princes,
Et les grands gouverneurs des royales provinces;
J'ai sué, travaillé, écrit et composé,
Quatre heures en la nuit à peine ai reposé,
Je me suis tourmenté sans nulle récompense :
Car envers mes labeurs trop ingrate est la France.

Mais puisque ce métal, cet or si glorieux
Est ores le vainqueur de tous victorieux,
Et que le cours du temps la puissance lui donne
D'invaincu commander à chacune personne;
Et qu'on ne vit tant d'air, ni d'eau, ni de soleil,
Que par l'or qui ne trouve un métal son pareil :
Encor que je l'abjure, et l'abhorre, et le fuie,
Si est-ce toutefois qu'à ce coup je le prie
De passer par tes mains, pour s'en venir loger
Chez moi qui le tiendrai comme un hôte étranger,
Sans trop le caresser, car je ne fais pas compte
D'un homme, fût-il roi, quand l'argent le surmonte ;
Il en faut seulement pour la nécessité,
Et pour nous secourir en notre adversité :
Le reste est superflu, qui ne sert qu'à nous faire
Ou proie des larrons, ou fable du vulgaire.

VI.

A HURAULT, SIEUR DE LA PITARDIÈRE.

Voici le temps, Hurault, qui joyeux nous convie
Par l'amour, par le vin, d'ébattre notre vie.

L'an reprend sa jeunesse, et nous montre comment
Il faut ainsi que lui rajeunir doucement.
Ne vois-tu pas, Hurault, ces jeunes arondelles [1],
Ces pigeons trémoussant et du bec et des ailes,
Se baiser goulument, et de nuit et de jour
Sur le haut d'une tour se soulager d'amour?

Ne vois-tu pas comment ces vignes enlacées
Serrent des grands ormeaux les branches embrassées?
Regarde ce bocage, et vois d'une autre part
Les bras longs et tortus du lierre grimpart,
En serpent se virer à l'entour de l'écorce
De ce chêne aux longs bras, et le baiser à force?
N'ois-tu le rossignol, chantre Cécropien,
Qui se plaint toute nuit du forfait ancien
Du malheureux Térée, et d'une langue habile
Gringoter [2] par les bois la mort de son Ityle (*)?
Il reprend, il retient, il recoupe le son,
Tantôt haut, tantôt bas, de sa longue chanson,
Apprise sans nul maître, et d'une forte haleine
Raconte de sa sœur les larmes et la peine.

Ne vois-tu d'autre part les nymphes en ces prés
Émaillés, peinturés, verdurés, diaprés,
D'un pouce délicat moissonner les fleurettes
Qui devaient être proie aux gentilles avettes [3],
Lesquelles en volant de sillons en sillons,
De jardins en jardins avec les papillons,
A petits branles d'aile [4] amassent, ménagères,
Des printanières fleurs les odeurs passagères?

[1] *Arondelles :* hirondelles.
[2] *Gringoter :* murmurer.
[3] *Avettes :* abeilles.
[4] En agitant doucement leurs ailes.

(*) Allusion à la fable de Philomèle. OVIDE, *Met.*, VI, 412.

Cela nous admonète [1] en ces mois si plaisans
De ne frauder en rien l'usufruit de nos ans;
Voici la mort qui vient, la vieille rechignée,
D'une suite de maux toujours accompagnée.
Il faut en dépit d'elle empoigner le plaisir,
Non en ce mois de mai, où l'âge et le loisir
Réveillent notre sang qui jeunement bouillonne,
Et aux plaisirs mignards tous nos sens aiguillonne;

Mais lorsque soixante ans nous viendront renfermer,
Il faut le triquetrac et les cartes aimer,
Sans se laisser dompter à la rigueur de l'âge,
Qui nous fera là-bas faire un si long voyage,
D'où plus on ne revient, au moins comme l'on dit :
Si Catulle a menti, ma faute est à crédit [2].

Tu prends, je le sais bien, le conseil pour toi-même
Que tu m'as ordonné : tu n'as point le teint blême,
Ni le front renfrogné : et pense qu'à te voir
Tu es un gaillard homme et prompt à t'émouvoir,
Quand tu as près de toi quelque gentille dame,
Dont la jeune beauté te fait réjouir l'âme :
Puis tu sers Apollon qui t'échauffe le sein,
Et le père Bacchus ne te vient à dédain.

Je t'en ressemble mieux : car en ma fantaisie
N'entra jamais ni dol, ni fard, n'hypocrisie.
Je courtise Bacchus, Érycine [3], Apollon :
Les trois piquent mon cœur d'un poignant aiguillon.
Je les prends sobrement : si je faux [4] d'aventure,
La faute n'est pas mienne, elle vient de nature.

[1] *Admonète :* avertit; du latin *admonere.*

[2] On ne m'en doit pas accuser.

[3] *Érycine :* Vénus, adorée sur le mont Éryx en Sicile.

[4] *Si je faux :* si je me trompe.

VII.

. . . .

O Dieux! j'aimerais mieux, si j'étais roi d'Asie,
Que la guerre m'ôtât mon sceptre que m'amie [1].
L'homme vit aisément en ce mortel séjour
Sans avoir un royaume, et non pas sans amour :
Amour qui est la vie et des dieux et des hommes.
Que sert d'amonceler les trésors à grand'sommes,
Être prince, être roi, sans prendre le doux fruit
D'une jeune maîtresse en ses bras toute nuit?
Ah! le jour et la nuit viennent pleins de tristesse
A celui, fût-il dieu, qui languit sans maîtresse.
Las! si quelque voleur ou pirate de mer,
Faisant en ce pays ses galères ramer,
M'avait ôté la mienne, ou quelque étrange [2] prince,
Patience forcée il faudrait que je prinse,
Et ne me chaudrait point [3] de pleurer sur le bord,
Faisant malgré moi place à la rigueur du sort :
Voyant flotter la nef, j'accuserais fortune,
Qui me serait peut-être avec mille commune :
Mais un parent me l'ôte, ô fière cruauté!
Jamais entre parents n'habita loyauté!

. . . .

Mon Dieu! que sert d'aimer à la cour ces princesses?
Jamais telle grandeur n'apporte que tristesses,
Que noises, que débats : il faut aller de nuit,
Il faut craindre un mari, toute chose leur nuit;
Puis pour leur récompense ils ne reçoivent d'elles

[1] *Voy.* Molière, *Misanthrope*, act. I, sc. 2 :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie.....

[2] *Étrange :* étranger.

[3] Je ne me ferais point faute.

Que le même plaisir des simples damoiselles.
Ils n'ont pas le tetin ni l'embonpoint meilleur,
Ni les cheveux plus beaux, ni plus belle couleur,
Ni quand on vient au point, les grâces plus friandes.

Il n'est, ce disent-ils, que d'aimer choses grandes,
Que d'aimer en grand lieu. Périsse la grandeur
Qui toujours s'accompagne et de crainte et de peur!
Le jeune Dorillas en donne expérience,
Qui pour aimer trop haut n'eut jamais patience,
Malheureux de son heur. Périsse la grandeur
Qui toujours s'accompagne et de crainte et de peur!

Tu diras au contraire : Une riche princesse
Est pleine de faveurs, d'honneurs et de richesse,
De pages, d'estafiers. Ah! quand on vient au bien
Du plaisir amoureux, la suite ne vaut rien:
Il se faut cacher d'elle : en cela l'abondance
De trop de serviteurs porte grande nuisance.
Ou, quand on aime bas, jamais on n'est épris,
Comme étant seule à seul, de crainte d'être pris,
Ou bien s'on est surpris, ce n'est que moquerie,
Qui n'apporte à l'amant querelle ni furie.

Quant à moi, bassement je veux toujours aimer,
Et ne veux champion pour les dames m'armer,
Sans grande occasion : toute amour outragée,
Hôtesse d'un bon cœur, désire être vengée.

Avant qu'être amoureux, louer je ne pouvois,
Comme simple au métier, la guerre de deux rois,
Pâris et Ménélas, qui troublèrent l'Asie
Et l'Europe en faveur d'une si belle amie.
Or, Ménélas fit bien de la redemander
Par armes, et Pâris par armes la garder :
Car le tendre butin d'une si chère proie

Valait bien un combat de dix ans devant Troie.
Je les absous du fait; je serais bien content
La demander dix ans, et la garder autant.

Achille, ne déplaise à ton poëte Homère,
Il t'a fait un grand tort! car après ta colère
Jeunement irritée encontre Agamemnon,
Il t'a fait appointer [1] pour ton mort compagnon.
Tu ne devais superbe entrer en telle rage,
Ou tu devais garder plus longtemps ton courage.
O le brave amoureux! des chevaux vites-pieds,
Des femmes, des talents, des cités, des trépieds,
Te firent oublier ton ire généreuse,
Qu'à bon droit tu conçus pour ta belle amoureuse!
Tu devais, courroucé, sans te fléchir après,
Brûler ou voir brûler les navires des Grecs.
Mais qui aurait, dis-moi, de te louer envie,
Quand tu as plus aimé ton ami que t'amie?
As-tu daigné, cocu, embrasser Briséis,
Après qu'Agamemnon tes plaisirs a trahis,
Honnissant tes amours? et quoi qu'il jurât d'elle,
Tu ne devois penser qu'il la rendît pucelle,
Elle jeune et lui jeune, après avoir été
Couchés en même lit la longueur d'un été.
Ah! tes gestes sont beaux : mais ton amour légère
Déshonore tes faits, et le roman d'Homère.

Quant à moi, ni talents, ni femme, ni cité,
Ne sauroient apaiser mon courroux dépité,
Que je ne porte au cœur une haineuse flamme
Contre ce faux parent qui m'a ravi mon âme.

[1] *Appointer* : accorder. [2] *Honnissant* : déshonorant.

VIII.

A ROBERT DE LA HAYE,

MAITRE DES REQUÊTES DE LA REINE DE NAVARRE.

Si j'étais à renaître au ventre de ma mère,
Ayant, comme j'ai fait, pratiqué la misère
De cette pauvre vie, et les maux journaliers
Qui sont des cœurs humains compagnons familiers,
Et que la Parque dure, en filant, me vînt dire :
Lequel veux-tu, Ronsard, des animaux élire
Pour vivre à ton plaisir? Certes j'aimerais mieux
Revivre en un oiseau, et voler par les cieux,
Tout plein de liberté; avoir un beau plumage,
Bigarré de couleurs, et chanter mon ramage,
De taillis en taillis, de buissons en buissons,
Et aux nymphes des bois apprendre mes chansons,
Et de mon bec cornu [1] parmi les champs me paître,
Que par deux fois un homme en ce monde renaître.

J'aimerais mieux vêtir [2] un poisson écaillé,
Et fendre de Thétys le séjour émaillé
De bleu mêlé de pers [3], et du pli de l'échine
Flotter de vague en vague au gré de la marine :
Puis, au plus chaud du jour, sortant du fond des eaux,
Paresseux, me ranger aux monstrueux troupeaux
Du vieux berger Protée, et dormir sur le sable,
Que me voir derechef un homme misérable.

J'aimerais mieux renaître en un cerf bocager,
Portant un arbre au front, ayant le corps léger
Et les ergots fourchus, et seul et solitaire

[1] *Cornu* : dur comme la corne.
[2] *Vêtir* : être sous la forme de.
[3] *Pers* : bleu foncé; quelquefois, comme ici, vert de mer.

Faire auprès de ma biche ès buissons mon repaire,
Sauter parmi les fleurs, errer à mon plaisir,
Et me laisser conduire à mon premier désir,
Et la fraîcheur des bois et des fontaines suivre,
Que me voir derechef en un homme revivre.

De tous les animaux le plus lourd animal
C'est l'homme [1], et le sujet d'infortune et de mal,
Qui endure en vivant la peine que Tantale
Là-bas endure mort dedans l'onde infernale,
Et celle de Sisyphe et celle d'Ixion [2].
Vif, son enfer il porte, ou par ambition,
Ou par crainte de mort, qui toujours le tourmente,
Et plus un mal finit, et plus l'autre s'augmente.

Toutefois, à l'ouïr discrètement parler,
Vous diriez que sa gloire au ciel s'en doit voler,
Tant il fait en parlant de la bête entendue,
Ignorant que les dieux lui ont trop cher vendue
Notre pauvre raison, qui malheureux le fait,
D'autant que parsus [3] tous il s'estime parfait.

Cette pauvre raison le conduit à la guerre,
Et dedans du sapin [4] lui fait tourner la terre [5],
A la merci du vent, et si lui fait encor,
Pour extrême malheur, chercher les mines d'or :
Ou le fait gouverneur des royales provinces,
Et qui pis est le mène au service des princes ;
Lui apprend les métiers dont il n'avait besoin,
Et comme d'un poinçon l'aiguillonne de soin [6] :
Et pour trop raisonner, misérable il demeure,
Sans se pouvoir garder qu'à la fin il ne meure.

[1] Ce passage a peut-être inspiré les vers de Boileau dans le début de la satire VIII, *sur l'Homme*.

[2] Voir Lucrèce, *de Nat. rerum*, III, 991.

[3] *Parsus* : par dessus.

[4] *Dedans du sapin* : sur un vaisseau.

[5] *Tourner* : faire le tour de...

[6] *Soin* : souci.

Au contraire les cerfs qui n'ont point de raison,
Les poissons, les oiseaux, sont, sans comparaison,
Trop plus heureux que nous, qui, sans soin et sans peine,
Errent de tous côtés où le plaisir les mène :
Ils boivent de l'eau claire, et se paissent du fruit
Que la terre sans art d'elle-même a produit.

Que sert, dit Salomon, toutes choses entendre,
Rechercher la nature, et la vouloir comprendre,
Mourir dessus un livre, et vouloir tout savoir,
Vouloir parler de tout, et toutes choses voir,
Et vouloir notre esprit par étude contraindre
A monter jusqu'au ciel où il ne peut atteindre?
Tout n'est que vanité et pure vanité :
Tel désir est bourreau de notre humanité.
Car si nous connaissions notre pauvre nature,
Et que nous sommes faits d'une matière impure,
Et même que le ciel se montre ami plus doux,
Et père plus bénin aux animaux qu'à nous,
Qui pleurons en naissant, et qui par le supplice
D'être au berceau liés (comme si ce fût vice
De sortir hors du ventre) à vivre commençons,
Et toujours en tourments la vie nous passons [1];
Las! si nous connaissions que nous n'avons point d'ailes,
Pour voler au séjour des choses supernelles [2],
Nous ne serions jamais soigneux, ni curieux
D'apprendre les secrets éloignés de nos yeux :
Ains, contents de la terre et des traces humaines,
Vivrions sans affecter [3] les choses si hautaines!
Mais que saurait voir l'homme au monde de nouveau?

[1] Imité de Pline l'ancien, VII : « Hominem tantum nudum, et in nuda humo, natali die abjicit ad vagitum statim et ploratum... animal ceteris imperaturum... a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natum est. »

[2] *Supernelles* : au-dessus de la terre.

[3] *Affecter* : prétendre à...

C'est toujours même hiver et même renouveau,
Même été, même automne, et les mêmes années
Sont toujours pas à pas par ordre retournées[1].

Ce soleil qui reluit, lui-même reluisait
Quand le bon Josué son peuple conduisait;
Et notre lune aussi, c'était la lune même
Qui luisait à Noé : et la voûte suprême
Du ciel qui tout contient, c'est cette même-là
Où sur le char flambant Hélie s'envola.

Ce qui est a été, et cela qui doit être
De ce qui s'est passé doit recevoir son être;
Le fait sera défait et puis sera refait,
Et puis étant refait se verra redéfait :
Bref, ce n'est qu'inconstance et que pure mensonge
De notre pauvre vie, ainçois[2] de notre songe.
L'homme n'est que misère, et doit mourir exprès,
Afin que par sa mort un autre vive après :
L'un meurt, l'autre revit, et toujours la naissance
Par la corruption engendre une autre essence.

Mais tout ainsi, La Haye, honneur de notre temps,
Qu'entre les animaux par les champs habitants
S'en trouvent quelques-uns qui en prudence valent
Plus que leurs compagnons, et les hommes égalent
De sagesse et d'esprit, souventes fois aussi,
Entre cent millions d'hommes qui sont ici,
S'en trouve quelques-uns, qui dans leurs cœurs assemblent
Tant de rares vertus qu'aux grands dieux ils ressemblent.
Comme toi bien appris, bien sage et bien discret,
Qui m'as diminué bien souvent le regret
De vivre trop ici : car quand un soin me fâche,
Je me découvre à toi, et mon cœur je te lâche[3].

[1] Voir Lucrèce, *de Rerum natura*, III, v. 957.

[2] *Ainçois* : ou plutôt.

[3] *Je te lâche* : je t'abandonne.

Lors de mes passions, desquelles je me deuls [1],
Tu gouvernes la bride, et je vais où tu veux;
Tout ainsi qu'il advient quand une tourbe émue
Qui deçà, qui delà mutine se remue,
De courroux forcenée, et d'un bras furieux
Cailloux, flammes et dards fait voler jusqu'aux cieux :
Si de fortune alors un grave personnage
Survient en telle émeute, elle abat son courage,
Et d'oreille dressée écoute et se tient coi,
Voyant ce sage front paraître devant soi,
Qui doucement la tance, et d'un gracieux dire
Flatte son cœur félon et tempère son ire [2].

Ainsi, lors que mon sens [3], de ma raison vainqueur,
De mille passions me tourmente le cœur,
Tu lui serres le frein, corriges son audace,
Abaisses sa fureur et le tiens en sa place :
Puis, me parlant de Dieu, tu m'enlèves l'esprit
A connaître par foi que c'est que Jésus-Christ,
Et comme par sa mort de la mort nous délivre,
Et par son sang nous fait éternellement vivre.
En ce point, de ta voix plus douce que le miel
Tu me ravis du corps et m'emportes au ciel;
Tu romps mes passions, et seul me fais connaître
Que rien plus saint que l'homme au monde ne peut naître.

[1] *Je me deuls :* je me plains; du latin *dolere*.

[2] Virgile, *Ænéide*, I, 148

[3] *Mon sens :* pour mes sens.

IX (*).

Je veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point
D'où, ni qui est celui que les Muses ont joint
D'un nœud si ferme à toi, afin que des années

(*) Voir Vie de Ronsard, p. 4.

nos neveux futurs les courses retournées
: cèlent que Belleau et Ronsard n'étaient qu'un,
que tous deux avaient un même cœur commun.

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
ıs bas que la Hongrie, en une froide part,
t un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
che d'or et de gens, de villes et de terre.
ı de ses fils puînés, ardent de voir la guerre,
ı camp d'autres puînés assembla hasardeux,
, quittant son pays, fait capitaine d'eux,
aversa la Hongrie et la basse Allemagne,
aversa la Bourgogne et la grasse Champagne,
, hardi, vint servir Philippe de Valois,
i pour lors avait guerre encontre les Anglois.

Il s'employa si bien au service de France,
e le roi lui donna des biens à suffisance,
r les rives du Loir : puis du tout oubliant
ères, père et pays, François se mariant,
gendra les aïeux dont est sorti le père
r qui premier je vis cette belle lumière.

Mon père de Henri gouverna la maison,
s du grand roi François, lorsqu'il fut en prison,
rvant de sûr otage à son père en Espagne[1] :
ıt-il pas qu'un servant son seigneur accompagne,
èle à sa fortune, et qu'en adversité
i soit autant loyal qu'en la félicité ?

Du côté maternel j'ai tiré mon lignage
ceux de la Trémouille et de ceux du Bouchage[2],
de ceux de Rouaux[3], et de ceux de Chaudriers

[1] Par suite du traité de Madrid, 1525.
[2] La maison du Bouchage, alliée à de Joyeuse.
[3] *Rouaux* : d'où était ce grand guerrier, Joachim Rouaut, maréchal de France sous Charles VII.

Qui furent en leurs temps si vertueux guerriers,
Que leur noble vertu, que Mars rend éternelle,
Reprit sur les Anglais les murs de la Rochelle,
Où l'un de mes aïeux fut si preux qu'aujourd'hui
Une rue, à son los [1], porte le nom de lui.

Mais s'il te plaît avoir autant de connaissance
(Comme de mes aïeux) du jour de ma naissance,
Mon Belleau, sans mentir, je dirai vérité
Et de l'an et du jour de ma nativité.

L'an que le roi François fut pris devant Pavie,
Le jour d'un samedi, Dieu me prêta la vie [2],
L'onzième de septembre, et presque je me vi
Tout aussitôt que né de la Parque ravi.

Je ne fus le premier des enfans de mon père,
Cinq devant ma naissance en enfanta ma mère :
Deux sont morts au berceau, aux trois vivants en rien
Semblable je ne suis, ni de mœurs, ni de bien.

Sitôt que j'eus neuf ans, au collége on me mène :
Je mis tant seulement un demi-an de peine
D'apprendre les leçons du régent de Vailly ;
Puis sans rien profiter, du collége sailli [3],
Je vins en Avignon, où la puissante armée
Du roi François était fièrement animée
Contre Charles d'Autriche, et là, je fus donné
Page au duc d'Orléans : après je fus mené,
Suivant le roi d'Écosse, en l'Écossaise terre,
Où trente mois je fus, et six en Angleterre.

A mon retour, ce duc pour page me reprint;
Longtemps à l'écurie [4] en repos ne me tint

[1] *Los* : louange.

[2] Ronsard naquit en 1524.

[3] *Sailli* : sorti. *Au saillir de mon enfance*. Mém. de Commines, l. I, éd. [illegible]

[4] *A l'écurie* : comme un [illegible] oisif.

ı'il ne me renvoyât en Flandres et Zélande,
depuis en Écosse, où la tempête grande
ecques Lassigni cuida [1] faire toucher,
ussée aux bords anglais, ma nef contre un rocher.

Plus de trois jours entiers dura cette tempête
'eau, de grêle et d'éclairs nous menaçant la tête :
la fin, arrivés sans nul danger au port,
a nef en cent morceaux se rompt contre le bord,
ous laissant sur la rade, et point n'y eut de perte,
non elle qui fut des flots salés couverte,
t le bagage épars que le vent secouait,
t qui servait flottant aux ondes de jouet.
'Ecosse retourné, je fus mis hors de page;
t à peine seize ans avaient borné mon âge,
ue l'an cinq cent quarante, avec Baïf je vins
n la haute Allemagne, où dessous lui j'apprins [2]
ombien peut la vertu : après, la maladie,
'ar ne sais quel destin, me vint boucher l'ouïe,
t dure m'accabla d'assommement si lourd,
u'encores aujourd'hui j'en reste demi-sourd.
'an d'après, en avril, Amour me fit surprendre,
uivant la cour à Blois, des beaux yeux de Cassandre.
oit le nom faux ou vrai, jamais le temps vainqueur
'effacera le nom du marbre de mon cœur.

Convoiteux de savoir, disciple je vins être
)e Daurat, à Paris, qui sept ans fut mon maître,
n grec et en latin : chez lui premièrement
Votre ferme amitié prit son commencement,
aquelle dans mon âme à tout jamais, et celle
)e notre ami Baïf, sera perpétuelle.

[1] *Cuida* : pensa. [2] *J'apprins* : j'appris.

X.

Comme un guerrier refroidi de prouesse,
Qui a perdu sa peine et sa jeunesse,
Voire son sang, le témoin de sa foi,
Suivant le camp d'un seigneur et d'un roi,
Après qu'il voit que son prince et son maître
Ne veut, ingrat, son labeur reconnaître,
En barbe blanche et en cheveul[1] grison,
Seul se retire à part en sa maison,
Et là, pensant en l'honneur qu'il mérite,
Se passionne, et s'enfle, et se dépite :
Croisant les bras, et regardant les cieux,
Jure, proteste et atteste les dieux
De ne vêtir jamais en nulle place,
Pour guerroyer, ni armet ni cuirasse :
Mais quand il oit[2] le tambourin sonner,
Chaud de la guerre, il y veut retourner,
Et sans respect de serment ni d'injure,
Prend son harnois, et suit son aventure.

Je suis ainsi : car, ayant fait séjour
Longtemps en vain sous la charge d'Amour,
Ayant porté longuement son enseigne,
Tenu sous lui l'amoureuse campaigne,
Reçu sa solde, et longtemps travaillé,
Couru, cherché, assailli, bataillé,
Enflé de gloire et de persévérance,
Ce fier tyran, pour toute récompense
De mon service et de ma loyauté,
M'a outragé d'extrême cruauté :
Si que[3], dépit[4] contre si méchant maître,

[1] *Cheveul* : chevelure.
[2] *Il oit* : il entend.
[3] *Si que* : si bien que.
[4] *Dépit* : dépité.

Je fis serment de ne vouloir plus être
Son serviteur, comme j'avais été,
Et n'engager jamais ma liberté :
Mais mon serment s'envola dans la nue :
Serment d'amant jamais ne continue.

Car aussitôt que j'aperçus vos yeux,
Yeux, je me trompe, ains deux astres des cieux,
Et vos cheveux, mes liens, dont le moindre
Pourrait un Scythe en servage contraindre,
Et quand j'ouïs votre parler qui fait
Foi que l'esprit est divin et parfait,
Lors j'oubliai mes serments et mes peines.

Un soufre ardent s'éprit[1] dedans mes veines,
Par vos rayons, lequel se fit vainqueur
De ma raison, et m'alluma le cœur
Du haut désir de consacrer ma vie
A vous que j'ai pour maîtresse suivie,
Maîtresse non, mais déesse, qui tient
Si bien mon cœur que plus ne m'en souvient.

Je sais combien cette heureuse naissance
Qui vous honore est haute de puissance :
Je connais trop (et de là vient mon mal)
Qu'à votre sang le mien n'est pas égal,
Et si vois bien que j'ai taille trop basse
Pour devancer l'homme qui me surpasse :
Et, le voyant, je suis désespéré
De parvenir au bien tant désiré,
S'il ne vous plaît abaisser la victoire[2],
Et m'estimer digne de votre gloire :
Car autrement sans à vous m'appeler,
En si haut lieu je ne saurais aller.

[1] *S'éprit* : s'alluma.

[2] La rendre plus facile.

Souffrez, maîtresse, au moins que je vous aime
Plus que mon cœur, que mes yeux, que moi-même,
Et permettez que je puisse honorer
Votre beauté, qu'on devrait adorer :
Tant l'abondante et prodigue nature,
Pour vous orner sur toute créature,
A dépouillé tous les cieux, et a fait
En vous, madame, un chef-d'œuvre parfait.

Encore l'homme élève la paupière
Vers le soleil, et vit de sa lumière,
Bien que le trait de ses feux radieux,
En le voyant, lui aveuglent les yeux;
Ainsi souffrez qu'à mon dam [1] je vous voie,
Et que l'auteur de mon malheur je soie,
Puisqu'il me plaît de mourir, regardant
Votre bel œil si clair et si ardent.

Au temps passé, les déesses plus grandes,
Quittant des Dieux les immortelles bandes,
Ont bien choisi çà bas [2] pour serviteurs
Non pas des rois, mais de simples pasteurs,
Et Jupiter, plein d'amoureuses flammes,
Laissant Junon, a bien aimé nos femmes :
Car volontiers Amour et Majesté
En même lieu compagnons ont été :

Si vous étiez en l'amour bien apprise,
Vous ne seriez d'un grand seigneur éprise :
Toujours l'amour d'un prince nous déçoit,
Dont tout le peuple à la fin s'aperçoit,
Comme d'un feu qui brûle une campagne :
Car la raison sa fureur n'accompagne.

Mais quand amour vient allumer le cœur

[1] *A mon dam* : à ma perte. [2] *Çà bas* : ici-bas.

D'un gentilhomme, en servant, il est seur,
Obéissant et craignant de déplaire,
Et ne commet son plaisir au vulgaire :
Ains au rebours, afin qu'il ne soit veu,
Cache sa plaie et recèle son feu,
Le nourrissant d'une douce pensée,
Sans que sa dame en soit point offensée,
Comme je fais : par la discrétion
Je veux aimer, non par ambition
De m'élever, pour plus haut entreprendre,
Mais sagement : aussi tant plus la cendre,
Cache l'ardeur qui nous brûle au dedans,
Plus du brasier les charbons sont ardents,

En cependant votre orgueil qui me lime,
Ne doit trouver mauvais si je l'estime,
Si je vous prise, et si, vous adorant,
Je vais pour vous si doucement mourant :
Car Dieu cent fois plus grand que vous encore,
N'est pas marri[1] que le peuple l'adore.

X (*).

Quiconque aura premier la main embesognée[2]
A te couper, forêt, d'une dure cognée,
Qu'il puisse s'enferrer de son propre bâton,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichthon,
Qui coupa de Cérès le chêne vénérable,
Et qui, gourmand de tout, de tout insatiable,
Les bœufs et les moutons de sa mère égorgea,
Puis, pressé de la faim, soi-même se mangea :
Ainsi puisse engloutir ses rentes et sa terre,
Et se dévore après par les dents de la guerre.

[1] *Marri* : fâché. [2] *Embesognée* : occupée.

(*) Voyez Callimaque : *Hymne à Cérès*, et Ovide, *Mét.*, VIII, 738.

Qu'il puisse, pour venger le sang de nos forêts,
Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux interêts
Devoir à l'usurier, et qu'enfin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.

Que toujours sans repos ne fasse en son cerveau
Que tramer pour néant quelque dessein nouveau,
Porté d'impatience et de fureur diverse,
Et de mauvais conseil qui les hommes renverse.

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras:
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?
Sacrilége meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, méchant, pour tuer nos déesses?

Forêt, haute maison des oiseaux bocagers,
Plus le cerf solitaire et les chevreuls légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

Plus l'amoureux pasteur sur un tronc adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous percé,
Son mâtin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Jeannette:
Tout deviendra muet, Écho sera sans voix;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue[1],
Tu sentiras le soc, le coutre, et la charrue:
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toi ne cachera ses fans.

[1] Sive sub incertas zephyris motantibus umbras. (VIRG., *Eglog.*, V, 5.)

Adieu, vieille forêt, le jouet de Zéphyre,
Où premier[1] j'accordai les langues de ma lyre,
Où premier j'entendis les flèches résonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur étonner :
Où premier, admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope[2],
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
Et de son propre lait Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées,
De tableaux et de fleurs en tout temps révérées,
Maintenant le dédain des passans altérés,
Qui brûlés en l'été des rayons éthérés,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers, et leur disent injures.

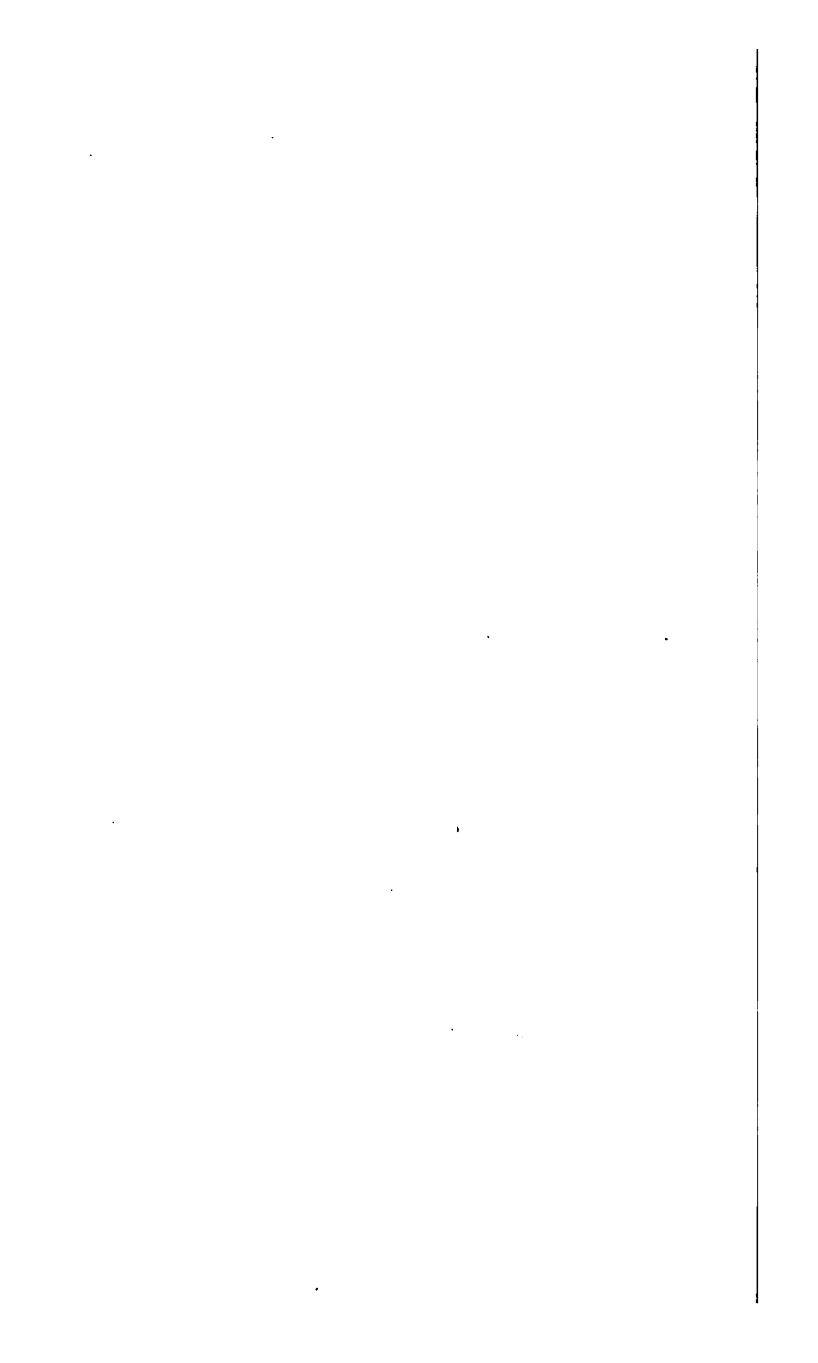
Adieu, chênes, couronne aux vaillants citoyens,
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnâtes à repaître,
Peuples, vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître
Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,
De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que véritable est la philosophie
Qui dit que toute chose à la fin périra,
Et qu'en changeant de forme une autre vêtira !

De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cime d'Athos une large campagne :
Neptune quelquefois de blé sera couvert :
La matière demeure et la forme se perd.

[1] Pour la première fois, comme au début de la pièce.

[2] *Neuvaine trope* : la troupe des neuf Muses.



LES HYMNES

DE P. DE RONSARD.

Les Hymnes sont des Grecs invention première :
Callimaque beaucoup leur donna de lumière,
De splendeur, d'ornement. Bons Dieux ! quelle douceur,
Quel intime plaisir sent-on autour du cœur
Quand on lit sa Délos, ou quand sa lyre sonne
Apollon et sa sœur, les jumeaux de Latone,
Ou les Bains de Pallas, Cérès, ou Jupiter !
Ah ! les chrétiens devraient les gentils imiter
A couvrir de beaux lis et de roses leurs têtes,
Et chômer tous les ans, à certains jours de fêtes,
La mémoire et les faits de nos Saints immortels,
Et chanter tout le jour autour de leurs autels ;
Vendre au peuple dévot pains d'épices et fouaces [1],
Défoncer les tonneaux, fêter les dédicaces,
Les hautbois enroués sonner branles nouveaux,
Les villageois mi-bœufs danser sous les ormeaux [2].

Tout ainsi que David sautait autour de l'arche,
Sauter devant l'image, et d'un pied qui démarche,
Sous le son du cornet, se tenant par les mains,
Solenniser la fête en l'honneur de nos saints.

L'âge d'or reviendrait : les vers et les poëtes,
Chantant de leurs patrons les louanges parfaites,
Chacun à qui mieux-mieux le sien voudrait vanter.

Eux, voyant leur mémoire ici renouvelée,

[1] Sorte de gâteaux souvent célébrés par Rabelais.

[2] Det motus incompositos et carmina dicat.
(Virg., *Georg.*, I, 350.)

Garderaient nos troupeaux de tac et clavelée [1],
Nous de peste et famine : et conservant nos murs,
Nos peuples et nos rois, l'enverraient chez les Turcs,
Ou loin sur le Tartare, ou aux pays étranges [2]
Qui ne connaissent Dieu, ses saints, ni leurs louanges.

[1] *Tac et clavelée* : maladies des troupeaux.

[2] *Étranges* : étrangers.

LE

PREMIER LIVRE DES HYMNES

DE P. DE RONSARD,

A TRÈS-ILLUSTRE PRINCESSE

MARGUERITE DE FRANCE, DUCHESSE DE SAVOIE.

I.

HYMNE DE L'ÉTERNITÉ.

Tourmenté d'Apollon, qui m'a l'âme échauffée,
e veux, plein de fureur [1], suivant les pas d'Orphée,
Rechercher les secrets de nature et des cieux,
Ouvrage d'un esprit qui n'est point ocieux [2] :
e veux, s'il m'est possible, atteindre à la louange
De celle qui jamais par les ans ne se change :
Mais bien qui fait changer les siècles et les temps,
Les mois, et les saisons et les jours inconstans :
Sans jamais se muer [3], pour n'être point sujette,
Comme reine suprême, à la loi qu'elle a faite.
. . . . O grande Éternité !
Tu maintiens l'univers en tranquille unité :
De chaînons enlacés les siècles [4] tu attaches,
Et couvé sous ton sein tout le monde tu caches,
Lui donnant vie et force : autrement il n'aurait
Membres, âme, ni vie, et sans forme il mourrait :
Mais ta vive vigueur le conserve en son être,

[1] Fureur poétique.
[2] *Ocieux* : paresseux ; d'*otiosus*.
[3] *Muer* : changer ; de *mutare*.
[4] Les temps et les hommes.

Toujours entier et sain sans amoindrir ni croître.

. . . .

Nous autres, journaliers, nous perdons la mémoire
Des siècles jà coulés, et si ne pouvons croire
Ceux qui sont à venir, comme nés imparfaits,
Encroutés d'une argile et d'un limon épais,
Aveugles et perclus de la sainte lumière,
Que le péché perdit en notre premier père :
Mais ferme, tu retiens dedans ton souvenir
Tout ce qui est passé et ce qui doit venir :
Comme haute déesse, éternelle et parfaite,
Et non ainsi que nous de masse impure faite.

Tu es toute dans toi ta partie et ton tout,
Sans nul commencement, sans milieu ni sans bout,
Invincible, immuable, entière et toute ronde,
N'ayant partie en toi qui en toi ne réponde,
Toute commencement, toute fin, tout milieu
Sans tenir aucun lieu, de toutes choses lieu,
Qui fais ta déité en tout partout étendre,
Qu'on imagine bien, et qu'on ne peut comprendre.

Regarde-moi, déesse au grand œil tout voyant,
Reine du grand Olympe au grand tour flamboyant,
Grande mère des Dieux, grande dame et princesse.
Si je l'ai mérité, concède-moi, déesse,
Concède-moi ce don : c'est qu'après mon trépas
(Ayant laissé pourrir ma dépouille çà bas)
Je puisse voir au ciel la belle Marguerite,
Pour qui j'ai ta louange en cet hymne décrite.

II (*).

. . . .

Le bûcheron qui serre en sa main la cognée,
Entré dedans un bois pour faire sa journée,

(*) A Henri II, roi de France.

› sait où commencer : ici le tronc d'un pin
présente à l'ouvrier, là celui d'un sapin;
i du coin de l'œil marque le pied d'un chêne,
ı celui d'un fouteau[1], ici celui d'un frêne :
la fin, tout pensif, de toutes parts cherchant
əquel il coupera, tourne le fer tranchant
ır le pied d'un ormeau, et par terre le rue,
›ur en faire une nef, ou faire une charrue.

Ainsi tenant aux mains le luth bien apprêté,
ntré dans ton palais, devant ta Majesté,
: doute, tout pensif, quelle vertu première
e mille que tu as sera mise en lumière.
es vertus, tes grandeurs, ta justice et ta foi,
a bonté, ta pitié, d'un coup s'offrent à moi,
a vaillance au combat, au conseil ta prudence :
insi je reste pauvre, et le trop d'abondance
'un si riche sujet m'engarde de penser
e toutes à laquelle il me faut commencer.
i faut-il toutefois qu'à l'une je commence :
ar j'ois déjà ta voix d'un côté qui me tance,
:t de l'autre côté je m'entends accuser
)e ma lyre, qu'en vain je la fais trop muser[2].

. . . .

[1] *Fouteau* : hêtre; de *fagus*. [2] *Muser* : languir, tarder.

III (*).

HYMNE DE LA JUSTICE.

A CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE.

Un plus savant que moi, ou plus ami des cieux,
Chantera les combats de tes nobles aïeux,

(*) On peut rapprocher de ce morceau les vers d'Hésiode : *Travaux t jours*, 210 et suiv., et l'Épître III de Boileau sur la *Mauvaise honte*.

Dira de Godefroi l'aventureuse armée,
Et la palme conquise en la terre Idumée;
Et le cours du Jourdain qui fut si plein de morts
Que le sang infidèle outre-coulait ses bords;
Chantera de Damas la muraille forcée;
Chantera Césarée, Antioche et Nicée,
Galilée, Iturée, et comme Godefroi
De Tyr et de Sidon par armes se fit roi,
De Rhodes, et de Cypre, et de Hiérosolyme,
Et des peuples sujets au sceptre de Solyme.

Après, en ramenant tes aïeux d'outre-mer,
Les fera pour la gloire aux batailles armer,
Près la grande Hespérie [1], et vaincre cette terre
Où le fardeau d'un mont un grand géant enserre,
Lequel lui fut jadis par les dieux envoyé,
Quand il tomba du ciel à demi foudroyé;

Puis leur fera planter l'écusson de Lorraine
Sur le fameux tombeau de l'antique Seraine [2].
Après il chantera les magnanimes faits
Que ton grand frère, ainsi que tes frères ont faits,
Donnant de leurs vertus à tout le monde exemple :
Si bien que le soleil qui tout voit et contemple,
Lorsqu'il tire ou qu'il plonge en l'océan ses yeux,
Ne voit point ici-bas princes plus vaillants qu'eux,
Soit pour donner conseil, soit pour donner bataille,
Soit pour prendre ou garder les forts d'une muraille.

Mais moi, faible d'esprit, qui ne puis entonner
Si hautement l'airain pour leur gloire sonner,
Il me suffit, prélat, si, chantant, je puis dire

[1] *La grande Hespérie :* la Sicile, où les poëtes supposent qu'Encélade est enseveli sous l'Etna. *Voy.* Virgile, *Énéide*, III, 578.

[2] Les Sirènes sont placées par les poëtes entre Caprée et la côte d'Italie.

'une de tes vertus dessus ma basse lyre,
'ne seule et non plus : car quand j'entreprendrais
'e toutes les chanter, impuissant je faudrais,
omme chose trop haute, et m'eût fait la nature [1],
lus que bronze ou métal la langue et la voix dure.

Dieu fit naître Justice en l'âge d'or, çà bas,
)uand le peuple innocent encor ne vivait pas,
omme il fait, en péché, et quand le vice encore
l'avait passé les bords de la boîte à Pandore :
)uand ces mots Tien et Mien en usage n'étaient,
:t quand les laboureurs du soc ne tourmentaient,
Jlcérant par sillons, les entrailles encloses
)es champs qui produisaient de leur gré toutes choses,
:t quand les mariniers ne pâlissaient encor
ur le dos de Téthys pour amasser de l'or.

Cette Justice adonc, bien qu'elle fût déesse,
'apparaissait au peuple au milieu de la presse,
:t, en les caressant, les assemblait le jour
u milieu d'une rue ou dans un carrefour,
es prêchant et priant d'éviter la malice,
Et de garder entre eux une sainte police,
Fuir procès, débats, querelle, inimitié,
Et d'aimer charité, paix, concorde et pitié :
La loi n'était encore en airain engravée,
Et le juge n'avait sa chaire encor levée,
Haute dans un palais, et debout au parquet
Encores ne vendait l'avocat son caquet,
Pour damner l'innocent, et sauver le coupable.

Cette seule déesse, au peuple vénérable,
Les faisait gens de bien, et sans aucune peur
Des lois leur engravait l'équité dans le cœur,

[1] Quand bien même la nature m'eut fait...

Qu'ils gardaient de leur gré : mais toute chose passe,
Et rien ferme ne dure en cette terre basse.

Sitôt que la malice au monde eut commencé
Son trac [1], et que jà l'or se montrait effacé,
Pâlissant en argent sa teinture première,
Plus Justice n'était aux hommes familière,
Comme elle soulait [2] être, et ne voulait hanter
Le peuple qui déjà tendait à se gâter,
Et plus visiblement, le jour, parmi la rue,
Les hommes ne prêchait : mais vêtant une nue,
Hurlante en piteux cris, son visage voila,
Et bien loin des cités aux forêts s'envola :
Car elle dédaignait d'être ici-bas suivie
Des hommes forlignant de leur première vie.

Aussitôt que la nuit les ombres amenait,
Elle quittait les bois, et, pleurante, venait
Crier sur le sommet des villes les plus hautes,
Pour effrayer le peuple et reprendre ses fautes,
Toujours le menaçant qu'il ne la verrait plus,
Et qu'elle s'en irait à son père là sus :
« L'œil de Dieu, ce disait, toutes choses regarde,
Il voït tout, il sait tout, et sur tout il prend garde ;
Il sera courroucé de quoi vous me chassez,
Pource repentez-vous de vos péchés passés,
Il vous fera pardon, il est Dieu débonnaire,
Et comme les humains ne tient pas sa colère :
Sinon, de pis en pis, au faîte parviendrez
De tout vice exécrable, et puis vous apprendrez,
Après le châtiment de vos âmes méchantes,
Combien les mains de Dieu sont dures et tranchantes. »

Ainsi toute la nuit la Justice criait,

[1] *Trac* : trace, voie, chemin. [2] *Soulait* : avait coutume.

Sur le haut des cités, qui le peuple effrayait,
Et leur faisait trembler le cœur en la poitrine,
Craignant de leurs péchés la vengeance divine.
Mais ce peuple mourut : et après lui naquit
Un autre de son sang qui plus méchant véquit :
Lors le siècle de fer régna par tout le monde,
Et l'Orque [1] dépiteux [2] de la fosse profonde
Ici haut envoya les furies, afin
De pressurer au cœur des hommes leur venin.

Adonc fraude et procès envahirent la terre,
Poison, rancœur [3], débat, et l'homicide guerre,
Qui faisant craqueter le fer entre ses mains,
Marchait pesantement sur le chef des humains,
Et tranchait sous l'acier de sa hache meurtrière
Des vieux siècles passés la concorde première.
Ce que voyant justice, ardente de fureur,
Contre le méchant peuple empoisonné d'erreur,
Qui, pour suivre discord, rompait les lois tranquilles,
Vint encore de nuit se planter sur les villes,
Où plus, comme devant, le peuple ne pria,
Mais d'une horrible voix hurlante s'écria,
Si effroyablement que les murs et les places
Et les maisons tremblaient au bruit de ses menaces.

« Méchant peuple avorton, disait-elle, est-ce ainsi
Qu'à moi, fille de Dieu, tu rends un grand-merci
De t'avoir si longtemps couvé dessous mes ailes,
Te nourrissant du lait de mes propres mamelles?
Je m'envole de terre : adieu, méchant, adieu;
Adieu, peuple maudit : je t'assure que Dieu
Vengera mon départ d'une horrible tempête

[1] *Orque :* Orcus, enfer.
[2] *Dépiteux :* en dépit, en colère.
[3] *Rancœur :* rancune, ressentiment, colère.

Que jà dejà son bras élance sur ta tête.
Las! où tu soulais vivre en repos plantureux,
Tu vivras désormais en travail malheureux :
Il faudra que les bœufs aux champs tu aiguillonnes
Et que du soc aigu la terre tu sillonnes,
Et que, soir et matin, le labeur de ta main
Nourrisse par sueur ta misérable faim :
Pour la punition de tes fautes malines,
Les champs ne produiront que ronces et qu'épines :
Le printemps, qui soulait te rire tous les jours,
Se changeant en hiver, perdra son premier cours,
Et sera départi en vapeurs chaleureuses,
Qui hâleront ton corps de flammes douloureuses,
En frimas et en pluie et en glace, qui doit
Faire transir bientôt ton pauvre corps de froid.

« Ton chef deviendra blanc en la fleur de jeunesse,
Et jamais n'atteindras les bornes de vieillesse,
Comme ne méritant, par ton fait vicieux,
De jouir longuement de la clarté des cieux.
Si peu que tu vivras, tu vivras en moleste [1],
Et toujours une fièvre, un catarrhe, une peste
Te suivront sans parler, venant tous à la fois :
Dieu les faisant muets, dérobera leur voix,
Afin que, sans mot dire, ils te happent à l'heure
Que tu estimeras ta vie être plus seure.
Qui pis est, indigence et la famine aussi,
Hôtes de ton hôtel, te donneront souci.

« Tout sera corrompu : les épouses muables [2]
N'enfanteront des fils à leur époux semblables :
Tout sera dépravé, bourgs, villes et maisons
Fourvoyantes du trac des premières saisons.

[1] *Moleste* : peine, chagrin; du latin, *molestia*.

[2] *Muables* : inconstantes; du latin, *mutabilis*.

« Dieu te fera mourir au milieu des batailles,
Accablé l'un sur l'autre, et fera les murailles
De tes grandes cités dessous terre abîmer,
Et la foudre perdra tes navires en mer.
Si le peuple m'eût cru il eût, sans nulle peine,
Heureusement franchi cette carrière humaine,
Et fût mort tout ainsi que ceux à qui les yeux
S'endorment dans le lit d'un sommeil gracieux :

« Mais il vivra toujours en douleur asservie,
Fraudé [1] des passe-temps et des biens de la vie;
Puis, à la fin, la mort, en tourment et en deuil,
Dans un lit angoisseux lui viendra fermer l'œil,
Qui plus est ce grand Dieu, qui de son œuvre a cure [2],
Enverra ses démons couverts de nue obscure
Par le monde épier les vicieux, afin
De les faire mourir d'une mauvaise fin;
Et lors un vain regret rongera ta poitrine,
Et ton cœur déchiré d'une mordante épine,
De quoi tu m'as chassé en lieu de me chérir,
Qui te soulais [3], ingrat, si chèrement nourrir. »

Ainsi pleurait Justice, et d'une robe blanche,
Se voilant tout le chef jusqu'au bas de la hanche,
Avec ses autres sœurs, quittant ce val mondain,
Au ciel s'en retourna d'un vol prompt et soudain;
Comme on voit quelquefois cingler à tire d'ailes,
En un temps orageux cinq ou six colombelles,
Qui, de peur de la grêle, au logis s'en revont,
Et vite, parmi l'air, volent toutes d'un front.

Sitôt que dans le ciel Justice fut venue,
Longtemps devant le trône à genoux s'est tenue
Du Père tout-puissant, puis, d'un cœur dépité,

[1] *Fraudé* : frustré.
[2] *Cure* : soin, souci.
[3] *Soulais* : avais coutume; du latin, *solere*.

Sans respect de personne, a son fait récité :

« Père, t'ébahis-tu de quoi je suis tremblante,
De quoi j'ai de frayeur la poitrine haletante,
Quand là bas à grand'peine ai-je pu garantir
De mort ma pauvre vie, avant que de partir?
Ce peuple malheureux auquel j'étois allée,
Par ton commandement, n'a, sans plus, violée
La révérence due à ta grand'Majesté :
Mais il a, qui plus est, dans son cœur projeté
De t'arracher la foudre, et d'une triple échelle
De montagnes, ravir ta demeure éternelle.
Celui qui maintenant vit le plus entaché
De meurtre, de malice, et bref, de tout péché,
Est le plus vertueux; ils pillent, ils blasphèment,
Et rien qu'assassinats et que meurtres ils n'aiment;
Ils dédaignent tes lois, et n'ont plus en souci
Ni toi, ni ton saint nom, ni tes temples aussi,
Et tant en leur audace et malice se fient,
Qu'en se moquant de toi, ta puissance défient.
Pource, si quelque soin de ton honneur te tient,
Et si jusques au cœur ma prière te vient,
Et si d'une fureur justement tu t'irrites,
Rends leur le châtiment selon les démérites,
Et n'endure, Seigneur, que l'on vienne outrager
D'un cœur présomptueux ton nom, sans le venger. »

A tant se tut Justice, et pour faire connaître
Que son père l'aimait, s'alla seoir à la dextre
De son trône divin, d'où la terre et les cieux
Abaissés à ses pieds regarde de ses yeux.

Jupiter, irrité des larmes de sa fille,
Des Dieux incontinent assembla le concile,

Lesquels, obéissant à son commandement,
Par troupes arrangés viennent soudainement :
Ceux du ciel le haut rang des chaires [1] ont tenues,
Les marins le milieu, et les tourbes menues
Des petits demi-dieux confusément se sont
Plantés deçà, delà, tout debout en un rond;
Quand chacun en son ordre eut assorti sa place,
Il prononça tels mots tout remplis de menace;
Une flamme de feu de ses yeux s'écartait,
Et un glaive tranchant de sa bouche sortait :

« Ce qui m'émut jadis de verser toute l'onde
De la mer sur la terre, et submerger le monde,
Ne fut que pour punir les faits malicieux
Que commettaient là-bas les hommes vicieux,
Lesquels si obstinés en leur malice furent,
Qu'en leur faute endurcis changer ne se voulurent,
Ni me crier pardon, bien que par maints sermons
Avertis je les eusse en songe et par démons.

« Pource je les noyai, et délâchai les brides
De mes pluies du ciel et des mers homicides,
Par sept jours sur la terre, et ne s'en sauva qu'un
Que tout ne fût ravi [2] du naufrage commun.
Je pensais ranimer de la terre la face
D'une plus innocente et plus divine race,
Qui s'abstiendrait du mal, de peur de n'encourir
Le pareil châtiment duquel je fis mourir
Ses aïeux obstinés, qui m'osèrent déplaire;
Mais il en est allé, ô Dieux! tout au contraire :
Car ce peuple nouveau commet plus de forfait,
En un jour, qu'en cent ans le premier n'avait fait,
Pource, je veux par feu lui consommer la vie,

[1] *Chaires* : chaises, siéges. [2] *Ravi* : enlevé par le naufrage...

Des grands jusqu'aux petits, et que nul ne me prie,
Ainsi que l'autre fois, de lui faire pardon :
Je ne le ferai pas, car un seul ne vit bon.
Je ruerai[1] par trois jours ma colère attisée,
Pleuvant flammes du ciel sur la terre embrasée,
Et ferai sans pitié tous les corps enflammer
Qui marchent sur la terre et nagent dans la mer,
Pour leur méchanceté, et la terre brûlée
Ne sera (je le veux) jamais renouvelée
D'un autre genre humain : car qui le referait,
D'âge en âge suivant toujours pire serait.
Est-il pas bien ingrat? il sait que toutes choses,
Qui sont dedans le rond de mon grand ciel encloses,
Sont faites pour lui seul, et qu'à lui j'ai permis
Que tous les animaux sous ses pieds seraient mis,
Ceux des champs, et tous ceux qui en la mer respirent,
Et ceux qui parmi l'air s'égayent et se virent,
Le malheureux sait bien que ma main l'a fait tel
Que rien ne lui défaut que le point d'immortel :
Car il est quant au reste aussi noble qu'un ange,
Tant je l'ai couronné de gloire et de louange.

« J'ai fait pour lui du ciel le grand tour nompareil,
Les étoiles, le jour, la lune et le soleil,
Pour lui donner clarté : car je n'en ai que faire :
Sans le secours du jour ma face est assez claire :
Les rayons du soleil et des astres des cieux
Viennent de ma lumière, et non la mienne d'eux.

« Pour lui je rends de fruits la terre toute pleine :
Ce n'est pour me soûler[2] que son fruit elle amène,
Ni la mer ses poissons : je ne mange ni boi,
Vivant, je me soutiens par la vertu de moi.

[1] *Je ruerai :* je lancerai. [2] *Soûler :* rassasier.

J'ai tout créé pour lui, lequel, en récompense
De mes biens, est ingrat, et forcené ne pense
Que je note ses faits ; mais, en lieu d'invoquer
Mon nom, hoche la tête, et s'en ose moquer :
Pource je le veux perdre, et lui faire connaître
Que son vice me fâche, et que je suis son maître. »

Ainsi dit le grand Dieu, qui si fier assembla
Ses sourcils, que le ciel et la terre en trembla [1] :
Déjà dedans ses mains tenait l'ardente foudre,
Et n'eût fait de la terre et du ciel qu'une poudre,
Sans sa fille Clémence, à l'œil paisible et doux,
Qui ses genoux embrasse, et retient son courroux :

« Père, puisqu'il te plaît entre tes noms de mettre
Le nom de très-benin, il faut aussi permettre
A ta rigueur d'user des effets de ce nom :
Autrement tu serais en vain appelé bon.
Tu peux, si tu le veux, tout ce monde défaire.
Le voudrais-tu plus grand ou plus petit refaire ?
De le faire pareil, ce ne serait rien fait [2].
Or de voir ton palais, fait, refait et défait,
Ce serait jeu d'enfant, qui bâtit au rivage
Un château de sablon, puis détruit son ouvrage.
Ce qu'il ne faut, Seigneur : car la destruction
N'est pas séante à Dieu, mais génération :
Pource, il te plut jadis bâtir tout ce grand monde,
Et peupler d'animaux toute la terre ronde,
Afin que de ton trône, en voyant les humains,
Prisses [3] quelque plaisir aux œuvres de tes mains.
Mais ores [4] un chacun blâmera ta puissance,

[1] Souvenir d'Homère et de Virgile :
Ἠ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε
Κρονίων·
.......μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
(*Iliad.*, A', 528.)
Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum
(*Énéid.*, X, 115.)

[4] *Ores* : maintenant.

Et seras en mépris comme un Dieu d'inconstance,
Qui naguères voulus tout le monde noyer,
Et maintenant le veux encore foudroyer.
Si tu détruis le monde, il faudra qu'il retienne
De son premier chaos la figure ancienne;
Et si tout est confus, qui adoncques dira
Les hymnes de ta gloire, et ton nom bénira?
Qui lors racontera tes merveilles si grandes?
Qui, dévot, chargera tes saints autels d'offrandes?
Qui la flamme immortelle aux temples gardera?
Qui d'encens Sabéen ton trône enfumera?
Il vaut mieux, ô Seigneur! que tu les épouvantes
Par songes, par démons, par comètes volantes,
Que les tuer du tout : car tels qu'ils sont, Séigneur,
Bons ou mauvais, ils sont créés à ton honneur.
Si tu frappes leur cœur, ils te voudront entendre :
Il n'est enduit de roche, il est humain et tendre,
Lequel sera soudain, bien qu'il soit endurci,
Châtié de son vice, et te criera merci. »

A tant se tut Clémence, et jà de sa parole
Avait du père sien faite l'ire plus molle,
Quand Thémis la divine au bas du trône alla
De Dieu presque apaisé, auquel ainsi parla :
« O souverain Seigneur, roi des Dieux et des hommes[1],
Par qui tous nous vivons, et par qui tous nous sommes,
Qui régis tout en tout, et n'es régi d'aucun,
Qui as (comme il t'a plu) départi à chacun,
Dès le commencement, un naturel office,
Et un propre métier pour te faire service,
Donnant au puissant Mars la force et le pouvoir,
A Phébus la musique, à Pallas le savoir,

[1] O Pater, o hominum Divumque æterna potestas!
(Virg., *Énéid.*, X, 18.)

moi l'autorité sur toutes destinées
ue ta bouche fatale a jadis terminées[1],
crites en airain qui ne se peut casser,
t que même le temps ne saurait effacer :
ar tout ce que tu dis est chose très-certaine,
t ce que l'homme dit n'est rien que chose vaine.

« Or doncques pour ouvrir les secrets du destin,
e monde n'est encore envieilli par sa fin,
l est du tout entier, et faut que maint espace
e maints siècles futurs se roulent en leur place
vant que le brûler : veuille donc secourir
a gent que tu voulais sitôt faire mourir.
l faut que les rayons de tes flammes divines
lluminent les cœurs des sibylles devines ;
Des prophètes aussi, qui seront tes prêcheurs,
Et sans égard d'aucun blâmeront les pécheurs,
Pour reprendre en ton nom de tous hommes le vice,
Attendant le retour de ta fille Justice,
Laquelle doit encore ici haut séjourner,
Long espace de jours avant que retourner.

« Au temps que le destin en Gaule fera naître
Henri, second du nom, des autres rois le maître,
Que les cieux à l'envi s'efforceront d'orner,
Justice avec ses sœurs là-bas doit retourner.
Ce grand roi chérira un prince de sa race,
Qui d'honneur, de vertu, de savoir et de grâce
Entre tous les humains n'aura point son pareil,
Et sa bonté luira comme luit le soleil.
Il aura sur le front telle majesté peinte
Que du premier abord le vice en aura crainte,
S'enfuyant devant lui après l'avoir connu :
Prince si jeune d'ans et de mœurs si chenu[2].

[1] *Terminées* : limitées, réglées.
[2] *Chenu* : blanc de vieillesse; du latin *canus*.

« Celui sera nommé le prélat de Lorraine,
Charles, dedans lequel ta fille souveraine
Miraculeusement tu feras transformer,
Pour les faits vicieux des humains réformer.
Elle prendra son corps : car sa face céleste
Comme elle fut jadis, ne sera manifeste
Aux hommes de là bas, se souvenant encor
Qu'ils l'ont d'entr'eux chassée après le siècle d'or. »

Ainsi parla Thémis en paroles prophètes[1],
Qui furent puis après en temps et lieu parfaites[2] :

. . . .

Ce Dieu, ce Tout-Puissant qui tout voit et régit,
Dieu, en qui notre vie, en qui notre mort gît,
Ne nous concède rien après l'âme immortelle
Si saint que la justice : on ne saurait sans elle
Vivre en paix ou en guerre, et toujours notre cœur
En tremblant frémirait d'une douteuse peur
Qu'on ne pillât nos biens, ou que tôt notre vie,
Par glaive ou par poison, ne nous fût accourcie.

Sans justice, le peuple effrénément vivrait,
Comme un navire en mer, qui en poupe n'aurait
Un pilote rusé pour ses voies conduire.
Cela que sert en mer un pilote au navire,
La loi sert aux cités, et au peuple, qui est
Inconstant en pensée, et n'a jamais d'arrêt :
Il aurait aujourd'hui une opinion folle,
Le lendemain une autre, et comme un vent qui vole,
Çà et là voleraient les esprits des humains,
Et jamais ne seraient en un propos certains,
Sans la divine loi qui leurs volontés bride,
Et malgré leur désir à bon chemin les guide,

[1] *Prophètes* : prophétiques. [2] *Parfaites* : accomplies.

e voulant point souffrir qu'un homme vicieux,
ıns purger son péché, vienne devant ses yeux.

Elle fait que le roi sur le peuple a puissance,
t que le peuple serf lui rend obéissance :
lle nous a montré comme il faut adorer
e seul Dieu éternel, comme il faut honorer
'ère, mère, parents, et quelle révérence
'n doit aux morts, de peur de troubler leur silence.

Dieu, qui le ciel habite, a toujours en souci
'eux qui aiment justice, et qui la font aussi :
)e ceux le bien est ferme, et comme une planète
)e tous côtés reluit leur conscience nette,
:t toujours en honneur fleurissent leurs enfants,
:t ne meurent jamais qu'assoupis de vieux ans.
lais ce Dieu tout-puissant jamais son cœur n'apaise
:ontre celui qui fait la justice mauvaise,
)ui par argent la vend, et qui corrompt, malin,
Le bon droit de la veuve et du pauvre orphelin;
Il lui garde toujours une dure vengeance
Qui, lente, pas à pas, talonne son offense,
Lui envoyant Até, déesse de méchef[1],
Qui de ses pieds de fer écarbouille[2] son chef :
Car Dieu sur les palais s'assied pour le refuge
Des pauvres, d'où son œil remarque le bon juge,
Pour le récompenser selon qu'il a bien fait,
Et le faux juge, afin de punir son méfait.

Doncques, roi, si tu veux que ton règne prospère,
Il te faut craindre Dieu : le prince qui révère
Dieu, justice et la loi, vit toujours fleurissant,
Et toujours voit sous lui le peuple obéissant :

[1] *Méchef* : malheur. [2] *Écarbouille* : écrase.

Son ennemi le craint : et s'il lève une armée
Toujours sera vainqueur, et la Fame[1] emplumée
Vivant bruira[2] son nom, et le peuple en tout lieu,
Après qu'il sera mort, le tiendra comme un Dieu.

. . . .

[1] *Fame*, en latin *Fama*, la Renommée.

[2] *Bruira* : fera bruire, fera retentir.

LE

SECOND LIVRE DES HYMNES.

I.

HYMNE DU PRINTEMPS.

A FLORIMOND ROBERTET, SEIGNEUR D'ALLUYE (*).

Je chante, Robertet, la saison du Printemps,
Et comme Amour et lui, après avoir longtemps
Combattu le discord de la masse première,
Attrempés de chaleur sortirent en lumière :
Tous deux furent oiseaux, l'un dans lès cœurs vola,
L'autre au retour de l'an jouvenceau s'en alla
Rajeunir contre terre, et, pour mieux se conduire,
Il se fit compagnon des courriers de Zéphyre.

Zéphyre avait un rets d'aimant[1] laborieux[2],
Si rare et si subtil qu'il décevait les yeux,
Ouvrage de Vulcain : lequel depuis l'aurore,
Depuis le jour couchant jusqu'au rivage More,
Tenait large étendu pour prendre dans ce rets
Flore, dont le Printemps était énamouré.

Or, cette Flore était une nymphe gentille,
Que la Terre conçut pour sa seconde fille :
Ses cheveux étaient d'or, annelés et tressés,

[1] *Aimant* : acier; du latin *adamantinus*.

[2] *Laborieux* : travaillé; du latin *laboratus*.

(*) Florimond Robertet, baron d'Alluye et de Bury, secrétaire d'État, naquit à Blois, en 1533. Il succéda dans sa charge à Jean du Thier, mort en 1559. C'est lui qui figure dans les Églogues, sous le nom d'Alluyot. Dans ces hymnes des quatre saisons, adressées, non sans intention, aux quatre secrétaires d'État, celle du Printemps convient mieux à Robertet d'Alluye plus jeune de treize ans que son cousin, Robertet de Fresne, auquel est dédié l'Été.

D'une boucle d'argent ses flancs étaient pressés ;
Son sein était rempli d'émail et de verdure ;
Un crêpe délié lui servait de vêture,
Et portait en la main un cofin [1] plein de fleurs
Qui naquirent jadis du cristal de ses pleurs,
Quand Aquilon voulut la mener en Scythie,
Et la ravir ainsi comme fit Orithie [2] :
Mais elle cria tant que la Terre y courut,
Et des mains du larron sa fille secourut.

Toujours la douce manne et la tendre rosée
(Qui d'une vapeur tendre en l'air est composée),
Et la forte jeunesse au sang chaud et ardent,
Et Amour qui allait son bel arc débandant,
Et Vénus qui était de roses bien coiffée,
Suivaient de tous côtés Flore, la belle fée.

Un jour qu'elle dansait, Zéphyre l'épia,
Et, tendant ses filets, la prit et la lia
En ses rets enlacée, et jeune et toute belle
Au Printemps la donna, qui languissait pour elle.

Sitôt que le Printemps en ses bras la reçut,
Femme d'un si grand Dieu, fertile elle conçut
Les beautés de la terre, et sa vive semence
Fit soudain retourner tout le monde en enfance.

Alors d'un nouveau chef [3] les bois furent couverts,
Les prés furent vêtus d'habillements tout verts,
Les vignes de raisins ; les campagnes portèrent
Le froment qu'à foison les terres enfantèrent,
Le doux miel distilla du haut des arbrisseaux,
Et le lait savoureux coula par les ruisseaux [4].

[1] *Cofin* : coffre, corbeille.
[2] Voir Ovide, *Mét.*, liv. VI, v. 677.
[3] *Chef* : tête ; ici pour feuillage.
[4] Traits communs à toutes les descriptions de l'âge d'or. Voir Virgile, Ovide, etc.

Amour, qui le Printemps son ami n'abandonne,
Prit l'arc dedans la main : son dos il environne
D'un carquois plein de traits, puis alla dans la mer
Jusqu'au centre des eaux les poissons enflammer,
Et malgré la froideur des plus humides nues
Enflamma les oiseaux de ses flammes connues :
Alla par les rochers et par les bois déserts
Irriter la fureur des sangliers et des cerfs,
Et parmi les cités aux hommes raisonnables
Fit sentir la douleur de ses traits incurables :
Et, en blessant les cœurs d'un amoureux souci,
Avecques la douceur mêla si bien aussi
L'aigreur qui doucement coule dedans les veines,
Et avec le plaisir mêla si bien les peines,
Qu'un homme ne pourrait s'estimer bienheureux,
S'il n'a senti le mal du plaisir amoureux.

. . . .

Ainsi par le Printemps la Terre se fit belle,
Ainsi le beau Soleil retourna devers elle.

. . . .

Comme une jeune fille, afin de plaire mieux
Aux yeux de son ami, par un soin curieux
S'accoutre et se fait belle, et d'un fin artifice
L'attire doucement à lui faire service :
Ainsi la Terre rend son visage plus beau,
Pour retenir longtemps cet amoureux flambeau
Qui lui donne la vie, et de qui la lumière
Par sa vertu la fait de toutes choses mère.
En l'honneur de cet hymne, ô Printemps gracieux!
Qui rappelles l'année, et la remets aux cieux,
Trois fois je te salue, et trois fois je te prie
D'éloigner tout malheur du chef de mon Alluye ;
Et si quelque maîtresse en ces beaux mois ici

Lui tourmente le cœur d'un amoureux souci,
Fléchis sa cruauté, et la rends amoureuse
Autant qu'auparavant elle était rigoureuse;
Et fais que ses beaux ans qui sont en leur printemps,
Soient toujours en amour bienheureux et contents!

II.

HYMNE DE L'ÉTÉ.

À FLORIMOND ROBERTET, SEIGNEUR DE FRESNE (*)



Couché dessous l'ombrage auprès d'une fontaine,
Évitant la chaleur que l'Été nous amène,
Que saurais-je mieux faire en un lieu si plaisant,
Sinon chanter l'Été de flammes reluisant,
Et tout chargé de feu comme une masse ardente
Qu'une tenaille serre en sa pince mordante?
Chantons donques l'Été, et montons au coupeau [1]
Du nymphal [2] Hélicon par un sentier nouveau;
Cherchons autre chemin : celui ne me peut plaire,
Qui suit, en imitant, les traces du vulgaire.

. . . .

L'amoureuse Nature était un jour fâchée
De se voir sans rien faire auprès du Temps couchée :
« Il y a (ce disait) tant de siècles passés
Que du Temps mon mari les membres sont cassés [3],

[1] *Coupeau* : côteau.
[2] *Nymphal* : habité par les Nymphes.
[3] *Cassés* : fatignés, épuisés.

(*) Florimond Robertet, seigneur de Fresne, secrétaire d'État, né en 1520. Il prit en 1567 la charge de Come Clausse, son beau-père. Ronsard, dont il était l'ami particulier, lui a dédié plusieurs pièces de poésie, entre autres l'ode traduite d'Anacréon, liv. II, tom. I, pag. 192. C'est le même personnage qui est désigné dans les Églogues sous le nom de Fresnet.

'roids, perclus, impotents, la charge de ma couche;
:e n'est plus que du plomb, ce n'est plus qu'une souche
)ui, sans se remuer gît le long d'un sentier,
Après qu'elle a senti le fer du charpentier.

« J'ai beau passer ma main très-délicate et blanche,
)res dessus son ventre, ores dessus sa hanche,
l'ai beau fourcher ma jambe et chatouiller sa chair,
l demeure immobile aussi froid qu'un rocher,
Décharné, deshallé [1], sans puissance ni force,
N'ayant plus rien de vif sinon un peu d'écorce :
En lieu de me répondre, il ronfle, et si ne puis
En tirer seulement un baiser en trois nuits.

« Las! il n'était pas tel quand pour sa chère épouse
Il me prit chez mon père : il n'aimait autre chouse
Que l'amoureux déduit, duquel les mariés
Se trouvent bras à bras à leurs femmes liés.

« Toujours il m'accolait d'une chaude embrassée,
Toujours ma bouche était à la sienne pressée,
Et fûmes si gaillards que ce grand univers
Fut peuplé tout soudain de nos enfans divers :
Car tout cela qui vit et qui habite au monde
Est issu du plaisir de notre amour féconde.

« Maintenant il est vieux, et je ne le suis pas
Je sens encor en moi les gracieux appas
Dont Amour, mon enfant, chatouille la pensée,
Et sa flamme en mon cœur n'est encore effacée.

« Bref, j'ai délibéré de me donner plaisir;
Auprès de mon mari je ne veux plus gésir [2].

« La foi de mariage est pour les hommes faite,

[1] *Deshallé* : desséché. [2] *Gésir* : être couchée, de *jacere*.

Grossiers, malavisés et de race imparfaite,
Assujettis aux lois : et non pas pour les Dieux,
Qui, pleins de liberté, habitent dans les cieux ;
Quant à moi je suis franche, et, déesse, j'estime
Autant un fils bâtard comme un fils légitime. »

Ainsi disait Nature, et de ce pas alla
Au palais du Soleil, auquel ainsi parla :

« Soleil, de ce grand Tout l'âme, l'œil et la vie,
Je suis de tes beautés en l'âme si ravie,
Que tu me verras toute en larmes consommer,
S'il ne te plaît guérir mon mal, qui vient d'aimer.

« Bien que ce soit vergogne aux femmes d'oser dire
Et premières conter leur amoureux martyre,
Ne devant par honneur aux hommes confesser
Qu'Amour puisse leur cœur de ses flèches blesser,
Si est-ce, qu'en aimant en une place haute,
De confesser son mal il n'y a point de faute :
Car plus le lieu qu'on aime est honorable et haut,
Plus l'excuse est louable et petit le défaut :
D'autant que la grandeur qui notre âme maîtrise,
Dérobe en commandant nous et notre franchise :
De là vient notre ardeur qui porte avecque soi
Le feu qui se décèle, et qui n'a point de loi.

« Te voyant l'autre jour chez mon père, à la table,
Sans barbe et chevelu, de visage accointable[1],
Jeune, doux et courtois, tu me gagnas le cœur :
Depuis je n'ai vécu qu'en peine et en langueur,
Soupirante pour toi et pour ton beau visage,
Qui m'a dedans l'esprit imprimé ton image :
Je ne fais que gémir, et pense nuit et jour
Le moyen de guérir mes pleurs et mon amour.

[1] *Accointable* : engageant.

« Aux charmes [1], pour l'ôter, j'ai mis ma fantaisie,
Mais mon âme qui vit de trop d'amour saisie,
Refuse tout confort : mon extrême secours
Est d'avoir sans tarder à ta grâce recours,
Et t'embrasser tout nu, pendant que la nuit brune
Conduira par le ciel les chevaux de la Lune. »

Le Soleil, qui se vit de telle dame aimé,
Fut de pareille amour tout soudain allumé :
Un magnanime cœur volontiers ne s'excuse,
Et, quand il est aimé, d'aimer il ne refuse.
Encore qu'elle fût un peu vieille à la voir,
Si est-ce que sa grâce avait pu l'émouvoir,
Et lui avait jeté le soufre dans les veines,
Qui jà de son amour s'allumaient toute pleines,
Fumantes du désir hautain et généreux
De venir promptement au combat amoureux.

Les heures, qui étaient du soleil chambrières,
Apprêtèrent la couche, et, gentilles ouvrières,
Parfumèrent les draps, et de mille couleurs
Jetèrent par dessus des bouquets et des fleurs :
Puis, faisant en la chambre arriver le silence,
Couchèrent les amans remplis d'impatience.

De quatre embrassements que Nature reçut
D'un ami si ardent, féconde elle conçut
Quatre enfants en un coup : l'un fut hermaphrodite,
(Le Printemps est son nom), de puissance petite,
Entre mâle et femelle, inconstant, incertain,
Variable en effet du soir au lendemain.

L'Été fut mâle entier, ardent, roux et colère,
Étincelant et chaud, ressemblant à son père

[1] *Charmes* : enchantements.

Guerrier, prompt et hardi, toujours en action,
Vigoureux, généreux, plein de perfection,
Ennemi de repos; l'Automne fut femelle,
Qui n'eut rien de vertu ni de puissance en elle.

L'Hiver fut mâle entier, monstrueux et hideux,
Neigeux, tourbillonneux, pluvieux et venteux,
Perruqué [1] de glaçons, hérissé de froidure,
Qui fit peur en naissant à sa mère Nature.

Aussitôt que l'Aurore eut quitté le séjour
De son vieillard Tithon pour allumer le jour,
Le Soleil s'éveilla, et réveilla s'amie,
Qui d'aise languissait en ses bras endormie.

Se rebaisant l'un l'autre, ils saillent hors du lit :
Mais sitôt que le ciel de roses s'embellit,
Le Soleil s'en alla, et pendit en écharpe
Son carquois d'un côté et de l'autre sa harpe ;
Il ceignit son baudrier de gemmes [2] somptueux,
Il affubla son chef de rayons tortueux,
Ceignit sa dague d'or, ardente de lumière,
Et à pied s'en allait commencer sa carrière :

Quand sa chère maîtresse, ayant au cœur pitié
Que son ami faisait si long voyage à pié,
Lui donna pour présent un char d'excellent œuvre [3],
Que le boiteux Vulcain, industrieux manœuvre,
Forgea de sa main propre, et souvent au fourneau
Le souffla, l'allongea à grands coups de marteau,
Refrappant, haletant, et suant sur l'enclume
Avant qu'il fût poli : puis, selon la coutume
Des anciens parens, courtois le lui donna,
Quand le Temps son mari pour femme l'emmena.

[1] *Perruqué* : coiffé.

[2] *Gemmes* : pierres précieuses; du latin *gemma*.

[3] *Œuvre* : travail.

Le timon était d'or, et les roues dorées
aient de maint rubis richement honorées,
ıi deçà, qui delà, flamboyaient à l'entour,
, remplis de clarté, faisaient un autre jour.

Le Soleil, non ingrat, lui donne,en récompense
'un chariot si beau, la déesse Jouvence,
fin qu'elle fût belle à jamais, et afin
ue sa forte vigueur par l'âge ne prît fin,
t que jamais son front ne ridât de vieillesse,
yant pour compagnie avec soi la Jeunesse.

Tous deux au départir se baisent doucement,
'entredisent adieu d'un long embrassement.

Lui, bien aise d'avoir telle dame trouvée,
Et d'être bien payé de sa douce corvée,
Galope après l'Aurore : elle s'en va trouver
Son mari qui se laisse en paresse couver [1].

O combien lui déplaît ce vieillard que le somme,
Ronflant entre les draps, si froidement assomme,
Languissant de vieillesse en un lit ocieux,
En son palais à part bien loin des autres Dieux!
Soudain lui saute au col, l'embrasse et le rebaise,
Et d'une fine ruse en le flattant l'apaise.
Toute épouse amoureuse a de nature l'art
De savoir du mari soupçonneux et vieillard
Apaiser le courroux, après qu'elle retourne
Du lit où son amant avec son cœur séjourne :
Amour ingénieux trouve mille moyens
D'abuser les jaloux, et de sauver les siens.

En cependant l'Été, qui, bon fils, obtempère
Au Soleil, est nourri chez le Soleil son père :

[1] *Couver* : reposer, assoupir, languir.

Il devint en un mois, grand corpulent et fort,
Et jà de son menton le poil doré lui sort.
Les hommes par le temps en accroissance viennent ;
Les dieux tout en un coup à leur âge parviennent ;
Car ils sont immortels : les hommes d'ici bas,
Des dieux enfans bâtards, croissent pour le trépas.

Aussitôt qu'il fut grand, ayant l'âge où commence
A s'enfler dans les reins l'amoureuse semence,
Cérès en fut éprise, et, brûlant d'amitié,
Vint voir son amoureux lequel en eut pitié :
Et comme elle portait une peine plus forte,
La première commence, et dit en cette sorte :

« Je ne viens pas ici tant pour me secourir
Du mal de trop aimer dont tu me fais mourir,
Que pour garder ce monde et lui donner puissance,
Vertu, force et pouvoir, lequel n'est qu'en enfance,
Débile, sans effet et sans maturité,
Par faute de sentir notre divinité :
Depuis que le Printemps, cette garce [1] virile,
Aime la terre en vain, la terre est inutile,
Qui ne porte que fleurs, et l'humeur qui l'époint [2]
Languit toujours en séve, et ne se mûrit point.
De quoi servent les fleurs, si les fruits ne mûrissent ?
De quoi servent les blés, si les grains ne jaunissent ?
Toute chose a sa fin, et tend à quelque but :
Le destin l'a voulu, lorsque le monde fut
En ordre comme il est : telle est la convenance
De nature et de Dieu, par fatale ordonnance.

« Et pource, s'il te plaît pour épouse m'avoir,
Pleine de ta vertu, je ferai mon devoir

[1] *Garce* : fille.

[2] *L'époint* : l'excite ; du latin, *pu*[illegible]

De mûrir les amours de la terre inféconde,
Et de rendre parfait l'imparfait de ce monde.

« A toi, fils du Soleil, est la perfection,
Tu soutiens et nourris la génération :
Car rien sans ta vertu au monde ne peut être,
Comme étant des saisons le seigneur et le maître. »

Ainsi disait Cérès, et l'été tout soudain
De sa vive chaleur lui échauffa le sein,
La prit pour son épouse, et, la prenant à l'heure [1],
La terre se vêtit d'une forme meilleure,
Par tel embrassement, lequel en peu de jours
Du beau Printemps et d'elle accomplit les amours.

Je te salue, Été, le prince de l'année,
Fils du soleil, auteur de toute chose née,
Père alme [2], nourricier, donne-blé, donne-vin,
Mâle parfait, entier, tout grand et tout divin,
Perruque de rayons, qui sers de longue guide
Au Soleil qui, matin [3], tient ses chevaux en bride :
Souhaité des humains, tout couronné d'épis,
Qui figures les ans des hommes accomplis,
Qui forges les éclairs, la foudre et le tonnerre,
Marinier, voyageur, courrier, homme de guerre [4] !

Écarte loin de moi tout mal et tout méchef,
Éloigne toute peste et fièvre loin du chef
Du docte Robertet, lequel point ne refuse
De se laisser ravir doucement à la Muse :
Augmente lui ses ans, sa force et sa valeur,
Et conserve sa vie en ta vive chaleur.

[1] *A l'heure :* sur le champ, de l'italien, *allora*.

[2] *Alme :* bienfaisant, du latin, *almus*.

[3] *Matin :* matinal.

[4] Allusion à tout ce que l'on peut entreprendre en la saison d'été.

III.

HYMNE DE L'AUTOMNE.

A CLAUDE DE L'AUBÉPINE.

Le jour que je fus né, Apollon, qui préside
Aux Muses, me servit en ce monde de guide,
M'anima d'un esprit subtil et vigoureux,
Et me fit de science et d'honneur amoureux.

En lieu des grands trésors, et des richesses vaines
Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,
Me donna pour partage une fureur d'esprit [1],
Et l'art de bien coucher ma verve par écrit.

Il me haussa le cœur, haussa la fantaisie [2],
M'inspirant dedans l'âme un don de poésie,
Que Dieu n'a concédé qu'à l'esprit agité
Des poignants aiguillons de sa divinité.

Quand l'homme en est atteint, il devient un prophète,
Il prédit toute chose avant qu'elle soit faite,
Il connaît la nature et les secrets des cieux,
Et d'un esprit bouillant s'élève entre les dieux [3].

Il connaît la vertu des herbes et des pierres,
Il enferme les vents, il charme les tonnerres :
Sciences que le peuple admire, et ne sait pas
Que Dieu les va donnant aux hommes d'ici bas,
Quand ils ont de l'humain les âmes séparées,
Et qu'à telle fureur elles sont préparées
Par oraison, par jeûne et pénitence aussi :
Dont aujourd'hui le monde a bien peu de souci.

[1] *Fureur d'esprit :* inspiration.
[2] *Fantaisie :* imagination.
[3] Voir VIRGILE, *Géorg.*, II, 474 et suivants, et LA FONTAINE, *Fables*, XI, 8.

Car Dieu ne communique aux hommes ses mystères,
ils ne sont vertueux, dévots et solitaires,
loignés des tyrans, et des peuples qui ont
a malice en la main et l'impudence au front,
rûlés d'ambition et tourmentés d'envie,
ui leur sert de bourreau tout le temps de leur vie.

Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois
t les eaux me plaisaient plus que la cour des rois,
t les noires forêts en feuillages voûtées,
t du bec des oiseaux les roches picotées :
Jne vallée, un antre, en horreur obscurci,
Jn désert effroyable était tout mon souci :
Afin de voir au soir les Nymphes et les Fées
Danser dessous la Lune, en cotte par les prées ;
(Fantastique d'esprit :) et de voir les Sylvains
Être boucs par les pieds et hommes par les mains,
Et porter sur le front des cornes, en la sorte
Qu'un petit aignelet de quatre mois les porte.

J'allais après la danse, et craintif je pressais
Mes pas dedans le trac [1] des Nymphes, et pensais
Que pour mettre mon pied en leur trace poudreuse
J'aurais incontinent l'âme plus généreuse :
Ainsi que l'Ascréen [2] qui gravement sonna,
Quand l'une des neuf Sœurs du laurier lui donna.

Or, je ne fus trompé de ma jeune entreprise [3] :
Car la gentille Euterpe ayant ma dextre prise,
Pour m'ôter le mortel [4], par neuf fois me lava
De l'eau d'une fontaine ou peu de monde va,

[1] *Le trac :* le sentier.
[2] *L'Ascréen :* Hésiode, natif d'Ascra en Béotie.
[3] Ce tour inusité aujourd'hui rappelle l'expression grecque, ἁμαρτάνειν γνώμης...
[4] *Le mortel :* ce qu'il y avait de mortel en moi, comme plus haut *l'humain.*

Me charma par neuf fois, puis d'une bouche enflée
(Ayant dessus mon chef son haleine soufflée)
Me hérissa le poil de crainte et de fureur,
Et me remplit le cœur d'ingénieuse erreur,
En me disant ainsi : « Puisque tu veux nous suivre,
Heureux après la mort nous te ferons revivre
Par longue renommée, et ton los [1] ennobli,
Accablé du tombeau n'ira point en oubli.

« Tu seras du vulgaire appelé frénétique,
Insensé, furieux, farouche, fantastique,
Maussade, mal plaisant : car le peuple médit
De celui qui de mœurs aux siennes contredit.

« Mais courage, Ronsard, les plus doctes poëtes,
Les sibylles, devins, augures et prophètes,
Hués, sifflés, moqués des peuples ont été :
Et toutefois, Ronsard, ils disaient vérité.

« N'espère d'amasser de grands biens en ce monde :
Une forêt, un pré, une montagne, une onde
Sera ton héritage, et seras plus heureux
Que ceux qui vont cachant tant de trésors chez eux :
Tu n'auras point de peur qu'un roi de sa tempête
Te vienne en moins d'un jour écarbouiller [2] la tête,
Ou confisquer tes biens : mais tout paisible et coi [3]
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toi. »

Ainsi disait la Nymphe, et de là je vins être
Disciple de Daurat, qui longtemps fut mon maître [4],
M'apprit la poësie, et me montra comment
On doit feindre, et cacher les fables proprement,
Et à bien déguiser la vérité des choses
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses :

[1] *Ton los :* ta louange.
[2] *Écarbouiller :* écraser.
[3] *Coi :* tranquille, du latin,
[4] Voir la Vie de Ronsard.

J'appris en son école à immortaliser
Les hommes que je veux célébrer et priser,
Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne,
Pour présent immortel, l'Hymne de cette Automne.

Or, sitôt que l'Automne eut l'âge de pouvoir
Goûter le plaisant mal qu'amour fait recevoir,
Et que jà ses tetins, messagers de jeunesse,
Comme pommes s'enflaient d'une ronde allégresse,
Elle n'avait souci d'amour ni de plaisir
Qui vient le tendre cœur d'une fille saisir,
Quand sur l'âge première elle se voit aimée,
Et quand amour la tient doucement allumée.

Ses plaisirs seulement n'étaient qu'à regarder,
Qu'à baiser sa nourrice, et à la mignarder;
Qu'à vêtir proprement des robes découpées;
Qu'à faire de l'enfant [1], qu'à coiffer des poupées;
Et toujours soupirait quand on ne l'allaitait,
Et quand son nourricier au col ne la portait;
Ses actes toutefois donnaient bien témoignage
Qu'elle serait un jour de très-mauvais courage [2] :
Car toujours rechignait, grommelait et tançait,
Et rien que tromperie en son cœur ne pensait.

Un jour que sa nourrice était toute amusée
A tourner au soleil les plis de la fusée [3],
(Et qu'ores de la dent, et qu'ores de la main
Égalait le filet pendu près de son sein,
Pinçant des premiers doigts la filasse souillée
De la gluante humeur de sa lèvre mouillée;
Puis en pirouettant, allongeant et virant,
Et en accourcissant, resserrant et tirant

[1] Faire l'enfant.
[2] *Courage* : sentiment, disposition du cœur.
[3] *Fusée* : fuseau.

Du fuseau bien enflé les courses vagabondes,
Arrangeait les filets et les mettait par ondes :)
Elle vit que l'Automne était seule à repos;
Adoncque elle l'appelle, et lui dit tels propos :
« Ma fille, dès le jour que tu fus enfantée,
Par ta mère tu fus en mon antre apportée,
De nuit, à celle fin que ton corps fût nourri
Et traité sans le su de son fâcheux mari :
Pour ce je te dirai tes parents et ton être.

« Enfle toi le courage, et ne pense pas être
Fille d'un laboureur qui de coutres [1] tranchants
Fend la terre et la sème, et engrosse les champs,
Et rapporte au logis les deux mains ampoulées :
Ni fille d'un pasteur qui au fond des vallées
Fait paître son troupeau par les pâtis herbeux,
Qui tient un larigot [2], et flûte entre les bœufs :
Tu es bien d'autre sang plus généreux issue,
Et de parents plus grands et plus nobles conçue.

« N'as-tu ouï parler, au soir, en écoutant
Près du feu, mon mari en ses bras te portant,
D'une grande déesse heureusement féconde,
A qui le ciel donna la charge de ce monde?
Par qui tout est nourri, par qui tout est produit,
Par qui nous recueillons et la fleur et le fruit?
Qui est tout, qui fait tout, qui a toute puissance?
De ses reins, mon enfant, tu as pris ta naissance,
Et de ce grand flambeau que tu vois luire aux cieux,
Qui sait tout, qui dit tout, qui voit tout de ses yeux,
Père alme, nourricier de toute la machine,
Vive la soutenant par sa vertu divine.
De ces deux tu naquis : et, pour mieux le savoir,
Il est temps, mon enfant, que tu les ailles voir;

[1] *Coutres :* socs de charrue. [2] *Larigot :* flageolet.

ıst temps de laisser tes jeux et ta simplesse,
ırtes [1], chevaux de bois : ce qui sied en jeunesse
sied quand on est grand, et chaque âge en venant
ıporte avecque soi ce qui est convenant.
pource il ne faut plus comme un poupelin [2] pendre
ı col de mon mari, mais bien te faut apprendre
danser, à baller, à friser tes cheveux,
ɜs allonger en onde, et les serrer en nœuds,
dextrement mouvoir l'appât de ton œillade,
faire d'un souris tout un peuple malade,
savoir conseiller ta face à ton mirouer,
parler finement, et finement jouer,
savoir finement inventer mille excuses,
donner une baie [3], à trouver mille ruses,
pratiquer d'amour l'amertume et le doux,
Et par telle finesse acquérir un époux.

« Or, sitôt que l'Aurore à la vermeille bouche
Aura du vieux Tithon abandonné la couche,
Il faudra t'éveiller, afin d'aller trouver
Non guère loin d'ici ton père à son lever.

« Or, pour mieux achever ta soudaine entreprise,
Il faut prier un Vent, afin qu'il te conduise :
La caverne ou l'Autan demeure n'est pas loin,
Pource va le prier qu'il en prenne le soin. »

. . . .

Ce vent humide et chaud gisait à la renverse,
Étendu sur le dos d'une longue traverse,
Au beau milieu de l'antre (horrible chose à voir !)....

. . . .

Son antre s'étuvait [4] d'une chaleur croupie,

[1] *Martes :* pour martres : figures de martres, de petits chats pour amuser les enfants.

[2] *Poupelin :* poupard, enfant.

[3] *Baie :* tromperie.

[4] *S'étuvait :* s'échauffait.

Moite, lâche, pesante, ocieuse [1], assoupie,
Ainsi qu'on voit sortir de la gueule d'un four
Une lente chaleur qui étuve le jour.

Là, sur un peu de paille, à terre était couchée
Une lice aboyant, jusqu'aux os desséchée :
Les voisins d'alentour (qui paître la soulaient) [2]
La vieille Maladie en son nom l'appelaient.
Elle avait un grand rang de tétaces tirées,
Longues comme boyaux, par le bout déchirées,
Que, d'un muffle affamé, une engeance de maux
Lui suçaient tout ainsi que petits animaux,
Qu'elle (qui doucement sur sa race se vautre)
De son col retourné léchait l'un après l'autre [3],
Pour leur former le corps en autant de façons
Qu'on voit dedans la mer de sortes de poissons,
De sablons sur la rade, et de fleurs au rivage,
Quand le jeune Printemps découvre son visage.

. . . .

L'Automne en larmoyant s'en étoit en allée,
Quand elle ouït un bruit au fond d'une vallée,
Et, s'approchant de près, elle vit un grand roi
Que deux tigres portaient en magnifique arroi :
Ses yeux étincelaient tout ainsi que chandelles,
Ses cheveux lui pendaient plus bas que les aisselles,
Sa face était de vierge, et avoit sur le front
Deux petits cornichons [4] comme les chevreaux ont;
Ses lèvres n'étaient point de barbe crêpelées,
Son corps était bouffi [5], ses cuisses potelées,

[1] *Ocieuse* : paresseuse, du latin, *otiosus*.

[2] *Soulaient* : avaient coutume; de *solere*.

[3] Ce passage rappelle les vers de Virgile :

..... Illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, et corpora fingere l[...]
(*Énéide*, VIII, [...])

[4] *Deux petits cornichons* : deu[x pe]tites cornes.

[5] *Bouffi* : gras.

Jeunesse et Volupté lui servaient de voisins,
Et tenait en sa main deux grappes de raisins.
Devant ce Roi dansaient les folles Édonides [1] :
Les unes talonnaient des panthères sans brides,
Les autres répandaient leurs cheveux sur le dos,
Les autres dans la main branlaient des javelots,
Hérissés de lierre et de feuilles de vigne ;
Silène, au rouge nez, sans mesure trépigne,
Monté dessus son âne, et comme tout dompté
De vin, laisse tomber sa tête d'un côté :
Les Satyres cornus, les Sylvains pieds-de-chèvre
Font un bruit d'instruments : l'un qui enfle sa lèvre
Fait sonner un hautbois, et l'autre, tout autour
De la brigade, fait résonner un tambour.

Sitôt que Bacchus vit Automne la pucelle,
Vénus lui fit descendre au cœur une étincelle,
Par les yeux envoyée, et tout soudainement
Il devint amoureux, et si ne sut comment.

Il sent dedans ses os une peste qui erre
De moëlle en moëlle, et lui fait telle guerre,
Qu'avec un grand soupir gémissant est contraint
De confesser qu'amour l'a vivement atteint.
Il a l'âme pendue aux beaux yeux de la belle,
En ses cheveux se lie et ne pense qu'en elle,
Il se brûle lui-même, et fût mort de souci,
Si pour la courtiser ne lui eût dit ainsi :

« Je confesse qu'amour de sa gentille flamme
Autrefois m'a brûlé pour une jeune dame [2],
Que le traître Thésé laissa dessus le bord,
Seule entre les rochers, la proie de la mort :

[1] *Les Édonides* : surnom des Ménades emprunté à la Thrace (Édonie) qu'elles habitaient.

[2] Ariadne que Bacchus recueillit dans l'île de Naxos, où elle avait été abandonnée par Thésée.

Mais, comme j'ai pour toi, telle amoureuse plaie
Je n'eus oncques pour elle, et tant plus je m'essaie
De l'ôter, et tant plus je sens cette poison[1]
Faire mon appétit[2] maître de la raison,
Et pource, prends pitié de mon âme embrasée,
Et viens dedans mon char pour ma tendre épousée;
Viens enlacer mon col : ce n'est un petit heur
Quand une femme acquiert un Dieu pour serviteur.
Hélas! je te supplie par cette belle bouche,
Par ces yeux dont l'éclair jusqu'en l'âme me touche,
Par ces cheveux crêpés qui me pressent le cœur,
N'entretiens d'un espoir longuement ma langueur :
Reçois-moi pour mari; au reste, prends en gage
Mon amour, comme en dot d'un si beau mariage :
Car ton corps qui mon cœur a chassé de son lieu,
Est digne de monter au lit d'un plus grand dieu.

« Si ne suis-je pourtant un demi-dieu champêtre :
Je suis ce grand Bacchus des Satyres le maître,
Qui ai cent mille autels, qui ai cent mille noms,
Tant craint et révéré par tant de nations.

« Domptant dessous mon joug la cruauté des lynces,
Triomphant, j'ai vaincu les Indes et leurs princes :
. . . .
Jupiter est mon père, et quand je monte aux cieux,
Je m'assieds en mon trône entre les plus hauts dieux. »

Ainsi disait Bacchus, et tout soudain l'Automne
A ce prince amoureux pour épouse se donne :
En son char il la monte en grave majesté,
Et, depuis, l'un sans l'autre ils n'ont jamais été :
Tant peuvent en amour deux courages ensemble,
Quand une affection pareille les assemble,

[1] *Poison* : autrefois du genre féminin. [2] *Appétit* : désir.

n crainte de parents qui l'amitié détruit,
devant que fleurir fait avorter le fruit.

Je te salue, Automne, et ton mari, qui porte
: nom d'avoir passé par une double porte [1];
aîtresse du vaisseau [2] que l'Abondance tient,
ır qui en sa beauté Pomone se maintient.
ıasse, je te supplie, toute peste maline,
èvres, rhumes, langueurs du chef [3] de l'Aubépine,
onserve sa famille, et remplis à foison
e pommes et de fruits et de vins sa maison.

. . . .

[1] Allusion à la double naissance de acchus, qui passa du sein de sa mère ans la cuisse de Jupiter.

[2] *Vaisseau :* vase, la corne d'Abondance.

[3] *Du chef* : de la tête.

IV.

HYMNE DE LA MORT (*).

A LOUIS DES MASURES.

Masures, désormais on ne peut inventer
Nul argument nouveau qui soit bon à chanter,

(*) A cette pièce se rattache une intéressante anecdote qui nous a été conservée par Brantôme. Un gentilhomme français, nommé Chatelard, épris de la reine Marie Stuart, s'était introduit près d'elle pendant la nuit. Il fut saisi et condamné à mort. « Le jour venu, Chatelard ayant été mené sur l'échafaud, avant de mourir, prit en ses mains les hymnes de M. de Ronsard, et pour son éternelle consolation, se mit à lire tout entièrement l'hymne de la Mort, qui est très bien fait et propre pour ne point abhorrer la mort; ne s'aidant aucunement d'aucun autre livre spirituel, ni de ministre ni de confesseur. Après avoir fait entièrement lecture, il se tourna vers le lieu où il pensait que la reine fût, et s'écria tout haut : Adieu la plus belle et la plus cruelle princesse du monde! Et puis, constamment, tendant le col à l'exécuteur, se laissa défaire fort aisément. »

Ou haut sur la trompette, ou bas dessus la lyre :
Aux anciens la Muse a tout permis de dire,
Tellement qu'il ne reste à nous autres derniers
Sinon le désespoir d'ensuivre les premiers.
Et, béant [1] après eux, reconnaître leur trace
Faite au chemin frayé qui conduit sur Parnasse :
Lesquels jadis, guidés de leur mère Vertu,
Ont tellement du pied ce grand chemin battu,
Qu'on ne voit aujourd'hui sur la docte poussière
D'Hélicon, que les pas d'Hésiode et d'Homère,
D'Arate [2], de Nicandre [3], et de mille autres Grecs
Des vieux siècles passés, qui burent à longs traits
Toute l'eau jusqu'au fond des filles de Mémoire,
N'en laissant une goutte aux derniers pour en boire :
Qui maintenant confus, à foule, à foule, vont
Chercher encor de l'eau dessus le double mont :
Mais ils montent en vain : car plus ils y séjournent,
Et plus, mourant de soif, au logis s'en retournent.

Moi donc qui, de longtemps, par épreuve, sais bien
Qu'au sommet de Parnasse on ne trouve plus rien
Pour étancher la soif d'une gorge altérée,
Je veux aller chercher quelque source sacrée
D'un ruisseau non touché, qui murmurant s'enfuit
Dedans un beau verger, loin de gens et de bruit :
Source que le soleil n'aura jamais connue,
Que les oiseaux du ciel de leur bouche cornue [4]
N'auront jamais souillée, et où les pastoureaux
N'auront jamais conduit les pieds de leurs taureaux.
Je boirai tout mon soûl de cette onde pucelle [5],
Et puis je chanterai quelque chanson nouvelle,

[1] *Béant* : ouvrant la bouche.

[2] Arate, poëte et astronome, auteur des *Phénomènes*, 272 av. J.-C.

[3] Nicandre, médecin et grammairien grec, qui vivait vers le troisième siècle avant J. C. Ses œuvres ont été publiées chez F. Didot, 1846.

[4] *Cornue* : armé d'un bec dur comme la corne.

[5] *Onde pucelle* : dont nul n'a goûté.

Dont les accords seront peut-être si très-doux,
Que les siècles voudront les redire après nous :
Et, suivant mon esprit, à nul des vieux antiques,
Larron, je ne devrai mes chansons poëtiques :
Car il me plaît pour toi de faire ici ramer
Mes propres avirons dessus ma propre mer,
Et de voler au ciel par une voie étrange,
Te chantant de la Mort la non-dite louange[1].

C'est une grand' déesse, et qui mérite bien
Mes vers, puisqu'elle fait aux hommes tant de bien;
Quand elle ne ferait que nous ôter des peines,
Et hors de tant de maux dont nos vies sont pleines,
Sans nous rejoindre à Dieu notre souv'rain Seigneur,
Encore elle nous fait trop de bien et d'honneur,
Et la devons nommer notre mère amiable.

Où est l'homme çà bas, s'il n'est bien misérable,
Et lourd d'entendement, qui ne veuille être hors
De l'humaine prison de ce terrestre corps?

Ainsi qu'un prisonnier qui, jour et nuit, endure
Les manicles[2] aux mains, aux pieds la chaîne dure,
Se doit bien réjouir, à l'heure qu'il se voit
Délivré de prison : ainsi l'homme se doit
Réjouir grandement, quand la mort lui délie
Le lien qui serrait sa misérable vie,
Pour vivre en liberté[3] : car on ne saurait voir
Rien çà bas qui ne soit par naturel devoir
Esclave de labeur : non seulement nous hommes
Qui vrais enfants de peine et de misères sommes,
Mais le soleil, la lune et les astres des cieux
Font avecque travail leur tour laborieux :

[1] On trouve dans ces vers un souvenir de Lucrèce. *De rerum natura*, IV, v. 1 et suivants.

[2] *Manicles* : chaînes, menottes ; du latin, *manicæ*.

[3] Pour qu'il puisse vivre...

La mer avec travail deux fois le jour chemine ;
La terre tout ainsi qu'une femme en gésine
(Qui pleine de douleur met au jour ses enfants)
Ses fruits avec travail nous produit tous les ans :
Ainsi Dieu l'a voulu, afin que seul il vive
Affranchi du labeur qui la race chétive
Des humains va rongeant de soucis langoureux.

Pource, l'homme est bien sot, ainçois bien malheureux,
Qui a peur de mourir, et mêmement à l'heure
Qu'il ne peut résister que soudain il ne meure.

Se moquerait-on pas de quelque combattant,
Qui dans le camp entré s'irait épouvantant,
Ayant sans coup ruer[1] le cœur plus froid que glace,
Voyant tant seulement de l'ennemi la face ?
Puisqu'il faut au marchand sur la mer voyager,
Est-ce pas le meilleur, sans suivre le danger,
Retourner en sa terre et revoir son rivage ?
Puisqu'on est résolu d'accomplir un voyage,
Est-ce pas le meilleur de bientôt mettre fin
(Pour regagner l'hôtel) aux labeurs du chemin ?
De ce chemin mondain qui est dur et pénible,
Epineux, raboteux, et fâcheux au possible,
Maintenant large et long, et maintenant étroit,
Où celui de la mort est un chemin tout droit,
Si certain à tenir, que ceux qui ne voient goutte,
Sans fourvoyer d'un pas, n'en faillent[2] point la route ?

Si les hommes pensaient à part eux quelquefois
Qu'il nous faut tous mourir, et que même les rois
Ne peuvent éviter de la mort la puissance,
Ils prendraient en leurs cœurs un peu de patience.
Sommes-nous plus divins qu'Achille ni qu'Ajax,

[1] *Ruer* : porter, frapper. [2] *Faillent* : manquent.

Qu'Alexandre ou César, qui ne se surent pas
Défendre du trépas, bien qu'ils eussent en guerre
Réduite sous leurs mains presque toute la terre ?

Beaucoup ne sachant point qu'ils sont enfants de Dieu,
Pleurent avant partir, et s'attristent, au lieu
De chanter hautement le péan[1] de victoire,
Et pensent que la mort soit quelque bête noire
Qui les viendra manger, et que dix mille vers
Rongeront de leurs corps les os tout découverts,
Et leur têt[2] qui doit être, en un coin solitaire,
L'effroyable ornement d'un ombreux cimetière.
Chétif, après la mort le corps ne sent plus rien :
En vain tu es peureux, il ne sent mal ni bien,
Non plus qu'il faisait lors que le germe à ton père
N'avoit enflé de toi le ventre de ta mère.

Télèphe ne sent plus la plaie qu'il reçut
D'Achille, quand Bacchus en tombant le déçut :
Et des coups de Pâris plus ne se sent Achille,
Plus Hector ne sent rien, ni son frère Troïle.
C'est le tout que l'esprit qui sent après la mort,
Selon que le bon œuvre ou le vice le mord :
C'est le tout que de l'âme, il faut avoir soin d'elle :
D'autant que Dieu l'a faite à jamais immortelle,
Il faut trembler de peur que par faits vicieux
Nous ne la bannissions de sa maison, les cieux,
Pour endurer après un exil très-moleste,
Absente du regard de son Père céleste ;
Et ne faut de ce corps avoir si grand ennui
Qui n'est que son valet et son mortel étui,
Brutal, impatient, de nature maline,
Et qui toujours répugne à la raison divine :

[1] *Péan* : hymne. [2] *Têt* : crâne.

Pource il nous faut garder de n'être surmontés
Des traîtres hameçons des fausses voluptés,
Qui nous plaisent si peu, qu'en moins d'un seul quart d'heure
Rien fors le repentir d'elles ne nous demeure.

Il ne faut pas humer de Circé les vaisseaux [1],
De peur que, transformés en tigres ou pourceaux,
Nous ne puissions revoir d'Itaque la fumée,
Du ciel notre demeure, à l'âme accoutumée,
Où tous nous faut aller, non chargés du fardeau
D'orgueil, qui nous ferait périr notre bateau,
Ains que venir au port ; mais chargés d'espérance,
Pauvreté, nudité, tourment et patience,
Comme étant vrais enfants et disciples de Christ,
Qui vivant nous bailla ce chemin par écrit,
Et marqua de son sang cette voie très sainte,
Mourant tout le premier, pour nous ôter la crainte.
Oh ! que d'être jà morts nous serait un grand bien,
Si nous considérions que nous ne sommes rien
Qu'une terre animée et qu'une vivante ombre,
Le sujet de douleur, de misère, et d'encombre :
Voire, et que nous passons en misérables maux
Le reste (ô crève cœur !) de tous les animaux.
Non pour autre raison Homère nous égale
A la feuille d'hiver qui des arbres dévale [2],
Tant nous sommes chétifs et pauvres journaliers,
Recevant sans repos maux sur maux à milliers,
Comme faits d'une masse impuissante et débile.

Pource je m'ébahis des paroles d'Achille,
Qui dit dans les enfers, qu'il aimerait trop mieux
Être un pauvre valet et jouir de nos cieux,
Que d'être roi des morts [3] : certes il faut bien dire

[1] *Humer les vaisseaux* : boire les coupes.

[2] Οἵηπερ φύλλων γενέη, τοιήδε καὶ ἀνδρῶν. (*Iliad.* Z', 146.)

[3] Voir HOMÈRE, *Odyssée*, Λ', [illegible] et suivants.

Que contre Agamemnon avait perdu son ire,
Et que de Briséis plus ne se souvenait,
Et que plus son Patrocle au cœur ne lui venait,
Qui tant et tant de fois lui donnèrent envie
De mourir de dépit pendant qu'il fut en vie.

Ou bien s'il eût ouï l'un des Sages qui dit :
« Que l'homme n'est sinon durant le temps qu'il vit
Qu'une mutation qui n'a constance aucune,
Qu'une proie du temps, qu'un jouet de Fortune : »
Il n'eût voulu là haut renaître par deux fois,
Non pour être valet, mais le plus grand des rois.

Masures, on dira que toute chose humaine
Se peut bien recouvrer, terres, rentes, domaine,
Maisons, femmes, honneurs, mais que par nul effort
On ne peut recouvrer l'âme quand elle sort,
Et qu'il n'est rien si beau que de voir la lumière
De ce commun soleil, qui n'est seulement chère
Aux hommes sains et forts, mais aux vieux chargés d'ans,
Perclus, estropiés, catarrheux, impotents.

Tu diras que toujours tu vois ces platoniques,
Ces philosophes pleins de propos magnifiques,
Dire bien de la mort : mais quand ils sont jà vieux,
Et que le flot mortel leur noue [1] dans les yeux,
Et que leur pied tremblant est déjà sur la tombe,
Que la parole grave et sévère leur tombe [2],
Et commencent en vain à gémir et pleurer,
Et voudraient, s'ils pouvaient, leur trépas différer.

Tu me diras encor que tu trembles de crainte
D'un batelier Charon, qui passe par contrainte
Les âmes outre l'eau d'un torrent effrayant,

[1] *Noue* : nage.

[2] Ils renoncent à leur parole...

Et que tu crains le chien à trois voix aboyant,
Et les eaux de Tantale et le roc de Sisyphe,
Et des cruelles Sœurs l'abominable griffe,
Et tout cela qu'ont feint les poëtes là-bas
Nous attendre aux enfers après notre trépas.

Quiconque dis ceci, pour Dieu, qu'il te souvienne
Que ton âme n'est pas païenne, mais chrétienne,
Et que notre grand Maître en la croix étendu,
Et mourant, de la mort l'aiguillon a perdu,
Et d'elle maintenant n'a fait qu'un beau passage
A retourner au ciel, pour nous donner courage
De porter notre croix, fardeau léger et doux,
Et de mourir pour lui comme il est mort pour nous,
Sans craindre, comme enfants, la nacelle infernale,
Le rocher d'Ixion, et les eaux de Tantale,
Et Charon, et le chien Cerbère à trois abois,
Desquels le sang de Christ t'affranchit en la croix,
Pourvu qu'en ton vivant tu lui veuilles complaire,
Faisant ses mandements qui sont aisés à faire :
Car son joug est plaisant, gracieux et léger,
Qui le dos nous soulage en lieu de le charger.
S'il y avait au monde un état de durée,
Si quelque chose était en la terre assurée,
Ce serait un plaisir de vivre longuement :
Mais puisqu'on n'y voit rien qui ordinairement
Ne se change et rechange, et d'inconstance abonde,
Ce n'est pas grand plaisir que de vivre en ce monde :
Nous le connaissons bien, qui toujours lamentons,
Et pleurons aussitôt que du ventre sortons,
Comme présagiant, par naturel augure,
De ce logis mondain la misère future.
Non pour autre raison les Thraces gémissaient,
Pleurant piteusement quand les enfants naissaient :
Et quand la mort mettait quelqu'un d'eux dans la bière,

L'estimaient bien heureux, comme franc [1] de misère.

Jamais un seul plaisir en vivant nous n'avons :
Quand nous sommes enfants, débiles, nous vivons
Marchant à quatre pieds : et quand le second âge
Nous vient encotonner de barbe le visage,
Lors la mer des ennuis se déborde sur nous,
Qui de notre raison démanche à tous les coups
Le gouvernail, vaincu de l'onde renversée,
En diverses façons troublant notre pensée.

L'un veut suivre la guerre, et tenir ne s'y peut;
L'autre la marchandise, et tout soudain il veut
Devenir marinier, puis après se veut faire
De quelque autre métier au marinier contraire :
Celui-ci veut l'honneur, celui-là le savoir,
Celui aime les champs, celui-là se fait voir
Le premier au palais, et sue à toute peine,
Pour avoir la faveur du peuple, qui est vaine [2] ;
Mais il ont beau courir : car vieillesse les suit,
Laquelle, en moins d'un jour, envieuse, détruit
La jeunesse, et contraint que leur vigueur s'en aille,
Se consommant en l'air ainsi qu'un feu de paille,
Et n'apparaissent plus cela qu'ils ont été,
Non plus qu'une fleurette après le chaud été.
Adonc la Mort se sied dessus leur blanche [3] tête,
Qui demande sa dette, et la veut avoir prête :
Ou bien si quelques jours, pour leur faire plaisir,
Les souffre dans le lit languir tout à loisir,
Si est-ce que soudain après l'usure [4] grande
D'yeux, de bras, ou de pieds, sa dette redemande,
Et veut avec l'usure avoir le principal :
Ainsi pour vivre trop leur vient mal dessus mal.

[1] *Franc* : libre.
[2] Ce passage rappelle plusieurs endroits d'Horace, et en particulier la satire I du livre I.
[3] *Blanche* : pour blanchie.
[4] *Usure* : affaiblissement, perte.

Pource à bon droit disait le Comique Ménandre,
Que toujours Jupiter en jeunesse veut prendre
Ceux qu'il aime le plus ; et ceux qu'il n'aime pas,
Les laisse en cheveux blancs longtemps vivre çà-bas[1] :
Aussi ce grand saint Paul jadis désirait être
Délié de son corps, pour vivre avec son maître,
Et jà lui tardait trop qu'il n'en sortît dehors,
Pour vivre avecque Christ, le prémice[2] des morts.

On dit que les humains avaient au premier âge,
Des dieux reçu la vie en éternel partage,
Et ne mouraient jamais : toutefois, pleins d'ennui
Et de soucis, vivaient comme ils font aujourd'hui.
Leur langue à Jupiter accusa Prométhée
De la flamme du feu qu'il lui avait ôtée,
Et adonques ce dieu pour les récompenser
De tel accusement, ne put jamais penser
Plus grand don que la Mort, et leur en fit largesse
Pour un divin présent, comme d'une déesse.

Aussi grands que la terre il lui fit les deux bras,
Armés d'une grand' faulx, et les pieds par à bas
Lui calfeutra de laine, afin qu'âme vivante
Ne pût ouïr le bruit de sa trace suivante.
Il ne lui fit point d'yeux, d'oreilles ni de cœur,
Pour n'être pitoyable en voyant la langueur
Des hommes, et pour être à leur triste prière
Toujours sourde, arrogante, inexorable et fière :
Pource elle est toute seule entre les immortels
Qui ne veut point avoir de temples ni d'autels,
Et qui ne se fléchit d'oraison ni d'offrande.

[1] Ou faut-il croire, hélas ! ce que disaient nos pères,
Que lorsqu'on meurt si jeune, on est aimé des Dieux ?
(Alfred de Musset, *Stances à la Malibran.*)

[2] *Prémice* : prix, récompense.

Par exprès mandement le grand Dieu lui commande
Tuer premier les bons, et de les envoyer
Incontinent au ciel, pour le digne loyer
De n'avoir point commis encontre lui d'offense;
Puis à la race humaine il fit une défense
De jamais n'outrager les hommes endormis,
Soit de nuit, soit de jour, fussent leurs ennemis,
D'autant que le Sommeil est le frère[1] de celle
Qui l'âme reconduit à la vie éternelle,
Où plus elle n'endure, avec son Dieu là haut,
Ni peine ni souci, ni froidure ni chaud,
Procès ni maladie : ains, de tout mal exempte,
De siècle en siècle vit bien heureuse et contente,
Auprès de son facteur [2], non plus se renfermant
En quelque corps nouveau, ou bien se transformant
En étoile, ou vaguant par l'air dans les nuages,
Ou voletant là-bas dans les déserts sauvages
(Comme beaucoup ont cru), mais en toute saison
Demeurant dans le ciel, son antique maison,
Pour contempler de Dieu l'éternelle puissance,
Les démons, les héros et l'angélique essence,
Les astres, le soleil, et le merveilleux tour
De la voûte du ciel qui nous cerne [3] à l'entour,
Se contentant de voir dessous elle les nues,
La grande mer flottante, et les terres connues,
Sans plus y retourner : car, à la vérité,
Bien peu se sentirait de ta bénignité,
O gracieuse Mort! si pour la fois seconde
Abandonnait le ciel, et revenait au monde :
Aussi dans ton lien tu ne la peux avoir
Qu'un coup, bien que ta main étende son pouvoir,

[1] Et consanguineus Leti Sopor.
(Virg., *Énéid.*, VI, 278.)

[2] *Facteur :* créateur.

[3] *Nous cerne :* nous entoure.

En cent mille façons, sur toute chose née :
Car naissant, nous mourons : telle est la destinée
Des corps sujets à toi, qui tiens tout, qui prends tout,
Qui n'as en ton pouvoir certaine fin ni bout :
Et ne fût de Vénus l'âme générative,
Qui tes fautes répare[1], et rend la forme vive,
Le monde périrait; mais son germe en refait
Autant de son côté que ton dard en défait.
Que ta puissance, ô Mort! est grande et admirable!
Rien au monde par toi ne se dit perdurable :
Mais tout ainsi que l'onde, à val des ruisseaux, fuit
Le pressant coulement de l'autre qui la suit,
Ainsi le temps s'écoule, et le présent fait place
Au futur importun qui les talons lui trace[2] :
Ce qui fut se refait : tout coule comme une eau,
Et rien dessous le ciel ne se voit de nouveau :
Mais la forme se change en une autre nouvelle,
Et ce changement là, vivre, au monde s'appelle,
Et mourir, quand la forme en une autre s'en va :
Ainsi avec Vénus la nature trouva
Moyen de ranimer, par longs et divers changes,
(La matière restant) tout cela que tu manges :
Mais notre âme immortelle est toujours en un lieu,
Au change non sujette, assise auprès de Dieu,
Citoyenne à jamais de la ville éthérée,
Qu'elle avait si longtemps en ce corps désirée.

Je te salue, heureuse et profitable Mort,
Des extrêmes douleurs médecin et confort;
Quand mon heure viendra, déesse, je te prie,
Ne me laisse longtemps languir en maladie,
Tourmenté dans un lit : mais puisqu'il faut mourir

[1] Qui compense les pertes que tu causes. *Faute* garde ici le sens de *faillir*, dont il dérive.

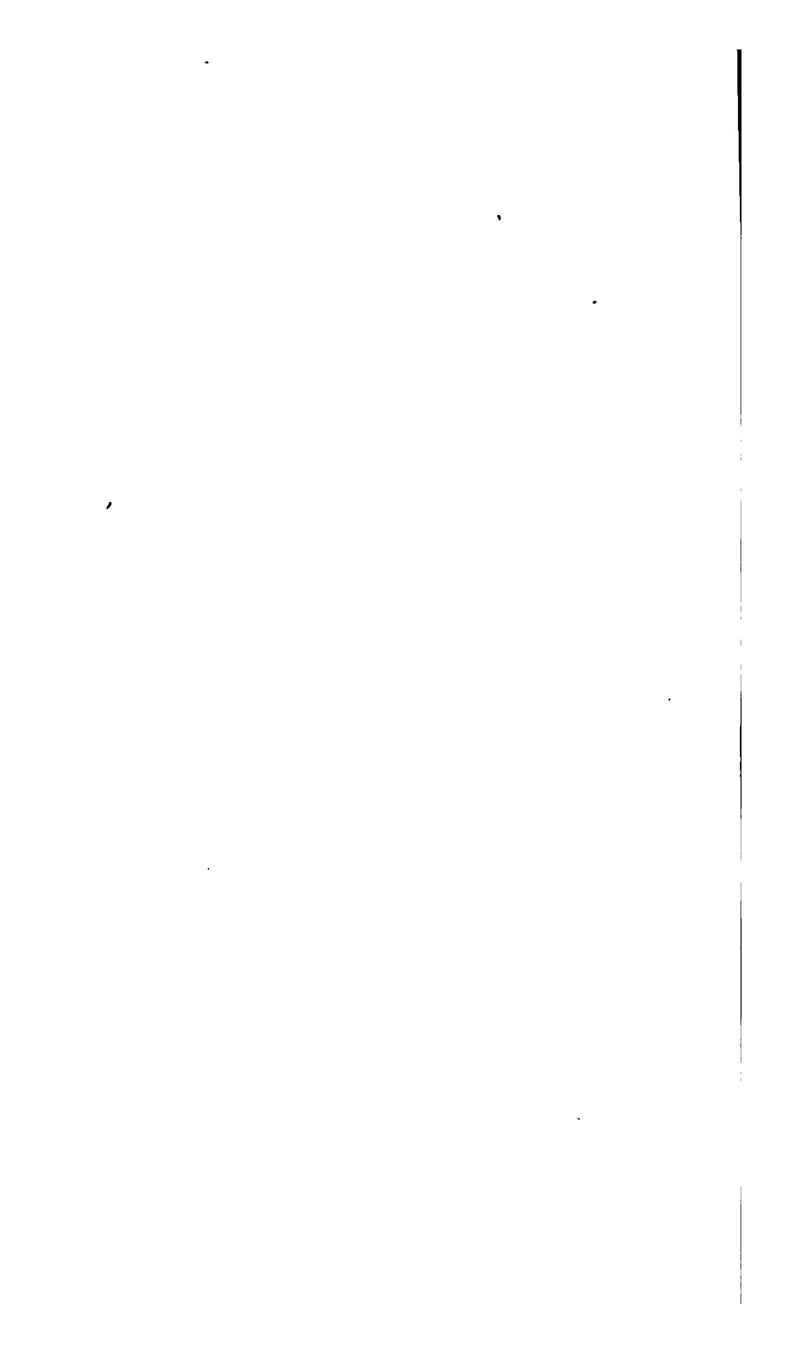
[2] Lui presse les talons.

onne moi que soudain je te puisse encourir [1],
u pour l'honneur de Dieu, ou pour servir mon prince,
avré [2], poitrine ouverte, au bord de ma province [3].

[1] Il semble que Ronsard se souvienne i du beau monologue d'Ajax, et de ses vocations à Mercure et à la Mort dans SOPHOCLE. (*Ajax*, 831 et suiv.)

[2] *Navré* : blessé.

[3] Sur les frontières de ma patrie.



LES POËMES

DE P. DE RONSARD.

AU LECTEUR.

ʾoëme et poésie ont grande différence,
ɜsie est un pré de diverse apparence,
ʒueilleux de ses biens, et riche de ses fleurs,
:pré, peinturé de cent mille couleurs,
i fournit de bouquets les amantes pucelles,
de vivres les camps [1] des abeilles nouvelles.
ɜme est une fleur, ou comme en des forêts
seul chêne, un seul orme, un sapin, un cyprès,
'un nerveux charpentier tourne en courbes charrues,
en carreaux [2] voûtés des navires ventrues,
ur aller voir après de Thétis les dangers,
les bords enrichis des biens des étrangers.

Ɔ'Homère l'Iliade, et sa sœur l'Odyssée
: une poésie en sujets ramassée,
ʳerse d'arguments : le Cyclope éborgné,
ⱡchille le bouclier, Circe au chef bien peigné,
ɔtée, Calypso par Mercure avertie,
un petit poëme ôté de sa partie
de son corps entier. Ainsi qu'un ménager [3]
i veut un vieil laurier de ses fils [4] décharger,
ınd l'un de ses enfants, qui étaient en grand nombre,
déjà grandelets se cachaient dessous l'ombre

Expression Virgilienne:
..............Cerea castra.
(*Énéide*, XII, 589.)

Carreaux : ais qui forment la coque du navire.

[3] *Un ménager :* un laboureur soigneux.

[4] *Fils :* rejetons.

De leur mère nourrice, et le replante ailleurs,
Afin que scs aïeuls en deviennent meilleurs :
Après avoir fouie en terre cette plante,
Bien loin de ses parents, elle croit et s'augmente,
Puis de feuilles ombreuse et vive de verdeur,
Parfume le jardin et l'air de son odeur :
Le jardinier joyeux se plaît en son ouvrage :
Bien cultiver le sien ne fit jamais dommage.

LE

PREMIER LIVRE DES POËMES,

DE P. DE RONSARD.

A TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-VERTUEUSE PRINCESSE, MARIE STUART (*),

REINE D'ÉCOSSE.

I.

SONNET.

Encore que la mer de bien loin nous sépare,
Si est-ce que l'éclair de votre beau soleil,
De votre œil, qui n'a point au monde de pareil,
Jamais loin de mon cœur par le temps ne s'égare.

Reine [1], qui enfermez une reine si rare,
Adoucissez votre ire, et changez de conseil :
Le soleil se levant et allant au sommeil,
Ne voit point en la terre un acte si barbare.

Peuples, vous forlignez, aux armes nonchalants,
Et vos aïeux Renaults, Lancelots et Rolants,
Qui prenaient d'un grand cœur pour les dames querelle,
Les gardaient, les sauvaient, où vous n'avez, Français,

[1] Elisabeth, qui retenait Marie prisonnière.

(*) Voir pour les événements auxquels Ronsard fait allusion dans les pièces adressées à la reine elle-même les *Lettres inédites de Marie Stuart*, par le prince de Labanoff ; 1 vol. in-8°, chez Firmin Didot frères, 1840.

Encore osé toucher ni vêtir le harnais,
Pour ôter de servage une Reine si belle.

II.

REGRET.

A LA MÊME

Le jour que votre voile aux vents se recourba,
Et de nos yeux pleurants les vôtres déroba,
Ce jour, la même voile emporta loin de France
Les Muses qui soulaient[1] y faire demeurance,
Quand l'heureuse fortune ici vous arrêtait,
Et le sceptre français entre vos mains était.

Depuis, notre Parnasse est devenu stérile :
Sa source maintenant d'une bourbe distille,
Son laurier est séché, son lierre est détruit,
Et sa croupe jumelle[2] est ceinte d'une nuit[3].

Les Muses en pleurant ont laissé nos montagnes :
Que pourraient plus chanter ces neuf belles compagnes ?
Quand vous, leur beau sujet, qui les faisait parler,
Sans espoir de retour est daigné s'en aller :
Quand votre Majesté qui leur donnait puissance,
A tranché leur parole avecque son absence ?

Quand votre belle lèvre, où nature posa
Un beau jardin d'œillets que Pithon[4] arrosa
De nectar et de miel, quand votre bouche pleine
De perles, de rubis, et d'une douce haleine,

Quand vos yeux étoilés, deux beaux logis d'amour,
Qui feraient d'une nuit le midi d'un beau jour,

[1] *Soulaient* : avaient coutume. Voir les notes, *passim*.

[2] Les deux sommets du Parnasse.

[3] Entourée d'ombre, obscurcie.

[4] *Pithon*, Πειθω, la déesse de la persuasion, de l'éloquence.

Et, pénétrant les cœurs, pourraient dedans les âmes
Des Scythes imprimer la vertu de leurs flammes;

Quand votre front d'albâtre et l'or de vos cheveux;
Annelés et tressés, dont le moindre des nœuds
Dompterait une armée, et ferait en la guerre
Hors des mains des soldats tomber le fer à terre;

Quand cet ivoire blanc qui enfle votre sein,
Quand votre longue, et grêle, et délicate main,
Quand votre belle taille, et votre beau corsage
Qui ressemble au portrait d'une céleste image,
Quand vos sages propos, quand votre douce voix
Qui pourrait émouvoir les rochers et les bois,
Las! ne sont plus ici! quand tant de beautés rares
Dont les grâces des cieux ne vous furent avares,
Abandonnant la France, ont d'un autre côté
L'agréable sujet de nos vers emporté!
Comment pourraient chanter les bouches des poëtes
Quand par votre départ les Muses sont muettes?
Tout ce qui est de beau ne se garde longtemps;
Les roses et les lis ne règnent qu'un printemps:
Ainsi votre beauté seulement apparue
Quinze ans en notre France, est soudain disparue,
Comme on voit d'un éclair s'évanouir le trait,
Et elle n'a laissé sinon que le regret,
Sinon le déplaisir, qui me remet sans cesse
Au cœur le souvenir d'une telle princesse.

Ah! que bien peu s'en faut que, rempli de fureur,
Voyant votre destin, je ne tombe en l'erreur
De ceux qui ont pensé qu'au plaisir de fortune
Ce monde est gouverné sans prévoyance aucune[1]!

[1] ..... An nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia cursu.
(CLAUD., *In Ruf.*)

Ciel ingrat et cruel, je te pri', réponds-moi,
Réponds, je te supplie, que te fit notre roi,
Auquel, si jeune d'ans, tu as tranché la vie?
Que t'a fait son épouse, à qui la pâle envie
A dérobé des mains le sceptre si soudain,
Pour veuve l'envoyer en son pays lointain,
En la fleur de son âge, ayant ému contre elle
Et contre sa grandeur sa terre naturelle[1]?

Or, si les hommes nés entre les peuples bas,
D'un cœur pesant et lourd qui ne résiste pas,
Avaient souffert en l'âme une moindre partie
De la tristesse, hélas! que femme elle a sentie,
Ils seraient surmontés de peine et de douleur,
Et, vaincus du destin, feraient place au malheur :

Où cette noble reine, et haute et magnanime,
Dont le cœur généreux par la vertu s'anime,
Ne ployant sous le mal, d'un courage indompté,
Comme ferme et constante a le mal surmonté,
Et n'a voulu souffrir que Fortune eût la gloire
D'avoir en l'assaillant sur elle la victoire,
Portant en jeune cœur un courage vieux[2],
De l'envie et du sort toujours victorieux.

Je voudrais bien qu'un dieu le plus grand de la troupe
De ceux qui sont au ciel, épuisât d'une poupe[3]
Toute l'eau de la mer; lors, à pied sec, j'irais
Du rivage français au rivage écossais,
Et, marchant sûrement sur les blondes arènes,

[1] *Naturelle :* natale.

[2] *Vieux* doit compter pour deux syllabes. Ce vers, tel que le donnent les éditions précédentes :

Portant un jeune cœur en un courage

n'offre aucun sens.

[3] *Poupe :* pompe.

ns être épouvanté des hideuses baleines,
verrais les beaux yeux de ce gentil soleil,
ıi ne saurait trouver au monde son pareil.

Mais, puisqu'il n'est permis de forcer la nature,
t qu'il faut que la mer de vagues nous emmure,
our la passer d'un coup, en lieu de grands vaisseaux,
enverrais mes pensers qui volent comme oiseaux.
ar eux je reverrais, sans danger, à toute heure,
ette belle princesse et sa belle demeure,
t là, pour tout jamais, je voudrais séjourner,
ar d'un lieu si plaisant on ne peut retourner.

Certes l'homme serait furieux[1] manifeste,
ui voudrait retourner d'un paradis céleste,
isant que de son bien il recevrait un mal,
our se voir éloigné de son pays natal.

La nature a toujours dedans la mer lointaine,
ar les bois, par les rocs, sous les monceaux d'arène,
ait naître les beautés, et n'a point à nos yeux
i à nous fait présent de ses dons précieux :
es perles, les rubis sont enfants des rivages,
t toujours les odeurs sont aux terres sauvages.

Ainsi Dieu qui a soin de votre royauté,
fait (miracle grand!) naître votre beauté,
ur le bord étranger, comme chose laissée
on pour les yeux de l'homme, ainçois[2] pour la pensée.

[1] *Furieux* : fou. [2] *Ainçois* : mais plutôt.

III.

FANTAISIE.

A LA MÊME.

Bien que le trait de votre belle face,
Peinte en mon cœur, par le temps ne s'efface,
Et que toujours je le porte imprimé,
Comme un tableau vivement animé :
J'ai toutefois pour la chose plus rare
(Dont mon étude [1] et mes livres je pare)
Votre semblant [2] qui fait honneur au lieu,
Comme un portrait au temple de son Dieu.

Vous n'êtes vive en drap d'or habillée,
Ni les joyaux de l'Inde dépouillée,
Riche d'émail et d'ouvrages, ne font
Luire un beau jour autour de votre front :
Et votre main, des plus belles la belle,
N'a rien sinon sa blancheur naturelle,
Et vos longs doigts, cinq rameaux inégaux,
Ne sont pompeux de bagues ni d'anneaux,
Et la beauté de votre gorge vive
N'a pour carcan [3] que sa blancheur naïve.

Un crêpe long, subtil et délié,
Pli, contrepli, retors et replié,
Habit de deuil, vous sert de couverture,
Depuis le chef jusques à la ceinture,
Qui s'enfle ainsi qu'un voile quand le vent
Soufle la barque, et la single [4] en avant.

De tel habit vous étiez accoutrée,

[1] *Étude* : cabinet d'étude.
[2] *Semblant* : portrait.
[3] *Carcan* : collier.

[4] *La single* : la pousse ; mot i[illegible]-tif que nous avons modifié, mais [illegible] perdu : *cingler*.

Partant, hélas! de la belle contrée
Dont aviez eu le sceptre dans la main,
Lorsque, pensive, et baignant votre sein
Du beau cristal de vos larmes roulées,
Triste, marchiez par les longues allées
Du grand jardin de ce royal château
Qui prend son nom de la beauté d'une eau [1].

Tous les chemins blanchissaient sous vos toiles [2];
Ainsi qu'on voit blanchir les rondes voiles,
Et se courber bouffantes sur la mer,
Quand les forçats ont cessé de ramer;
Et la galère au gré du vent poussée,
Flot dessus flot, s'en va tout élancée,
Sillonnant l'eau, et faisant d'un grand bruit
Piroüetter la vague qui la suit.

Lors les rochers, bien qu'ils n'eussent point d'âme,
Voyant marcher une si belle dame,
Et les déserts, les sablons et l'étang
Où vit maint cygne habillé tout de blanc,
Et des hauts pins la cime de vert peinte,
Vous contemplaient comme une chose sainte,
Et pensaient voir (pour ne voir rien de tel)
Une déesse en habit d'un mortel
Se promener, quand l'aube retournée
Par les jardins poussait la matinée,
Et vers le soir, quand déjà le soleil
A chef baissé [3] s'en allait au sommeil.

Le poëte accuse ici la cruauté de la mer qui sépare la reine de lui, is il ajoute :)

Je suis marri que la douce Vénus
Naquît des flots d'écume tout chenus [4]:

[1] Fontainebleau.
[2] *Vos toiles* : vos habits.
[3] S'inclinant sur l'horizon.
[4] *Chenus* : blancs; du latin, *canus*.

Elle d'amour la compagne et la mère,
Digne n'était d'une naissance amère,
Des flots couverts d'horreur et de péril ;
Mais devait naître, au printemps, en avril,
D'un pré fleuri, près d'une eau gazouillante,
Dessous la mousse, et non de la tourmente.

C'est pour montrer que l'amour est trompeur,
Amer, cruel, plein de crainte et de peur,
Comme celui qui porte en ses mains closes
Plus de chardons que de lis ni de roses.

IV.

REGRET.

A LA MÊME.

Comme un beau pré dépouillé de ses fleurs,
Comme un tableau privé de ses couleurs,
Comme le ciel, s'il perdait ses étoiles,
La mer ses eaux, le navire ses voiles,
Un bois sa feuille, un antre son effroi,
Un grand palais la pompe de son roi,
Et un anneau sa perle précieuse,
Ainsi perdra la France soucieuse
Ses ornements, perdant la royauté [1]
Qui fut sa fleur, sa couleur, sa beauté.

Dure Fortune, indomptable, et félonne,
Tu es vraiment fille d'une lionne,
Tu vas passant les tigres en rigueur ;
Tu n'eus jamais en l'estomac [2] de cœur,

[1] *La royauté* : la personne royale.
[2] *Estomac* : poitrine : Je vais lui présenter mon estomac ...
(CORN., *le Cid*, V, 1, ...)

D'ainsi traiter une reine si belle!

Premièrement, tu l'as, dès la mamelle,
Assujettie à porter le malheur,
Lorsque sa mère atteinte de douleur,
Dans son giron, craignant l'armée anglaise,
L'allait cachant par la terre écossaise.
A peine était sortie hors du berceau,
Que tu l'as mise en mer sur un vaisseau,
Abandonnant le lieu de sa naissance,
Sceptre et parents, pour demeurer en France.

Lors, en changeant de courage malin,
La regardas d'un visage benin,
Et d'orpheline ensemble et d'étrangère
(Ah! que tu es inconstante et legère!)
La marias au fils de notre roi,
Qui depuis tint la France dessous soi.

Puis en l'ayant, ô Fortune insensée!
Jusqu'au sommet des grands honneurs poussée,
Tu as occis à seize ans son mari :
Ni plus ni moins qu'en un jardin fleuri
Meurt un beau lis, quand la pluie pesante
Aggrave en bas sa tête languissante[1],
Ou comme au soir la rose perd couleur,
Et meurt séchée, alors que la chaleur
Boit son humeur qui la tenait en vie,
Et feuille à feuille à bas tombe fanie.

Sa belle épouse, atteinte de souci,
Après sa mort est demeurée ainsi
Qu'on voit au bois la veuve tourterelle,

[1] Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens; lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.
(VIRGILE, *Énéide*, IX, 435.)

Ayant perdu sa compagne fidèle :
Jamais un autre elle ne veut choisir,
Car par la mort est mort tout son désir :
Ni pré ni bois son regret ne console,
Et d'arbre en arbre au point du jour ne vole,
Ains se cachant dedans les lieux secrets,
Seulette aux vents raconte ses regrets,
Se paît de sable, et sans ami se branche [1],
En soupirant, sur une sèche branche.

Fortune, hélas! ne suffisait-il pas
De l'offenser d'un si piteux trépas?
Sans lui remplir diversement sa terre
D'opinions, de sectes et de guerre,
Bander son peuple aux armes tant prisé,
Avant qu'il fût par sectes divisé!

Si la fureur de tes mains tant cruelles
Ont tel pouvoir sur des choses si belles,
Si l'équité, la bonté, la pitié,
Porter au vice extrême inimitié,
Si la vertu, la chasteté de vie,
N'ont pu fléchir ni ton sort ni l'envie,
Qu'espérons-nous de nos humanités [2]?

Le ciel d'airain, logis des déités,
N'est assuré, ses dieux ni ses déesses,
Puisqu'ici bas nos divines princesses,
Qui te devraient aux larmes inviter,
Contre l'ennui [3] ne peuvent résister.

Tu n'es encore, ô Fortune, contente :
Ta cruauté notre douleur augmente,

[1] *Se branche :* se pcrche.

[2] *De nos humanités :* de notre simple puissance humaine.

[4] *Ennui :* chagrin, peine; sens très fort au seizième et au dix-septième siècle; voyez Corneille *passim*.

En nous voulant priver de ses beaux yeux,
Yeux qui font honte aux étoiles des cieux :
Nous dérobant cette beauté divine,
Pour la donner aux flots de la marine.

Puisse la mer la terre devenir,
Puisse la nef comme un rocher tenir,
Au bord de l'eau, de peur qu'elle n'emporte
Un corps si beau qui notre âge conforte,
Cette beauté, honneur de notre temps,
Qui rend les rois et les peuples contents.

Ah! je voudrais, Écosse, que tu pusses
Errer ainsi que Dèle [1] ! et que tu n'eusses
Les pieds formés au profond de la mer!

Ah! je voudrais que tu pusses ramer,
Ainsi que vole une barque poussée
De mainte rame à ses flancs élancée,
Pour t'enfuïr longue espace devant
Le tard [2] vaisseau qui t'irait poursuivant,
Sans voir jamais surgir à ton rivage
La belle reine à qui tu dois hommage.

Puis elle adonc, qui te suivrait en vain,
Retournerait en France tout soudain,
Pour habiter son duché de Touraine :
Lors de chansons j'aurais la bouche pleine,
Et en mes vers si fort je la louerais,
Que comme un cygne en chantant je mourrais :
Pour mon objet j'aurais la beauté d'elle,
Pour mon sujet sa constance immortelle :
Où maintenant la voyant absenter,
Rien que douleur je ne saurais chanter.

[1] *Dèle :* Délos. [2] *Tard :* tardif, lent.

Sus, mon soupir, plainte de noir vêtue,
Monte au plus haut d'une roche pointue ;
Cherche les bois des hommes séparés ;
Fuis-t'en aux lieux qui sont plus égarés ;
Et en pleurant à l'entour des rivières,
Raconte aux vents que je perdis naguères
Une maitresse, une perle de prix,
Et une fleur, la fleur des bons esprits,
Une divine et rare Marguerite,
Qui pour la France en la Savoie habite,
Et maintenant une reine je perds,
Qui fut l'honneur de France et de mes vers.

V.

LES ARMES (*)

A JEAN BRINON.

Quiconque a le premier des enfers déterré
Le fer, était, Brinon, lui-même bien ferré :
Lui-même avait, ce crois-je, occis son propre père,
Tué sa propre sœur, tué sa propre mère ;
Lui-même avait au soir à son hôte étranger
Dessus la table offert ses enfants à manger,
Et ne croyait qu'au ciel les dieux eussent puissance
(Car il n'en croyait point) de punir son offense.

Que les siècles dorés à bon droit sont loués
Sur les siècles de fer, quand les glands secoués
Des chênes nourriciers, quand la triangle faîne [1]

[1] *La triangle faîne :* la faîne, fruit du hêtre, a une forme triangulaire.

(*) Le sieur de Brinon, conseiller en Parlement, avait fait présent [de] quelque arme à Ronsard, comme l'indiquent les derniers vers de la p[ièce].

'aissait le peuple oisif par les forêts sans peine ;
t quand, dans les ruisseaux jusqu'à la rive pleins,
es hommes tiraient l'eau dans le creux de leurs mains !

Alors on n'attachait (pour les rendre plus sûres)
es portes aux maisons, aux portes des serrures ;
t lors on n'avait point ce mot de *tien* ni *mien* :
'ous vivaient en commun, car tous n'avaient qu'un bien :
e ce que l'un voulait, l'autre en avait envie,
t tous d'accord passaient heureusement la vie.

Mais sitôt que le fer par malheur fut trouvé,
}u'au fond de ses rognons[1] Pluton avait couvé,
'ar tant d'espaces d'ans, là-bas dessous la terre,
u jour, avecque lui, la discorde et la guerre
t le meurtre sortit, et sortirent dehors
es mots de *tue*, *assomme*, et mille horribles morts.
e monde adonc fut plein de crime et de diffame[2] :
e mari machina le poison à sa femme,
e fils tua son père, et le frère sa sœur,
t l'hôte ne fut pas de son hôte bien seur.

Les peuples, effrayés de l'horreur des batailles,
Flanquèrent leurs cités de fosse et de murailles :
Car le peuple aux forêts sans police épandu,
Aux villes par troupeaux s'était déjà rendu,
Qui, pour se maintenir, au dos vêtit les armes.
Lors le monde changé n'oyait que les alarmes
Tonner de tous côtés, et le volage Mars
Tout sanglant forcener[3] au milieu des soldars.

. . . .

De quel genre de mort était digne cet homme,
Qui premier inventa le fer qui nous consomme?

[1] Dans les entrailles de la terre.
[2] *Diffame :* déshonneur.
[3] *Forcener :* exercer sa fureur, comme en latin *bacchari*.

Qui premier artisan le canon pertuisa [1],
Et sortir de sa gorge un tel foudre avisa?
Et qui vit sans pleurer rouer [2] en tant de sortes,
Parmi l'air tant de bras, et tant de têtes mortes?
Ni la soif de Tantal', ni la rou' d'Ixion
Ne suffiraient là bas à sa punition,
Ni le vautour beccu [3], dont la griffe cruelle
Pince de Prométhé la poitrine immortelle.

Par lui comme jadis on ne voit plus d'Hectors,
D'Achilles, ni d'Ajax : car les hommes plus forts
Sont aujourd'hui tués d'un poltron, en cachette,
A coups de harquebuse, ou à coups de mousquette.
Au temps qu'on bataillait sans fraude, main à main,
On connaissait au fait celui qui était plein
De peur ou d'assurance, et ne voulait-on croire
Que Thersite au combat méritât tant de gloire
Qu'Achille en méritait; mais Thersite aujourd'hui
Tue Achille de loin, et triomphe de lui.

Pourquoi, chétifs humains, avez vous tant d'envie,
A grands coups de canon, d'accourcir votre vie?
Vous mourez assez tôt : si vous pensez là bas
Avoir autant qu'ici de plaisirs et d'ébats,
Ah! vous êtes trompés : bien que l'unique fille
De Cerès en soit reine : en nul temps la faucille
N'y coupe la moisson, ni aux coteaux voisins
Jamais Bacchus n'y fait verdeler ses raisins.
Hélas! mais à l'entour la mort pâle y demeure,
Toujours un peuple grêle autour d'un lac y pleure,
Ayant la peau brûlée et les cheveux cendreux,
Le visage plombé, les yeux mornes et creux.
O fortuné celui qui bien loin de la guerre

[1] *Pertuisa* : creusa, perfora.
[2] *Rouer* : tournoyer; du latin, *rotare*.
[3] *Beccu* : au bec crochu.

Cultive en longue paix l'usure de sa terre;
Et qui jamais au lit ne se vit étonner
D'ouir au point du jour la trompette sonner [1] !
Qui ne sait quel mot c'est que *Cargue* [2]. *Camisade* [3]
Sentinelle, *Diane* [4], *Escarmouche*, *Embuscade* :
Mais qui, plein de repos, en la grise saison [5],
Attend au coin du feu la mort en sa maison,
Afin qu'il ait l'œil clos par les mains de sa fille,
Et qu'il soit mis en terre auprès de sa famille,
Non auprès d'une haie ou au fond d'un fossé,
Ayant d'un coup de plomb le corps outre-percé.

Toutefois je plains tant du commun le dommage,
Que je voudrais, crois-moi, que celui qui l'usage
Trouva premier du fer, n'eût jamais été né,
Et n'avoir eu tes dons : car Dieu n'eût détourné
Son visage de nous, et la paix, violée,
N'eût point abandonné la terre désolée,
Pour s'envoler là-haut, laissant le monde ici
S'entre-piller, navrer [6] et tuer sans merci.

[1] Imité de Claudien. *Epigr.* Le vieillard de Vérone.

[2] *Cargue* : on dit aujourd'hui *charge*.

[3] *Camisade* : surprise, attaque imprévue à la faveur des ténèbres par des soldats qui déguisent leurs habits de guerre sous une chemise.

[4] *Diane* : batterie de tambour à l'aube; de *dies*, jour.

[5] En la vieillesse, quand les cheveux grisonnent.

[6] *Navrer* : blesser.

VI.

A JEAN DE LA PERUSE (*), POËTE.

Encore Dieu par sa grâce n'a pas
A nous mortels, qui vivons ici-bas.

(*) Auteur d'une tragédie de Médée et d'un recueil d'Odes pindariques.

Tout à la fois les choses revélées :
Son sein beaucoup en cache de celées,
Et toutefois ce qu'il tient de celé,
Par sa bonté nous sera révélé,
Quand il voudra, par sa bénigne grâce,
Des journaliers [1] favoriser la race.

Et cependant, par soins et par labeurs,
Et par travaux, il aiguise nos cœurs
Diversement, de peur que notre vie
Ne s'accagnarde en paresse engourdie.
De sa faveur en France il réveilla
Mon jeune esprit, qui premier travailla
De marier les odes à la lyre,
Et de savoir sur ses cordes élire
Quelle chanson y peut bien accorder,
Et quel fredon ne s'y peut encorder.
Non sans labeur j'entrepris telle chose,
Mais le destin, qui tout en tous dispose,
M'y avait tant ains que naître adonné,
Qu'en peu de jours je me vis façonné,
Par deux chemins suivant la vieille trace
Des premiers pas de Pindare et d'Horace.

Presque d'un temps le même esprit divin
Désommeilla du Bellay l'angevin,
Qui doucement sur la lyre d'ivoire,
Acquit en France une éternelle gloire :
Fait amoureux, d'un pouce tremblotant
Poussa le luth, à voix douce chantant
Les passions que sa gentille dame
Lui engravait au plus profond de l'âme.

[1] *Des journaliers* : des hommes, qui ne vivent qu'un jour.

Longtemps devant, d'un ton plus haut que lui,
Tyard chanta son amoureux ennui,
Qui jusqu'à l'os consumait sa moelle
Pour les beaux yeux de sa dame cruelle.

Comme ces deux, de même flèche atteint,
(Tant peut amour) hélas! je fus contraint
Dessus le luth autres chansons apprendre,
Pensant fléchir l'orgueil de ma Cassandre,
Mais pour néant : car mes chansons n'ont peu
Ni l'enflammer, ni englacer mon feu.

Après, Baïf, d'une flèche plus douce
Espoint au cœur, mignarda de son pouce
Des jouissants les baisers savoureux,
Et de la nuit les combats amoureux,
Et les plaisirs dont une douce amante
Entre ses bras son damoiseau contente.

Puis, des Autels [1], au contraire touché,
D'un beau trait d'œil autrement décoché,
Chanta les maux qu'un patient endure
Dans les prisons d'une maîtresse dure.

Après, Amour la France abandonna,
Et lors Jodelle heureusement sonna,
D'une voix humble et d'une voie hardie,
La comédie avec la tragédie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le français échafaud [2].

Tu vins après, encothurné [3] Peruse,

[1] *Des Autels*, poëte bourguignon, ami de Ronsard.
[2] *Échafaud :* théâtre.
[3] *Encothurné :* chaussé du cothurne tragique.

Epoinçonné de la tragique muse,
Muse vraiment qui t'a donné pouvoir
D'enfler tes vers, et grave concevoir
Les tristes cris des misérables princes,
A l'imprévu chassés de leurs provinces,
Et d'irriter de changements soudains
Le roi Créon et les frères Thébains,
Ah cruauté! et de faire homicide
De ses enfants la sorcière Colchide [1].

Peut-être après que Dieu nous donnera
Un cœur hardi, qui brave sonnera
De longue haleine un poëme héroïque :
Quelque autre après la chanson bucolique;
L'un la satire, et l'autre plus gaillard
Nous salera l'épigramme raillard.
Car il nous aime, et si aime la France,
Et tirera notre langue d'enfance :
Je dis pourvu que sa race, les rois,
Veuillent de grâce œillader [2] quelquefois
Leurs pauvres Sœurs, les filles que Mémoire
Lui enfanta pour célébrer sa gloire.
Car pour néant le poëte sacré
Chante ses vers, s'ils ne viennent à gré
Aux rois sceptrés, en qui gît la tutelle
Des doctes Sœurs et toute leur séquelle [3].

Pource à bon droit nos vieux prédécesseurs
Logeaient Hercule au temple des neuf Sœurs,
Pour désigner que leur puissance est morte,

[1] Médée.
[2] *Œillader* : regarder.
[3] *Séquelle* : suite ; aujourd'hui trivial.

Si quelqu'héros [1] ne leur tient la main forte ;
Et que les vers demeurent déprisés,
Si d'un grand roi ne sont favorisés.

Aussi le roi quelque chose qu'il fasse,
Meurt sans honneur, s'il n'achète la grâce [2],
Par maints présents, d'un poëte savant
Qui du tombeau le déterre vivant,
Et fait toujours d'une plume animée
Voler partout sa vive renommée.

[1] L'H sans aspiration. [2] *La grâce :* la faveur.

VII.

LES PAROLES QUE DIT CALYPSO,

OU QU'ELLE DEVAIT DIRE, VOYANT PARTIR ULYSSE DE SON ILE (*).

A JEAN ANTOINE DE BAIF.

Donques, coureur fuitif [1] et vagabond,
Qui n'as honneur ni honte sur le front,
Que tous les dieux, auxquels tu fais injure,
Vont punissant pour ton âme parjure,
Par mer, par terre, et t'ôtant chaque jour
De ta maison le désiré retour,
Te vont tramant d'une filasse brune
Coup dessus coup, fortune sur fortune,
Mal dessus mal, méchef [2] dessus méchef,
Qui sans te perdre est pendu sur ton chef,

[1] *Fuitif :* fugitif. [2] *Méchef* : malheur.

(*) Paraphrase curieuse du désespoir de Didon au IVe livre de l'*É-ide*, et résumé de toutes les aventures racontées dans le poëme de l'*O-ssée*.

Pour allonger ta misérable vie ,
Qui par ton fils te doit être ravie,
Quand de son dard en un poison trempé
(Sauvant ses bœufs) seras à mort frappé [1].

Quoi? vagabond, que des Dieux la vengeance
Poursuit partout! est-ce là récompense
Que tu me dois de t'avoir reçu nu,
Naufrage vif [2],à ce bord inconnu?
Battu du foudre; hélas! trop pitoyable!
Je te fis part ensemble et de ma table,
Et de mon lit, homme mortel, et moi
Sur qui la mort n'a puissance ni loi,
Fille à ce Dieu [3] qui partout te tourmente.

Que je vivais bien heureuse et contente ,
Dedans mon antre, ah! avant que le sort
T'eût fait flotter à mes bords demi-mort,
A calfourchon [4] sur les ais de ta proue
(Naufrage vif dont la vague se joue)
Sans compagnons, que les feux envoyés
Du ciel avaient en ton lieu foudroyés :
Pauvres chétifs, qui furent, sans leur faute [5],
Punis pour toi, âme méchante et caute [6]!

Je devais croire au dieu marin Proté,
Qui dès longtemps, prophète, avait chanté
Que finement trompée je seroie
Par un guerrier qui reviendrait de Troie,
Qui aurait vu de la mer les périls,
Aurait connu Antiphate et Éris,

[1] Allusion à la tradition qui fait mourir Ulysse de la main de son fils Télégonus, qu'il avait eu de Circé.

[2] *Naufrage vif* : naufragé vivant.

[3] Neptune.

[4] *Calfourchon* : califourches.

[5] Sans être coupables.

[6] *Caute* : rusé, perfide; du lat. *cautus*.

Les Lestrygons, et le borgne Cyclope,
Qui te mangea les meilleurs de ta trope.

Et te voyant, aux marques qu'il disait
Je te connus : mais amour me nuisait
Qui me gagna dès la première vue :
Si que l'esprit et l'âme toute émue
Et la raison, me laissèrent d'un coup;
Et si voyais dedans tes yeux beaucoup
De signes vrais que tu étais Ulysse,
Homme méchant, artisan de malice.

Aux jours d'été, quand le soleil ardent
De ses rayons la terre allait fendant,
La crevassant jusqu'au fond de son centre,
Tous deux assis dessous le frais d'un antre
Où le ruisseau jasait à l'environ,
Ayant la tête au creux de mon giron,
Moi t'accolant ou baisant ton visage,
Je connus mieux ton malheureux courage.

Car me contant qu'environ la mi-nuit,
Étant par toi Diomède conduit,
Tu détournas les beaux coursiers de Thrace,
Tuas Dolon, que la Troyenne audace
Avait induit pour savoir si les Grecs
Voudraient combattre, ou s'ils fuiraient après
Que la jeune Aube, à la main safranée
Aurait au ciel la clarté ramenée;

Puis me contant qu'en vêtement d'un gueux,
Rebobiné [1], rapetassé, bourbeux,
Cherchant ton pain d'huis [2] en huis, à grand'peine
Entras en Troie, et parlas à Hélène,

[1] *Rebobiné* : garni de reprises. [2] *Huis* : porte.

Qui te montra tous les forts d'Ilion,
Te fit embler [1] le saint Palladion,
Et sain et sauf sortir hors de la ville ;

Puis discourant que l'enfançon Achille
Reçut par toi les armes en la main ;
Puis me contant que les Grégeois en vain
Aux murs Troyens eussent fait mille brèches
Sans Philoctète et ses fatales flèches,
Que tu trompas d'une parjure foi,
Voulant apprendre à Pyrrhe comme toi
D'être méchant, ce qu'il ne voulut faire,
Te haïssant d'un ardente colère,
Prince bien né [2]. Certes je prévis bien
Que ta finesse et toi ne valaient rien,
Et qu'à la fin je serais abusée
Du beau parler d'une âme si rusée.

Que gémis-tu d'un soupir si amer,
Les yeux tournés sur le dos de la mer,
Enflant pensif de sanglots ta poitrine ?
Fais ton bateau et sur la mer chemine,
Voilà du bois et des outils assez
Pour tes carreaux rudement [3] compassés,
Dont tu bâtis ta barque naufragère,
Sans aucun art, d'une main trop légère.

Va, marche, fuis où la mer et le vent
Te porteront : j'espère que souvent,
Comme un plongeon, humant l'onde salée,
Je me verrai par mon nom appelée
Pour ton secours ; mais dusses-tu mourir,
Je ne saurais sur l'eau te secourir :

[1] *Embler :* voler.
[2] Se rapporte à Pyrrhe.
[3] *Rudement :* grossièrement ; du latin, *rudis*.

Car je n'ai point dessus la mer puissance,
Bien que la mer me donne ma naissance.

Mais, las! devant que choir en péril tel,
Il vaudrait mieux être fait immortel
Près Calypso, dont un Dieu te sépare,
Que retenter cet élément barbare
Qui n'a point d'yeux, de cœur ni de pitié :
Mais orageux et plein d'inimitié
Semble aux putains, qui contrefont les belles,
Pour être après meurtrières[1] et cruelles :
La mer qui sait ainsi que toi piper,
Se fait bonasse afin de te tromper.

Où est la foi que tu m'avais donnée,
Sous le serment du nocier Hyménée?
Quand dextre en dextre[2] en jurant me promis
Un lit certain qu'en oubli tu as mis,
Et par le vent autant que toi volage
Jettes en vain le sacré mariage,
Dont tu te ris en te jouant de moi;
Sans faire cas de Dieu ni de ta foi,
Ni d'abuser de l'honneur des déesses?

Aussi tu dois de cent vagues épaisses,
(Poussé par force au rivage étranger)
Froisser ton chef parjure et mensonger?

Ah! tu devrais non pas froisser ta tête,
Mais l'abîmer au fort de la tempête,
Et cette langue apprise à bien mentir,
Dont mainte dame a pu se repentir
De l'avoir crue : et ne suis la première
Pleurant ta bouche à tromper coutumière.

[1] *Meurtrier* ne compte dans Ronsard que pour deux syllabes.

[2] *Dextre en dextre* : la main dans la main.

C'est quelque honneur tromper son ennemi,
Ou soit qu'il veille ou qu'il soit endormi,
Quand la guerre est par armes échauffée ;
Mais ce n'est mie à l'homme grand trophée,
Et grand honneur il n'a jamais reçu
De décevoir un cœur déjà déçu.

O méchant Grec! bien petite est la gloire
Quand deux trompeurs ensemble ont la victoire
Sur une femme au cœur simple et beniu :
Un Dieu volage, inconstant et malin,
Un homme caut [1] qui trompe par finesse
Non les Troyens, mais les plus fins de Grèce.

Puisque Mercure est descendu pour toi,
Je ne veux plus te retenir chez moi :
Suis ton chemin, cherche par le naufrage
De ton pays le sablonneux rivage.

Que portes-tu, méchant, en ta maison
Sinon finesse, et fraude et trahison,
Trompant par feinte et par fause pratique
Déesse, dieux, et grande république,
Que tu as pu par un cheval dompter,
Que dix bons ans n'avaient su surmonter?

Que vas-tu voir en ton île pierreuse,
Où ne bondit la jument généreuse
Ni le poulain? que vas-tu voir sinon
Une putain riche d'un beau renom,
Ta filandière et vieille Pénélope?
Qui vit gaillarde au milieu de la trope
Des jouvenceaux, qui départent [2] entre-eux,
A table assis, des moutons et des bœufs,

[1] *Caut* : voir plus haut : *caute*. [2] *Départent* : partagent.

Boivent ton vin ; cependant que la lyre
Les fait danser, le bouffon les fait rire ;
Qui pour avoir plus de commodité
A fait aller en Sparte la cité
Son Télémaqûe, enfant qui se lamente
Que jour à jour s'appetisse [1] sa rente [2],
Et cependant qu'elle veut à plaisir
Quelque ribaud [3] pour son mari choisir ?

Il me souvient qu'assis dessous l'ombrage,
Baisant tes yeux, ton front et ton visage,
Toi me trompant d'un parler éloquent,
Tu me contais, Pénélope moquant,
Qu'elle était sotte, et n'avait d'autre étude
Qu'à ne souffrir qu'une laine fût rude,
Pour en ourdir quelque ouvrage nouveau,
Toujours filant et virant le fuseau
Tourbillonneux, mordant de la gencive
Les nœuds du fil tout baveux de salive.

Ici auras soit de jour soit de nuit
Gaillarde épouse et auras chaste lit ;
Quand je voudrais devenir variable,
Je ne saurais : mon île est voyageable
Tant seulement aux vents et aux oiseaux,
Et non aux pas des hommes et chevaux :
Car de bien loin ma terre séparée
Du continent, des flots est emmurée,
Et rien n'aborde au feu [4] de Calypson,
Pour te donner ou martel ou soupçon.

Bien, prends le cas que la rame Phéaque
Te reconduise au rivage d'Ithaque,

[1] *S'appetisse :* devienne petite, diminue.

[2] *Sa rente :* son revenu, son bien.

[3] *Ribaud :* paillard, débauché ; tiré du latin *rivalis*.

[4] *Au feu :* au foyer, à l'île.

Terre pierreuse et pays sablonneux :
Il te faudra d'un habit haillonneux
Vêtir ton corps, il faudra prendre guerre,
A coups de poing te battre comme un hère,
Et t'accoster seulement d'un porcher :
Voilà, finet, ce que tu vas chercher,
Et cependant ta finesse ici laisse
Un reaume [1] acquis, chaste lit et déesse.

Disant ainsi, tout le cœur lui faillit;
Un tremblement sa poitrine assaillit;
Le cœur lui bat, elle se pâma toute;
Du haut du front lui tomba goutte à goutte
Jusqu'aux talons une lente sueur,
Et les cheveux lui dressèrent d'horreur.

Puis, retournant les yeux devers son île,
Disait pleurant : Terre grasse et fertile,
Lieu que les dieux en propre avaient élu,
Pour tes forêts autrefois tu m'as plu,
Pour tes jardins, pour tes belles fontaines,
Et pour tes bords bien émaillés d'arènes :
Mais maintenant ta beauté me déplaît,
Pour le départ de cet homme qui est
Ton seul honneur, or puisqu'il s'en absente,
Tu n'es plus rien qu'une île mal plaisante.
Las ! si au moins, homme méchant et fin,
J'avais au ventre un petit Ulyssin
Qui te semblât, je serais confortée,
M'éjouissant d'une telle portée [2] :

[1] *Reaume* : royaume. Ce mot ne compte que pour deux syllabes.

[2] La parodie devient ici vraiment si burlesque qu'on voudrait oublier les beaux vers de Virgile :

Saltem si qua mihi de te suscepta [illegible]
Ante fugam soboles ; si quis mihi [illegible]
Luderet Æneas ; qui te tamen ore [illegible]
Non equidem omnino capta ac de[illegible]

(*Enéide*, IV, 3

Mais tu t'en vas, larron de mon bonheur,
N'ayant de quoi défendre mon honneur.

Arrête un peu, souffre que je te baise,
Pour rafraîchir cette amoureuse braise,
Qui m'ard [1] le cœur, et qu'en cent mille lacs
Ton col aimé j'enlace de mes bras.

Mais où fuis-tu! tu n'as ni mât, ni voile,
Robes, habits, ni chemises, ni toile
Pour te vêtir, ni vivres pour manger :
Attends au moins, vagabond étranger,
Que je t'en donne, afin que la famine
Ne te consomme errant sur la marine.

Ainsi tu vois que benin est mon cœur,
Le tien de fer, acéré de rigueur,
Inexorable, impitoyable et rude,
Qui pour le bien m'uses d'ingratitude,
Cœur de lion, de tigre et de rocher,
A qui l'on peut justement reprocher
Qu'étant issu du genre Sisyphide,
Rien ne te plaît que fraude et qu'homicide.

A tant se tut : mais Ulysse toujours,
Sans s'émouvoir, dola [2] par quatre jours
Tillac, carène, et les fentes étoupe
De lente [3] poix : il cheville la poupe,
Ferre la proue, et poussant plus avant
Sa barque en mer, courbe la voile au vent,
Le jour cinquième, et laissa loin derrière
Ile, déesse, et larmes et prière.

Ces vers, Baïf, ami des bons esprits,
Je chante au lit quand la fièvre m'a pris,

[1] *Ard :* brûle; du latin, *ardere.*
[2] *Dola :* rabota.
[3] *Lente :* gluante, visqueuse; sens du latin, *lentus.*

Pour mieux charmer le chagrin qui me ronge,
Me consolant (soit que je veille ou songe)
Par poésie, et ne veux autre bien :
Car ayant tout, sans elle je n'ai rien.

VIII.

LE SATYRE.

A M. HURAUT BLAISIEN, SEIGNEUR DE LA PITARDIÈRE.

. . . .

Hercule un jour passant par OEbalie
Menait Iole, amoureuse folie :
Comme ils erraient en cheminant tous deux
Par terres, bois, par bocages ombreux,
Lui hérissé, dessous la peau velue
D'un grand lion, empoignait sa massue,
Ferme en ses doigts, grosse de clous d'airain.
Elle portait mille bouquets au sein,
De bagues d'or ses mains étaient chargées,
Son col bravait [1] de perles arrangées,
Son chef était couvert folâtrement
D'un scophion [2] attifé proprement.
Sa robe était de pourpre méonine,
Perse [3] en couleur, chancrée [4] à la poitrine :

Ainsi qu'on voit au retour des beaux mois
Se promener ou nos dames de Blois,
Ou d'Orléans, ou de Tours, ou d'Amboise,
Dessus la grève où Loire se dégoise [5]
Contre la rive : elles, sur le bord vert,

[1] *Bravait* : était brave, brillait.
[2] *Scophion* : parfois *escofion*, coiffure, bonnet.
[3] *Perse* : bleue ou verdâtre.
[4] *Chancrée* : échancrée.
[5] *Se dégoise* : dégoise, murmure.

Vont deux à deux, au tetin découvert,
Au collet lâche, et, joignant la rivière,
Foulent l'émail de l'herbe printannière.
Faune qui est des femmes désireux,
Vit cette dame et en fut amoureux :
Il s'alluma des beautés de la belle.
Ses yeux luisaient ainsi qu'une chandelle,
Son cœur ardait de flammes consumé,
Ainsi qu'un chaume en un champ allumé,
Qu'une bergère enflamme d'aventure,
Au temps d'hiver, pour tromper la froidure.

Or tellement ce Faune se ravit,
Qu'en l'épiant par les bois la suivit
Pour voir son gîte, afin que par finesse
Il pût jouir d'une telle princesse.

Jà le soleil était tombé dans l'eau,
Et jà Vesper de son cheval moreau[1],
Porté au ciel en sa coche attelée,
Tirait la nuit à la robe étoilée.
Au même temps que le bœuf tout lassé
Traîne au logis le coutre renversé.

. . . .

Tandis Hercule avec sa chère peine[2]
Lavait son front en l'eau d'une fontaine,
Plein de sueur et de poudre, qui fait
L'homme en amours mal gracieux et laid.

Quand il fut beau et bien poli, sa dame,
Sa dame non, mais son sang et son âme,
Qui tout Hercule en ses liens tenait,
Et d'elle seule au cœur se souvenait,

[1] *Moreau* : noir.

[2] *Sa chère peine* : Iole, son amie.

Lui dit : « Seigneur, nous autres demoiselles,
N'avons vertu sinon que sembler belles :
Notre sexe est imbécille, inutil :
Celui de l'homme est robuste et subtil,
Bon au conseil, sage au fait de justice,
Vif aux combats, rusé pour la police,
Et bref il est seul né pour commander :
Nous ne faisons sinon que nous farder,
Coudre, filer et broder un ouvrage,
Et gouverner quelque maigre ménage.

« Or, si j'avais vêtu tant seulement
Deux ou trois fois ton rude accoutrement,
Je deviendrais amazone première,
Et te serais compagne plus guerrière.

« Donques, Seigneur, pour prendre passetemps,
Ton fier habit prête moi pour un temps,
Ton brand[1] ferré, ta peau cléonéenne[2],
Rude de poil, et tu prendras la mienne. »

Lui, plein d'amour, qui ne sentait plus rien,
Lui répondit : « Dame, je le veux bien. »

. . . .

Elle vêtit sans en être effrayée,
Du grand lion la peau non corroyée :
Prit la massue, ah! trop pesant fardeau,
Et mal séant pour un bras damoiseau :
Si que marchant sous si horrible charge,
La peau pour elle et trop longue et trop large,
Courbait son dos et ses reins accablait.

Sous telle charge au page ressemblait,
Qui, jeune d'ans, suit son maître à la guerre,

[1] *Brand* : bâton, massue.
[2] La forêt de Némée, où Hercule tua le lion dont il revêtit la peau, était située près de Cléones, en Argolide.

La lance au poing, au flanc le cimeterre,
L'armet au chef, qui trop grand et trop gros
Choque son front, et lui rebat le dos.

Atant la nuit qui d'ailes brunes vole,
Fit retourner Hercule et son Iole :
Ils vont souper, ils se couchent tous deux,
Sans dévêtir leurs habits monstrueux [1].

Là, tout joignant, était l'horreur d'un antre
Où le soleil en nulle saison n'entre,
Sinon l'hiver, que son rayon tout droit
Passe dedans, et amortit le froid,
Pour donner vie et force et accroissance
Aux belles fleurs qui là prennent naissance.

. . . .

Auprès de l'huis, gardien de l'entrée,
Sonne un ruisseau à la course sacrée,
Où les Sylvains, où les Nymphes d'autour
Se vont baigner, et pratiquer l'amour,
Au chaud du jour, quand Diane, ennemie
De leurs plaisirs, est aux bois endormie.

Dessus la porte une lambrunche [2] était,
Qui de ses doigts rampante se portait
Sur un ormeau, et d'un large feuillage
Faisait à l'antre et aux ondes ombrage,
Et au bétail qui s'y venait cacher,
Et d'un col lent son vivre remâcher.

Là, sur mainte herbe et mainte feuille tendre,
Les deux amants repos allèrent prendre :
Leurs serviteurs qui le somme soufflaient

[1] *Monstrueux :* extraordinaires, hors de l'usage commun.

[2] *Lambrunche :* vigne vierge ; du latin, *labrusca.*

Par les naseaux, sur les tisons ronflaient,
D'un bas menton refrappant leur poitrine,
Autour du feu qui lentement décline.

Quand le Satyre en l'antre vit seulets,
Près des charbons, sommeiller les valets,
Pensant le somme avoir aux yeux du maître
Comme aux valets le doux sommeil fait naître,
Il entre en l'antre, et allait par compas,
A pied levé, doucement, pas à pas,
Comme marchant sur le froissis[1] d'un verre,
Ou sur des clous, et non dessus la terre.

Aucune fois tout pensif reculait,
Aucune fois en avant il allait,
Se confiant en la nuit ténébreuse,
Le noir manteau de sa fraude amoureuse.

Dessus un pied tantôt il se tenait,
Tantôt sur l'autre, et des mains tâtonnait
Ombres et mur : à la fin il rencontre
Avec la main (qui le chemin lui montre)
Le bord du lit, où si bien arriva
Que son désir du premier coup trouva.
Mais en touchant la robe léonine
Retint la main, et sent en sa poitrine
Un sang tout froid qui se glace de peur,
Et coup sur coup un battement de cœur.

Puis courageux à l'autre bord s'avance,
Fraudé de l'une et de l'autre espérance :
Après avoir d'Hercule retouché
Le mol habit, près de lui s'est couché,
Lève sa cotte, et touche sa chair nue
D'un poil épais horriblement pelue.

[1] *Froissis* : éclats d'un verre brisé.

Lui qui sentait une étrangère main,
Fut étonné : Iole tout soudain,
A haute voix les serviteurs appelle,
Qu'on apportât une ardente chandelle
Pour voir le fait : car tous les environs
Étaient hantés de brigands et larrons.

Le feu venu, Hercule se colère,
S'enfle de fiel : vous l'eussez ouï braire
Parmi cet antre, ainsi qu'un grand taureau :
D'un coup de poing il cassa le museau
Du dieu bouquin[1], et d'une main cruelle
De poil à poil tout le menton lui pèle,
Et tellement s'en aigrit de courroux
Que l'estomac lui martela de coups.

Le paillard fuit dessus ses pieds de chèvre,
Le sang glacé crachant à pleine lèvre,
Et, en hurlant de son horrible voix,
Alla musser sa honte sous les bois.

Que plût à Dieu que tous les adultères
Fussent punis de semblables salaires !
Paillards, ribauds et rufiens, qui font
Porter aux Jans[2] les cornes sur le front.

On ne voit plus qu'un fils ressemble au père,
Faute, Huraut, qu'on ne punit la mère
Qui se débauche, et qui honnit sa foi,
Par la rigueur d'une sévère loi.

[1] *Bouquin* : aux pieds de bouc. [2] *Jans* : maris trompés, cocus.

X.

L'HYLAS (*).

A JEAN PASSERAT, LECTEUR DU ROI (**).

. . . .

Mais aussitôt que l'aube fut levée,
Hercule entra dans la forêt trouvée,
Pour épier des yeux à l'environ
Quelque arbre propre à faire un aviron.

Hercule étant pensif et fantastique,
Erre tout seul en la forêt rustique,
Haute maison des oiseaux : à la fin ,
Il vit sans nœuds, sans branches, un sapin
Frappé du vent d'une lente secousse :
Il jette à bas son arc courbe et sa trousse,
Et affermant [1] contre terre les pas,
Et roidissant les muscles de ses bras,
Enflant d'ardeur les veines du visage,
Mit les deux mains dessus l'arbre sauvage,
A dos courbé, et, bien qu'il tînt beaucoup,
Il l'arracha tout net du premier coup,
Racine et tout, dessus l'épaule forte
Le va chargeant, s'en retourne et l'emporte.

Ainsi qu'on voit aisément l'oiseleur
Cercler [2] la place à cacher le malheur
Du simple oiseau [3] : il arrache sans peine

[1] *Affermant*, affermissant.
[2] *Cercler* : sarcler, nettoyer.
[3] *La place à cacher le malheur*, etc.: la place qui cache le piége destiné à surprendre la simple confiance de l'oiseau.

(*) Ce morceau est imité de la XIII[e] Idylle de Théocrite, auquel Ronsard a particulièrement emprunté la description de la fontaine.

(**) Passerat, né à Troyes en 1534, occupa d'abord une chaire au collége du Plessis, puis succéda à Ramus au collége de France. Il joignait un esprit aimable à beaucoup d'érudition. C'est lui qui est l'auteur d'une grande partie des vers de la satire Ménippée.

Le chaume sec dont la place était pleine :

Ainsi Hercule aisément arracha
Ce grand sapin, sitôt qu'il y toucha.

. . . .

Tandis Hylas, jeune, gaillard et brusque,
Aux blanches mains, à la longue perruque [1],
Au beau visage, à l'œil noir et serein,
Prit une cruche aux deux anses d'airain,
Et seul entra dans la forêt prochaine,
Pour chercher l'eau d'une belle fontaine.....

. . . .

Il nourrissait l'enfant pour tel office;
En ce seul fait il lui faisait service :
Car en mangeant Hercule ne buvait
Que la seule eau dont l'enfant l'abreuvait,
Ni Télamon, comme fortune assemble
Deux grands amis en une table ensemble.
C'est un trésor que la bonne amitié,
Quand un ami retrouve sa moitié.

Or, cet enfant, comme son pied le mène,
Dans la forêt ombreuse se promène,
Errant partout, ains qu'aviser le bord
De la fontaine où l'attendait la mort.

On dit qu'Hylas n'eût pas trouvé la source
De si belle eau, sans un cerf dont la course,
Par le moyen de Junon (qui le cœur
Portait, marâtre, enrouillé de rancœur [2]
Des faits d'Hercule, et en crevait de rage,)
Qui l'enfant grec guida sur le rivage.

[1] *Perruque* : chevelure. [2] *Rancœur* : rancune, courroux.

Cette fontaine était tout à l'entour
Riche d'émail, et de fleurs que l'amour,
De corps humains fit changer en fleurettes,
Peintes du teint des pâles amourettes :
Le lis sauvage, et la rose et l'œillet,
Le roux souci, l'odorant serpollet,
Le bleu glayeul, les hautes gantelées,
La paquerette aux feuilles piolées[1],
La giroflée et le passe-velours,
Et le narcis, qui ne vit que deux jours,
Et cette fleur que l'avril renouvelle
Et qui du nom des Satyres[2] s'appelle :
Et l'autre fleur que Junon fit sortir
Quand d'un cocu[3] voulut son corps vêtir,
De tel oisel empruntant le plumage,
Du frère sien[4] fuyant le mariage,
Comme trop jeune, et dédaignant le jeu
D'amour, qui ard[5] nos cœurs d'un si doux feu.

Un chêne large ombrageait l'onde noire :
Faunes, Sylvains n'y venaient jamais boire,
Ains de bien loin s'enfuyaient ébahis :
Maison sacrée[6] aux Nymphes du pays,
Et au printemps, qui de sa douce haleine
Embaumait l'air, les forêts et la plaine,
Que les pasteurs en frayeur honoraient,
Et de bouquets les rives décoraient.

Un ombre lent par petite secousse
Errait dessus, ainsi que le vent pousse,

[1] *Piolées :* de deux couleurs, comme la plume de la pie. (Roquefort.)
[2] Satyrion, une plante orchidée.
[3] *Cocu :* Coucou, oiseau qui tire son nom de son cri.
[4] Jupiter.
[5] *Ard :* brûle.
[6] *Sacrée :* consacrée.

Pousse et repousse, et pousse sur les eaux
L'entrelassure ombreuse des rameaux.

Là,mainte source en bouillons sablonneuse,
Faisant jaillir mainte conque perleuse,
Peindait[1] les bords de passements divers,
De gravois gris, rouges, jaunes et pers.

Là carollaient[2], à tresses décoiffées,
De main à main, les nymphes et les fées,
Foulant du pied les herbes d'alentour,
Puis dessous l'eau se cachaient tout le jour.

La belle Herbine, au haut de l'onde assise,
Voyant l'enfant, soudain en fut éprise,
Et se plongeant à chef baissé le front,
Alla trouver Printine au plus profond :

« Reine des eaux, ma maitresse honorée,
J'ai vu là haut sur la rive voirée[3]
Un jeune enfant par qui seraient vaincus
De gaillardise[4] Apollon et Bacchus.
Venez le voir : vous verrez une face
De qui le trait les déesses menace,
Et qui plus est, un crêpelu coton
Ne fait que poindre autour de son menton. »

Printine adonc, qui s'était amusée
A retouruer les plis d'une fusée,
En se hâtant lui tombèrent soudain
Fil et quenouille et fuseau de la main.

Vénus adonc lui darde une sagette[5],
De celles-là qu'aux nymphes elle jette,

[1] *Peindait :* peignait.
[2] *Carollaient :* dansaient.
[3] *Voirée :* claire comme le cristal ; du latin, *vitreus.*
[4] *Gaillardise :* gentillesse, grâce.
[5] *Sagette :* flèche.

Et aux grands dieux qu'elle fait langoureux,
Quand des mortels deviennent amoureux,
Quittant du ciel les régions sereines
Pour être fable[1] à nos femmes humaines,
Et déguiser d'habillement nouveau
Leurs corps changés en cygne ou en taureau.

Près de la nymphe, au plus profond des ondes,
Était Antrine aux belles tresses blondes,
Et Azurine aux tetins découverts,
Verdine, Ondine, et Bordine aux yeux verts.

L'une des deux était encore pucelle,
Et l'autre avait du lait en la mamelle,
Et de Lucine en la fleur de ses ans
Avait senti les traits doux et cuisans,
Qui dévidaient les toisons tyriennes,
Teintes au sang des huîtres indiennes[2].

Incontinent, tout ouvrage laissé,
Nagent sur l'eau, où d'un œil abaissé
Voyent l'enfant, qui de couleur ressemble
A ces blancs lis qu'une amoureuse assemble
Avec la rose, ou au teint de l'œillet
Qui va nageant sur la blancheur du lait.
Tandis Hylas de la gauche s'appuie
Dessus le bord, de l'autre[3] tient la buie[4],
Qu'à front penché laisse tomber en l'eau :
L'eau qui s'engouffre au ventre du vaisseau,
Fit un grand bruit : en cependant Printine,
Ardente au cœur d'une telle rapine,
Sa gauche main finement approcha,

[1] Pour tromper nos femmes.

[2] Cette énumération des Nymphes est presque traduite de Virgile, *Géorg.* IV, 333 et suiv.

[3] De l'autre main.

[4] *Buie :* sorte de cruche.

Et du garçon le col elle accrocha :
Coup dessus coup le baise et le rebaise,
En l'attirant, afin que plus à l'aise
Sa pesanteur l'emportât contre-bas :
Puis de la dextre elle happa le bras
Dont il tenait le vaisseau, et s'efforce
De le tirer sous l'onde à toute force.

Hylas criait et résistait en vain :
Dedans le gouffre il tomba tout soudain,
Pied contre mont[1], comme on voit par le vide
Tomber du ciel une flamme liquide,
Toute d'un coup dans la mer, pour signal
Que la navire est sauve de tout mal :
Lors le patron, qui reconnaît l'étoile,
Aux matelots siffle qu'on fasse voile,
Le vent est bon : en la même façon
Tomba d'un coup sous l'onde le garçon.

Sur ses genoux, la nymphe qui est folle
De trop d'amour, le flatte et le console :
Puis lui fit part de sa table et son lit,
Et de son cœur : d'avantage lui fit
D'homme mortel une déité prendre.

Nul n'avait pu le cri d'Hylas entendre,
Fors Télamon, qui la voix entendit
D'Hylas tombé; Hercule il attendit,
Puis le voyant de bien loin il l'appelle,
Et soupirant lui conta la nouvelle.

. . . .

Tout furieux[2] retourna dans les bois.
Criant, Hylas! Une grêlette voix

[1] La tête en bas.

[2] Hercule.

Faible et sans force entr'oit[1] à grande peine,
Qui lui répond : la voix semblait lointaine,
Et toutefois bien prochaine elle était :
Mais l'eau gardait[2] qu'à plein son ne sortait,
En l'étouffant. Cependant par vallées,
Par ronces, bois, par roches reculées
Court et recourt, pensant à son malheur,
Quand vers le soir s'endormit de douleur.

Jason qui vit la nuit être tombée,
Et le vent bon pour la voile courbée,
Dresse les ponts, monte au vaisseau connu,
Croyant qu'Hercule y fût déjà venu.

Cet art subtil se fit par la menée
De Méléagre, enfant du grand OEnée,
Qui bien que tard un jour se repentit,
Quand le tison ses entrailles rôtit,
Lequel était envieux des victoires
Et des labeurs d'Hercule aux fesses noires[3].

Comme il dormait, du travail ennuyé,
Ayant le col sur sa trousse appuyé,
L'arc d'un côté, de l'autre la massue,
Voici venir l'ombre grêle et menue
Du jeune Hylas, qui secouant le chef
De son seigneur, lui conta son méchef :

« Mon seul seigneur, qui fus mon espérance,
Qui les vertus m'appris dès mon enfance,
Afin qu'un jour je pusse devenir
Grand comme toi, puis au ciel parvenir :
Puisant de l'eau pour te servir à table,

[1] *Entr'oit* : entend, de *entr'ouïr*.
[2] *Gardait* : empêchait.
[3] *Mélampyge*, surnom grec d'Her-cule.

(Amour n'est pas, comme on pense, une fable)
Une déesse amoureuse me vit,
Qui tout soudain dessous l'eau me ravit.
Je t'appelai pour néant, quand ma bouche
Fut pleine d'eau : quand rebelle et farouche,
De sa houssine en me frappant, tourna
Mon corps en dieu, puis son lit me donna.

« Assez, Seigneur, et par mer et par terre,
J'ai vu sous toi le métier de la guerre,
Assez mon dos a sué sous le faix
De ta massue, assez tes nobles faits
Ont illustré ma vive renommée.

« Or maintenant ma peine est consommée :
Loin de la terre, et loin de tout souci
Qu'ont les mortels, heureux je vis ici.

« Adieu, Seigneur, adieu ma chere tête :
Par ta marâtre encor mainte conquête
Te reste à faire, et mille maux divers
Que tu auras vaguant par l'univers :
Puis à la fin une mort très-cruelle
Doit consommer ta figure mortelle.

« Ton corps brûlé s'en ira dans les cieux
Prendre sa place à la table des dieux :
Puis tu auras, loyer de ta prouesse,
Pour femme Hébé, la reine de jeunesse.
Car les beaux faits de l'homme vertueux
Ne meurent point : mais du voluptueux,
Qui a sa vie en plaisirs consommée,
Avec la mort se perd la renommée. »

Ainsi Hylas à son maître parla ;
La nuit s'enfuit, et l'ombre s'envola.

Mon Passerat, je ressemble à l'abeille
Qui va cueillant tantôt la fleur vermeille,
Tantôt la jaune : errant de pré en pré,
Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
Contre l'hiver amassant force vivres [1].

Ainsi lisant et feuilletant mes livres,
J'amasse, trie et choisis le plus beau,
Qu'en cent couleurs je peins en un tableau,
Tantôt en l'autre, et prompt en ma peinture,
Sans me forcer, j'imite la nature :
Comme j'ai fait en ce portrait d'Hylas
Que je te donne, et si à gré tu l'as,
J'en aimerai mon présent davantage,
D'avoir su plaire à si grand personnage.

[1] Comparaison fort ancienne et rajeunie par J.-B. Rousseau :

Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.
(*Odes*, III, à M. le comte Du Luc.)

LE

SECOND LIVRE DES POEMES.

I.

A TRÈS-VERTUEUX SEIGNEUR LOUIS DE NOGARET, DUC D'ÉPERNON,

PAIR ET COLONEL DE L'INFANTERIE DE FRANCE.

Le jour que tu naquis, les trois Parques chenues [1],
Fortune et la Vertu, main à main, sont venues
Danser à ton berceau, et t'ouvrant leur tetin,
T'allaitant et baisant, chantèrent ton destin.

« Enfant, qui prends du ciel ta naissance première,
Vois ce jour qui te rit d'une belle lumière :
Viens, citoyen du monde, et tout en-astré d'heur [2] :
Porte au front dès le naître un signal de grandeur :
Crois donc pour surmonter toute fortune extrême,
Ne connaissant qu'un roi, tes vertus et toi même.

« Sitôt que la vigueur de l'âge, qui permet
D'endosser le harnois et d'affubler l'armet,
T'aura fait artisan des métiers de Bellonne [3],
Pour servir ton Henri, son sceptre et sa couronne,
e te vois renverser chevaliers et soldars,
t d'actes valeureux égaler le dieu Mars ;
e te vois de corps morts ensanglanter la place.
vois rouge ta main, rouge ta coutelace [4]

[1] *Chenues* : à cheveux blancs, blanches.

[2] *En-astré d'heur* : entouré de bonheur par l'influence des astres.

[3] Propre au métier de la guerre.

[4] *Coutelace* : coutelas, glaive.

Du sang des ennemis, et, marchant le premier,
Te couronner le front de palme et de laurier.

« Je te vois tout armé, de tes bandes armées,
D'un long ordre suivi, comme plis de fumées,
Entre-éclairés de feux et de brasiers épais
Qui se pressent l'un l'autre, et se suivent de près ;
Ou comme on voit en mer les entorses[1] des ondes
S'enfler dessous le vent, secondes sur secondes,
Suivre le maître flot, qui bruyantes s'en vont
Se rompre d'un grand heurt contre le premier front
D'un rocher opposé. Ainsi suivront les bandes,
File à file tes pas, tant que tu leur commandes
D'aller heurter le mur d'un rempart ennemi,
Pour l'emporter d'assaut : ou te suivre parmi
L'escadron plus serré des troupes que la guerre
Mettra devant tes mains pour en paver la terre.

« L'aigle de l'aigle naît : le lion généreux
Engendre le lion : d'un père valeureux,
Valeureux comme lui, tu as pris ta naissance,
Et d'un roi tu prendras ta gloire et ta puissance
Mais quand les corselets[2] auront fait place aux lois,
Et qu'au rateau la lance et au croc les harnois
Pendront froids et rouillés, et la divine race
D'Astrée embellira les terres de sa face :
Alors, durant la paix, plein d'un soin nonpareil,
Je te vois le premier assister au conseil,
Les affaires d'état en ton esprit comprendre,
Et des peuples les mœurs et la police entendre :
Afin qu'en guerre armé, et en paix désarmé,
Tu sois chéri du prince, et des peuples aimé :
Ministre des deux temps : car l'homme en vain s'efforce,

[1] *Entorses :* replis.

[2] *Corselets :* cuirasses.

n'étreint d'un lien[1] la prudence et la force. »

La Parque ainsi parla. La Vertu d'autre part,
ant sur ton berceau doucement son regard,
flant sa bouche ronde[2], inspira son haleine
: toi, pour te remplir des biens dont elle est pleine :
n qu'on ne vît point les peuples étonnés
s honneurs et des biens qui te seront donnés :
s ayant à bon droit par peine et par mérite,
non par la faveur qui s'envole si vite.

Fortune vint après : qui, te prenant la main,
ton corps tendrelet réchauffant à son sein,
ta bouche arrosant du lait de sa mamelle,
dit : « Mon cher enfant (car ainsi je t'appelle,
autant que parsus tous tu m'es le plus à gré),
ıand mon heureuse main t'aura mis au degré
: plus haut des honneurs dont souvent je me joue,
te serai constante, et casserai ma roue ;
es ailes je romprai en ta faveur, afin
ıe ton crédit soit ferme, et ne bronche à la fin ;
ais sans jamais bouger de ta place assurée,
ı conserves ton lieu d'éternelle durée,
ısqu'au jour que, plein d'ans, des Muses protecteur,
ı retournes de terre à ton premier facteur. »

A-tant[3], sur ton berceau ces déesses mêlèrent
es roses et des lis, puis au ciel revolèrent.

[1] *S'il n'étreint d'un lien* : s'il ne réu-
t.

[2] *Ronde* : harmonieuse. Horace a
:

Grails ingenium, Graiis dedit *ore rotunda*
Musa loqui...
(*Epist. ad Pis.*, 323.)

[3] *A-tant* : alors.

II.

CONTRE FORTUNE.

A ODET DE COLIGNI, CARDINAL DE CHATILLON (*).

. . . .

Depuis que le destin (destin mauvais et bon)
A vous me présenta pour chanter votre nom;
Je dis bon et mauvais : car certes il me semble
Que le destin fut bon et mauvais tout ensemble :
Bon, pour avoir trouvé tel seigneur comme vous,
Qui m'êtes si benin, si gracieux et doux,
Non maître, mais ami, tout franc d'ingratitude,
Et qui favorisez les Muses et l'étude,
Qui par mille moyens m'avez montré combien
Vous me portez au cœur, et me voulez de bien :
Et mauvais, pour autant que votre bonne chère[1]
De mon ambition fut la source première.

Avant qu'aller chez vous, je vivais sans émoi,
Maintenant[2] par les bois, maintenant à part moi,
J'errais près des ruisseaux, maintenant par les prées
J'allais le nourrisson des neuf Muses sacrées :
Il n'y avait rocher qui ne me fût ouvert,
Ni antre qui ne fût à mon œil découvert,
Ni source que des mains buvant je n'épuisasse,
Ni si basse vallée où tout seul je n'allasse.

[1] *Chère* : traitement. [2] *Maintenant* : tantôt.

(*) Odet de Coligni, frère de Gaspard de Coligni, amiral de France, et de François, seigneur d'Andelot, colonel de l'infanterie française, embrassa la religion réformée comme avaient fait ses deux frères. Le véritable nom de cette famille, originaire de la Franche-Comté, était Coligni.

Phébus au crin doré son luth me présentait,
Pan le dieu forestier sous mes flûtes sautait,
Et avec les Sylvains les gentilles Dryades
Foulaient sous mes chansons l'herbette de gambades.
Il n'y avait Français tant fût-il bien appris,
Qui n'honorât mes chants et qui n'en fût épris :
Car tous ceux qu'en mon art les meilleurs on estime
(S'ils ne portent au cœur une envieuse lime),
Justes, confesseront (écrire je le puis)
Qu'indompté du travail, tout le premier je suis
Qui de Grèce ai conduit les Muses en la France,
Et premier mesuré leur pas à ma cadence :
Si qu'en lieu du langage et romain et grégeois
Premier les fis parler le langage françois ;
Tout hardi m'opposant à la tourbe ignorante.
Tant plus elle criait, plus elle était ardente
De déchirer mon nom, et plus me diffamait,
Plus d'un courage ardent ma vertu s'allumait
Contre ce populaire, en dérobant les choses
Qui sont aux livres grecs antiquement encloses.
Je fis des mots nouveaux, je restaurai les vieux.
Bien peu me souciant du vulgaire envieux,
Médisant, ignorant, qui depuis a fait compte
De mes vers qu'au premier[1] il me tournait à honte :
Et alors, mon Odet, tout pur d'ambition,
Éloigné de la cour, sans nulle affection[2]
De parvenir aux biens, je vivais en franchise,
Sain, dispos et gaillard, bien loin de convoitise.

Mais depuis que votre œil daigna tant s'abaisser
De regarder mes vers, et l'auteur caresser,
Et que votre bonté, qui n'a point de pareille,
Permit de m'endormir sur l'une et l'autre oreille,

[1] *Au premier* : d'abord. [2] *Affection* : désir.

A donc l'ambition s'alluma dans mon cœur,
Crédule, je conçus la royale grandeur,
Je conçus évêchés, prieurés, abbayes;
Soudain, abandonnant les Muses ébahies
De me voir transformé d'un écolier content
En nouveau courtisan, demandeur inconstant.
Oh! que malaisément l'ambition se couvre!

Lors j'appris le chemin d'aller souvent au Louvre,
Contre mon naturel j'appris de me trouver
Et à votre coucher et à votre lever,
A me tenir debout dessus la terre dure [1],
A suivre vos talons, à forcer ma nature :
Et bref, en moins d'un an, je devins tout changé,
Comme si de Glaucus [2] l'herbe j'eusse mangé,
Ou si j'eusse embrassé l'enchanteresse Alcine,
Qui transforma l'Anglois [3] en myrteuse racine.

. . . .

[1] Trait qui prépare le vers de Régnier :

Le chapeau dans la main se tenant sur leurs membres.

[2] Pêcheur de Béotie, qui, ayant mangé d'une herbe merveilleuse, [illegible] précipita dans la mer et fut [illegible] en dieu marin.

[3] Astolphe, changé en myrt[illegible]. ARIOSTE, *Rol. fur.*, VI.

III.

LES ILES FORTUNÉES.

A MARC ANTOINE DE MURET (*).

Puisqu'Enyon [1], d'une effroyable trope,
Pieds contre mont bouleverse l'Europe,

[1] *Enyon* : Ἐνυώ, la déesse de la guerre.

(*) Né à Muret près Limoges, en 1526. Il professa les humanités [illegible] grand éclat à Bordeaux où il eut Montaigne parmi ses élèves, puis [illegible] ris, d'où il se fit chasser. Après avoir parcouru l'Italie, en [illegible] la Théologie, la Philosophie et le Droit, il entra dans les ordres en [illegible] Dans ses œuvres, écrites en latin, il faut citer une tragédie de J. Cés[illegible]

La pauvre Europe! et que l'horrible Mars
Le sang chrétien épand de toutes parts,
Or' mutinant contre soi l'Allemagne,
Or' opposant à la France l'Espagne,
Joyeux de meurtre, or' le pays français
A l'Italie, et l'Écosse à l'Anglais;

. . . .

Et qui pis est, puisque les bons esprits,
Pâles de faim, sans faveur et sans prix,
Aux cours des rois sans Mécènes frissonnent,
Bien que le fruit des Muses ils moissonnent,
Disgrâciés comme gens vicieux.....

. . . .

Partons, Muret, allons chercher ailleurs
Un ciel meilleur, et d'autres champs meilleurs:
Laissons, Muret, aux tigres effroyables
Et aux lions ces terres misérables :
Fuyons, fuyons, quelque part où nos pieds,
Ou nos bateaux dextrement déliés
Nous conduiront : mais avant que de mettre
La voile au vent, il te faudra promettre
De ne vouloir en France revenir,
Jusques à tant qu'on voie devenir
Le More blanc, et le Français encore,
Se basanant, prendre le teint d'un More :
Et tant qu'on voie en un même troupeau
Errer amis le lion et l'agneau.

. . . .

Or sus, amis, puisque le vent commande
De démarrer, sus d'un bras vigoureux
Poussons la nef à ce bord bienheureux,
Au port heureux des îles bien heurées,
Que l'Océan de ses eaux azurées,
Loin de l'Europe, et loin de ses combats,

Pour notre bande emmure[1] de ses bras.

Là, sans navrer[2] comme ici notre aïeule[3]
Du soc aigu, prodigue, toute seule
Fera germer en joyeuses forêts
Parmi les champs les présents de Cerès ;
Là, sans tailler, la nourricière plante
Du bon Denis[4], d'une grimpure lente
S'entortillant, mûrira ses raisins,
De son bon gré sur les ormes voisins.

Là, sans mentir, les arbres se jaunissent
D'autant de fruits que leurs boutons fleurissent;
Et sans faillir, en tous temps diaprés,
De mille fleurs s'y peinturent les prés,
Francs de la bise, et des roches hautaines
Toujours de lait gazouillent les fontaines.

Là, comme ici, l'avarice n'a pas
Borné les champs, ni d'un effort de bras
Avec grand bruit les pins on ne renverse
Pour aller voir d'une longue traverse
Quelque autre monde : ains jamais découverts
On ne les voit de leurs ombrages verts,
Par trop de chaud, ou par trop de froidure ;
Jamais le loup, pour quêter sa pâture,
Venant au soir, ne vient effaroucher
Le sûr[5] bétail à l'heure du coucher :
Ains sans pasteur, et sans qu'on lui commande,
Bêlant aigu, de son bon gré demande
Que l'on l'ameille[6], et de lui même tend
Son pis enflé qui de crême s'étend.

1 *Emmure :* entoure.
2 *Navrer :* blesser.
3 La terre.
4 *Denis :* traduction française du nom grec Διόνυσος, Bacchus.
5 *Sûr :* tranquille.
6 *Ameiller :* traire; du latin [illegible]*gere*.

Là, des dragons les races écaillées,
Gardant les bords des rives émaillées,
Ne font horreur à celui qui seulet
Va par les prés ourdir un chapelet[1].

Le vent poussé dans les trompettes tortes[2]
Ne bruit point là, ni les fières cohortes
D'hommes armés horriblement ne font
Leurs morions craquer dessus le front.
Là, les enfants n'enterrent point leurs pères,
Et là, les sœurs ne lamentent leurs frères :
Et l'épousé ne s'adolore[3] pas
De voir mourir sa femme entre ses bras :
Car leurs beaux ans entrelacés n'arrivent
A la vieillesse, ains d'âge en âge vivent,
Par la bonté de la terre et des cieux,
Jeunes et sains comme vivent les dieux.

Là n'aborda l'impudique Médée,
Suivant Jason, ni là n'est abordée
La nef de Cadme, et là d'Ulysse accort[4]
L'errant troupeau ne sauta sur le bord.

Là, vénérable en une robe blanche,
Et couronné la tête d'une branche
Ou de laurier, ou d'olivier retors,
Guidant nos pas, maintenant sur les bords
Du flot salé, maintenant aux vallées,
Et maintenant près des eaux reculées,
Ou sous le frais d'un vieux chêne branchu,
Ou sous l'abri de quelque antre fourchu,
Divin Muret, tu nous liras Catulle,
Liras Ovide, et Properce et Tibulle ;

[1] Tresser une guirlande de fleurs.
[2] *Tortes* : tortues, recourbées.
[3] *S'adolore* : s'attriste, se lamente.
[4] *Accort* : aimable, rusé.

Ou tu joindras au sistre téien[1]
Avec Bacchus l'enfant cythérien :
Ou feuilletant un Homère plus brave,
Tu nous liras d'une majesté grave
Comme Vénus couvrit d'une épaisseur
Jà demi-mort le Troyen ravisseur,
Quand Ménélas, le plus petit Atride,
En lieu du chef eut la salade [2] vide [3] :
Puis comme Hector dessous un faux harnois
Tua Patrocle, et comme les Grégeois,
Demi-brûlés de la troyenne flamme,
Priaient Achill' dépit [4] pour une femme ;
Puis comme lui, nouvellement armé
D'un fer divin, contre Hector animé,
Le fit broncher sur sa native poudre,
Comme un pin tombe accablé de la foudre.

A ces chansons, les chênes oreillés [5]
Abaisseront leurs chefs émerveillés,
Et Philomèle, en quelque arbre égarée,
N'aura souci du péché de Térée,
Et par les prés les étonnés ruisseaux
Pour t'écouter accoiseront [6] leurs eaux.

. . . .

Telles, Muret, telles terres divines,
Loin des combats, loin des guerres mutines,
Loin de soucis, de soins et de remords
Toi, toi, Muret, appellent à leurs bords,
Aux bords heureux des îles plantureuses,
Aux bords divins des îles bienheureuses,

[1] De Téos en Ionie, patrie d'Anacréon.

[2] *Salade :* casque.

[3] Allusion au combat de Ménélas et de Pâris. HOM., *Iliad.*, Γ.

[4] *Dépit :* dépité.

[5] *Oreillés :* qui entendront comme s'ils avaient des oreilles ; *aurite quercus.*

[6] *Accoiseront :* arrêteront.

Que Jupiter réserva pour les siens,
Lorsqu'il changea des siècles anciens
L'or en argent, et l'argent en la rouille
D'un fer meurtrier, qui de son meurtre souille
La pauvre Europe, Europe que les Dieux
Ne daignent plus regarder de leurs yeux,
Et que je fuis de bon cœur sous ta guide[1],
Lâchant premier aux navires la bride,
Et de bon cœur à qui je dis adieu,
Pour vivre heureux en l'heur d'un si beau lieu.

[1] *Ta guide* : ta conduite.

IV.

A L. P. LESCOT,

SEIGNEUR DE CLANY, AUMÔNIER DU ROI (*).

Puisque Dieu ne m'a fait pour supporter les armes,
mourir tout sanglant au milieu des alarmes,
imitant les faits de mes premiers aïeux,
ne veux-je pourtant demeurer ocieux :
ns comme je pourrai, je veux laisser mémoire
e j'allai sur Parnasse acquérir de la gloire,
in que mon renom, des siècles non vaincu,
chante à mes neveux qu'autrefois j'ai vécu,
ressé d'Apollon et des Muses aimées,
e j'ai plus que ma vie en mon âge estimées :
ur elles à trente ans j'avais le chef grison,
aigre, pâle, défait, enclos en la prison
une mélancolique et rhumatique étude,

(*) Pierre Lescot, seigneur de Clany, né à Paris en 1510, ami de Jean ujon. En 1541, il éleva la façade du vieux Louvre; on lui doit aussi salle dite des Cent-Suisses et la fontaine des Innocents.

Renfrogné, mal courtois, sombre, pensif et rude,
Afin qu'en me tuant, je pusse recevoir
Quelque peu de renom pour un peu de savoir.

Je fus souventes fois retancé de mon père,
Voyant que j'aimais trop les deux filles d'Homère,
Et les enfants de ceux qui doctement ont su
Enfanter en papier ce qu'ils avaient conçu ;
Et me disait ainsi : « Pauvre sot, tu t'amuses
A courtiser en vain Apollon et les Muses :
Que te saurait donner ce beau chantre Apollon,
Qu'une lyre, un archet, une corde, un fredon,
Qui se répand au vent ainsi qu'une fumée,
Ou comme poudre en l'air vainement consumée ?
Que te sauraient donner les Muses qui n'ont rien,
Sinon autour du chef je ne sais quel lien
De myrte, de lierre ; ou d'une amorce vaine
T'allécher tout un jour au bord d'une fontaine,
Ou dedans un vieil antre, afin d'y reposer
Ton cerveau mal rassis, et béant composer
Des vers qui te feront, comme plein de manie,
Appeler un bon fol en toute compagnie ?

« Laisse ce froid métier qui jamais en avant
N'a poussé l'artisan, tant y fût-il savant :
Mais avec sa fureur qu'il appelle divine,
Meurt toujours accueilli d'une pâle famine.
Homère, que tu tiens si souvent en tes mains,
Qu'en ton cerveau malsain comme un dieu tu te peins,
N'eut jamais un liard : si bien que sa vielle,
Et sa Muse qu'on dit qui eut la voix si belle,
Ne le surent nourrir, et fallait que sa faim
D'huis en huis mendiât le misérable pain.

« Laisse-moi, pauvre sot, cette science folle :

ıte-moi les palais, caresse-moi Bartole,
d'une voix dorée, au milieu d'un parquet,
c dépens d'un pauvre homme exerce ton caquet,
fumeux et sueux, d'une bouche tonnante,
'ant un président mets-moi ta langue en vente :
peut par ce moyen aux richesses monter,
se faire du peuple en tous lieux bonneter[1].

Ou bien, embrasse-moi l'argenteuse science
nt le sage Hippocras eut tant d'expérience,
ınd honneur de son île[2] : encor que son métier
t venu d'Apollon, il s'est fait héritier
s biens et des honneurs, et à la poésie
sœur n'a rien laissé qu'une lyre moisie.

« Ne sois donc paresseux d'apprendre ce que peut
nature en nos corps, tout cela qu'elle veut,
ut cela qu'elle fuit : par si gentille adresse[3],
secourant autrui, on gagne la richesse.

« Ou bien si le désir généreux et hardi
. t'échauffant le sang, ne rend accouardi
n cœur à mépriser les périls de la terre,
ends les armes au poing, et va suivre la guerre,
d'une belle plaie en l'estomac ouvert,
›urs dessus un rempart de poudre tout couvert :
r si noble moyen souvent on devient riche ·
r envers les soldats un bon prince n'est chiche. »

Ainsi en me tançant mon père me disait,
ı fût quand le Soleil hors de l'eau conduisait
s coursiers galopants par la pénible traite,
ı fût quand vers le soir il plongeait sa charrette,
ıt la nuit, quand la Lune avec ses noirs chevaux,

[1] *Bonneter* : saluer.
[2] Hippocrate né à Cos, l'une des Sporades.
[3] *Adresse* : art.

Creuse et pleine reprend l'erre[1] de ses travaux.

Oh ! qu'il est malaisé de forcer la nature !
Toujours quelque génie, ou l'influence dure
D'un astre nous invite à suivre malgré tous
Le destin qu'en naissant il versa dessus nous.

Pour menace ou prière, ou courtoise requête
Que mon père me fît, il ne sut de ma tête
Oter la poésie, et plus il me tançait,
Plus à faire des vers la fureur me poussait.

Je n'avais pas douze ans, qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forêts des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
Sans avoir soin[2] de rien je composais des vers :
Écho me répondait, et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Naphées, Oréades,
Aigipans qui portaient des cornes sur le front,
Et qui ballant[3], sautaient comme les chèvres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques fées,
Autour de moi dansaient à cottes dégrafées.

Je fus premièrement curieux du latin :
Mais, voyant par effet que mon cruel destin
Ne m'avait dextrement[4] pour le latin fait naître,
Je me fis tout Français, aimant certes mieux être
En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier,
Que d'être sans honneur à Rome le dernier.

Donc, suivant ma nature aux Muses inclinée,
Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
J'enrichis notre France, et pris en gré d'avoir,
En servant mon pays, plus d'honneur que d'avoir.

[1] *Erre* : cours, suite, d'où *errement*.

[2] *Soin* : souci.

[3] *Ballant* : dansant, [illegible]

[4] *Dextrement* : précisément.

Toi Lescot, dont le nom jusques aux astres vole,
; pareil naturel : car étant à l'école,
ı ne put le destin de ton esprit forcer
ıe toujours avec l'encre on ne te vît tracer
elque belle peinture, et, jà fait géomètre,
ıgles, lignes et points sur une carte mettre;
is arrivant ton âge au terme de vingt ans,
: esprits courageux ne furent pas contents,
s doctement conjoindre avecque la peinture
rt de mathématique et de l'architecture,
tu es tellement avec honneur monté,
le siècle ancien est par toi surmonté.

ır bien que tu sois noble et de mœurs et de race,
que dès le berceau l'abondance te fasse,
en chercher ailleurs, riche en bien temporel,
·tu franchement suivi ton naturel,
:s premiers régents n'ont jamais pu distraire
:œur et ton instinct pour suivre le contraire.

a beau d'une perche appuyer les grands bras
ırbre qui se plie, il tend toujours en bas :
:ure ne veut en rien être forcée,
uivre le destin duquel elle est poussée.

; le roi François, des lettres amateur,
divin esprit premier admirateur,
par dessus tous : ce ne fut en son âge
ıonneur d'être aimé d'un si grand personnage,
ıdain connaissait le vice et la vertu,
: déguisement dont l'homme fût vêtu.

, qui après lui tint le sceptre de France,
: ta valeur parfaite connaissance,
ton savoir, si bien que ce grand roi
it écouter un autre homme que toi,

Soit dînant et soupant, et te donna la charge
De son Louvre enrichi d'édifice plus large,
Ouvrage somptueux, afin d'être montré
Un roi très-magnifique en t'ayant rencontré.
Il me souvient un jour que ce prince, à la table,
Parlant de ta vertu [1], comme chose admirable,
Disait que tu avais de toi mêmes appris,
Et que sur tous aussi tu emportais le prix :
Comme a fait mon Ronsard, qui à la poésie,
Malgré tous ses parents, a mis sa fantaisie.
Et pour cela tu fis engraver sur le haut
Du Louvre une déesse, à qui jamais ne faut [2]
Le vent, à joue enflée au creux d'une trompette,
Et la montras au roi, disant qu'elle était faite
Exprès pour figurer la force de mes vers,
Qui comme vent portaient son nom par l'univers.

Or, ce bon prince est mort, et pour faire connaître
Que nous avons servi tous deux un si grand maître,
Je te donne ces vers pour éternelle foi,
Que la seule vertu m'accompagna [3] de toi.

[1] *Vertu* : mérite.
[2] *Ne faut* : ne manque.
[3] *M'accompagna* : me fit te choisir pour compagnon.

V.

AU ROI HENRI II.

Sire, quiconque soit qui fera votre histoire,
Honorant votre nom d'éternelle mémoire,
Afin qu'à tout jamais les peuples à venir
De vos belles vertus se puissent souvenir :

ra, depuis le jour que notre roi vous fûtes,
le sceptre français en la dextre reçûtes,
ıe vous n'avez cessé en guerre avoir vécu,
ıintenant le vainqueur, maintenant le vaincu.

Dira que votre esprit, très-magnanime Prince,
s'est pas contenté de sa seule province,
ais par divers moyens, et par diverses lois
tenté d'augmenter l'empire des François :
si fortune, adverse aux braves entreprises
votre Majesté, ne les a toutes mises
bien heureuse fin, toutefois on a vu
ıe vous avez osé et que vous avez pu.
ı premier coup d'essai Bologne (*) vous gagnâtes,
edans les eaux du Rhin (**) vos chevaux abreuvâtes,
Écossais (***), dont le sceptre est maintenant à vous,
est fait grand par votre aide, et l'Anglais, qui de coups
sent encore douloir [1], mêmes en votre absence
connu que pouvait votre forte puissance :
ous fites tout soudain par les eaux de la mer,
en loin du bord français vos navires armer,
comme aventureux, vous conquîtes par force,
algré le Génevois, la belle île de Corse (****),
algré le Florentin avez dessous vos lois
ouverné par trois ans le peuple Siennois (*****),
sous le magnanime et sage duc de Guise,

Douloir : souffrir, être malade; du latin, *dolere*.

*) Henri II fit son entrée le 15 mai 1550 dans la ville de Boulogne
lée par les Anglais.
**) Conquête des trois évêchés. Entrée en Allemagne (1552).
***) L'Écosse envahie par les Anglais (1547) se jette dans les bras de
France, et offre la main de la petite reine Marie Stuart au dauphin
ançois.
****) Conquête de la Corse (1553).
*****) Sienne se met sous la protection de la France (1557).

Naples, de droit française, en frayeur avez mise (*).
Vous avez de Calais regagné votre port (**),
Que les rois vos aïeux ont estimé si fort [1],
Que non du seul penser l'osèrent entreprendre :
Vous l'avez entrepris et si l'avez su prendre.
Bref, vous êtes le roi qui plus avez été
Et en guerre et en paix, qui plus avez tenté
Le hasard de fortune, et comme sur sa roue
Des princes et des rois se remoque et se joue,
Elle vous a montré que peuvent les combats,
Aucune fois en haut, aucune fois en bas (***)
Elle vous a tourné : pour exemple qu'au monde
Un roi, tant soit-il grand, d'infortunes abonde.

Or, après mainte guerre et mainte trève aussi,
L'un des princes lorrains avec Montmorenci
Ont ramené la paix, il faut bien qu'on la garde :
Ceux qui la gardent bien, le haut Dieu les regarde,
Et ne regarde point un roi de qui la main
Toujours trempe son glaive au pauvre sang humain.
Sire, je vous suppli' de croire qu'il vaut mieux
Se contenter du sien, que d'être ambitieux
Sur les sceptres d'autrui : malheureux qui désire,
Ainsi comme à trois dés, hasarder son empire,
Sous le jeu de Fortune, et auquel on ne sait
Si l'incertaine fin doit répondre au souhait.

Que désirez-vous plus? votre France est si grande!
L'homme qui n'est content et qui toujours demande,
Quand il serait un Dieu, est malheureux, d'autant

[1] *Si fort* : si redoutable, difficile à prendre.

(*) L'Italie envahie par une armée française sous les ordres du d. de Guise (1557).

(**) Calais pris par le duc de Guise, 21 janvier 1558.

(***) Allusion à la bataille perdue le 10 août 1557, près de St Quentin, le jour de saint Laurent.

e toujours il désire et n'est jamais content.

Or, Prince, imaginez des Flamands la victoire .
ıel honneur auriez-vous d'une si pauvre gloire,
avoir un roi chrétien comme vous, enchaîné,
par votre Paris en triomphe mené?
voudrait mieux chasser le Turc hors de la Grèce,
ıi misérable vit sous le joug de détresse,
ue chasser de sa ville, ou d'assommer de coups
n peuple en Jésus-Christ baptisé comme vous.

Il voudrait beaucoup mieux, vous qui venez sur l'âge,
ı grison, gouverner votre royal ménage,
t vos petits enfants encores aux berceaux,
u'acquérir par danger des sceptres tout nouveaux;
vaut mieux vivre en paix, c'est-à-dire bien vivre,
u bâtir notre Louvre, ou lire dans un livre,
u chasser ès forêts, que tant vous travailler,
t pour un peu de bien si longtemps batailler.
ue souhaitez-vous plus? la fortune est muable :
ous avez fait de vous mainte preuve honorable :
suffit, il suffit : il est temps désormais
'ouler la guerre aux pieds, et n'en parler jamais.
ensez-vous être Dieu? l'honneur du monde passe :
l faut un jour mourir quelque chose qu'on fasse :
;t après votre mort, fussiez vous empereur,
'ous ne serez non plus qu'un simple laboureur.
)onc, Sire, puis que Dieu qui de votre couronne
;t de vous a pris soin, Paix, sa fille, vous donne,
'résent qu'il n'avait fait aux princes vos aïeux,
;ardez bien ce joyau, il vous enrichit mieux
)ue s'il avait dompté par une longue guerre,
)essous votre pouvoir, l'Espagne et l'Angleterre.
ıus donc, embrassez-la, et embrassez aussi
;et honneur de Lorraine et de Montmorenci
)ui, par divers moyens d'une entreprise sage,

L'ont faite à votre honneur et à votre avantage.

O Paix, fille de Dieu, qui nous viens réjouir,
Comme l'aube du jour qui fait épanouir
Avecques la rosée une rose fleurie
Que l'ardeur du soleil avait rendu flétrie :
Après la guerre ainsi, venant en ce bas lieu,
Tu nous as réjouis, ô grand'fille de Dieu.

Chasse, je te suppli', la guerre et les querelles,
Bien loin du bord chrétien, dessus les infidèles,
Turcs, Parthes, Mammeluks, Scythes et Sarrasins,
Et sur ceux qui du Nil sont les proches voisins :
Pends nos armes au croc, et, en lieu des batailles,
Attache à des crampons les lances aux murailles,
Et que le coutelas au sang humain souillé,
Pendu d'une courroie au fourreau soit rouillé,
Et que le corselet au plancher se moisisse,
Et l'araigne à jamais ses filets y ourdisse.

Donne-nous que celui qui sera le moyen[1]
Entre ces deux grands rois de rompre ton lien,
Meure trahi des siens d'une plaie cruelle,
Et qu'aux champs les mâtins lui sucent la cervelle :
Que ses enfants bannis puissent mourir de faim,
D'huis en huis, sans trouver qui leur jette du pain.

Donne-nous que celui qui mettra soin et peine
De te faire régner, voie sa maison pleine
De faveurs et de biens, et qu'il voie fleurir
Ses enfants en honneur avant que de mourir.

Donne-nous tout cela : donne-nous davantage,
Afin que le repos n'énerve le courage
De Henri notre prince en jeux voluptueux,
Qu'il soit pour tout jamais (comme il est) vertueux,

[1] La cause, l'occasion.

ıe son esprit s'adonne aux choses d'importance,
, qu'imitant son père, il aime la science,
in qu'au temps de paix il fleurisse en savoir,
ıtant qu'il fit en guerre, en force et en pouvoir.

VI.

DU RETOUR D'ANNE DE MONTMORENCY, CONNÉTABLE DE FRANCE.

x 41 355

A ODET, CARDINAL DE CHATILLON.

On ne doit appeler tandis qu'il vit ici,
ı homme bien heureux ni malheureux aussi :
ɔut çà-bas est douteux : la seule heure dernière
ırfait notre bonheur, ou bien notre misère.
el fleurit aujourd'hui qui demain flétrira,
el flétrit aujourd'hui qui demain fleurira :
ı Fortune gouverne, et en tournant sa roue,
it de notre conseil, et de nos faits se joue.

Rien n'y sert, la raison ni la force de cœur,
oblesse ni parents, richesse ni faveur,
i même la vertu, ni la philosophie
ui s'arme en son savoir : la Fortune défie
es humaines raisons, et sans avoir lié
ı force à nos conseils, les écarbouille au pied :
orce qui n'a jamais notre plainte écoutée,
ui dompte tout le monde, et n'est jamais domptée :
e vois-tu, mon Odet, que le même destin
ui nous fit malheureux aux murs de Saint-Quentin,
ui-même notre deuil change en réjouissance,
edonnant aujourd'hui ton oncle en notre France (*) ?

(*) Anne de Montmorency, blessé d'un coup de pistolet le 19 décembre ı62, à la bataille de Dreux, fut fait prisonnier et rendu à la liberté en ı63, par le traité d'Amboise.

La France était malade en l'absence de lui,
Soupirait son malheur, se tourmentait d'ennui,
Frappait son estomac, de pleurs était couverte,
S'arrachait les cheveux, et lamentait sa perte.

Comme un petit enfant que sa nourrice avoit
Allaité longuement, pleure s'il ne la voit,
De ses petites mains au berceau se tourmente,
En soupirant l'appelle, et toujours se lamente,
D'une voix enfantine, et ne veut s'éjouir,
Jusqu'à tant qu'il la voie ou qu'il la puisse ouïr :

Mais sitôt qu'il la voit, en lui riant s'apaise,
Lui embrasse le col, et doucement la baise :
Elle en ses bras l'échauffe, et depuis le matin
Soigneuse jusqu'au soir le pend à son tetin :
Ainsi toute la France, à l'heureuse venue
De ton oncle captif, joyeuse est devenue,
Revoyant de retour celui qui tant de fois
L'avait si bien servie, en bien servant nos rois.

Elle s'est réjouie, ainsi qu'on voit la terre
En avril s'égayer, quand le printemps desserre
Les huis de la nature, et quand l'hiver neigeux
A mis à part sa grêle et ses vents orageux.
Adonques par les prés les fleurs s'épanouissent,
Et avecques le Ciel les terres s'éjouissent :
Ainsi toute la France et ses états aussi
Se sont tous réjouis, voyant ton oncle ici.
Le pauvre laboureur qui conduit sa charrue,
Celui qui d'avirons la marine remue,
Le prêtre, l'avocat, et le noble qui tient
L'épée à son côté, d'aise ne se contient ;
Ains le montre par signe, et sautant de liesse,
Foule la guerre aux pieds, le soin et la tristesse :

nt il est de la France à bon droit estimé,
n de confiscations ni de biens affamé,
e [1] la seule vertu, sans reproche et sans vice,
e l'esprit vigilant et le loyal service
'il a fait à deux rois, de chevalier privé
›nt au plus haut degré de la France élevé (*).

Sus donc, France, sus donc, que gaillarde on te voie
rmi les carrefours dresser les feux de joie :
'on répande du vin, et que le peuple émeu
allégresse, en dansant tout à l'entour du feu,
s chapelets de fleurs se couronne la tête,
qu'à jamais le jour de son retour soit fête.

Sus donc, embrasse-moi ce seigneur desiré,
le hors de la prison tu eusses retiré,
ıx dépens de ton sang et de ta propre vie,
que le peuple avait de racheter envie,
le Prince vainqueur eût de grâce permis
l'une riche rançon en liberté l'eût mis.

Rembrasse derechef ce vieillard honorable,
n avisé Nestor, ton sage connétable,
quel à son retour ne te ramène pas
ierelle ni discord, ni guerre ni combats;
ais la Paix bienheureuse à son retour arrive,
inte tout à l'entour des branches de l'olive.

Quel palme, quel laurier oserait couronner
grand Montmorenci, qui vient pour nous donner
paix, ayant défait le monstre de la guerre?
s belliqueux Romains qui vainquirent la terre,

Ellipse pour *lui que*...

(*) Montmorency reçut l'épée de connétable des mains de François Ier en 1538.

Ne pourraient s'égaler à sa belle vertu,
Non pas ce Scipion, bien qu'il ait combattu
Le vaillant Annibal, et reçu de Carthage
Pour les siens et pour lui le surnom en partage[1] :
Ni le premier César qui mit dessous sa main,
Par trop d'ambition, tout l'empire Romain.

Ce n'est pas de merveille, en suivant mainte année
Les guerres, si l'on trouve une heure infortunée
De perdre une bataille et d'être prisonnier :
Cela souvent arrive à maint grand chevalier ;
Mais tirer du profit de sa propre défaite,
Et faire d'une guerre une amitié parfaite ;
Accorder deux grands rois, et leur fléchir le cœur,
Et faire le vaincu pareil à son vainqueur ;
Et d'un duc ennemi[2] tirer une alliance,
Et joindre étroitement l'Espagne avec la France
D'un nœud qui pour jamais en amour s'entretient,
Au seul Montmorenci cet honneur appartient ;
Qui plus a fait pour nous, que s'il avait par armes
Déconfit tout un camp de cent mille gendarmes :
D'autant que la vie est meilleure que la mort,
Et que la douce paix vaut mieux que le discord.

Cependant, mon Odet, de la fortune amère
Prends maintenant le fruit, en revoyant ton frère
Et ton oncle en faveur à l'entour de leur roi,
Qui plaignait leur malheur aussi bien comme toi ;
Et apprends désormais pour chose très-certaine,
Qu'il ne faut s'assurer de nulle chose humaine.

[1] Le surnom d'Africain. [2] Le duc de Savoie.

VII.

A JEAN MOREL EMBRUNOIS (*).

Quand Jason et la fleur de la vaillante Grèce,
rtant leur mère au dos [1], surmontèrent la presse
s sablons de Libye, et à force de bras
poussèrent au lac, le parrain de Pallas [2] :
iton, le dieu de l'eau, découvrant jusqu'aux côtes
n beau corps monstrueux, pour caresser ses hôtes,
ur donna le présent le premier qu'il trouva :
fut un vert gazon de terre qu'il leva
hâte, l'arrachant de son rivage même,
le mit en la main de l'Argonaute Euphème [3].
ii joyeux le reçut, bien qu'il ne pensât pas
ie cette motte fût (comme c'était) grand cas [4].

Or, la nuit, il songea qu'une douce rosée
lait avait partout cette motte arrosée,
i'il tenait chèrement embrassée en son sein,
qu'elle se changeait en fille sous sa main,
que lui, tout ardent de la grand'beauté d'elle,
colait par amour cette jeune pucelle,
i semblait dans le lit piteusement crier,
mme une de quinze ans que l'on va marier.

Euphème, à son réveil, ne perdit la mémoire

Allusion aux fables contenues dans uatrième chant des *Argonautiques* pollonius. *Leur mère :* c'est le na- Argo lui-même qui portait les rriers dans ses flancs.

Le lac de Triton, situé à l'entrée de la grande Syrte, et où on avait baigné Minerve, sortant de la tête de Jupiter.

[3] Voir Apollonius, *Argonautiques*, chant IV.

[4] *Grand cas :* chose importante.

(*) Gentilhomme d'Embrun auquel Ronsard avait dédié quelques son- s.

Du songe merveilleux qu'il n'avait osé croire.
Devant qu'il appelât à son conseil Jason,
Et lui eût dit le songe advenu du gazon.
Lors Jason lui répond : « O Dieu que tel augure
Promet d'heur et de bien à ta race future !
Jette-moi cette motte au profond de la mer ;
Les Dieux incontinent la feront transformer
En île qui sera la très-belle nommée,
Thère [1], de tes enfants nourrice renommée,
De tes nobles enfants, qui feront jusqu'aux cieux
De bouche en bouche aller leurs faits victorieux. »
Lors il jetta la motte à l'abandon de l'onde,
Dont une île se fit, la plus belle du monde.

Ainsi, mon cher Morel, la fleur de mes amis,
Je t'ai offert le don le premier qui s'est mis
De fortune en ma main, afin qu'en quelque sorte
Je découvrisse au jour l'amour que je te porte,
Comme voulant trop mieux te donner seulement
Un don qui fût petit, que rien totalement,
A toi qui as égard au cœur de la personne,
Et non à la valeur du présent qu'on te donne.

Or ce petit labeur que je consacre tien,
Est de petite montre [2], et je le sais très-bien :
Mais certes il n'est pas si petit que l'on pense :
Peut-être qu'il vaut mieux que la grosse apparence
De ces tomes enflés, de gloire convoiteux,
Qui sont fardés de mots sourcilleux et venteux [3],
Empoulés et masqués, où rien ne se décœuvre
Que l'arrogant jargon d'un ambitieux œuvre.

Ne vois-tu ces châteaux, jusqu'au ciel élevés,

[1] L'île de Santorin une des Cyclades, nommée d'abord Callisté, puis Théra, lors de l'invasion de Théras, descendant d'Euphémus.

[2] *Montre :* apparence.

[3] *Venteux :* gonflés de vent.

Tomber toujours devant qu'ils soient parachevés ?
S'ils ne tombent du tout, volontiers quelque pierre
Toujours de quelque part trébuche contre terre :
En pendant que la salle ou la cuisine on fait,
D'autre côté la chambre, ou la tour se défait.

Je te confesse bien que le fleuve de Seine
A le cours grand et long, mais toujours il entraîne
Avec soi de la fange, et ses plis recourbés,
Sans être jamais nets, sont toujours embourbés.
C'est pourquoi de Cérès les ministres Mélisses[1],
Voulant de leur déesse orner les sacrifices,
Puisent en la fontaine, et non en ces torrents
Qui tonnent d'un grand bruit par les rochers courants.
Petits sonnets bien faits, belles chansons petites,
Petits discours gentils, sont les fleurs des Charites[2],
Des Sœurs[3] et d'Apollon, qui ne daignent aimer
Ceux qui chantent un œuvre aussi grand que la mer,
Sans rive ni sans fond, de tempêtes armée,
Et qui jamais ne dort tranquille ni calmée.
Peut-être que ce livre un jour se formera
En vive renommée, et, volant, sèmera
Tes honneurs par le monde, et ceux dont ton épouse
Sa pudique maison d'artifice dispouse[4],
Et ne voudra souffrir que la dépite[5] mort
Emporte avec le corps vos noms outre le bord
Qu'on ne peut repasser, si ce n'est par la barque
Des vers qui font outrage[6] à la cruelle Parque.

Mais tout ainsi, Morel, que par les beaux pourpris[7],

[1] Nom mystique qu'on donnait aux prêtresses des temples.

[2] *Charites :* les Grâces ; en grec, Χάριτες.

[3] Des Muses.

[4] *Dispouse :* dispose. Les vertus dont ton épouse honore sa maison.

[5] *Dépite :* fâcheuse.

[6] Qui lui ravissent sa proie.

[7] *Pourpris :* enceinte. Le mot commence à vieillir : on le trouve encore dans la Fontaine :

.... Tout brille en ce pourpris.
(*Phil. et Bauc.*)

Ou par les champs qui sont diversement fleuris,
On voit errer l'abeille, et de ses cuisselettes
Ne prendre également des prés toutes fleurettes,
Mais avec prévoyance un jugement elle a
De cueillir celle-ci, et laisser celle-là :
Ainsi en feuilletant ce mien petit ouvrage,
Tu sauras bien tirer (comme prudent et sage)
Les vers qui seront fols, amoureux, éventés,
D'avec ceux qui seront plus gravement chantés,
Et plus dignes de toi, qui n'as l'oreille atteinte
Sinon de chastes vers d'une Muse très-sainte,
Qui parle sagement, et qui point ne rougit[1]
De honte, ni l'auteur, ni celui qui la lit.

Le sujet amoureux que maintenant je traite,
Ne me veut concéder une plume discrète,
Qui sans choix me fait dire, ore mal, ore bien,
Ainsi qu'Amour le veut, qui m'a rendu tout sien :
Imitant en ce point Nature ingénieuse,
Qui met en même prée une herbe venimeuse,
Tout auprès d'une bonne, et met dedans les cieux
Un astre qui est bon, près d'un malicieux :
Et même Jupiter le bien et le mal donne,
De ses pipes[2] là haut, à chacune personne,
Afin qu'homme ne soit parfait en ce bas lieu :
Car la perfection appartient seule à Dieu.

[1] Sens actif.
[2] *Pipes* : tonneaux. (*Voy.* Homère, qui feint que Jupiter conserve en deux tonneaux distincts les maux et les biens.)

VIII.

L'EXERCICE DE L'ESPRIT DE L'HOMME.

SUR LA TRADUCTION DE TITE-LIVE, FAITE PAR HAMELIN.

Nous ne sommes pas nés de la dure semence
Des cailloux animés ; d'une plus noble essence

›tre esprit est formé, lequel a retenu
nature du lieu duquel il est venu.

Or tout ainsi que Dieu en variant exerce,
ant seul, simple et un, sa puissance diverse,
se montre admirable en ce grand univers
ur la variété de ses effets divers,
nsi notre âme seule, image très-petite
› l'image de Dieu, le Tout-puissant imite,
un subtil artifice, et de sa déité
›us montre les effets par sa diversité.

Quand elle trouve un corps d'une masse légère,
ii honore craintif son hôtesse étrangère,
qui sans grommeler obéit promptement,
›mme un bon serviteur,à son commandement,
le achève des faits qui donnent d'âge en âge
; d'elle et de son corps illustre témoignage :
ır de son naturel sans quelque chose ourdir,
sive dans le corps ne se veut engourdir,
autant que son essence est disposte [1] et mobile,
t qui ne peut jamais demeurer inutile.

Comme une bonne mère, après que son fils dort,
›uché seul au berceau, hors de la chambre sort,
t dedans un jardin s'ébat et se promène,
ısqu'à tant que le soin de son fils la ramène,
uquel elle est soigneuse, et le trouvant seulet,
écouvre sa mamelle, et lui donne du lait :
insi notre âme sort quand notre corps repose,
›mme d'une prison où elle était enclose;
t en se promenant, et jouant par les cieux,
›n pays naturel, banquette avec les dieux :
ıis ayant bien mangé de sa sainte ambroisie,

[1] *Disposte* : féminin de dispos. Il est hors d'usage.

Redévalle[1] en son corps pour le remettre en vie,
Qui pâmé sommeillait, et qui soudain mourrait,
Si l'âme à retourner trop longtemps demeurait.

Sitôt qu'elle est rentrée, elle lui communique
Ce qu'elle apprend de Dieu, lui montre la pratique
Du mouvement du ciel, lui marque les grandeurs
Des astres éthérés, leur force et leurs splendeurs,
Des grands et des petits : car comme en une ville
Où chacun garde bien la police civile,
On voit les sénateurs au premier rang marchants
Tenir leur gravité, au second les marchands,
Au tiers les artisans, au quart la populace :
Ainsi dedans le ciel les astres ont leur place
Et leur propre degré, grands, petits et moyens,
De la maison du ciel éternels citoyens.

Elle lui dit après s'il y a d'autres mondes;
Où nature reçoit les formes vagabondes,
Si le soleil, si Mars, et si la lune aussi
D'hommes sont habités, comme est la terre ici,
De villes, de forêts, de prés et de rivières :
Si leurs corps sont formés de plus simples matières
Que les nôtres mortels, qui sont faits grossement,
Comme habitant ce sombre et grossier élément.

Lui dit comme se fait la foudre dans les nues,
Les grêles, les frimats et les pluies menues,
Vents, neiges, tourbillons, et lui fait mesurer
Le ciel, la mer, la terre, afin de l'assurer
Par mystères si hauts, que notre âme est divine,
Ayant prise de Dieu sa première origine.

Elle fait que les uns deviennent inventeurs

[1] *Redévalle* : redescend.

secrets plus cachés, les autres orateurs,
autres médecins : aux uns la poésie
:ime brusquement dedans la fantaisie,
ux autres la loi, aux autres de pouvoir
luth bien accordé les hommes émouvoir,
autres de sacrer la vénérable histoire
humains accidens au temple de Mémoire :
me a fait cet auteur [1] qui du peuple romain
écrit les combats, peuple qui sous sa main,
ırt ce que la mer dedans ses bras enserre,
nous pauvres humains soulons [2] nommer la terre.

r ce peuple de Mars jamais rien n'entreprit,
ses premiers combats, que Live n'ait écrit,
'a voulu souffrir que l'envieux silence
loutît sans honneur la romaine puissance.
lui grand discourut, comme prévoyant bien
tout ce qui est né devait finir en rien,
ue Rome à la fin, son marbre et son porphyre,
auteur, sa grandeur, et bref tout son empire
la suite des ans deviendrait un tombeau,
lequel le pasteur conduirait son troupeau :
contre le temps cette Rome allongée [3]
les doctes filets d'une encre bien purgée,
l'une heureuse plume, outil duquel le sort
pose à la rigueur du temps et de la mort.....

. . . .

stoire sert aux rois, aux sénats et à ceux
veulent par la guerre avoir le nom de preux :
ref toujours l'histoire est propre à tous usages :
t le témoin du temps, la mémoire des âges,
naîtresse des ans, la vie des mourants,
:ableau des humains, miroir des ignorants,

ite Live.
oulons : avons coutume ; du latin, *solere*.
[3] Il a prolongé sa mémoire.

Et de tous accidents messagère chenue,
Par qui la vérité des siècles est connue,
Qui n'enlaidit jamais : car tant plus vieille elle est,
Plus elle semble jeune, et plus elle nous plaît.

Or, des historiens nul antique n'arrive
Ni moderne, à l'honneur du romain Tite-Live,
Lequel (las!) toutefois en ténèbres gisait,
Et des peuples latins seulement se lisait :
Maintenant les Français auront son bel ouvrage,
Traduit fidèlement en leur propre langage,
Par le docte Hamelin, lequel avait devant,
En cent façons montré combien il est savant,
Soit en philosophie, ou en l'art oratoire,
Soit à savoir traiter les faits de notre histoire,
Ou soit pour contenter l'oreille de nos rois,
Et par les vers latins, et par les vers françois.

Si les meilleurs auteurs de Rome et de la Grèce
Etaient ainsi traduits, la française jeunesse,
Sans tant se travailler à comprendre des mots,
Comme des perroquets en une cage enclos,
Apprendraient la science en leur propre langage;
Le langage des Grecs ne vaut pas davantage
Que celui des Français : le mot ne sert de rien,
La science fait tout, qui se dit aussi bien
En français qu'en latin, notre langue commune :
Les mots sont différents, mais la chose est toute une[1].

Et pour ce l'on devrait par présents inviter
Ce gentil translateur[2], afin d'en exciter
Mille par son exemple à rendre en notre France,
Ainsi qu'un propre acquêt, les arts et la science :

[1] Idée fausse qu'on peut à bon droit s'étonner de rencontrer chez Ronsard, qui avait un sentiment si vif du génie propre aux langues anciennes.

[2] *Translateur* : traducteur, [illegible] prévalu, comme *traduire* sur [illegible]

Car jamais moindre honneur à l'homme n'est venu
D'augmenter richement son langage connu,
Que sur les ennemis, en servant la province,
Par armes allonger l'empire de son prince.

IX.

PROMESSE.

C'était au point du jour, que les songes certains
D'un faux imaginer n'abusent les humains,
Par la porte de corne entrés en nos pensées [1],
Des labeurs journaliers débiles et lassées,
Songes qui, sans tromper par une vanité,
Dessous un voile obscur montrent la vérité.

Ainsi que je dormais, donnant repos à l'âme,
En songe m'apparut l'image d'une dame,
Qui montrait à son port n'être point de bas lieu,
Mais semblait à la voir, sœur ou femme d'un dieu.

Ses cheveux étaient beaux, et les traits de sa face
Montraient diversement je ne sais quelle grâce,
Qui domptait les plus fiers, et d'un tour de ses yeux
Eût apaisé la mer et séréné les cieux.
Elle portait au front une majesté sainte,
Sa bouche en souriant de roses était peinte;
Elle était vénérable, et quand elle parlait
Un parler emmiellé de sa lèvre coulait;
Elle avait le sein beau, la taille droite et belle:
Et soit qu'elle marchât, soit qu'on approchât d'elle,
Soit riant, soit parlant, soit en mouvant le pas,
Devisant, discourant, elle avait des appas,

[1] *Voy.* Virgile, *Énéide*, VI[e] liv., vers 893 et suiv.

Des rets, des hameçons et de la glu pour prendre
Les crédules esprits qui la voulaient attendre :
Car on ne peut fuïr, sitôt qu'on l'aperçoit,
Que de son doux attrait prisonnier on ne soit,
Tant elle a de moyens, d'engins et de manières
Pour captiver à soi les âmes prisonnières.

Sa robe était dorée à boutons par devant,
Elle avait en ses mains des ballons pleins de vent,
Des sacs pleins de fumée, et des bouteilles pleines
D'honneurs et de faveurs, et de paroles vaines :
Si quelque homme avisé les cassait de la main,
En lieu d'un ferme corps n'en sortait que du vain[1] :
Telle enflure se voit aux torrents des vallées,
Quand le dos écumeux des ondes empoulées
S'enfle dessous la pluie en bouteilles, qui font
Une montre d'un rien, puis en rien se défont.

Autour de cette nymphe errait une grand'bande,
Qui d'un bruit importun mille choses demande,
Seigneurs, soldats, marchands, courtisans, mariniers :
Les uns vont les premiers, les autres les derniers,
Selon le bon visage, et selon la caresse
Que leur fait en riant cette brave[2] déesse.
Elle allaite un chacun d'espérance, et pourtant,
Sans être contenté, chacun s'en va content.
Elle donne à ceux-ci tantôt une accolade,
Tantôt un clin[3] de tête, et tantôt une œillade :
Aux autres elle donne et faveurs et honneurs,
Et de petits valets en fait de grands seigneurs.

A son côté pendille une grande escarcelle,

[1] *Vain* : chose frivole; sens du latin, *inane*.

Mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.
(La Font., *Fables*, V, 10.)

[2] *Brave* : sens de belle, brillante.
Que sa façon est *brave* et sa mine [illegible]
(Malherbe, *Ode à Louis XIII*)

[3] *Clin de tête* : mouvement de [illegible] du latin, *inclinare*.

Large, profonde, creuse, où cette demoiselle
Découvrait sa boutique, et en montrait le front[1]
Tout riche d'apparence, à la façon que font
Les marchands plus rusés, afin qu'on eût envie,
Voyant l'ombre du bien, de lui sacrer[2] la vie.
Dedans cette escarcelle étaient les évêchés,
Abbayes, prieurés, marquisats et duchés,
Comtés, gouvernements, pensions, et sans ordre
Pendait au fond du sac saint Michel et son Ordre (*),
Crédits, faveurs, honneurs, états petits et hauts,
onnétables et pairs, maréchaux, amiraux,
hanceliers, présidents, et autre maint office
u'elle promet afin qu'on lui fasse service.

Tous les peuples[3] étaient envieux et ardents
empoigner l'escarcelle et de fouiller dedans;
miraient son enflure, et avaient l'âme émue
xtrême ambition, sitôt qu'ils l'avaient vue;
ne pensaient qu'en elle, et sans plus leurs desseins
ient de la surprendre, et d'y mettre les mains :
ource il accouraient autour de l'escarcelle,
me guêpes autour d'une grappe nouvelle.
nd quelqu'un murmurait, la dame l'apaisait :
le sa gibecière un leurre elle faisait,
le montrait au peuple, et, comme trop légère,
uns était marâtre, aux autres était mère.
devenait content sans attendre qu'un jour,
e attendait vingt ans (misérable séjour[4] !)
e dix, l'autre cinq, puis au lieu d'un office,
u pension, remboursait leur service

ont : le dessus.
r : consacrer.
[3] *Les peuples* : les gens.
[4] *Séjour* : retard, délai.

rdre de Saint-Michel, institué par Louis XI en 1460, réuni par
à celui du Saint-Esprit. Le nombre des chevaliers était alors
-six.

Ou bien d'un *Attendez*, ou bien *Il m'en souvient :*
Mais telle souvenance en souvenir ne vient.

. . . .

En pompe devant elle était dame Fortune,
Qui, sourde, aveugle, sotte et sans raison aucune,
Par le milieu du peuple à l'aventure allait,
Abaissant et haussant tous ceux qu'elle voulait,
Et folle et variable, et pleine de malice,
Méprisait la vertu, et chérissait le vice.

Au bruit de telle gent, qui murmuraient plus haut
Qu'un grand torrent d'hiver, je m'éveille en sursaut,
Et voyant près mon lit une dame si belle,
Je m'enquiers de son nom, et devise avec elle :

« Déesse, approche-toi, conte-moi ta vertu,
D'où es-tu ? d'où viens-tu ? et où te loges-tu ?
A voir tant seulement ta brave contenance,
D'un pauvre laboureur tu n'as pris ta naissance :
Tes mains, ton front, ta face et tes yeux ne sont pas
Semblables aux mortels qui naissent ici-bas. »

Ainsi je lui demande, et ainsi la déesse
Me répond à son tour : « Ami, je suis *Promesse*,
Dont le pouvoir hautain, superbe et spacieux
Commande sur la mer, en la terre et aux cieux :
La troupe que tu vois me suit à la parole,
Et pour un petit mot qui de ma bouche vole,
Je suis crainte et servie, et si puis ébranler
Le cœur des plus constants, m'ayant ouï parler.
J'habite ces palais et ces maisons royales ;
Je loge en ces châteaux et en ces grandes salles
Qui ont les soliveaux argentés et dorés,
Superbes en piliers de marbre élaborés :
Les rois, les empereurs, les seigneurs et les princes

peuvent rien sans moi : je garde leurs provinces,
latte leurs sujets, et puissante je fais
guerre quand je veux, les trèves et la paix :
.étruis les cités, je perds les républiques,
orromps la justice et les lois politiques,
ais ce que je veux, tout tremble dessous moi,
na seule parole est plus forte qu'un roi.

Le soldat pour moi seule abandonne sa vie :
e du marinier des ondes est ravie,
:tant à mon service : et tout homme savant,
ır penser m'acquérir, met la plume en avant.
barbu philosophe en son cœur me désire,
:héologien en ma faveur respire,
poëte est à moi, à moi l'historien,
:chitecte et le peintre et le mucisien ;
vocat en mon nom prête sa conscience ;
brave courtisan se détruit de dépense ;
sot protonotaire (*) ici vient pour m'avoir ;
me les cardinaux sont joyeux de me voir ;
président, ami de la loi plus sévère,
grave conseiller m'estime et me révère.
. . . .

Or si tu veux me suivre, et venir de ma part [1],
ı'userai vers toi de fraude ni de fard,
te tiendrai parole, et auras en peu d'heure,
nme ceux que tu vois, la fortune meilleure :
. . . .

La parole, Ronsard, est la seule magie ;
me par la parole est conduite et régie ;
: émeut le courage, émeut les passions,

[1] *De ma part* : de mon côté.

(*) Nom donné aux officiers de la cour de Rome qui ont la supériorité les autres notaires de la même cour.

Émeut les volontés et les affections ;
Par elle l'amoureux peut fléchir sa maîtresse,
Par elle l'usurier adoucit sa rudesse,
Prêtant sans intérêt, et le courroux des dieux
S'apaise par l'effort d'un parler gracieux ;
Je m'en aide souvent comme d'un artifice
Qui contraint toute France à me faire service,
Et c'est le seul moyen qui mon nom fait vainqueur :
Car toujours la parole est maîtresse du cœur. »

. . . .

Ainsi disait Promesse, et bien loin de mes yeux,
S'enfuyant de mon lit, se perdit dans les cieux.

X.

AU SIEUR MOREAU.

TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE.

On dit qu'un jour Jupin étant fâché
De voir le monde engravé [1] de péché,
Délibéra perdre la race humaine
Par divers maux et par diverse peine :
Le grand déluge en Orient coula,
Sous Phaëton la Grèce se brûla :
La guerre vint à Thèbes et à Troie;
Le plus grand mal qui était la monnoie,
Restait encor : mais la terre en bailla
Que Jupiter arrondit et tailla,
Comme raiforts [2], par rouelles [3] menues,
Et en farcit le ventre de ses nues,
Puis les creva d'un grand bruit, et soudain
L'or et l'argent plut sur le genre humain,

[1] *Engravé* : chargé ; du latin, *gravatus*.

[2] *Raiforts* : sorte de raves.

[3] *Rouelles* : tranches.

Comme on voit choir mainte fleurette épaisse
Sur les corps saints suivis d'une grand'presse,
Lors que le peuple, en sa dévotion,
Fait par la rue une procession,
Criant pardon au Seigneur de ses fautes :
Alors on voit des fenêtres plus hautes
Tomber les fleurs d'un nuage plaisant :
Ainsi du ciel tombait le faux présent,
Beau de couleur, de forme et d'apparence,
Mais en effet d'une autre différence.
Le peuple sot qui pensait que l'argent
Fût don du ciel, y courut diligent,
Pour l'amasser par foules et par bandes;
S'entre-poussant faisaient des noises grandes,
Et tant ardents après l'or il étaient,
Qu'en le serrant à grands coups se battaient:
Tant d'arguments pour les combats il offre :
L'un emplissait un bahut, l'autre un coffre,
L'autre la bourse, et, chargés à foison,
S'en retournaient joyeux en leur maison.
Je n'y étais, Moreau, j'étais malade,
Quand cette heureuse opulente brigade
Amassait l'or à pleins paniers; or, toi,
Qui en serras pour France et pour le roi,
Et pour les tiens, mon Moreau, je te prie
M'en départir si peu que tu voudras:
Plus indigent le roi n'en sera pas,
Et désormais de promesses n'abuses
Ton vieil ami, ton Ronsard et ses Muses

XI.

A M. NICOT,

PERSONNAGE TRÈS-SAVANT.



Nature fit présent de cornes aux taureaux,
Et pour armes de crampe [1] et de sole [2] aux chevaux,
Aux poissons du nouer [3], et aux aigles d'adresse
De trancher l'air soudain, aux lièvres de vitesse,
Aux serpens du venin, enveloppé dedans
Leur queue et leur gencive, et aux lions de dents,
A l'homme de prudence, et n'ayant plus puissance
De donner, comme à l'homme, aux femmes la prudence.
Leur donna la beauté, pour les servir en lieu
De pistoles [4], de dards, de lances et d'épieu :
Car la beauté, Nicot, d'une plaisante [5] dame
Surmonte [6] hommes et dieux, les armes et la flamme.

[1] *Crampe :* pris ici pour vitesse.
[2] *Sole :* corne du pied, sabot; du latin, *solea.*
[3] *Nouer :* nager, pris ici substantivement.
[4] *Pistoles :* pistolets.
[5] *Plaisante :* qui plaît.
[6] *Surmonte :* dompte.

FIN DES POÈMES.

SONNETS DIVERS

DE P. DE RONSARD

DÉDIÉS AU ROI FRANÇOIS II (*).

I.

AU ROI HENRI II. ✓

rope est trop petite, et l'Asie et l'Afrique
toi qui te verras de tout le monde roi :
le ciel naguère a fait naître pour toi,
lieu de la mer, la nouvelle Amérique;

que ce grand tout soit l'empire gallique,
le monde entier obéisse à ta loi,
: *déjà* ton sceptre abaisse dessous soi
ue, *il* puisse un jour gouverner l'antarctique.

arques dans le ciel t'ont filé cet honneur.
ı *seras* tout seul de ce monde seigneur;
ras partout le temple de la guerre.

: et *les* vertus au monde fleuriront :
Henri l'univers partiront [1],
ereur du ciel, et l'autre de la terre.

: partageront.
perium cum Jove Cæsar habet. (Attrib. à Virgile.)

n de Buon, 2 vol. in-f°, 1623, porte cette dédicace. Elle est
ı portrait de François II, accompagné de ce quatrain :

que cet arbrisseau, plein de si belles fleurs,
nettait plus de fruit pour le bien de la France,
ort le lui ôta pour l'emplir de malheurs,
ourut avec lui de son heur l'espérance.

II.

AU MÊME.

Ni couplet amoureux, ni amoureuse ligne,
Ni sonnet ni chanson ne vous peut mettre aux cieux :
Un livre tant soit grand, tant soit laborieux [1],
De vos belles vertus encore n'est pas digne.

Vous êtes des Français l'heur, le ciel et le signe :
Et qui voudrait chanter vos faits victorieux,
Guerres, combats, desseins, villes, places et lieux,
Il faudrait emprunter la douce voix d'un cygne.

Pourtant, souvenez-vous qu'orphelins de renom,
Diomède fut mort, Achille, Agamemnon,
Sans la muse d'Homère, heureusement fertile,

Qui des rois généreux les honneurs écrivait :
Pour cela Scipion d'Ennius se servait.
Et le fils de César [2] se servait de Virgile.

[1] *Laborieux :* travaillé.
[2] Octave, neveu et fils adoptif de J. César.

III.

AU MÊME (*).

Prince, quand tout mon sang bouillonnait de jeunesse,
Et de corps et d'esprit gaillard et vigoureux,
Sur l'avril de mes ans, je devins amoureux
D'une belle, et gentille, et courtoise maîtresse.

(*) Il s'agit dans ce sonnet du poëme de la *Franciade*, que le r[oi] engageait à terminer.

Seule elle était mon cœur, mes yeux et ma déesse :
ıssi de sa beauté je fus tant désireux,
ıe mon plaisant malheur me semblait bienheureux :
is ce bouillon d'amour par le temps a pris cesse.

laintenant que je suis sur l'automne, et grison,
'amours pour Ronsard ne sont plus de saison :
e veux toutefois m'excuser dessus l'âge;

tre commandement de jeunesse me sert,
el malgré les ans m'allume le courage,
ınt que le bois sec brûle mieux que le vert.

IV.

AU MÊME.

jeune écrivain que l'âge favorise,
ı la beauté, la grâce et les attraits,
, les feux, les nœuds, les liens et les traits,
es, les soupirs, l'embûche et la surprise,

ent fois rompue et cent fois repromise,
ssages, écrits, prières et souhaits,
ıaines, discords, trêves, noises et paix
nt les yeux tiennent votre franchise [1].

âge convient chanter telles chansons :
ler la trompe [2], et de plus graves sons
: les champs les françaises armées,

[3] les vertus de ces braves guerriers,
ıns l'Asie aux terres Idumées,
l de France ont planté les lauriers [4].

berté.
trompette.

[3] *Sonner* : chanter.
[4] Allusion à la *Franciade*.

V.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE TOURAINE FRANÇOIS DE FRANCE,

FILS ET FRÈRE DE ROI, EN LUI PRÉSENTANT DU FRUIT (*).

Vous présenter du fruit c'est porter de l'arène [1]
Aux rives de la mer, des épis à Cérès,
Des étoiles au ciel, des arbres aux forêts,
Des roses aux jardins, des eaux en la fontaine.

De fruits avant le temps votre jeunesse est pleine :
Vos fruits sont vos grandeurs, vos vertus et vos faits,
L'amour de votre peuple, et le bien de la paix,
Et d'avoir délivré la France de sa peine.

Si mon présent est pauvre, à blâmer je ne suis,
Je vous donne, mon Duc, tout le bien que je puis :
Celui qui donne tout ne retient rien de reste.

Mon esprit est mon tout, au moins je le crois tel,
Mon présent est donc grand, d'autant que le mortel
Fait place à la grandeur [2] de la chose céleste.

[1] *Arène :* Sable ; du latin, *arena*. [2] Est surpassé par la gra...

(*) Conservé pour l'imitation plaisante que Molière en a faite : ... *imaginaire,* dans la cérémonie : discours de remerciement du ... lier Argan.

VI.

A CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE.

Le monde ne va pas, comme dit Épicure,
Par un cas fortuit, mais il va par raison :

Chacun le peut juger voyant votre maison
Qui d'art régit la France, et non pas d'aventure.

D'une prudence jointe à la sage nature
Vous prévoyez des temps l'une et l'autre saison :
En si grande jeunesse ayant le chef grison,
Vous assemblez tout seul un Janus en Mercure.

Aussi le roi vous aime, et le ciel vous apprête
Un triple diadème à bon droit sur la tête (*),
Pour vous faire pasteur sur tous le souverain.

Le puissiez-vous donc être, et mourir en vieillesse :
Votre âme puisse avoir l'éternelle promesse,
Et votre corps se faire un bel astre lorrain!

(*) Le cardinal de Lorraine espérait la tiare.

VII.

AU MÊME.

Prélat, bien que notre âge aille tout de travers,
Age vraiment de fer, de meurtres et de larmes,
De guerres et de morts, de sang et de gendarmes,
Je ne veux pas laisser à vous chanter des vers.

Ennius qui sonnait le los [1] par l'univers
Du vainqueur Scipion, au milieu des alarmes
Marchait, et ne cessait de murmurer ses carmes [2],
Les accordant au bruit des tambourins divers.

Plus le vent animait la guerrière trompette,
Plus le fifre sonnait, plus ce gentil poëte
Chantait son Scipion. Ainsi, à haute voix,

[1] *Los* : louange.

[2] *Carmes* : vers; du latin, *carmina*.

Je chante vos honneurs, qui seuls me pourront faire
Aussi bon Ennius, en chantant votre frère (*),
Comme en guerre il s'est fait Scipion des François.

(*) François de Guise, défenseur de Metz et qui reprit Calais.

VIII.

A HENRI DE FRANCE, DUC D'ANJOU,

DEPUIS ROI DE FRANCE.

Croissez, enfant du roi le plus grand de l'Europe,
Croissez ainsi qu'un lis dans un pré fleurissant,
Alors qu'au point du jour tout blanc s'épanissant [1],
Hors de son beau bouton ses beaux plis développe.

Croissez pour tôt conduire une guerrière trope
Dessus la mer Tyrrhène [2], et d'un bras punissant,
Tuer ainsi qu'Hercule un aigle ravissant
Qui cruel se repaît du cœur de Parthénope [3].

Cette maison d'Anjou, dont vous portez le nom,
Maison grosse d'honneur, de gloire et de renom,
Presque dès le berceau aux guerres vous appelle.

Ainsi le lionceau, malgré les pastoureaux,
D'un grand lion issu, sortant de la mamelle,
Pour son premier essai combat les grands taureaux.

[1] *S'épanissant :* s'épanouissant.

[2] *Thyrhène :* mer qui baigne la côte occidentale de l'Italie.

[3] *Parthénope :* Naples, sur laquelle la maison de France fais valoir les droits qu'elle tenait a Charles d'Anjou.

IX.

A M. FORGET,

SECRÉTAIRE DE MADAME DE SAVOIE (*).

Il vaudrait beaucoup mieux manger en sa maison
Du pain cuit en la cendre, et vivoter à peine,
Boire au creux de la main de l'eau d'une fontaine,
)ue se rendre soi-même à la cour, en prison.

En la cour où, Forget, rien ne se voit de bon
ue ta seule maîtresse en bonté souveraine :
's autres sont pipeurs, et pleins d'une foi vaine,
retenant sans plus de vertus que le nom.

Encore un coup, Forget, je te dis que le pain
t en la cendre, et l'eau qu'on puise dans la main,
t plus doux que de boire en cour de l'ambroisie,

ı manger du nectar. Maudit est le métier
ıous acquiert du bien par une hypocrisie,
'nt ne jouit point le troisième héritier [1].

[1] usion au proverbe : *bien mal acquis ne profite jamais.*

(*) onsard se plaint de n'être pas assez encouragé par la faveur

X.

A M. DU THIER (*).

ber presque seul les affaires de France,
ain qui se fait divine en écrivant ;

(*) *Églogues*, IV.

De répondre aux paquets d'Itale et du Levant;
De vaquer nuit et jour aux choses d'importance ;

De mener le premier des neuf Muses la danse,
Compagnon d'Apollon ; d'aller haut, élevant
En faveur et crédit ceux qui vont ensuivant
De bien loin après toi des Muses la cadence ;

Parler d'une voix grave aux princes hardiment ;
Saluer d'un œil doux les petits privément[1];
Avoir dedans le cœur mille vertus encloses,

Sans être courtisan, mais ouvert et entier;
Jamais le ciel benin n'assembla tant de choses,
Pour faire un homme heureux, en autre qu'en du Thier.

[1] *Privément* : familièrement.

XI.

A CHARLES D'ESPINAY.

Ici j'appends la dépouille ancienne
De mes amours, à ton amour maîtresse[1] :
Ici vaincu, d'Espinay, je confesse
Que ta chanson a surmonté la mienne;

Il ne faut plus que ma Cassandre vienne
Faire la brave en habit de déesse :
Il faut qu'Olive et Francine[2] s'abaisse
Devant l'honneur de celle qui est tienne.

Qui eût pensé qu'un pays si désert[3],
De grands rochers et de forêts couvert,

[1] Qui triomphe des nôtres...

[2] Maîtresses de Baif et de Belleau.

[3] La Bretagne qui forme une presqu'île.

Que l'Océan en demi-rond enserre,

Eût pu donner un si gentil sonneur[1] ?
Ainsi jadis de sa grossière terre,
Entre les Grecs, Alcman[2] se fit l'honneur.

[1] *Sonneur :* poëte, chantre.
[2] Alcman, poëte lyrique, né en Laconie, 670 av. J.-C.

XII.

De Phébus et des rois Jupiter est le père,
t les poëtes sont du grand Phébus conçus,
.ussi de Jupiter tous les deux sont issus :
ar de l'un il est père, et des autres grand-père.

Quand les rois sont heureux, la poésie espère
.vecque leur bonheur de se remettre sus[1] :
)uand ils sont malheureux, elle n'espère plus,
Iais, comme leur parente, a part en leur misère.

Certes j'en suis témoin, qui depuis le malheur
)ue mon prince reçut, je n'ai eu que douleur,
'ristesse, ennui, tourment, et mordantes épinces[2]

D'envieux médisants qui m'ont le cœur transi :
Iais, voyant mon roi triste, il me plaît d'être ainsi,
'uisque la poésie est parente des princes.

[1] *Sus :* en haut. [2] *Épinces :* attaques.

XIII.

A LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS.

Depuis la mort du bon prince mon maître[1],
Votre mari, mon seigneur et mon roi,

[1] Henri II.

J'ai tant reçu de langueur et d'émoi,
Qu'avecque lui presque je me sens être[1].

Un nouveau deuil en mon cœur je sens naître,
Quand près de vous, Madame, je ne voi
Sa majesté, qui faisait cas de moi,
Et qui pour sien me daignait reconnaître.

En regardant de toutes parts ici,
Je ne vois rien que larmes et souci,
Toute tristesse a sa mort ensuivie :

Ses serviteurs portent noire couleur
Pour son trépas, et je la porte au cœur,
Non pour un an, mais pour toute ma vie.

[1] Je suis comme mort.

XIV.



AU ROI CHARLES IX,

EN LUI PRÉSENTANT DES POMPONS DE SON JARDIN.

Bien que Bacchus soit le prince des vins,
Et que Cérès à nos moissons commande,
L'un toutefois et l'autre ne demande
Qu'un peu d'épis et qu'un peu de raisins.

Neptune, roi des orages marins,
Veut qu'un tableau pour présent on lui rende (*),
Et Jupiter ne cherche pour offrande
Que l'humble cœur des dévots pèlerins.

Vous qui semblez de façons et de gestes

(*) Allusion à la coutume ancienne de suspendre en *ex voto* à l'aut' de Neptune le tableau du naufrage auquel on avait échappé.
Voir Horace, *Epist. ad Pisones*, 20.

x immortels, imitant les Célestes [1],
nez de moi ces pompons [2] et ces truits.

es vous offrant, je ne crains que personne
ime mon don : car, Sire, je vous donne
n pas beaucoup, mais tout ce que je puis.

Les Célestes : les dieux. [2] *Pompons* : cerises.

XV.

AU MÊME.

Le jeune Hercule au berceau combattit
es deux serpens qui le voulaient occire :
uand il fut grand, il combattit Busire,
t le lion duquel il se vêtit.

Il fut si fort, que le vice sentit,
n tous endroits, combien pouvait son ire :
Ionstres, géants chassa de son empire,
t la malice en bienfait convertit.

Toutes vertus marchaient devant sa face :
ource il fut dit de Jupiter la race,
Et de la terre il vola dans les cieux.

Sire, imitez les faits de ce grand prince ;
De toute erreur (*) purgez votre province :
Par tels degrés les rois deviennent Dieux.

(*) Ronsard entend par là les hérésies des Réformés.

XVI.

A MADAME DE ROHAN.

Il ne faut point pour être ingénieux [1],
Boire de l'eau de la source sacrée,

[1] *Ingénieux* : inventif, spirituel ; du latin, *ingeniosus*.

Ni voir danser sous la brune serée[1],
Au mont fourchu[2], les Muses et les Dieux;

Il ne faut voir, Madame, que vos yeux
Et votre front, siége de Cythérée,
Et votre bouche, où Pithon[3] la sucrée
A fait loger tous les présents des cieux.

Il ne faut voir que votre bonne grâce,
Et le printemps de votre jeune face,
Qui peut d'amour les rochers attiser[4].

Bref, si quelqu'un, voyant votre présence,
Ne devient poëte, il ne faut plus qu'il pense
Que les neuf Sœurs le fassent poétiser.

[1] *La brune serée* : le soir.
[2] *Le mont fourchu* : le Parnasse.
[3] *Pithon* : déesse de la persuasion.
[4] *Attiser* : enflammer.

XVII.

A M. GASSOT,

SECRÉTAIRE DU ROI.

Je suis semblable à la jeune pucelle
Qui va cherchant par les jardins fleuris,
Au point du jour, les roses et les lis,
Pour se parer, quand l'an se renouvelle.

Mais, ne voyant nulle rose nouvelle,
Ni d'autres fleurs les jardins embellis,
Prend du lierre, et de ses doigts polis
Fait un bouquet pour se faire plus belle.

Ainsi, Gassot, n'ayant roses ni fleurs
En mon verger dignes de tes valeurs,

OEillets, soucis, lavandes ni pensées :

Ce petit don je présente à tes yeux ;
Et tel présent vaudra peut-être mieux
Qu'un grand touffeau [1] de fleurs mal agencées.

[1] *Un grand touffeau :* une grosse touffe.

XVIII.

A JACQUES DE BROU,

CONSEILLER DU ROI EN SON GRAND CONSEIL.

Nous sommes amoureux, non de même maîtresse,
Mais de beauté pareille et de même rigueur :
La tienne est à Poitiers, qui t'a ravi le cœur,
La mienne est à la cour, en forme de déesse (*).

La mienne, sans me plaindre, une heure ne me laisse :
La tienne te tourmente en extrême langueur.
Nous différons d'un point : c'est qu'un jour ta douleur
Prendra fin, et jamais la mienne n'aura cesse.

Le flambeau d'hyménée aura de toi pitié :
Je ne saurais me joindre avecque ma moitié ;
O cruauté du ciel aux amans trop sévère !

De Brou, conforte-moi, je te conforterai :
Ainsi plus doucement mon mal je porterai :
Un malheureux d'un autre allège la misère.

(*) Hélène, à qui sont adressés les sonnets.

XIX.

A ROBERT GARNIER (*).

Il me souvient, Garnier, que je prêtai la main
Quand ta muse accoucha : je le veux faire encore;
Le parrain bien souvent par l'enfant se décore,
Par l'enfant bien souvent s'honore le parrain.

Ton ouvrage, Garnier, tragique et souverain,
Qui fils, parrain ensemble, et toute France honore,
Fera voler ton nom du Scythe jusqu'au More,
Plus dur contre les ans que marbre ni qu'airain.

Réjouis-toi, mon Loir, ta gloire est infinie,
Huisne [1] et Sarthe [2] tes sœurs, te feront compagnie,
Faisant Garnier, Belleau et Ronsard estimer :

Trois fleuves qu'Apollon en trois esprits assemble.
Quand trois fleuves, Garnier, se dégorgent ensemble,
Bien qu'ils ne soient pas grands, font une grande mer.

[1] *L'Huisne* coule à Nogent-le-Rotrou, patrie de Belleau.

[2] *La Sarthe* sur les bords de laq… naquit Garnier.

(*) Robert Garnier, né en 1545, mort en 1601. On a conservé de lui … tragédies.

XX.

A AMADIS JAMIN (*), 

SECRÉTAIRE DU ROI.

Trois temps, Jamin, ici-bas ont naissance,
Le temps passé, le présent, le futur;

(*) Élève et ami de Ronsard.

Quant au futur, il nous est trop obscur :
Car il n'est pas en notre connaissance.

Quant au passé, il fut sans espérance
De retourner pour faire un lendemain,
Et ne revient jamais en notre main :
Le seul présent est en notre puissance ;

Donques, Jamin, jouissons du présent,
Incontinent il deviendrait absent :
Buvons ensemble, emplissons ce grand verre.

Pendant que l'heure en donne le loisir,
Avec le vin, l'amour et le plaisir
Charmons le temps, les soucis et la guerre [1].

[1] Idées familières à Horace. Voir Odes, *passim*.

XXI.

A LA RIVIÈRE DU LOIR.

Réponds-moi, méchant Loir, me rends-tu ce loyer
Pour avoir tant chanté ta gloire et ta louange ?
As-tu osé, barbare, au milieu de ta fange,
Renversant mon bateau, sous tes flots m'envoyer ?

Si ma plume eût daigné seulement employer
Six vers à célébrer quelque autre fleuve étrange,
Quiconque soit celui, fût-ce le Nil ou Gange,
Le Danube ou le Rhin, ne m'eût voulu noyer.

Pindare, tu mentais ! l'eau n'est pas la meilleure
De tous les éléments [1] : la terre est la plus seure,
Qui de son large sein tant de biens nous départ.

[1] Voir Pindare, *Olymp.* I, v. I. Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

O fleuve stygieux ! descente achérontide !
Tu m'as voulu noyer, de ton chantre homicide,
Pour te vanter [1] le fleuve où se noya Ronsard.

[1] *Te vanter :* te dire avec vanité.

XXII.



Que je serais marri, si tu m'avais donné
Le loyer qu'un amant demande à sa maîtresse ;
Alors que tout mon sang bouillonnait de jeunesse,
Tous mes désirs étaient de m'en voir guerdonné [1].

Maintenant que mon poil est du tout grisonné,
J'abhorre en y pensant moi-même et ma fadesse [2],
Qui servis si longtemps pour un bien qui se laisse
Pourrir en un sépulcre aux vers abandonné.

Enchanté, je servis une vieille carcasse,
Un squelette séché, une impudente face,
Une qui n'a plaisir qu'en amoureux transi.

Bonne la loi de Cypre, où la fille au rivage,
Embrassant un chacun, gagnait son mariage,
Sans laisser tant languir un amant en souci.

[1] *Guerdonné :* récompensé. [2] *Fadesse :* sottise.

FIN DES SONNETS.

GAIETÉS
DE P. DE RONSARD.

I.

LES PLAISIRS RUSTIQUES.

En cependant que le pesteux[1] Automne,
Tes citoyens l'un sur l'autre moissonne,
Et que Charon a les bras tout lassés
D'avoir déjà tant de mânes passés :
Ici fuyant la ville périlleuse,
Je suis venu près de Marne l'îleuse,
Non guère loin d'où le cours de ses eaux
D'un bras fourchu baigne les pieds de Meaux,
Meaux, dont Bacchus soigneux a pris la garde,
Et d'un bon œil ses collines regarde,
Riches de vin, qui n'est point surmonté
Du vin d'Aï en friande bonté.
Non-seulement Bacchus les favorise,
Mais sa compagne[2], et le pasteur d'Amphryse[3] :
L'une y faisant les épis blondoyer,
L'autre à foison les herbes verdoyer.

Dès le matin que l'Aube safranée[4]
A du beau jour la clarté ramenée,
Et dès midi jusqu'aux rayons couchants,
Tout égaré je m'enfuis par les champs,
A humer l'air, à voir les belles prées,

[1] *Le pesteux :* qui amène les maladies; du latin, *pestifer.*
[2] Cérès.
[3] *Le pasteur d'Amphryse :* Apollon, qui garda les troupeaux d'Admète près de l'Amphryse, rivière de Thessalie.
[4] *Safranée :* couleur de safran, *crocea.*

A contempler les collines pamprées,
A voir de loin la charge des pommiers,
Presque rompus de leurs fruits automniers,
A repousser sur l'herbe verdelette
A tour de bras l'éteuf[1] d'une palette,
A voir couler sur Marne les bateaux,
A me cacher dans le jonc des îlots :
Ore je suis quelque lièvre à la trace,
Or' la perdrix je couvre à la tirace[2],
Or' d'une ligne apâtant l'hameçon
Loin hors de l'eau j'enlève le poisson,
Or' dans les trous d'une île tortueuse
Je vais cherchant l'écrevisse cancreuse,
Or' je me baigne, ou couché sur les bords,
Sans y penser, à l'envers je m'endors.

Puis réveillé ma guitare je touche,
Et m'adossant contre une vieille souche,
Je dis les vers que Tityre chantait[3]
Quand près d'Auguste encores il n'était,
Et qu'il pleurait au mantouan rivage,
Déja barbu, son désert héritage.
Ainsi jadis Alexandre le blond,
Le beau Pâris, appuyé sur un tronc,
Harpait, alors qu'il vit parmi les nues
Venir à lui les trois déesses nues.
Devant les trois Mercure le premier
Partissait[4] l'air de son pied talonnier,
Ayant aux mains la pomme d'or saisie,
Le commun mal d'Europe et de l'Asie (*).

[1] *Éteuf :* petite balle, dont on se sert pour jouer à la paume.

[2] *Tirace :* filet pour prendre les oiseaux.

[3] Voir Virgile, *Églog.*, I.

[4] *Partissait :* partageait, fendait

(*) La jalousie des déesses Junon et Pallas contre Vénus, à qui Pâris donna la pomme d'or, fut cause de la guerre de Troie.

Mais d'autant plus que poète j'aime mieux
Le bon Bacchus que tous les autres dieux,
Sur tous plaisirs la vendange m'agrée,
A voir tomber cette manne pourprée
Qu'à pieds déchaux [1] un gâcheur fait couler
Dedans la cuve,à force de fouler.

Sur les coteaux marche d'ordre une troupe ;
L'un les raisins d'une serpette coupe ;
L'autre les porte en sa hotte au pressouer,
L'un tout autour du pivot fait rouer [2]
La vis qui geint, l'autre le marc asserre [3]
En un monceau, et d'ais pressés le serre,
L'un met à l'anche un panier attaché,
L'autre reçoit le pepin écaché [4],
L'un tient le muid [5] ; l'autre le vin entonne ;
Un bruit se fait, le pressoir en résonne.

Voilà, La Porte, en quel plaisir je suis,
Or' que ta ville épouvanté je fuis,
Or' que l'Automne épanche son usure,
Et que la Livre [6] à juste poids mesure
La nuit égale avec les jours égaux,
Et que les jours ne sont ni froids ni chauds.

Je te promets qu'aussitôt que la bise
Hors des forêts aura la feuille mise,
Faisant des prés la verte robe choir,
Que d'un pied prompt je courrai pour revoir
Mes compagnons, et mes livres que j'aime
Plus mille fois que toi ni que moi-même.

[1] *Déchaux :* déchaussés.
[2] *Rouer :* tourner.
[3] *Asserre :* rassemble.
[4] *Le pepin écaché :* sorti du raisin écrasé.
[5] *Muid :* fût pour recevoir le vin.
[6] *La Livre :* la Balance, signe du Zodiaque; du latin, *Libra.*

II.

L'ALOUETTE.

Eh Dieu ! que je porte d'envie
Aux plaisirs de ta douce vie,
Alouette, qui de l'amour
Dégoises dès le point du jour,
Secouant en l'air la rosée
Dont ta plume est tout arrosée !
Devant que Phébus soit levé,
Tu enlèves ton corps lavé,
Pour l'essuyer près de la nue ;
Trémoussant d'une aile menue,
Et te sourdant [1] à petits bonds,
Tu dis en l'air de si doux sons
Composés de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toi devenir oiseau.

Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée,
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au foyer elle sommeille,
Frappant son sein de son oreille :
Ou bien, quand en filant, le jour,
Voit celui qui lui fait l'amour
Venir près d'elle à l'imprévue :
De honte elle abaisse la vue,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu roules, alouette,

[1] *Te sourdant :* te soulevant.

Ma doucelette, mignonnette,
Qui plus qu'un rossignol me plais,
Qui chante en un bocage épais.

Tu vis sans offenser personne,
Ton bec innocent ne moissonne
Le froment, comme ces oiseaux
Qui font aux hommes mille maux,
Soit que le blé rongent en herbe,
Ou soit qu'ils l'égrainent en gerbe ;
Mais tu vis par les sillons verts,
De petits fourmis et de vers,
Ou d'une mouche, ou d'une achée[1]
Tu portes aux tiens la béchée,
A tes fils non encor ailés,
D'un blond duvet emmantelés.

A grand tort les fables des poëtes
Vous accusent, vous, alouettes,
D'avoir votre père haï (*)
Jadis jusqu'à l'avoir trahi,
Coupant de sa tête royale
La blonde perruque fatale,
En laquelle un poil il portait,
En qui toute sa force était.
Mais quoi? vous n'êtes pas seulettes
A qui la langue des poëtes
A fait grand tort : dedans le bois
Le rossignol, à haute voix,
Caché dessous quelque verdure,
Se plaint d'eux, et leur dit injure (**).

Achée : nom vulgaire du lombric ou ver de terre.

(*) Voir Ovide, *Métamorph.* VIII. Scylla, fille de Nisus, fut changée en alouette et son père en épervier.
(**) Allusion aux fables de Térée, de Philomèle, de Procné et d'Itys.

Si fait bien l'hirondelle aussi
Quand elle chante son cossi [1];
Ne laissez pas pourtant de dire
Mieux que devant la tirelire [2],
Et faites crever par dépit
Ces menteurs de ce qu'ils ont dit.

Ne laissez pour cela de vivre
Joyeusement, et de poursuivre
A chaque retour de printemps
Vos accoutumés passetemps :
Ainsi jamais la main pillarde
D'une pastourelle mignarde,
Parmi les sillons épiant
Votre nouveau nid pépiant,
Quand vous chantez ne le dérobe,
Ou dans sa cage ou sous sa robe.

Vivez, oiseaux, et vous haussez
Toujours en l'air, et annoncez
De votre chant et de votre aile
Que le printemps se renouvelle.

[1] *Cossi* : Imitation du chant de l'hirondelle.

[2] Par onomatopée, le chant des oiseaux.

III.

LE VOYAGE D'ARCUEIL.

Debout! j'entends la brigade,
J'ois l'aubade
De nos amis enjoués,
Qui pour nous éveiller sonnent,
Et entonnent
Leurs chalumeaux enroués.

J'entr'ois[1] déjà la guiterre;
J'ois la terre
Qui tressaute sous leurs pas :
J'entends la libre cadence
De leur danse,
Qui trépigne sans compas[2].

Corydon, ouvre la porte:
Qu'on leur porte,
Dès la pointe du matin,
Jambons, pâtés et saucisses,
Sacrifices
Qu'on doit immoler au vin.

Dieu gard' la savante trope :
Calliope
Honore votre renom,
Bellay, Baïf, et encores
Toi qui dores
La France en l'or de ton nom[3].

Le long des ondes sacrées,
Par les prées,
Couronnés de saules verts,
Au son des ondes jasardes[4],
Trépillardes[5],
A l'envi ferez des vers.

Moi petit, dont la pensée
N'est haussée
Du désir d'un vol si haut,
Qui ne permet que mon âme

[1] *J'entr'ois* : j'entends un peu ; du verbe *entr'ouir*.

[2] *Sans compas* : sans mesure.

[3] Le poëte joue sur le nom de Daurat, en latin *Auratus*, doré.

[4] *Jasardes* : babillardes; de *jaser*.

[5] *Trépillardes* : tremblotantes; du latin, *trepidus*.

Se renflamme
De l'ardeur d'un feu si chaud,

En lieu de telles merveilles,
Deux bouteilles
Je prendrai sur mes rognons,
Et ce hanap à double anse,
Dont la panse
Sert d'oracle aux compagnons [1].

Voyez Urvoy qui enserre
De lierre
Son flacon plein de vin blanc;
Et le portant sur l'épaule,
D'une gaule,
Lui pendille jusqu'au flanc!

A voir de celui la mine
Qui chemine
Seul parlant à basse voix,
Et à voir aussi la moue
De sa joue,
C'est le comte d'Alsinois.

Je le vois comme il galope [2],
Par la trope,
Un grand âne sans licou:
Je le vois comme il le flatte,
Et lui gratte
Les oreilles et le cou.

Ainsi les pasteurs de Troie,
Par la voie [3]
Guidaient Silène monté,

[1] Allusion à l'oracle de la dive bouteille. (Rabelais.)

[2] Il monte en galopant.

[3] *La voie* : le chemin.

Prêchant les lois de sa fête,
Et sa tête
Qui lui penchait à côté.

Vigneau le suit à la trace,
Qui ramasse
Ses flacons tombés à bas,
Et les fleurs que son oreille
Qui sommeille
Laisse choir à chaque pas [1].

Iô ! iô ! troupe chère,
Quelle chère
Ce jour amène pour nous !
Partons donc, or' que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son époux :

Laissons au logis les dames :
Par les flammes,
La Cyprienne [2] éviton :
Le chant, le vin, Cythérée,
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton.

. . . .

Gardons, amis, qu'on ne tombe
En la tombe,
Séjour aveugle et reclus :
Depuis qu'une fois la vie
Est ravie,
Les Sœurs [3] ne la filent plus.

Iô ! que je vois de roses
Jà décloses,

[1] Serta procul tantum capiti delapsa jacebant.
(Virg., Eglog., VI, 16.)

[2] *La Cyprienne :* Vénus.

[3] *Les sœurs :* les Parques.

Par l'Orient flamboyant :
A voir des nues diverses
Les traverses,
Voici le jour ondoyant.

Voici l'Aube safranée,
Qui jà née,
Couvre d'œillets et de fleurs
Le ciel qui le jour desserre,
Et la terre
De rosées et de pleurs.

. . . .

Iô! je vois la vallée,
Avallée [1],
Entre deux tertres bossus;
Et le double arc qui emmure
Le murmure
De deux ruisselets moussus.

C'est toi Hercueil [2] : qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui consacra la mémoire
De ta gloire
Aux labeurs de son renom.

Je salue tes Dryades,
Tes Naïades,
Et leurs beaux antres connus.
Et de tes Satyres pères
Les repaires,
Et des Faunes front-cornus.

[1] *Avallée* : enfoncée (à val). [2] *Hercueil* : Arcueil.

Chacun ait la main armée
De ramée;
Chacun d'une gaie voix
Assourdisse les campagnes,
Les montagnes,
Les eaux, les prés et les bois.

Jà la cuisine allumée
Sa fumée
Fait tressauter jusqu'aux cieux;
Et jà les tables dressées
Sont pressées [1]
De repas délicieux.

Cela vraiment nous invite
D'aller vite,
Pour apaiser un petit
La furie véhémente
Qui tourmente
Notre aboyant appétit.

Dessus nous pleuve une nue
D'eau menue
Pleine de lis et de fleurs;
Qu'un lit de roses on fasse,
Par la place,
Bigarré de cent couleurs.

Qu'on prodigue, qu'on répande
La viande [2]
D'une libérale main:
Et les vins dont l'ancienne
Memphienne [3]
Festoya le mol Romain [4],

[1] *Pressées* : chargées.
[2] *La viande* : les mets.
[3] *La Memphienne* : Cléopâtre.
[4] *Le mol Romain* : Antoine.

Ores, amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom qui vos cœurs lia :
Qu'on vide autant cette coupe,
Chère troupe,
Que de lettres il y a.

Neuf fois, au nom de Cassandre,
Je vais prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire,
En mémoire
Des neuf lettres de son nom.

. . . .
. . . .

D'autre côté, n'oyez-vous
De Daurat la voix sucrée,
Qui récrée
Tout le ciel d'un chant si doux?

Iô ! Iô ! qu'on s'avance :
Il commence
Encore à former ses chants,
Célébrant en voix romaine
La fontaine
Et tous les dieux de ces champs.

Prêtons donc à ses merveilles
Nos oreilles :
L'enthousiasme limosin
Ne lui permet rien de dire,
Sur sa lyre,
Qui ne soit divin, divin!

Iô ! Iô ! quel doux style

Se distille
De ses nombres tous divers :
Nul miel tant ne me récrée
Que m'agrée
Le doux nectar de ses vers.

Quand je l'entends, il me semble
Que l'on m'emble [1]
Tout l'esprit ravi soudain;
Et que loin du peuple j'erre,
Sous la terre,
Avec l'âme du Thébain [2].

Avecque l'âme d'Horace :
Telle grâce
Remplit sa bouche de miel,
De miel sa Muse divine,
Vraiment dine [3]
D'être Sereine [4] du ciel.

Ah! Vesper, brunette étoile,
Dont le voile
Noircit du ciel le coupeau,
Ne veuilles sitôt paraître,
Menant paître
Par les ombres ton troupeau.

Arrête, noire courrière,
Ta lumière,
Pour ouïr plus longuement
La douceur de sa parole,
Qui m'affole
D'un si gai chatouillement.

[1] *Que l'on m'emble :* que l'on m'enlève.

[2] *Du Thébain :* de Pindare, né à Thèbes.

[3] *Dine :* digne.

[4] *Sereine :* Sirène.

Quoi ! des astres la bergère,
Trop légère,
Tu reviens faire ton tour ?
Devant l'heure tu flamboies,
Et envoies
Sous les ondes notre jour ?

Va, va, jalouse, chemine,
Tu n'es dine,
Ni tes étoiles, d'ouïr
Une chanson si parfaite,
Qui n'est faite
Que pour l'homme réjouir.

Donque, puisque la nuit sombre,
Pleine d'ombre,
Vient les montagnes saisir,
Retournons, troupe gentille,
Dans la ville,
Demi-soûlés de plaisir.

Jamais l'homme avant qu'il meure,
Ne demeure
Bien heureux parfaitement :
Toujours avec la liesse,
La tristesse
Se mêle secrètement.

TRADUCTION

D'UNE ÉPIGRAMME DE POSIDIPPE (*).

uel train de vie est-il bon que je suive
fin, Muret (**), qu'heureusement je vive?
ux cours des rois règne l'ambition;
es sénateurs sont pleins de passion;
es maisons sont de mille soucis pleines;
e labourage [1] est tout rempli de peines;
e matelot voit à deux doigts du bord
e son bateau pendre toujours la mort;
elui qui erre en un pays étrange,
'il a du bien, craint qu'un autre le mange,
Le guerrier meurt masqué d'une valeur;
Le mariage est comblé de malheur;
Et si l'on vit sans être en mariage,
Seul et désert, il faut user son âge.
Avoir enfants, n'avoir enfants aussi
Donne toujours domestique souci.
La jeunesse est peu sage et mal habile;
La vieillesse est languissante et débile,
Ayant toujours la mort devant les yeux;
Donques, Muret, je crois qu'il vaudrait mieux
L'un de ces deux, ou bien jamais de n'être,
Ou de mourir sitôt qu'on vient de naître [2].

[1] Le métier de laboureur.
[2] Allusion au proverbe grec : Le premier bonheur est de ne pas naître, le second de mourir jeune.

(*) Poëte épigrammatiste qui vivait 280 avant J.-C.
(**) Voir les Poëmes, liv. II, 3, les *Iles fortunées*.

DISCOURS DES MISÈRES

DE CE TEMPS (*).

A CATHERINE DE MÉDICIS,

REINE MÈRE DES ROIS FRANÇOIS II, CHARLES IX ET HENRI III.

Si depuis que le monde a pris commencement,
e vice d'âge en âge avait accroissement,
inq mille ans sont passés que l'extrême malice
:ût surmonté le peuple, et tout ne fût que vice.
Iais puisque nous voyons les hommes en tous lieux
'ivre, l'un vertueux, et l'autre vicieux,
l nous faut confesser que le vice difforme
N'est pas victorieux : mais suit la même forme
Qu'il reçut dès le jour que l'homme fut vêtu,
Ainsi que d'un habit, de vice et de vertu.

Ni même la vertu ne s'est point augmentée :
Si elle s'augmentait, sa force fût montée
Au plus haut période, et tout serait ici
Vertueux et parfait : ce qui n'est pas ainsi.

Or, comme il plaît aux lois, aux princes et à l'âge,
Quelquefois la vertu abonde davantage,
Le vice quelquefois, et l'un en se haussant,
Va de son compagnon le crédit rabaissant,
Puis il est rabaissé : afin que leur puissance
Ne prenne entre le peuple une entière croissance.

(*) Ces discours sont considérés par Claude Garnier comme « devant tenir le premier rang de tout ce que Ronsard a jamais fait voir au jour. »

Ainsi plaît au Seigneur de nous exerciter[1],
Et entre bien et mal laisser l'homme habiter,
Comme le marinier qui conduit son voyage,
Ores par le beau temps, et ores par l'orage.

Vous, Reine, dont l'esprit se repaît quelquefois
De lire et de d'écouter l'histoire des François,
Vous savez, en voyant tant de faits mémorables,
Que les siècles passés ne furent pas semblables.

Un tel roi fut cruel, l'autre ne le fut pas;
L'ambition d'un tel causa mille débats;
Un tel fut ignorant, l'autre prudent et sage,
L'autre n'eut point de cœur, l'autre trop de courage.
Tels que furent les rois, tels furent les sujets:
Car les rois sont toujours des peuples les objets[2].

Il faut donc dès jeunesse instruire bien un prince,
Afin qu'avec prudence il tienne sa province.
Il faut premièrement qu'il ait devant les yeux
La crainte d'un seul Dieu, qu'il soit dévotieux
Vers l'Église approuvée, et que point il ne change
La foi de ses aïeux pour en prendre une étrange:
Ainsi que nous voyons instruire notre roi[3],
Qui par votre vertu n'a point changé de loi.

Las! Madame, en ce temps que le cruel orage
Menace les Français d'un si piteux naufrage,
Que la grêle et la pluie, et la fureur des cieux
Ont irrité la mer des vents séditieux,
Et que l'astre jumeau[4] ne daigne plus reluire,
Prenez le gouvernail de ce pauvre navire,

[1] *Exerciter* : exercer.

[2] Componitur orbis
Regis ad exemplum.
(CLAUD., VIII, 299.)

[3] Charles IX.

[4] Castor et Pollux :
Fratres Helenæ, lucida sidera
(HOR., *Od.*, I, 3, 2.)

malgré la tempête et le cruel effort
la mer et des vents, conduisez-le à bon port.

.a France à jointes mains vous en prie et reprie,
! qui sera bientôt et proie et moquerie
s princes étrangers, s'il ne vous plaît en bref,
votre autorité, apaiser son méchef [1].

Ah ! que diront là bas, sous les tombes poudreuses,
tant de vaillants rois les âmes généreuses ?
e dira Pharamond, Clodion, et Clovis ?
s Pépins, nos Martels, nos Charles, nos Louis,
i de leur propre sang, à tous périls de guerre,
it acquis à leurs fils une si belle terre ?

Que diront tant de ducs et tant d'hommes guerriers
ii sont morts, d'une plaie, au combat les premiers,
pour France ont souffert tant de labeurs extrêmes,
a voyant aujourd'hui détruire par soi-mêmes !

Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,
ssailli, défendu, guerroyé, bataillé
our un peuple mutin, divisé de courage [2],
lui perd, en se jouant, un si bel héritage :
léritage opulent, que toi, peuple qui bois
.a Tamise Albionne, et toi More qui vois
'omber le chariot du soleil sur ta tête,
Et toi, race Gothique, aux armes toujours prête,
Qui seus la froide bise en tes cheveux venter,
Par armes n'aviez su ni froisser ni douter [3].

Car, tout ainsi qu'on voit de la dure coignée
Moins reboucher [4] l'acier, plus est embesognée [5]

cfr Bertaut Sermon sur le Sacrem.

[1] *Méchef :* malheur.
[2] Divisé de sentiments, d'opinions.
[3] *Douter :* mettre en doute, ébranler.
[4] *Reboucher :* s'émousser.
[5] *Embesognée :* occupée.

A couper, à trancher, et à fendre du bois,
Ainsi par le travail s'endurcit le François :
Lequel n'ayant trouvé qui par armes le dompte,
De son propre couteau soi-même se surmonte.
Ainsi le fier Ajax fut de soi le vainqueur,
De son propre poignard s'outre-perçant le cœur[1];
Ainsi Rome jadis des choses la merveille,
Qui, depuis le rivage où le soleil s'éveille,
Jusques à l'autre bord son empire étendit,
Tournant le fer contre elle, à la fin se perdit.

C'est grand cas que nos yeux sont si pleins d'une nue
Qu'ils ne connaissent pas notre perte avenue,
Bien que les étrangers qui n'ont point d'amitié
A notre nation, en ont même pitié.
Nous sommes accablés d'ignorance si forte,
Et liés d'un sommeil si paresseux, de sorte
Que notre esprit ne sent le malheur qui nous point,
Et voyant notre mal, nous ne le voyons point.

Dès longtemps les écrits des antiques prophètes,
Les songes menaçants, les hideuses comètes,
Avaient assez prédit que l'an soixante et deux[2]
Rendrait de tout côtés les Français malheureux,
Tués, assassinés : mais pour n'être pas sages
Foi n'avons ajoutée à si divins présages,
Obstinés, aveuglés : ainsi le peuple Hébreu
N'avait point de créance aux prophètes de Dieu,
Lequel ayant pitié du Français qui fourvoie[3],
Comme père benin, du haut ciel lui envoie
Songes et visions et prophètes, afin
Qu'il pleure et se repente, et s'amende à la fin.

[1] SOPHOCLE, *Ajax*, vers 815 et suiv.
[2] 1562. Commencement des guerres de religion.
[3] Qui se fourvoie

Le ciel qui a pleuré tout le long de l'année,
Et Seine qui courait d'une vague effrénée,
Et bestiaux et pasteurs et maisons ravissait,
De son malheur futur Paris avertissait ;
Et semblait que les eaux en leur rage profonde
Voulussent renoyer une autre fois le monde :
Cela nous prédisait que la terre et les cieux
Menaçaient notre chef[1] d'un mal prodigieux.

O toi, historien, qui d'encre non menteuse
Écriras de ce temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfants tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent notre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux péchés de leurs pères,
De peur de ne tomber en pareilles misères.

De quel front, de quel œil, ô siècles inconstants !
Pourront-ils regarder l'histoire de ce temps ?
En lisant que l'honneur et le sceptre de France,
Qui depuis si long âge avait pris accroissance,
Par une opinion, nourrice des combats[2],
Comme une grande roche est bronché[3] contre bas ?

On dit que Jupiter, fâché contre la race
Des hommes, qui voulaient par curieuse audace
Envoyer leurs raisons jusqu'au ciel, pour savoir
Les hauts secrets divins que l'homme ne doit voir,
Un jour, étant gaillard, choisit pour son amie
Dame Présomption, la voyant endormie,
Au pied du mont Olympe, et la baisant, soudain
Conçut l'Opinion, peste du genre humain :
Cuider[4] en fut nourrice, et fut mise à l'école
D'Orgueil, de Fantaisie, et de Jeunesse folle.

[1] *Chef* : tête.
[2] La religion réformée.
[3] *Bronché* : tombé rudement.
[4] *Cuider* (le) : le désir, l'ambition.

Elle fut si enflée, et si pleine d'erreur,
Que même ses parents faisait trembler d'horreur.
Elle avait le regard d'une orgueilleuse bête ;
De vent et de fumée avait pleine la tête ;
Son cœur était couvé de vaine affection,
Et sous un pauvre habit cachait l'ambition [1] ;
Son visage était beau comme d'une sirène ;
D'une parole douce avait la bouche pleine ;
Légère elle portait des ailes sur le dos ;
Ses jambes et ses pieds n'étaient de chair ni d'os,
Ils étaient faits de laine et de coton bien tendre,
Afin qu'à son marcher on ne la pût entendre.

Elle se vint loger par étranges moyens
Dedans le cabinet des théologiens,
De ces nouveaux rabins, et brouilla leurs courages [2]
Par la diversité de cent nouveaux passages,
Afin de les punir d'être trop curieux,
Et d'avoir échelé [3], comme géants, les cieux.

Ce monstre que j'ai dit met la France en campagne,
Mendiant le secours de Savoie et d'Espagne,
Et de la nation qui, prompte au tambourin [4],
Boit le large Danube et les ondes du Rhin.

Ce monstre arme le fils contre son propre père ;
Le frère factieux s'arme contre son frère,
La sœur contre la sœur, et les cousins germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains ;
L'oncle hait son neveu, le serviteur son maître ;
La femme ne veut plus son mari reconnaître ;
Les enfants sans raison disputent de la foi,
Et tout à l'abandon va sans ordre et sans loi.

[1] Allusion à la mise modeste des ministres protestants.

[2] *Courages :* cœurs, pensées.

[3] *Échelé :* escaladé.

[4] Allusion à l'humeur guerrière des Allemands.

L'artisan par ce monstre a laissé sa boutique,
pasteur ses brebis, l'avocat sa pratique,
nef le marinier, son trafic le marchand,
par lui le prud'homme est devenu méchant;
écolier se débauche, et de sa faux tortue
laboureur façonne une dague pointue [1],
ne pique guerrière il fait de son rateau,
l'acier de son coutre [2] il change en un couteau.

Morte est l'autorité : chacun vit en sa guise ;
vice déréglé la licence est permise ;
désir, l'avarice, et l'erreur [3] insensé
nt sens dessus dessous le monde renversé.
nt fait des lieux sacrés une horrible voierie,
ne grange, une étable et une porcherie,
bien que Dieu n'est sûr en sa propre maison.
u ciel est revolée et justice et raison,
t en leur place, hélas! règne le brigandage,
e harnois [4], la rancueur, le sang et le carnage.

Tout va de pis en pis : le sujet a brisé
e serment qu'il devoit à son roi méprisé ;
lars, enflé de faux zèle et de vaine apparence,
insi qu'une furie, agite notre France,
ui, farouche, à son prince opiniâtre, suit
'erreur d'un étranger [5], et soi-même détruit.

Tel voit-on le poulain dont la bouche trop forte
'ar bois et par rochers son écuyer emporte,
Et malgré l'éperon, la houssine et la main
e gourmer de sa bride, et n'obéir au frein :

[1] Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
(Virg., Géorg., I, 508.)

[2] *Coutre* : soc de charrue.

[3] *Erreur* : conservait alors le genre masculin du latin *error*.

[4] *Le harnois* : les armes.

[5] Luther.

Ainsi la France court en armes divisée,
Depuis que la raison n'est plus autorisée.

Mais vous, Reine très-sage, en voyant ce discord,
Pouvez en commandant, les mettre tous d'accord,
Imitant le pasteur, qui voyant les armées
Des abeilles voler au combat animées,
Et par l'air à monceaux épaisses se ruer,
Se percer, se piquer, se navrer, se tuer,
Puis, comme tourbillons se mêlant pêle-mêle,
Tomber mortes du ciel aussi menu que grêle,
Portant un gentil cœur dedans un petit corps,
Il verse sur leurs camps [1] un peu de poudre, et lors
De ces soudars ailés le pasteur, à son aise,
Pour un peu de sablon tant de noises apaise [2].

Ainsi, presque pour rien, la seule dignité
De vos enfants, de vous, de votre autorité
(Que pour votre vertu chaque état vous accorde)
Pourra bien apaiser une telle discorde.

O Dieu, qui de là haut nous envoyas ton Fils,
Et la paix éternelle avecques nous tu fis,
Donne, je te supplie, que cette Reine mère
Puisse de ces deux camps apaiser la colère :
Donne-moi derechef que son sceptre puissant
Soit, malgré le discord, en armes fleurissant ;
Donne que la fureur de la guerre barbare
Aille bien loin de France au rivage Tartare [3] ;
Donne que nos couteaux de sang humain tachés
Soient dans un magasin pour jamais attachés :
Et les armes au croc, sans être embesognées [4],
Soient pleines désormais de toiles d'araignées.

[1] *Leurs camps* : leurs deux armées.

[2] *Voy.* Virgile, *Géorg.*, chant IV, vers 67 à 88.

[3] Di meliora piis erroremque hostibus [illegible]
(Virg., *Georg.*, III, 513.)

[4] *Embesognées* : *Voy.* pag. 397, [illegible]

Ou bien, ô Seigneur Dieu, si les cruels destins
ous veulent saccager par la main des mutins,
onne que hors des poings échappe l'alumelle [1]
e ceux qui soutiendront la mauvaise querelle ;
onne que les serpents des hideuses Fureurs [2]
gitent leurs cerveaux de paniques terreurs.

Donne qu'en plein midi le jour leur semble trouble ;
onne que pour un coup ils en sentent un double ;
onne que la poussière entre dedans leurs yeux.

D'un éclat de tonnerre arme ta main aux cieux,
t pour punition élance sur leur tête,
t non sur les rochers, les traits de la tempête.

[1] *L'alumelle :* l'épée.

[2] *Fureurs :* Furies, déesses des enfers.

CONTINUATION DU DISCOURS DES MISÈRES DE CE TEMPS.

A LA MÊME REINE.

Madame, je serais ou du plomb ou du bois,
Si moi que la nature a fait naître François,
Aux races à venir je ne contais la peine
Et l'extrême malheur dont notre France est pleine.

Je veux, de siècle en siècle, au monde publier,
D'une plume de fer, sur un papier d'acier,
Que ses propres enfants l'ont prise et dévêtue,
Et jusques à la mort vilainement battue.

Elle semble au marchand, accueilli de malheur,
Lequel au coin d'un bois rencontre le voleur,
Qui contre l'estomac lui tend la main armée,
Tant il a l'âme au corps d'avarice affamée.

Il n'est pas seulement content de lui piller
La bourse et le cheval : il le fait dépouiller,
Le bat et le tourmente, et d'une dague essaie
De lui chasser du corps l'âme par une plaie :
Puis, en le voyant mort, se sourit de ses coups,
Et le laisse manger aux mâtins et aux loups.
Si est-ce que de Dieu la juste intelligence
Court après le meurtrier, et en prend la vengeance ;
Et dessus une roue, après mille travaux,
Sert aux hommes d'exemple et de proie aux corbeaux.
Mais ces nouveaux chrétiens qui la France ont pillée,
Volée, assassinée, à force dépouillée,
Et de cent mille coups tout l'estomac battu,
(Comme si brigandage était une vertu)
Vivent sans châtiment, et à les ouïr dire,
C'est Dieu qui les conduit, et ne s'en font que rire.

Ils ont le cœur si haut, si superbe et si fier,
Qu'ils osent au combat leur maître défier ;
Ils se disent de Dieu les mignons ; et au reste
Qu'ils sont les héritiers du royaume céleste ;
Les pauvres insensés ! qui ne connaissent pas
Que Dieu, père commun des hommes d'ici-bas,
Veut sauver un chacun, et qu'à ses créatures
De son grand Paradis il ouvre les clôtures.
Certes beaucoup de vide, et beaucoup de vains lieux
Et de siéges seraient sans âmes dans les cieux,
Et Paradis serait une plaine déserte,
Si pour eux seulement la porte était ouverte.

Or, ces braves vanteurs, controuvés fils de Dieu,
En la dextre ont le glaive, et en l'autre le feu,
Et comme furieux qui frappent et enragent,
Volent les temples saints, et les villes saccagent.

Et quoi ! Brûler maisons, piller et brigander,
ıer, assassiner, par force commander,
obéir plus aux rois, amasser des armées,
ppelez-vous cela Églises réformées ?

Jésus que seulement vous confessez ici
e bouche et non de cœur, ne faisait pas ainsi :
t saint Paul, en prêchant, n'avait pour toutes armes
inon l'humilité, les jeûnes et les larmes ;
t les Pères martyrs, aux plus dures saisons
es tyrans, ne s'armaient sinon que d'oraisons :
ien qu'un ange du ciel, à leur moindre prière,
n soufflant eût rué [1] les tyrans en arrière.

Par force on ne saurait Paradis violer :
ésus nous a montré le chemin d'y aller ;
Armés de patience il faut suivre sa voie,
Non amasser un camp, et s'enrichir de proie.

Voulez-vous ressembler à ces fols Albigeois,
Qui plantèrent leur secte avecque le harnois ?
Ou à ces Ariens, qui par leur frénésie
Firent perdre aux Chrétiens les villes de l'Asie ?
Ou à Zuingle qui fut en guerre déconfit,
Chef de ceux que le duc de Lorraine défit ?

Vous êtes, Prédicans [2], en possession d'être
Toujours battus, tués : notre Roi, votre maître,
Bientôt à votre dam le vous fera sentir,
Et lors vous sentirez que peut le repentir.

Tandis vous exercez vos malices cruelles,
Et de l'Apocalypse êtes les sauterelles [3],
Lesquelles aussitôt que le puits fut ouvert

[1] *Rué* : renversé.
[2] *Prédicans* : nom des ministres de la religion réformée.
[3] Voir *Apocalypse*, c. IX.

D'enfer, par qui le ciel de nues fut couvert,
Avecque la fumée en la terre sortirent,
Et des fiers[1] scorpions la puissance vêtirent.
Ell' avaient face d'homme, et portaient de grand's dents,
Tout ainsi que lions affamés et mordants;
Leur manière d'aller, en marchant sur la terre,
Semblait chevaux armés qui courent à la guerre,
Ainsi qu'ardentement vous courez aux combats,
Et villes et châteaux renversez contre-bas.

Ell' avaient de fin or les couronnes aux têtes,
Ce sont les morions reluisants par les crêtes :
Ell' avaient tout le corps de plastrons enfermés,
Les vôtres sont toujours de corselets armés :
Comme d'un scorpion meurtrière était leur queue,
Meurtriers vos pistolets, vos mains et votre veue :
Perdant[2] était leur maître, et le vôtre a perdu
Le sceptre que nos rois avaient tant défendu.
Vous ressemblez encore à ces jeunes vipères,
Qui ouvrent en naissant le ventre de leurs mères,
Ainsi en avortant vous avez fait mourir
La France votre mère, en lieu de la nourrir.

De Bèze (*), je te prie, écoute ma parole
Que tu estimeras d'une personne folle :
S'il te plaît toutefois de juger sainement,
Après m'avoir ouï, tu diras autrement.

La terre qu'aujourd'hui tu remplis toute d'armes,
Et de nouveaux chrétiens déguisés en gendarmes,
(O traître piété) qui du pillage ardents

[1] *Fiers* : cruels. [2] *Perdant* : un des noms de Satan.

(*) Ministre protestant, disciple de Calvin, qui portait la parole p. les Réformés au colloque de Poissy en 1561.
Il mourut en 1616, âgé de quatre-vingt-six-ans.

ıissent dessous ta voix, tout ainsi que des dents
ι grand serpent thébain les hommes qui muèrent [1]
: limon en couteaux, desquels s'entretuèrent,
nés et demi-nés se firent tous périr,
qu'un même soleil les vit naître et mourir [2].

Ce n'est pas une terre allemande ou gothique,
. une région tartare ni scythique;
est celle où tu naquis, qui douce te reçut,
lors qu'à Vézelay [3] ta mère te conçut:
elle qui t'a nourri, et qui t'a fait apprendre
a science et les arts dès ta jeunesse tendre,
our lui faire service, et pour en bien user,
t non, comme tu fais, afin d'en abuser.

Si tu es envers elle enfant de bon courage,
res que tu le peux, rends-lui son nourrissage [4],
etire tes soldats, et au lac génevois
Comme chose exécrable) enfonce leurs harnois.

Ne prêche pas en France une doctrine armée,
In Christ empistolé, tout noirci de fumée.
Qui, comme un Méhémet [5], va portant en la main
Jn large coutelas rouge de sang humain.
Cela déplaît à Dieu, cela déplait au Prince:
Cela n'est qu'un appât qui tire la province
ι la sédition, laquelle dessous toi,
Pour avoir liberté, ne voudra plus de roi.

Certes il vaudrait mieux à Lauzanne relire
Du grand fils de Thétis les promesses et l'ire,
Faire combattre Ajax, faire parler Nestor,

[1] *Muèrent :* changèrent.

[2] Allusion à la fable de Cadmus et du dragon.

[3] Vézélay, chef-lieu de canton du département de l'Yonne.

[4] Rends lui ce qu'elle a fait pour toi en te nourrissant.

[5] *Méhémet :* Mahomet.

Ou reblesser Vénus, ou retuer Hector (*),
Que reprendre l'Église, ou pour être dit sage
Raccoutrer en Saint Paul je ne sais quel passage.
De Bèze, ou je me trompe, ou cela ne vaut pas
Que France en ta faveur fasse tant de combats,
Ni qu'un prince royal pour ta cause s'empêche (**).

Un jour, en te voyant aller faire ton prêche,
Ayant dessous un reître[1] une épée au coté,
Mon Dieu, ce dis-je lors, quelle sainte bonté!
O parole de Dieu d'un faux masque trompée,
Puisque les prédicants prêchent à coups d'épée;
Bientôt avec le fer nous serons consumés,
Puisqu'on voit de couteaux les ministres armés.

Et lors deux surveillants qui parler m'entendirent,
Avec un haussebec[2] ainsi me répondirent :

« Quoi? parles-tu de lui, qui seul est envoyé
Du ciel pour renseigner le peuple dévoyé[3] ?
Ou tu es un athée, ou quelque bénéfice
Te fait ainsi vomir ta rage et ta malice,
Puisque, si arrogant, tu ne fais point d'honneur
A ce prophète saint envoyé du seigneur. »

A donc je répondis : « Appelez-vous athée
Celui qui dès enfance onc du cœur n'a ôtée
La foi de ses aïeux? qui ne trouble les lois
De son pays natal, les peuples ni les rois?
Appelez-vous athée un homme qui méprise

[1] *Un reître* : un manteau comme en portaient les reîtres.

[2] *Haussebec* : hochement de tête.

[3] *Dévoyé* : hors de sa voie, égaré.

(*) Théodore de Bèze avait mérité au seizième siècle le surnom prince des poëtes latins.

(**) Allusion à Louis de Bourbon, prince de Condé, qui soutenait cause de la Réforme.

songes contrefaits, les monstres de l'Église?
croit en un seul Dieu, qui croit au Saint-Esprit,
croit de tout son cœur au sauveur Jésus-Christ?
ıelez-vous athée un homme qui déteste
vous et vos erreurs comme infernale peste?
vos beaux prédicants, qui, subtils oiseleurs,
ent le simple peuple, ainsi que bateleurs,
ıquels enfarinés, au milieu d'une place,
nt jouant finement leurs tours de passe-passe :
afin qu'on ne voie en plein jour leur abus,
ıfflent dedans les yeux leur poudre d'oribus [1].

« Votre poudre est crier bien haut contre le pape,
chirant maintenant sa tiare et sa chape,
ıintenant ses pardons, ses bulles et son bien,
plus haut vous criez, plus êtes gens de bien.

« Vous ressemblez à ceux que les fièvres insensent [2],
ıi cuident être vrais tous les songes qu'ils pensent :
outefois la plupart de vos rhétoriqueurs
ont prêchant autrement qu'ils n'ont dedans les cœurs.
'un monte sur la chaire, ayant l'âme surprise
'arrogance et d'orgueil, l'autre de convoitise,
t l'autre qui n'a rien voudrait bien en avoir;
'autre brûle d'ardeur de monter en pouvoir;
'autre a l'esprit aigu, qui par mainte traverse
ous ombre des abus la vérité renverse.

« Vous ne ressemblez pas à nos premiers docteurs,
Qui sans craindre la mort ni les persécuteurs,
De leur bon gré s'offraient eux-mêmes aux supplices,
Sans envoyer pour eux je ne sais quels novices.

[1] *Oribus* : mot de fantaisie pour désigner les illusions que donnent les charlatans.

[2] *Insensent* : rendent insensés.

« Que vit tant [1] à Genève un Calvin déjà vieux,
Qu'il ne se fait en France un martyr glorieux,
Souffrant pour sa parole? O âmes peu hardies!
Vous ressemblez à ceux qui font les tragédies,
Lesquels, sans les jouer, demeurent tout craintifs,
Et en donnent la charge aux nouveaux apprentifs,
Pour n'être point moqués ni sifflés, si l'issue
De la fable n'est pas du peuple bien reçue.

« Le peuple qui vous suit est tout empoisonné :
Il a tant le cerveau de sectes étonné,
Que toute la rhubarbe et toute l'Anticyre [2]
Ne lui sauraient guérir sa verve [3] qui empire :
Car tant s'en faut, hélas! qu'on la puisse guérir,
Que son mal le contente, et lui plaît d'en mourir.

« Il faut, ce dites-vous, que ce peuple fidèle
Soit guidé par un chef qui prenne sa querelle,
Ainsi que Gédéon, qui seul élu de Dieu,
Contre les Madians conduit le peuple Hébreu.

« Si Gédéon avait commis vos brigandages,
Vos meurtres, vos larcins, vos gothiques pillages,
Il serait exécrable : et s'il avait forfait
Contre le droit commun, il aurait très mal fait.
De votre élection faites-nous voir la bulle,
Et nous montrez de Dieu le seing et la cédule :
Si vous ne la montrez, il faut que vous croyiez
Que je ne croirai pas que soyez envoyés.

« Ce n'est plus aujourd'hui qu'on croit en tels oracles
Faites à tout le moins quelques petits miracles,
Comme les Pères saints, qui jadis guérissaient

[1] Pourquoi vit-il si longtemps?...

[2] *Anticyre* : ville de Phocide qui produit l'ellébore.

[3] *Verve* : humeur, folie.

ux qui de maladie aux chemins languissaient,
desquels seulement l'ombre était salutaire.

« Il n'est plus question, ce dites vous, d'en faire,
foi est approuvée : allez aux régions
ui n'ont ouï parler de nos religions,
1 Pérou, Canada, Calicut, Cannibales :
1, montrez par effet vos vertus calvinales [1].

« Sitôt que cette gent grossière vous verra
aire un petit miracle, en vous elle croira,
t changera sa vie où toute erreur abonde :
insi vous sauverez la plus grand part du monde.

« Les apôtres jadis prêchaient tous d'un accord :
ntre vous aujourd'hui ne règne que discord :
es uns sont Zuingliens, les autres Luthéristes,
es autres puritains, Quintins (*), anabaptistes,
es autres de Calvin vont adorant les pas,
'un est prédestiné, et l'autre ne l'est pas,
t l'autre enrage après l'erreur Muncérienne,
t bientôt s'ouvrira l'école Bézienne :
i bien que ce Luther lequel était premier,
assé par les nouveaux, est presque le dernier,
t sa secte, qui fut de tant d'hommes garnie,
st la moindre de neuf qui sont en Germanie.

« Vous devriez pour le moins, pour nous faire trembler,
tre ensemble d'accord, sans vous désassembler :
ar Christ n'est pas un Dieu de noise ni discorde :
hrist n'est que charité, qu'amour et que concorde,
t montrez clairement par la division
Que Dieu n'est point auteur de votre opinion.

[1] *Calvinales*, adjectif forgé du nom de Calvin et parodie du mot *cardinales*.

(*) Ainsi nommés du nom de leur chef, un certain Quintus, qui fut, dit-on, d'abord ami de Ronsard.

« Mais montrez-moi quelqu'un qui ait changé de vie,
Après avoir suivi votre belle folie :
J'en vois qui ont changé de couleur et de teint,
Hideux, en barbe longue et en visage feint,
Qui sont plus que devant, tristes, mornes et pâles,
Comme Oreste agité des fureurs infernales.

« Mais je n'en ai point vu qui soient d'audacieux,
Plus humbles devenus, plus doux ni gracieux ;
De paillards, continens ; de menteurs, véritables ;
D'effrontés, vergogneux ; de cruels, charitables ;
De larrons, aumôniers ; et pas un n'a changé
Le vice dont il fut auparavant chargé.

« Je connais quelques-uns de ces fous qui vous suivent.
Je sais bien que les Turcs et les Tartares vivent
Plus modestement qu'eux, et suis tout effrayé
Que mille fois le jour leur chef n'est foudroyé.

« J'ai peur que tout ainsi qu'Arius fit l'entrée
Au Turc qui surmonta l'asienne contrée,
Que par votre moyen il ne se veuille armer,
Et que pour nous dompter il ne passe la mer,
Et que vous les premiers n'en supportiez la peine,
En pensant vous venger de l'Église romaine.
Ainsi celui qui tend le piége décevant,
En voulant prendre autrui se prend le plus souvent.

« La tourbe qui vous suit est si vaine et si sotte,
Qu'étant affriandée aux douceurs de la lotte [1]
J'entends affriandée à cette liberté
Que vous prêchez partout, tient le pas arrêté
Sur le bord étranger, et plus n'a souvenance
De vouloir retourner au lieu de sa naissance.

[1] *La lotte :* le lotus, fruit merveilleux qui faisait oublier la patrie à ceux qui en avaient une fois ʁ. (Homère, *Odyssée.*)

« Hélas! si vous aviez quelque peu de raison,
Vous connaîtriez bientôt qu'on vous tient en prison,
Pipés, ensorcelés, comme par sa malice
Circé tenait charmés les compagnons d'Ulysse.

« O Seigneur tout-puissant, ne mets point en oubli
D'envoyer un Mercure avecque le moly [1]
Vers ce prince royal [2], afin qu'il l'admonète,
Et lui fasse rentrer la raison en la tête,
Lui décharme les sens, lui dessille les yeux,
Lui montre clairement quels furent ses aïeux,
Grands rois et gouverneurs des grandes républiques,
Tant craints et redoutés pour être catholiques!

« Si la saine raison le regagne une fois,
Lui qui est si gaillard, si doux et si courtois,
Il connaîtra l'état auquel on le fait vivre :
Et comme pour de l'or on lui donne du cuivre,
Et pour un grand chemin un sentier égaré,
Et pour un diamant un verre bigarré.

» Ah! que je suis marri que cil qui fut mon maître,
Dépêtré du filet ne se peut reconnaître!
Je n'aime son erreur, mais haïr je ne puis
Un si digne prélat [3] dont serviteur je suis,
Qui benin m'a servi (quand fortune prospère
Le tenait près des rois) de seigneur et de père.
Dieu préserve son chef de malheur et d'ennui,
Et le bonheur du ciel puisse tomber sur lui. »

Achevant ces propos, je me retire et laisse
Ces surveillants confus au milieu de la presse,
Qui disoient que Satan le cœur m'avait couvé,
Et me grinçant les dents m'appelaient réprouvé.

[1] *Le moly* : herbe d'Arcadie puissante contre les enchantemenis. (Homère, *Odyssée*, K'.)

[2] Le prince de Condé.

[3] Odet de Châtillon, frère de Coligni.

L'autre jour, en pensant que cette pauvre terre
S'en allait (ô malheur !) la proie d'Angleterre,
Et que ses propres fils amenaient l'étranger
Qui boit les eaux du Rhin, afin de l'outrager :
M'apparut tristement l'Idole de la France :
Non telle qu'elle était lors que la brave lance
De Henri la gardait, mais faible, sans confort,
Comme une pauvre femme atteinte de la mort.
Son sceptre lui pendait, et sa robe, semée
De fleurs de lis, était en cent lieux entamée :
Son poil était hideux, son œil have et profond,
Et nulle majesté ne lui haussait le front.

En la voyant ainsi, je lui dis : « ô Princesse,
Qui presque de l'Europe as été la maîtresse,
Mère de tant de rois, conte moi ton malheur,
Et dis-moi, je te prie, d'où te vient ta douleur? »
Elle adonc en tirant sa parole contrainte,
Soupirant aigrement, me fit telle complainte :

« Une ville est assise aux champs savoisiens [1],
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,
Misérable séjour de toute apostasie,
D'opiniâtreté, d'orgueil et d'hérésie,
Laquelle (en cependant que les rois augmentaient
Mes bornes, et bien loin pour l'honneur combattaient),
Appelant les bannis en sa secte damnable,
M'a fait comme tu vois chétive et misérable.

« Or mes rois, connaissant qu'une telle cité
S'efforcerait de rompre un jour leur dignité,
Délibéraient assez de la ruer par terre ;
Mais contre elle jamais n'ont entrepris la guerre :

[1] Genève.

Ou soit par négligence, ou soit par le destin,
Entière ils l'ont laissée, et de la vient ma fin.

« Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles
Laissent pendre l'hiver un touffeau [1] de chenilles,
Dans une feuille sèche, au faîte d'un pommier :
Sitôt que le soleil de son rayon premier
A la feuille échauffée, et qu'elle est arrosée,
Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,
Le venin qui semblait par l'hiver consumé,
En chenilles soudain apparaît animé,
Qui tombent de la feuille, et rampent à grand' peine,
D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine :
L'une monte en un chêne, et l'autre en un ormeau,
Et toujours en mangeant se traînent au coupeau [2] ;
Puis descendent à terre, et tellement se paissent
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.

« Alors le laboureur, voyant son champ gâté,
Lamente pour néant qu'il ne s'était hâté
D'étouffer de bonne heure une telle semence :
Il voit que c'est sa faute, et s'en donne l'offense.

« Ainsi lors que mes rois aux guerres s'efforçaient,
Toutes en un monceau ces chenilles croissaient :
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe enragée
Sur moi s'est épandue, et m'a toute mangée.

« Or mes peuples mutins, arrogants et menteurs,
M'ont cassé le bras droit, chassant mes sénateurs :
Car de peur que la loi ne corrigeât leur vice,
De mes palais royaux ont banni la justice :
Ils ont rompu ma robe, en rompant mes cités,
Rendant mes citoyens contre moi dépités ;

[1] *Un touffeau :* une touffe, un nid. [2] *Coupeau :* sommet.

Ont pillé mes cheveux en pillant mes églises,
Mes églises hélas ! que par force ils ont prises,
En poudre foudroyant images et autels,
Vénérable séjour de nos saints immortels :
Contre eux puisse tourner si malheureuse chose,
Et l'or saint dérobé leur soit l'or de Tholose (*) !

« Ils n'ont pas seulement, sacriléges nouveaux,
Fait de mes temples saints étables à chevaux ;
Mais, comme tourmentés des fureurs stygiales,
Ont violé l'honneur des ombres sépulcrales,
Afin que par tel acte inique et malheureux
Les vivants et les morts conspirassent contre eux.
Busire fut plus doux, et celui qui promène
Une roche aux enfers [1] eut l'âme plus humaine :
Bref, ils m'ont délaissée en extrême langueur.
Toutefois, en mon mal, je n'ai perdu le cœur,
Pour avoir une reine à propos rencontrée,
Qui douce et gracieuse envers moi s'est montrée,
Elle, par sa vertu (quand le cruel effort
De ces nouveaux mutins me traînait à la mort)
Lamentait ma fortune, et comme reine sage,
Reconfortait mon cœur, et me donnait courage.

« Elle, abaissant pour moi sa haute majesté,
Préposant mon salut à son autorité,
Mêmes étant malade, est maintefois allée
Pour m'appointer [2] à ceux qui m'ont ainsi volée.

« Mais Dieu, qui des malins n'a pitié ni merci,
(Comme au roi Pharaon) a leur cœur endurci,

[1] Sisyphe.

[2] *M'appointer :* me faire entrer en accord avec...

(*) Allusion au sacrilége de Cépion, qui pilla le temple de Toul[ouse] 107 avant J.-C. Il fut ensuite battu par les Cimbres, destitué, inca[rcéré] et exilé à Smyrne.

Afin que tout d'un coup sa main puissante et haute
Les corrige en fureur, et punisse leur faute.
Puis quand je vois mon Roi, qui déjà devient grand,
Qui courageusement me soutient et défend,
Je suis toute guérie, et la seule apparence
D'un prince si bien né me nourrit d'espérance.

« Avant qu'il soit longtemps, ce magnanime roi
Domptera les mutins qui s'arment contre moi,
Et ces faux devineurs qui, d'une bouche ouverte,
De son sceptre royal ont prédite la perte.

« Cependant, prends la plume, et, d'un style endurci
Contre le trait des ans, engrave tout ceci,
Afin que nos neveux puissent un jour connaître
Que l'homme est malheureux qui se prend à son maître. »

Ainsi par vision la France à moi parla :
Puis s'évanouissant, de mes yeux s'envola,
Comme une poudre au vent, ou comme une fumée
Qui soudain dans la nue est en rien consumée.

INSTITUTION DE L'ADOLESCENCE

DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN CHARLES

NEUVIÈME DE CE NOM.

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance :
Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon d'un fardeau dans la main.

Pource on dit que Thétis, la femme de Pélée,
Après avoir la peau de son enfant brûlée[1],
Pour le rendre immortel, le prit en son giron,
Et de nuit l'emporta dans l'antre de Chiron :
Chiron, noble centaure, afin de lui apprendre
Les plus rares vertus dès sa jeunesse tendre,
Et de science et d'art son Achille honorer :
Un roi pour être grand ne doit rien ignorer.

Il ne doit seulement savoir l'art de la guerre,
De garder les cités, ou les ruer par terre,
De piquer les chevaux, ou contre son harnois
Recevoir mille coups de lances aux tournois ;
De savoir comme il faut dresser une embuscade,
Ou donner une cargue ou une camisade[2],
Se ranger en bataille, et sous les étendards
Mettre par artifice en ordre les soldars.

Les rois les plus brutaux telles choses n'ignorent,
Et par le sang versé leurs couronnes honorent :

[1] Dans l'eau du Styx.

[2] Voir pour l'explication de ces mots : *Poëmes*, I, V. *Les Armes*, M. Brinon.

Tout ainsi que lions, qui s'estiment alors
De tous les animaux être vus les plus forts,
Quand leur gueule dévore un cerf au grand corsage,
Et ont rempli les champs de meurtre et de carnage.

Mais les princes mieux nés n'estiment leur vertu
Procéder ni de sang ni de glaive pointu,
Ni de harnois ferrés qui les peuples étonnent,
Mais par les beaux métiers que les Muses nous donnent.

Quand les Muses, qui sont filles de Jupiter
(Dont les rois sont issus), les rois daignent chanter,
Elles les font marcher en toute révérence,
Loin de leur majesté bannissant l'ignorance :
Et tout remplis de grâce et de divinité,
Les font parmi le peuple ordonner équité.

Ils deviennent appris en la mathématique,
En l'art de bien parler, en histoire, en musique,
En physionomie, afin de mieux savoir
Juger de leurs sujets seulement à les voir.

Telle science sut le jeune prince Achille,
Puis savant et vaillant fit trébucher Troïle
Sur le champ Phrygien, et fit mourir encor
Devant le mur troyen le magnanime Hector :
Il tua Sarpédon, tua Penthésilée,
Et par lui la cité de Troie fut brûlée.

Tel fut jadis Thésée, Hercules et Jason,
Et tous les vaillants preux de l'antique saison :
Tel vous serez aussi, si la Parque cruelle
Ne tranche avant le temps votre trame nouvelle.

Charles, votre beau nom tant commun à nos rois,
Nom du ciel revenu en France par neuf fois,
Neuf fois, nombre parfait comme cil qui assemble

Pour sa perfection trois triades ensemble),
Montre que vous aurez l'empire et le renom
De huit Charles passés dont vous portez le nom.
Mais pour vous faire tel il faut de l'artifice [1],
Et, dès jeunesse, apprendre à combattre le vice.

Il faut premièrement apprendre à craindre Dieu,
Dont vous êtes l'image, et porter au milieu
De votre cœur son nom et sa sainte parole,
Comme le seul secours dont l'homme se console.

En après, si voulez en terre prospérer,
Vous devez votre mère humblement honorer,
La craindre et la servir, qui seulement de mère
Ne vous sert pas ici, mais de garde et de père.

Après, il faut tenir la loi de vos aïeux,
Qui furent rois en terre, et sont là haut aux cieux ;
Et garder que le peuple imprime en sa cervelle
La curieuse erreur d'une secte nouvelle.

Après il faut apprendre à bien imaginer,
Autrement la raison ne pourroit gouverner :
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naissance
Quant par-sus la raison le cuider [2] a puissance.

Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,
Il faut que la raison s'exerce en bataillant
Contre la monstreuse et fausse fantaisie,
De peur que vainement l'âme n'en soit saisie :
Car ce n'est pas le tout de savoir la vertu,
Il faut connaître aussi le vice revêtu
D'un habit vertueux, qui d'autant plus offense,
Qu'il se montre honorable, et a belle apparence.

[1] *Artifice* : art.

[2] *Le cuider* : le désir, la passion.

De là, vous apprendrez à vous connaître bien,
, en vous connaissant, vous serez toujours bien.
Le vrai commencement pour en vertus accroître [1],
est (disait Apollon) soi-même se connoître [2] : »
lui qui se connaît est seul maître de soi,
, sans avoir royaume, il est vraiment un roi.

Commencez donc ainsi : puis sitôt que par l'âge
us serez homme fait de corps et de courage,
faudra de vous même apprendre à commander,
ouïr vos sujets, les voir et demander,
es connaître par nom, et leur faire justice,
onorer la vertu, et corriger le vice.

Malheureux sont les rois qui fondent leur appui
ur l'aide d'un commis, qui par les yeux d'autrui
oyent l'état du peuple, et oyent par l'oreille
'un flatteur mensonger qui leur conte merveille !
el roi ne règne pas, ou bien il règne en peur,
'autant qu'il ne sait rien, d'offenser un trompeur.

Mais, Sire, ou je m'abuse en voyant votre grâce,
u vous tiendrez d'un roi la légitime place :
ous ferez votre charge, et comme un prince doux,
udience et faveur vous donnerez à tous.

Votre palais royal connaîtrez en présence [3],
Et ne commettrez point une petite offense.
Si un pilote faut [4] tant soit peu sur la mer,
l fera dessous l'eau le navire abîmer.
Si un monarque faut tant soit peu, la province [5]
Se perd : car volontiers le peuple suit le prince.

[1] *Accroître* : sens neutre comme croître.

[2] Allusion au célèbre Γνῶθι σεαυτόν du temple de Delphes.

[3] Par vous-même, en l'habitant.

[4] *Faut*, de *faillir*, manque, fait une faute.

[5] *La province* : la nation, l'État.

Aussi pour être roi, vous ne devez penser
Vouloir comme un tyran vos sujets offenser.
De même notre corps, votre corps est de boue ;
Des petits et des grands la Fortune se joue ;
Tous les règnes mondains se font et se défont,
Et au gré de Fortune ils viennent et s'en vont ;
Et ne durent non plus qu'une flamme allumée,
Qui soudain est éprise, et soudain consumée.

Or, Sire, imitez Dieu, lequel vous a donné
Le sceptre, et vous a fait un grand roi couronné.
Faites miséricorde à celui qui supplie ;
Punissez l'orgueilleux qui s'arme en sa folie ;
Ne poussez par faveur un homme en dignité,
Mais choisissez celui qui l'a bien mérité ;
Ne baillez pour argent ni états ni offices ;
Ne donnez aux premiers les vacans bénéfices ;
Ne souffrez près de vous ni flatteurs ni vanteurs ;
Fuyez ces plaisans fous qui ne sont que menteurs,
Et n'endurez jamais que les langues légères
Médisent des seigneurs des terres étrangères.

Ne soyez point moqueur, ni trop haut à la main,
Vous souvenant toujours que vous êtes humain [1] ;
Ne pillez vos sujets par rançons ni par tailles ;
Ne prenez sans raison ni guerres ni batailles ;
Gardez le vôtre propre et vos biens amassés :
Car pour vivre content vous en avez assez.

S'il vous plaît vous garder sans archers de la garde,
Il faut que d'un bon œil le peuple vous regarde,
Qu'il vous aime sans crainte : ainsi les puissants rois
Ont conservé leur vie, et non par le harnois.

Comme le corps royal, ayez l'âme royale ;

[1] *Humain* : homme.

Tirez le peuple à vous d'une main libérale,
Et pensez que le mal le plus pernicieux,
C'est un prince sordide et avaricieux.

Ayez autour de vous personnes vénérables,
Et les oyez parler volontiers à vos tables ;
Soyez leur auditeur, comme fut votre aïeul,
Ce grand François qui vit encores au cercueil.

Soyez, comme un bon prince, amoureux de la gloire,
Et faites que de vous se remplisse une histoire,
Digne de votre nom, vous faisant immortel
Comme Charles le Grand, ou bien Charles Martel (*).
Ne souffrez que les grands blessent le populaire ;
Ne souffrez que le peuple aux grands puisse déplaire ;
Gouvernez votre argent par sagesse et raison :
Le prince qui ne peut gouverner sa maison,
Sa femme, ses enfants et son bien domestique,
Ne saurait gouverner une grand' république.

Pensez longtemps devant que faire aucuns édits :
Mais sitôt qu'ils seront devant le peuple dits,
Qu'ils soient pour tout jamais d'invincible puissance :
Autrement vos décrets sentiraient leur enfance.
Ne vous montrez jamais pompeusement vêtu :
L'habillement des rois est la seule vertu :
Que votre corps reluise en vertus glorieuses,
Non par habits chargés de pierres précieuses.

D'amis plus que d'argent montrez-vous désireux ;
Aimez les gens de bien, ayant toujours envie
De ressembler à ceux qui sont de bonne vie;
Punissez les malins et les séditieux ;
Ne soyez point chagrin, dépit ni furieux,

(*) Allusion au poëme de la *Franciade*.

Mais honnête et gaillard, portant sur le visage
De votre gentille [1] âme un gentil témoignage.

Or, Sire, pour autant que nul n'a le pouvoir
De châtier les rois qui font mal leur devoir,
Punissez-vous vous même, afin que la justice
De Dieu qui est plus grand, vos fautes ne punisse.
Je dis ce puissant Dieu dont l'empire est sans bout,
Qui de son trône assis en la terre voit tout,
Et fait à un chacun ses justices égales,
Autant aux laboureurs qu'aux personnes royales :
Lequel nous supplions vous tenir en sa loi,
Et vous aimer autant qu'il fit David son roi,
Et rendre comme à lui votre sceptre tranquille :
Sans la faveur de Dieu la force est inutile.

[1] *Gentille* : sens de noble, comme dans gentilhomme.

DISCOURS A DES AUTELS,

POÈTE ET JURISCONSULTE EXCELLENT.

Mais que dirait saint Paul, s'il revenait ici,
De nos jeunes prélats, qui n'ont point de souci
De leur pauvre troupeau dont ils prennent la laine,
Et quelquefois le cuir; qui tous vivent sans peine,
Sans prêcher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumés, découpés, courtisans, amoureux,
Veneurs, et fauconniers, et avec la paillarde [1]
Perdent les biens de Dieu, dont ils n'ont que la garde?

Que dirait-il de voir l'Église à Jésus-Christ,
Qui fut jadis fondée en humblesse d'esprit,
En toute patience, en toute obéissance,
Sans argent, sans crédit, sans force, ni puissance,
Pauvre, nue, exilée, ayant jusques aux os
Les verges et les fouets imprimés sur le dos,
Et la voir aujourd'hui riche, grasse et hautaine,
Toute pleine d'écus, de rente et de domaine?
Ses ministres enflés, et ses papes encor
Pompeusement vêtus de soie et de drap d'or?
Il se repentirait d'avoir souffert pour elle
Tant de coups de bâton, tant de peine cruelle,
Tant de bannissements, et, voyant tel méchef,
Prierait qu'un trait de feu lui accablât le chef.

Il faut donc corriger de notre sainte Église
Cent mille abus commis par l'avare prêtrise,
De peur que le courroux du Seigneur tout-puissant
N'aille d'un juste feu nos fautes punissant.

[1] *Paillarde :* fille de mauvaise vie.

Quelle fureur nouvelle a corrompu notre aise ?
Las ! des Luthériens la cause est très-mauvaise,
Et la défendent bien : et, par malheur fatal,
La notre est bonne et sainte, et la défendons mal.

. . . .

REMONTRANCE 

AU PEUPLE DE FRANCE.

O Ciel ! ô mer ! ô terre ! ô Dieu, père commun
Des juifs et des chrétiens, des Turcs, et d'un chacun !
Qui nourris aussi bien par ta bonté publique
Ceux du pôle antarctiq' que ceux du pôle arctique :
Qui donnes et raison et vie et mouvement
Sans respect[1] de personne à tous également :
Et fais du ciel là haut sur les têtes humaines
Tomber, comme il te plaît, les grâces et les peines !

O Seigneur tout puissant, qui as toujours été
Vers toutes nations plein de toute bonté,
De quoi te sert là haut le trait de ton tonnerre,
Si d'un éclat de feu tu n'en brûles la terre ?
Es-tu dedans un trône assis sans faire rien ?
Il ne faut point douter que tu ne saches bien
Cela que contre toi brassent[2] tes créatures ;
Et toutefois, Seigneur, tu le vois et l'endures !

Ne vois-tu pas du ciel ces petits animaux,
Lesquels ne sont vêtus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes,
Qu'ainsi que bulles d'eau tu crèves et consommes.
Que les doctes romains et les doctes grégeois
Nomment songe, fumée, et feuillage des bois,
Qui n'ont jamais ici la vérité connue
Que je ne sais comment par songes et par nue ?

[1] *Sans respect* : sans considération. [2] *Brassent* : trament, fabriquent.

Et toutefois, Seigneur, ils font les empêchés,
Comme si tes secrets ne leur étaient cachés,
Braves entrepreneurs et discoureurs des choses
Qui aux entendements de tous hommes sont closes,
Qui par longue dispute et curieux propos
Ne te laissent jouir du bien de ton repos ;
Qui de tes sacrements effacent la mémoire ;
Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire ;
Qui font trouver ton fils imposteur et menteur :
Ne les puniras-tu, souverain Créateur ?
Tiendras-tu leur parti ? veux-tu que l'on t'appelle
Le Seigneur des larrons, et le Dieu de querelle ?
Ta nature y répugne, aussi tu as le nom
De doux, de pacifiq', de clément et de bon,
Et ce monde accordant, ton ouvrage admirable,
Nous montre que l'accord t'est toujours agréable.
Mais quel serait le Turc, le Juif, le Sarrasin,
Qui, voyant les erreurs du chrétien son voisin,
Se voudrait baptiser, le voyant d'heure en heure
Changer d'opinion, et jamais ne s'asseure [1] ?
Le connaissant léger, mutin, séditieux,
Et trahir en un jour la foi de ses aïeux ?
Volontaire, inconstant, qui au propos chancelle
Du premier qui lui chante une chanson nouvelle ?
Le voyant Manichée, et tantôt Arien,
Tantôt Calvinien, tantôt Luthérien,
Suivre son propre avis, non celui de l'Église ?
Un vrai jonc d'un étang, le jouet de la bise,
Ou quelque girouette inconstante, et suivant
Sur le haut d'une tour la volonté du vent ?
Et qui serait le Turc lequel aurait envie
De se faire chrétien, en voyant telle vie ?

[1] Et jamais il n'est ferme dans ses croyances.

Certes si je n'avais une certaine foi
ue Dieu par son esprit de grâce a mise en moi,
oyant la chrétienté n'être plus que risée,
aurais honte d'avoir la tête baptisée :
e me repentirais d'avoir été chrétien,
t comme les premiers je deviendrais païen.

La nuit, j'adorerais les rayons de la lune,
u matin, le soleil, la lumière commune,
'œil du monde ; et si Dieu au chef [1] porte des yeux,
es rayons du soleil sont les siens radieux,
Qui donnent vie à tous, nous conservent et gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent.

. . . .

J'adorerais Cérès, qui les blés nous apporte,
Et Bacchus, qui le cœur des hommes réconforte,
Neptune le séjour des vents et des vaisseaux,
Les Faunes et les Pans et les Nymphes des eaux,
Et la Terre hôpital [2] de toute créature,
Et ces dieux que l'on feint ministres de Nature.
Mais l'Evangile saint du Sauveur Jésus-Christ
M'a fermement gravée une foi dans l'esprit,
Que je ne veux changer pour une autre nouvelle,
Et dussé-je endurer une mort très-cruelle.

De tant de nouveautés je ne suis curieux,
Il me plaît d'imiter le train de mes aïeux :
Je crois qu'en paradis ils vivent à leur aise,
Encor qu'ils n'aient suivi ni Calvin ni de Bèze.

Dieu n'est pas un menteur, abuseur ni trompeur :
De sa sainte promesse il ne faut avoir peur :
Ce n'est que vérité, et sa vive parole,
N'est pas comme la nôtre incertaine et frivole.

[1] *Au chef* : à la tête. [2] *Hôpital* : abri, asile.

L'homme qui croit en moi, dit-il, sera sauvé ;
Nous croyons tous en toi, notre chef est lavé,
En ton nom, ô JÉSUS, et, dès notre jeunesse,
Par foi nous espérons en ta sainte promesse.

Et toutefois, Seigneur, par un mauvais destin,
Je ne sais quel ivrogne, apostat augustin[1],
Nous prêche le contraire, et tellement il ose,
Qu'à toi, la vérité, son mensonge il oppose.

Le soir que tu donnais à ta suite[2] ton corps,
Personne d'un couteau ne te pressait alors
Pour te faire mentir, et pour dire au contraire
De ce que tu avais délibéré de faire :
Tu as dit simplement d'un parler net et franc,
Prenant le pain et vin : *C'est ci mon corps et sang*,
Non signe de mon corps ; toutefois ces ministres,
Ces nouveaux défroqués, apostats et bélistres,
Démentent ton parler, disant que tu rêvais,
Et que tu n'entendais les mots que tu disais.

Ils nous veulent montrer par raison naturelle
Que ton corps n'est jamais qu'à la dextre éternelle
De ton père là haut, et veulent t'attacher
Ainsi qu'un Prométhée au faîte d'un rocher ;

Ils nous veulent prouver par la philosophie
Qu'un corps n'est en deux lieux, aussi je ne leur nie :
Car tout corps n'a qu'un lieu, mais le tien, ô Seigneur,
Qui n'est que majesté, que puissance et qu'honneur,
Divin, glorifié, n'est pas comme les nôtres.

Celui[3] à porte close alla voir les Apôtres,
Celui, sans rien casser, sortit hors du tombeau,

[1] Luther, qui appartenait à l'ordre des Augustins.

[2] *Ta suite* : tes apôtres.

[3] *Celui* : ce corps.

lui, sans pesanteur d'os, de chair ni de peau,
nta dedans le ciel : si ta vertu féconde,
ns matière apprêtée, a bâti tout ce monde,
tu es tout divin, tout saint, tout glorieux,
peux communiquer ton corps en divers lieux.
serais impuissant, si tu n'avais puissance
accomplir tout cela que ta majesté pense.

Mais quel plaisir prends-tu pour troubler ton repos,
'ouïr l'humain caquet tenir tant de propos?
'ouïr ces prédicants qui, par nouveaux passages,
n t'attachant au ciel, montrent qu'ils ne sont sages?
ui pipent[1] le vulgaire, et disputent de toi,
t rappellent toujours en doute notre foi?

Il fait bon disputer des choses naturelles,
es foudres et des vents, des neiges et des grêles,
t non pas de la foi, dont il ne faut douter :
eulement, il faut croire, et non en disputer.

Tout homme curieux lequel voudra s'enquerre[2]
De quoi Dieu fit le ciel, les ondes et la terre,
Du serpent qui parla, de la pomme d'Adam,
D'une femme en du sel[3], de l'âne à Balaam,
Des miracles de Moise, et de toutes les choses
Qui sont dedans la Bible étrangement encloses,
Il y perdra l'esprit : car Dieu, qui est caché,
Ne veut que son secret soit ainsi recherché.

Bref, nous sommes mortels, et les choses divines
Ne se peuvent loger en nos faibles poitrines[4],
Et de sa prescience en vain nous devisons :
Car il n'est pas sujet à nos sottes raisons.

[1] *Pipent* : trompent.
[2] *S'enquerre* : s'enquérir.
[3] La femme de Loth, changée en statue de sel, après l'incendie de Sodôme.
[4] *Poitrines* : cœurs, intelligences.

L'entendement humain, tant soit-il admirable,
Du moindre fait de Dieu, sans grâce[1], n'est capable.

Mais comment pourrait l'homme, avec ses petits yeux,
Connaître clairement les mystères des cieux ?
Quand nous ne savons pas régir nos républiques,
Ni même gouverner nos choses domestiques ?
Quand nous ne connaissons la moindre herbe des prés ?
Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos pieds ?

Toutefois les docteurs de ces sectes nouvelles,
Comme si l'esprit saint avait usé ses ailes
A s'appuyer sur eux, comme s'ils avaient eu
Du ciel dru et menu mille langues de feu,
Et comme s'ils avaient (ainsi que dit la fable
De Minos) banqueté des hauts dieux à la table :
Sans que honte et vergogne en leur cœur trouvent lieu,
Parlent profondément des mystères de Dieu :
Ils sont ses conseillers, ils sont ses secrétaires,
Ils savent ses avis, ils savent ses affaires,
Ils ont la clef du ciel et y entrent tout seuls,
Ou qui veut y entrer, il faut parler à eux.
Les autres ne sont rien sinon que grosses bêtes,
Gros chaperons fourrés, grasses et lourdes têtes :
Saint Ambrois, saint Hiérôme, et les autres docteurs
N'étaient que des rêveurs, des faux et des menteurs :
Avec eux seulement le Saint-Esprit se treuve,
Et du saint Évangile ils ont trouvé la feuve[5].

O pauvres abusés! mille sont dans Paris,
Lesquels sont dès jeunesse aux études nourris,
Qui de contre une natte, étudiants, attachent
Mélancoliquement la pituite qu'ils crachent,

[1] Sans la grâce de Dieu.

[5] *La feuve* : la fève, pour le secret.

ɔsquels vous apprendriez en diverses façons,
ɪcore dix bons ans, mille et mille leçons.

Il ne faut se ruser de longue expérience,
ɔur être exactement docte en votre science :
ɘs barbiers, les maçons en un jour y sont clercs,
ɪnt vos mystères saints sont cachés et couverts!

Il faut tant seulement avecque hardiesse
étester le papat[1], parler contre la messe,
tre sobre en propos, barbe longue, et le front
e rides labouré, l'œil farouche et profond,
es cheveux mal peignés, le sourcil qui s'avale,
e maintien refrogné, le visage tout pâle,
e montrer rarement, composer maint écrit,
arler de l'Éternel, du Seigneur et de Christ,
voir d'un grand manteau les épaules couvertes,
ref être bon brigand, et ne jurer que *certes*[2].

Il faut pour rendre aussi les peuples étonnés,
Discourir de Jacob et des prédestinés,
Avoir saint Paul en bouche, et le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfants l'Évangile permettre,
Les œuvres mépriser, et haut louer la foi :
Voilà tout le savoir de votre belle loi.

J'ai autrefois goûté, quand j'étais jeune d'âge,
Du miel empoisonné de votre doux breuvage ;
Mais quelque bon démon m'ayant ouï crier,
Avant que l'avaler me l'ôta du gosier.

. . . .

Discours de l'Opinion à Luther.

« Mon fils, il ne faut plus que tu laisses rouiller
Ton esprit en paresse, il te faut dépouiller

[1] *Le papat :* la papauté.
[2] Les Réformés se faisaient scrupule de jurer par le nom de Dieu.

Cet habit monstrueux, il faut laisser ton cloître :
Aux princes et aux rois je te ferai connoître,
Et si ferai ton nom fameux de tous côtés,
Et rendrai dessous toi les peuples surmontés,
Il faut oser beaucoup : la Fortune demande
Un magnanime cœur qui ose chose grande.

« Ne vois-tu que le Pape est trop enflé de biens?
Comme il presse sous soi les princes terriens[1]?
Et comme son Église est toute dépravée
D'ambition, de gloire et d'erreur abreuvée?
Ne vois-tu ses suppôts paresseux et poussifs,
Découpés, parfumés, délicats et lascifs,
Fauconniers et veneurs, qui occupent et tiennent
Les biens qui justement aux pauvres appartiennent,
Sans prêcher, sans prier, sans garder le troupeau,
Dont ils tirent la graisse et déchirent la peau?

« Dieu t'appelle à ce fait : courage! je te prie :
Le monde ensorcelé de vaine piperie
Ne pourra résister : tout va de pis en pis,
Et tout est renversé des grands jusqu'aux petits.

« La Foi avec sa sœur de la terre est bannie,
Et règnent en leur lieu Luxure et Gloutonnie :
L'extérieur domine en tout ce monde-ci,
Et de l'intérieur personne n'a souci.

« Pour ce, je viens du ciel pour te le faire entendre;
Il te faut maintenant en main les armes prendre :
Je fournirai de feu, de mèche et de fusil :
De mille inventions j'aurai l'esprit fertil,
Je marcherai devant, et d'un cri vraisemblable
J'amasserai pour toi le vulgaire muable[2];

[1] *Terriens* : de la terre.
[2] *Muable* : changeant; du latin, *mutabilis*.

irai le cœur des rois de ma flamme attiser ;
ferai leurs cités en deux parts diviser,
t serai pour jamais ta fidèle compagne.

« Tu feras grand plaisir aux princes d'Allemagne,
ui sont marris de voir (comme étant généreux)
n évêque électeur qui domine sur eux :
'ils veulent qu'en leur main l'élection soit mise,
l faut rompre premier les forces de l'Église :
n moyen plus subtil ne se trouve sinon
ue de monter en chaire, et d'avancer ton nom,
bominer le Pape, et par mille finesses
rier contre l'Église, et décrier les messes. »

. . . .

De là sont procédés les maux que nous avons ;
De là vient le discord qu'abusés nous suivons ;
De là vient que le fils fait la guerre à son père,
La femme à son mari, et le frère à son frère,
A l'oncle le neveu ; de là sont renversés
Les conciles sacrés des vieux siècles passés.

De là toute hérésie au monde prit naissance ;
De là vient que l'Église a perdu sa puissance ;
De là vient que les rois ont le sceptre ébranlé ;
De là vient que le faible est du fort violé ;
De là sont procédés ces géants qui échèlent[1]
Le ciel, et au combat les Dieux mêmes appellent ;
De là vient que le monde est plein d'iniquité,
Rempli de défiance et d'infidélité,
Ayant perdu sa règle et sa forme ancienne.

Si la religion et si la foi chrétienne
Apporte de tels fruits, j'aime mieux la quitter,

[1] *Échèlent :* escaladent.

Et banni m'en aller les Indes habiter,
Sous le pôle antarctique où les sauvages vivent,
Et la loi de nature heureusement ensuivent.

Mais en bref, ô Seigneur, tout puissant et tout fort,
Par ta sainte bonté tu rompras leur effort;
Tu perdras leur conseil, et leur force animée
Contre ta majesté enverras en fumée.
Car tu n'es pas l'appui ni l'ami des larrons :
C'est pourquoi ton secours en bref nous espérons :
La victoire des camps ne dépend de nos armes,
Du nombre des piétons, du nombre des gendarmes :
Elle gît en ta grâce, et ta dextre des cieux
Fait celui que tu veux ici [1] victorieux.

Nous savons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes.
Nous savons nos péchés : mais, Seigneur, tu demandes
Pour satisfaction un courage [2] contrit,
Un cœur humilié, un pénitent esprit.

Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en ton ire
Ton peuple repentant qui lamente et soupire,
Qui te demande grâce, et par triste méchef
Les fautes de ses rois ne tourne sur son chef.

. . . .

O vous, doctes prélats, poussés du Saint-Esprit,
Qui êtes assemblés au nom de Jésus-Christ,
Et tâchez saintement par une voie utile
De conduire l'Église à l'accord d'un Concile,
Vous mêmes les premiers, prélats, réformez-vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups :
Otez l'ambition, la richesse excessive,
Arrachez de vos cœurs la jeunesse lascive,
Soyez sobres à table et sobres en propos,

[1] *Ici :* sur terre. [2] *Courage :* cœur.

e vos troupeaux commis cherchez-moi le repos,
on le vôtre, prélats : car votre vrai office
st prêcher, remontrer, et châtier le vice.

Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires dépouillez ;
oyez-moi de vertus, non de soie habillés ;
yez chaste le corps, simple la conscience ;
oit de nuit, soit de jour, apprenez la science ;
ardez entre le peuple une humble dignité,
Et joignez la douceur avec la gravité.

Ne vous entremêlez des affaires mondaines,
Fuyez la cour des rois et leurs faveurs soudaines,
Qui périssent plutôt qu'un brandon allumé
Qu'on voit tantôt reluire, et tantôt consumé.

Allez faire la cour à vos pauvres oueilles[1] ;
Faites que votre voix entre par leurs oreilles :
Tenez-vous près du parc, et ne laissez entrer
Les loups en votre clos, faute de vous montrer.

Si de nous réformer vous avez quelque envie,
Réformez les premiers vos biens et votre vie,
Et alors le troupeau qui dessous vous vivra,
Reformé comme vous de bon cœur vous suivra.

Vous, juges des cités, qui d'une main égale
Devriez administrer la justice royale,
Cent et cent fois le jour mettez devant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos séditieux
Est votre seule faute : et, sans vos entreprises,
Que nos villes jamais n'eussent été surprises.

Si vous eussiez puni par le glaive tranchant
Le huguenot mutin, l'hérétique méchant,
Le peuple fût en paix : mais votre connivence

[1] *Oueilles* : comme ouailles ; du latin, *ovis*.

A perdu la justice et l'empire de France.

Il faut, sans avoir peur des princes ni des rois,
Tenir droit la balance, et ne trahir les lois
De Dieu, qui sur le fait des justices prend garde,
Et, assis aux sommets des cités, vous regarde :
Il perce vos maisons de son œil tout voyant,
Et, grand juge, connaît le juge fourvoyant,
Par présent alléché, ou celui qui par crainte
Corrompt la majesté de la justice sainte.

Et vous, nobles, aussi mes propos entendez,
Qui faussement séduits vous êtes débandés
Du service de Dieu : veuillez vous reconnaître ;
Servez votre pays, et le roi votre maître ;
Posez les armes bas : espérez-vous honneur
D'avoir ôté le sceptre au roi votre seigneur ?
Et d'avoir dérobé par armes la province
D'un jeune roi mineur, votre naturel prince ?

Vos pères ont reçu de nos rois ses aïeux
Les honneurs et les biens qui vous font glorieux,
Et d'eux avez reçu en titre la noblesse,
Pour avoir dessous eux montré votre prouesse,
Soit chassant l'Espagnol, ou combattant l'Anglais,
Afin de maintenir le sceptre des Français :
Vous-mêmes aujourd'hui le voulez-vous détruire,
Après que votre sang en a fondé l'empire ?

Telle fureur n'est point aux tigres ni aux ours,
Qui s'entre-aiment l'un l'autre, et se donnent secours,
Et pour garder leur race en armes se remuent :
Les Français seulement se pillent et se tuent,
Et la terre en leur sang baignent de tous côtés,
Afin que d'autre main ils ne soient surmontés.

La foi, ce dites-vous, nous fait prendre les armes!
Si la religion est cause des alarmes,
Des meurtres et du sang que vous versez ici,
Eh ! qui de telle foi voudrait avoir souci?
Si par fer et par feu, par plomb, par poudre noire
Les songes de Calvin nous voulez faire croire?

Si vous eussiez été simples comme devant,
Sans aller les faveurs des princes poursuivant:
Si vous n'eussiez parlé que d'amender l'Église,
Que d'ôter les abus de l'avare prêtrise,
Je vous eusse suivi, et n'eusse pas été
Le moindre des suivants qui vous ont écouté.

Mais voyant vos couteaux, vos soldats, vos gendarmes,
Voyant que vous plantez votre foi par les armes,
Et que vous n'avez plus cette simplicité
Que vous portiez au front en toute humilité,
J'ai pensé que Satan qui les hommes attise
D'ambition, était chef de votre entreprise.

L'espérance de mieux, le désir de vous voir
En dignité plus haute et plus riche en pouvoir,
Vos haines, vos discords, vos querelles privées,
Sont cause que vos mains sont de sang abreuvées,
Non la religion qui, sans plus, ne vous sert
Que d'un masque emprunté qu'on voit au découvert.

Et vous, nobles, aussi, qui n'avez renoncée
A la foi qui vous est par l'Église annoncée,
Soutenez votre roi, mettez lui derechef
Le sceptre dans la main, et la couronne au chef;
N'épargnez votre sang, vos biens ni votre vie:
Heureux celui qui meurt pour garder sa patrie!

Vous, peuple, qui du coutre et de bœufs accouplés
Fendez la terre grasse et y semez des blés:

Vous, marchands, qui allez les uns sur la marine,
Les autres sur la terre, et de qui la poitrine
N'a humé de Luther la secte ni la foi,
Montrez-vous à ce coup bons serviteurs du roi.

Et vous, sacré troupeau, sacrés mignons des Muses,
Qui avez au cerveau les sciences infuses,
Qui faites en papier luire vos noms ici,
Comme un soleil d'été de rayons éclairci,
De notre jeune prince écrivez la querelle,
Et armez Apollon et les Muses pour elle.

. . . .

ÉPÎTRE.

Cinq semaines après la mort de feu monseigneur le duc de Guise, François de Lorraine, me furent envoyés de la part d'un mien ami trois petits livres, lesquels avaient été secrètement composés deux ou trois mois auparavant le décès dudit seigneur, par quelque ministreau de Genève, et depuis découverts, publiés et imprimés à Orléans contre moi, auxquels, comme par contrainte, j'ai répondu en ce présent livre : attestant Dieu et les hommes, que jamais je n'eus désir ni volonté d'offenser personne, de quelque qualité qu'elle soit, si de fortune il ne m'est advenu d'écrire choses, lesquelles n'étaient inconnues seulement aux petits enfants, tant s'en faut qu'elles le fussent des historiographes de notre temps, qui sans passion ont délibéré rendre de point en point fidèle témoignage de nos guerres civiles à la postérité. Bien est vrai que mon principal but et vraie intention a toujours été de taxer et blâmer ceux qui sous ombre de l'Évangile, comme les hommes non passionnés pourront facilement connaître par mes œuvres, ont commis des actes tels que les Scythes n'oseraient ni ne voudraient seulement avoir pensé. Donc, quiconque sois, prédicant ou autre, qui m'as voulu malheureusement calomnier, je te supplie de prendre en gré cette réponse, t'assurant que si j'avais meilleure connaissance de toi, que tu n'en serais quitte à si bon marché, et au lieu de quinze ou seize cents vers que je t'envoie pour échauffer ta colère, je ferais de ta vie une Iliade entière. Car je me trompe, ou ton froc jeté aux orties, ou quelque mémorable imposture,

ou autre chose de pareille farine, me fourniraient arguments assez suffisants pour t'imprimer sur le front une marque qu'aisément tu ne pourrais effacer. Je ne fais point de doute que ta malice ne se soit maintes fois efforcée de vouloir, sous couleur de belles paroles, irriter les princes et seigneurs contre moi, interprétant faussement mes écrits, voire jusques à faire courir un bruit par cette ville, que leur grandeur me brassait je ne sais quoi de mauvaise digestion. Quant à moi, je les estime princes et seigneurs si magnanimes et généreux, que je n'en crois rien, m'assurant qu'ils ne voudraient être ministres de la méchante volonté d'un si petit galant que toi : aussi auraient-ils bien peu de louange d'offenser un gentilhomme de bonne part, comme je suis, connu et tenu pour homme de bien (si ce n'est de toi ou de tes semblables) par toute la France, sans premièrement savoir de sa propre bouche ses raisons et la vérité. Et pour ce, prédicant, mon ami, je te conseille de laisser désormais en repos tels seigneurs, dont les grandeurs, intentions et entreprises ne dépendent de la querelle de mes écrits ni des tiens, sans provoquer davantage leur courroux contre moi, qui leur suis plus que tu n'es, très-humble et très-obéissant serviteur. Or, comme je ne suis pas si mal accompagné de jugement et de raison que je m'estime de leur calibre : aussi faut-il que tu penses, prédicant, que je ne suis rien moins que toi. Le camp est ouvert, les lices sont dressées, les armes d'encre et de papier sont faciles à trouver : tu n'auras point faute de passe-temps. Mais, à la vérité, je voudrais que pour éprouver mes forces, tu m'eusses présenté un plus rude champion. Car j'ai le courage tel, que j'aime mieux quitter les armes, que combattre contre un moindre, dont la

victoire ne me saurait apporter ni plaisir ni honneur. Suppliant derechef celui qui se sentira si gaillard que d'entrer en la barrière, ne vouloir trouver étrange si tout ainsi qu'en pleine liberté il tonne des mots injurieux contre le pape, les prélats, et toute l'ancienne constitution de l'Église,, je puisse aussi de mon côté parler librement contre sa doctrine, cènes, prêches, mariages, prédestinations fantastiques, et songes monstrueux de Calvin, qu'un tas de prédicantereaux, ou sollicités par leurs femmes, ou époinçonnés de faim, ou curieux de remuer ménage,ont recueilli à Genève pour venir après ensorceler la jeunesse de France, et ce qui est encore plus dommageable, une bonne partie de nos hommes, qui faisaient montre sur tous les autres d'avoir le cerveau mieux fait, plus rusé aux affaires, et moins studieux de toute pernicieuse nouveauté. Or, pour abréger, prédicant, un Turc, un Arabe me permettrait facilement cette licence, et me donnerait avec toute modestie congé de lui répondre. Toi donc, qui te vantes être réformé, à meilleure raison accorderas ma requête, afin que ta cause et la mienne soit connue de tous, et que l'honneur soit rendu à celui de nous deux qui l'aura mieux mérité. Adieu, prédicant, mon ami.

RÉPONSE DE P. DE RONSARD

AUX INJURES ET CALOMNIES

DE QUELQUE PRÉDICANT ET MINISTRE DE GENÈVE.

. . . .
Tu dis qu'une sourdesse [1] a mon oreille close [2] :
Tu te moques de moi, et me viens blasonner [3]
Pour un pauvre accident que Dieu me veut donner.

Nouvel évangéliste, insensé, plein d'outrage,
Vrai enfant de Satan, dis-moi en quel passage
Tu trouves qu'un chrétien (s'il n'est bien enragé)
Se doive comme toi moquer d'un affligé?
Ta langue montre bien, aux brocards qu'elle rue [4],
Que tu portes au corps une âme bien tortue.
Quoi? est-ce le profit et le fruit que tu fais,
En prêchant l'Évangile où tu ne crus jamais?
Que tu te moques bien de l'Écriture sainte,
Ayant le cœur méchant, et la parole feinte!
Quoi? moquer l'affligé sans t'avoir irrité,
Est-ce pas être athée et plein d'impiété?
Les lions africains, les tigres d'Hircanie
Ne couvent dans le cœur si grande félonie.
Apprends ici de moi que Dieu te punira,
Et comme tu te ris, vengeur il se rira
De toi, qui en prêchant peux bien tromper les hommes,
Qui grossiers de nature et imbécilles sommes :
Mais non pas l'Éternel, qui voit d'un œil profond
Ton cœur et tes pensers, et sait bien quels ils sont.

[1] *Sourdesse :* surdité.
[2] *Voy.* Vie de Ronsard.
[3] *Blasonner :* critiquer, insulter.
[4] *Rue :* lance.

On dit qu'au ciel là haut, au devant de la porte,
Il y a deux tonneaux de différente sorte :
L'un est plein de tous biens, l'autre est plein de tous maux[1]
Que Dieu répand çà bas sur tous les animaux[2] :
Il nous donne le mal avecque la main dextre,
Et le bien chichement avecque la sénestre[3].
Si faut-il prendre à gré ce qui vient de sa part :
Car sans notre congé ses dons il nous départ.

Les poëtes premiers dont la gloire connue
A défié les ans, avaient mauvaise vue :
Thamyre, Tirésie, Homère, et celui-là
Qui au prix de ses yeux contre Hélène parla[4] ;
Et ceux de notre temps à qui la Muse insigne
Aspire[5], vont portant la sourdesse pour signe :
Témoin est du Bellai, comme moi demi-sourd,
Dont l'honneur mérité par tout le monde court.

Pourquoi fais-tu courir si faussement de moi
Que je suis un athée infidèle et sans loi ?
Si tu es si ardent et si brûlé d'envie
D'informer de mes mœurs, de mon fait, de ma vie,
Je ne suis inconnu : tu pourras aisément
Savoir quel j'ai vécu dès le commencement.
J'ai suivi les grands rois, j'ai suivi les grands princes,
J'ai pratiqué les mœurs des étranges provinces
J'ai longtemps écolier à Paris habité[6] ;
Là tu pourras savoir de moi[7] la vérité ;
Lors tu pourras juger, sans plus me faire injure,

[1] Allégorie empruntée à Homère.

[2] *Animaux :* êtres animés.

[3] *Sénestre :* gauche; du latin, *sinistra.*

[4] Stésichore, né à Himère en Sicile. Castor et Pollux l'aveuglèrent parce qu'il avait écrit des vers contre leur sœur Hélène, cause de la guerre de Troie. Quand il eut chanté la palinodie, ils lui rendirent l'usage de la vue.

Infamis Helenæ Castor offensus vice,
Fraterque magni Castoris, victi prece,
Adempta vati reddidere lumina.
(HORACE, *Epod.*, XVII, 42)

[5] Ceux que la Muse anime de son souffle.

[6] Pour ces détails, voy. la Vie de Ronsard.

[7] *De moi :* Sur moi.

ʼar la seule raison, non par la conjecture.

Ne conclus plus ainsi : Ronsard est bien appris,
l a vu l'Évangile, il a vu nos écrits
t n'est pas huguenot, il est donques athée :
'elle conclusion est faussement jetée :
ar tous les bons esprits n'ensuivent point tes pas,
t toutefois sans Dieu vivants ils ne sont pas :
'elle injure redonde aux plus grands[1] de l'Europe,
ont à peine de mille un s'enrôle en ta trope.

. . . .

'ai le chef élevé pour voir et pour connaître
e ce grand univers le seigneur et le maître :
ar en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
'ai le cœur assuré qu'un moteur est là-haut,
ui tout sage et tout bon gouverne cet empire,
omme un pilote en mer gouverne son navire ;
t que ce grand palais, si largement voûté,
e son divin ouvrier ensuit la volonté.

Or, ce Dieu tout-puissant, plein d'éternelle essence,
'out rempli de vertu, de bonté, de puissance,
'immense majesté, qui voit tout, qui sait tout,
ans nul commencement, sans milieu, ni sans bout,
ont la divinité très-royale et suprême
'a besoin d'autre bien sinon de son bien même,
e commençant par elle, et finissant en soi ;
ref, ce prince éternel, ce seigneur, et ce roi,
ui des peuples le père et le pasteur se nomme,
yant compassion des misères de l'homme,
t désirant qu'il fût du péché triomphant,
n ce monde envoya son cher unique enfant,
ternel comme lui et de la même essence,
yant du père sien la gloire et la puissance.

1 *Redonde aux plus grands :* retombe sur les plus grands...

Or ce fils bien-aimé qu'on nomme Jésus-Christ,
(Au ventre virginal conçu du saint-Esprit)
Vêtit sa déité d'une nature humaine,
Et sans péché, porta de nos péchés la peine ;
Publiquement au peuple en ce monde prêcha ;
De son père l'honneur non le sien il chercha,
Et, sans conduire aux champs ni soldats, ni armées,
Fit germer l'Évangile aux terres Idumées.
Il fut accompagné de douze seulement,
Mal logé, mal vêtu, vivant très-pauvrement,
(Bien que tout fût à lui de l'un à l'autre pôle)
Il fut très-admirable en œuvre et en parole,
Aux morts il fit revoir la clarté de nos cieux,
Rendit l'oreille aux sourds, aux aveugles les yeux ;
Il soûla de cinq pains les troupes vagabondes,
Il arrêta les vents, il marcha sur les ondes,
Et de son corps divin, mortellement vêtu [1],
Les miracles sortaient, témoins de sa vertu.

Le peuple qui avait la cervelle endurcie,
Le fit mourir en croix, suivant la prophétie ;
Il fut mis au tombeau, puis il ressuscita ;
Puis, porté dans le ciel, à la dextre monta
De son père là haut, et n'en doit point descendre
Visible, que ce monde il ne consume en cendre.

Quand vainqueur de la mort dans le ciel se haussa,
Pour gouverner les siens une Église laissa,
A qui donna pouvoir de lier et dissoudre,
D'accuser, de juger, de damner et d'absoudre,
Promettant que toujours avec elle serait,
Et, comme son époux, ne la délaisserait.

Cette Église première, en Jésus-Christ fondée,
Pleine d'un saint esprit, s'apparut en Judée :

[1] *Mortellement vêtu* : vêtu d'une enveloppe mortelle...

is saint Paul, le vaisseau[1] de grâce et de savoir,
fit ardentement en Grèce recevoir ;
is elle vint à Rome, et de là fut portée
›n loin aux quatre parts de la terre habitée.

Cette Église nous est par la tradition
: père en fils laissée en toute nation
ur bonne et légitime, et venant des Apôtres :
ule la confessons, sans en recevoir d'autres.

Elle, pleine de grâce et de l'esprit de Dieu,
ıoisit quatre témoins, saint Jeán, Luc, Marc, Matthieu,
›crétaires de Christ, et, pour les faire croire,
ıx peuples baptisés approuva leur histoire.

Sitôt qu'elle eut rangé les villes et les rois,
›ur maintenir le peuple, elle ordonna des lois,
t afin de coller les provinces unies,
omme un ciment bien fort, fit des cérémonies,
ıns lesquelles longtemps en toute région
e se pourrait garder nulle religion.

Certes il faut penser que ceux du premier âge,
lus que ceux d'aujourd'hui avaient le cerveau sage,
t que par ignorance ils n'ont jamais failli :
ar leur siècle n'était d'ignorance assailli.

Or, cette Église fut dès longtemps figurée
ar l'arche qui flottait dessus l'onde azurée,
ǫuand Dieu ne pardonnait qu'aux hommes qui étaient
ıtrés au fond d'icelle, et dans elle habitaient :
‹e reste fut la proie et le jouet de l'onde,
ǫue le ciel déborda[2] pour se venger du monde :
.ussi l'homme ne peut en terre être sauvé,
'il n'est dedans le sein de l'Église trouvé ;

[1] *Vaisseau :* vase.
[2] *Déborda :* fit déborder.

Si comme un citoyen n'habite dedans elle,
Ou s'il cherche autre part autre maison nouvelle.

Il est vrai que le temps qui tout change et détruit,
A mille et mille abus en l'Église introduit,
Enfantés d'ignorance, et couvés sous la targe[1],
Des prélats ocieux qui en avaient la charge.

Je sais que nos pasteurs ont souhaité la peau
Plus qu'ils n'ont[2] la santé de leur pauvre troupeau;
Je sais que des abbés la cuisine trop riche
A laissé du Seigneur tomber la vigne en friche ;
Je vois bien que l'ivraie étouffe le bon blé,
Et si n'ai pas l'esprit si gros ni si troublé,
Que je ne sente bien que l'Église première,
Par le temps, a perdu beaucoup de sa lumière.

Tant s'en faut que je veuille aux abus demeurer,
Que je me veux du tout des abus séparer,
Des abus que je hais, que j'abhorre et méprise :
Je ne me veux pourtant séparer de l'Église,
Ni ne ferai jamais : plutôt par mille efforts
Je voudrais endurer l'horreur de mille-morts.

Comme un bon laboureur, qui par sa diligence
Sépare les bourriers de la bonne semence,
Il faut comme en un van de l'Église trier
Les abus, les jeter, et non la décrier,
Et non s'en séparer, mais fermement la suivre,
Et dedans son giron toujours mourir et vivre.

Donc, si je suis athée en suivant cette loi,
La faute est à mon père, et le blâme est à moi.

Tu dis en vomissant dessus moi ta malice,

[1] *Targe* : bouclier.
[2] Ellipse, de souhaité.

Que j'ai fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice.
Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui étaient au banquet diront qu'il n'en est rien (*).

Muses, qui habitez de Parnasse la croupe,
Filles de Jupiter, qui allez neuf en troupe,
Venez, et repoussez par vos belles chansons,
L'injure faite à vous et à vos nourrissons.

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragédie,
Pour avoir, en haussant le bas style françois,
Contenté doctement les oreilles des rois :
La brigade qui lors au ciel levait la tête,
Quand le temps permettait une licence honnête,
Honorant son esprit gaillard et bien appris,
Lui fit présent d'un bouc, des tragiques le prix [1].

Jà la nappe était mise, et la table garnie
Se bordait d'une sainte et docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble, en riant, ont poussé
Le père du troupeau, à long poil hérissé :
Il venait à grands pas, ayant la barbe peinte,
D'un chapelet de fleurs la tête il avait ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentait
De quoi telle jeunesse ainsi le présentait ;
Puis il fut rejeté pour chose méprisée,

[1] Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum...
(Hor., *Epist. ad Pis.*, 220.)
Là, le vin et la joie échauffant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix.
(Boileau, *Art Poët.*, III.)

(*) On avait accusé Ronsard et les poëtes de la Pléiade d'avoir célébré les succès de leur ami Jodelle par une cérémonie mythologique et le sacrifice d'un bouc. L'anecdote, en admettant sa rigoureuse exactitude, témoignerait simplement d'une sorte de fanatisme littéraire, qui n'a rien de commun avec une impiété. L'envie seule et la méchanceté pouvaient y découvrir l'intention de restaurer les croyances et le culte du paganisme.

Après qu'il eut servi d'une longue risée,
Et non sacrifié, comme tu dis, menteur,
De telle fausse bourde impudent inventeur.

Tu te plains, d'autre part, que ma vie est lascive,
En délices, en jeux, en vices excessive :
Tu mens méchantement; si tu m'avais suivi
Deux mois, tu saurais bien en quel état je vis.
Or, je veux que ma vie en écrit apparaisse,
Afin que pour menteur un chacun te connaisse.

M'éveillant au matin, devant que faire rien,
J'invoque l'Éternel, le père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe :
Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moi,
Qu'il me veuille garder en ma première foi,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Très-humble observateur des lois et de mon prince.

Après je sors du lit, et quand je suis vêtu
Je me range à l'étude, et apprends la vertu,
Composant et lisant, suivant la destinée
Qui s'est dès mon enfance aux Muses inclinée :
Quatre ou cinq heures seul je m'arrête enfermé ;
Puis sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne le livre, et m'en vais à l'Église ;
Au retour pour plaisir une heure je devise ;
De là je viens dîner, faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu : au reste, je m'ébats.

Car si l'après dînée est plaisante et sereine,
Je m'en vais promener, tantôt parmi la plaine,
Tantôt en un village, et tantôt en un bois,
Et tantôt par les lieux solitaires et cois [1].

[1] *Cois* : tranquilles, solitaires ; du latin, *quietus*.

J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage,
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.

Là, devisant sur l'herbe, avec un mien ami,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormi,
A l'ombrage d'un saule, ou, lisant dans un livre,
J'ai cherché le moyen de me faire revivre,
Tout pur d'ambition, et des soucis cuisants,
Misérables bourreaux d'un tas de médisants
Qui font (comme ravis [1]) les prophètes en France,
Pipant les grands seigneurs d'une belle apparence [2].

Mais quand le ciel est triste et tout noir d'épaisseur,
Et qu'il ne fait aux champs ni plaisant ni bien seur,
Je cherche compagnie, ou je joue à la prime,
Je voltige, ou je saute, ou je lutte, ou j'escrime,
Je dis le mot pour rire, et, à la vérité,
Je ne loge chez moi trop de sévérité.

Puis, quand la nuit brunette a rangé les étoiles,
Encourtinant [3] le ciel et la terre de voiles,
Sans souci je me couche, et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.
Au reste je ne suis ni mutin ni méchant,
Qui fais croire ma loi par le glaive tranchant :
Voilà comme je vis, si ta vie est meilleure,
Je n'en suis envieux, et soit à la bonne heure.

. . . .

Tu dis que pour jaser et gausser [4] à mon aise,
Et non pour m'amender, j'allais ouïr de Bèze.
Un jour étant pensif, me voulant défâcher,

[1] *Ravis :* inspirés.

[2] Par une belle apparence.

[3] *Encourtinant :* enveloppant.

[4] *Gausser :* me moquer.

Passant par Saint-Marceau, je l'allai voir prêcher ;
Et là me servit bien la sourdesse bénigne :
Car rien en mon cerveau n'entra de sa doctrine.
Je m'en retournai franc comme j'étais venu,
Et ne vis seulement que son grand front chenu [1],
Et sa barbe fourchue et ses mains renversées,
Qui promettaient le ciel aux troupes amassées :
Il donnait paradis au peuple d'alentour,
Et si pensait que Dieu lui en dût de retour.
Je m'échappai du prêche, ainsi que du naufrage
S'échappe le marchand qui, du bord du rivage,
Regarde sûrement la tempête et les vents
Et les grands flots bossus, écumants et mouvants [2] !
Non pas qu'il soit joyeux de voir la vague perse [3]
Porter ses compagnons noyés à la renverse,
Ou de voir le butin, ou les frêles morceaux
Du bateau tournoyés sur l'échine des eaux :
Mais dedans son courage une joie il sent naître,
Voyant du bord prochain le danger sans y être.

. . . .

Tu dis que si nos rois revenaient du tombeau,
Ils se diraient heureux de voir le grand flambeau
De ta secte allumé par la France oppressée,
Et d'y voir de Calvin l'Évangile annoncée.
Ah ! terre, crève toi [4] ! qui maintenant jouis
De nos rois, et nous rends cet onzième Louis,
Tel qu'il était alors qu'au bout de sa barrette [5]
Portait dedans du plomb Notre Dame portraite.

Crève-toi, rends ce prince ; ah ! qu'il seroit marri

[1] *Chenu* : blanc.

[2] Suave, mari magno, turbantibus æquora [ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem...
(Lucrèce, *De rer. nat.*, II, 1-5.)

[3] *Perse* : verdâtre.

[4] *Crève toi* : ouvre toi.

[5] *Barrette* : coiffure, bonnet. Louis portait sur son bonnet une figure de plomb de la Vierge.

De voir, impiété! l'église de Cléry,
Sa dévote maison, détruite et saccagée,
Ayant souffert l'horreur d'une main enragée,
Sans lampes, sans autels, comme un lieu désolé,
Désert, inhabité, que la foudre a brûlé (*);
Ou comme on voit au camp, sur le bord des frontières,
Une grange où logeaient les enseignes guerrières,
Sans clef, sans gond, sans porte, et sans faîte couvert,
Les pignons embrasés et tout le mur ouvert,
Et la place où Cérès gardait sa gerbe en presse,
Être pleine de fiente et de litière épaisse.

. . . .

En l'art de poésie un art il ne faut pas
Tel qu'ont les prédicants, qui suivent pas à pas
Leur sermon su par cœur, ou tel qu'il faut en prose,
Où toujours l'orateur suit le fil d'une chose.

. . . .

As-tu point vu voler en la prime saison
L'avette[1], qui de fleurs enrichit sa maison?
Tantôt le beau narcisse, et tantôt elle embrasse
Le vermeil hyacinte, et sans suivre une trace,
Erre de pré en pré, de jardin en jardin,
Chargeant un[2] doux fardeau de mélisse ou de thym?

Ainsi le bon esprit que la Muse époinçonne,
Porté de la fureur, sur Parnasse moissonne
Les fleurs de toutes parts, errant de tous côtés.
En ce point par les champs de Rome étaient portés
Le damoiseau[3] Tibulle, et celui qui fit dire
Les chansons des Grégeois à sa romaine lyre[4].

[1] *L'avette* : l'abeille.
[2] *Chargeant un* : se chargeant d'un.
[3] *Damoiseau* : galant.
[4] Horace.

(*) L'Église de N.-D. de Cléry (département du Loiret), construite par Louis XI et dans laquelle était placé le tombeau de ce roi, fut ravagée par les calvinistes, en 1563.

Tels ne furent jamais les versificateurs,
Des Muses avortons, ni tous ces imposteurs
Dont l'ardente fureur d'Apollon n'a saisie
L'âme d'une gentille et docte frénésie :
Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,
Mais aux hommes bien nés qui sont aimés des cieux.

. . . .

Aussitôt que la Muse eut enflé mon courage,
M'agitant brusquement d'une gentille rage,
Je sentis dans mon cœur un sang plus généreux,
Plus chaud et plus gaillard qui me fit amoureux.
A vingt ans je fus pris d'une belle maîtresse,
Et voulant par écrit témoigner ma détresse,
Je vis que des Français le langage trop bas
A terre se traînait, sans ordre ni compas[1] :
Adonques pour hausser ma langue maternelle,
Indompté du labeur, je travaillai pour elle :
Je fis des mots nouveaux, je rappelai les vieux,
Si bien que son renom je poussai jusqu'aux cieux :
Je fis d'autre façon que n'avaient les antiques[2],
Vocables[3] composés et phrases poétiques,
Et mis la poésie en tel ordre qu'après
Le Français fut égal aux Romains et aux Grecs.

Or, quand Paris avait sa muraille assiégée,
Et que la guerre était en ses faubourgs logée,
Et que les morions[4] et les glaives tranchants
Reluisaient en la ville, et reluisaient aux champs,
Voyant le laboureur tout pensif et tout morne,
L'un traîner en pleurant sa vache par la corne,
L'autre porter au cou ses enfants et son lit,

[1] *Compas* : règle, mesure.
[2] Les anciens poëtes français.
[3] *Vocables* : mots; du latin, vocabula.
[4] *Morions* : casques.

Je m'enferme trois jours, renfrogné de dépit,
Et, prenant le papier et l'encre, de colère,
De ce temps malheureux j'écrivis la misère,
Blâmant les prédicants, qui seuls avaient prêché
Que par le fer mutin le peuple fût tranché ;
Blâmant les assassins, les voleurs et l'outrage
Des hommes réformés, cruels en brigandage :
Sans souffrir toutefois ma plume s'attacher
Aux seigneurs[1] dont le nom m'est vénérable et cher.

. . . .

[1] Allusion aux seigneurs de Coligni, protecteurs de Ronsard.

ÉPITAPHES DIVERSES.

A TRÈS-ILLUSTRE ET TRÈS-VERTUEUX PRINCE,

CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE.

SONNET SUR LA MORT DE CHARLES IX.

Comme une belle fleur qui commençait à naître,
Que l'orage venteux a fait tomber à bas,
Ainsi tu es tombé sous le cruel trépas,
(O malice des cieux !) quand tu commençais d'être.

De soupirs et de pleurs il convient me repaître,
Te voyant au cercueil, hélas! trois fois hélas!
Hélas! qui promettais qu'un jour par tes combats
Ton empire serait de tout le monde maître.

L'honneur et la vertu, la justice et la foi,
Et la religion sont mortes avec toi.
La France t'a pleuré, les Muses et les armes.

Adieu, Charles, adieu, du ciel astre nouveau !
Tandis que je t'apprête un plus riche tombeau,
Prends de ton serviteur ces soupirs et ces larmes.

A M. ARNAULT SORBIN,

ÉVÊQUE DE NEVERS, PRÉDICATEUR DU FEU ROI CHARLES IX.

Si le grain de froment ne se pourrit en terre,
Il ne sauroit porter ni feuille ni bon fruit :

De la corruption la naissance se suit,
Et comme deux anneaux l'un et l'autre s'enserre.

Le chrétien endormi sous le tombeau de pierre,
Doit revêtir son corps en dépit de la nuit :
Il doit suivre son Christ qui la mort a détruit,
Premier victorieux d'une si forte guerre.

Il vit assis là haut, triomphant de la mort :
Il a vaincu Satan, les enfers et leur fort,
Et a fait que la mort n'est plus rien qu'un passage,

Qui ne doit aux chrétiens se montrer odieux,
Par lequel est passé Charles, volant aux cieux,
Prenant pour lui le gain, nous laissant le dommage.

LE TOMBEAU

DE MARGUERITE DE FRANCE ET DE FRANÇOIS Ier.

Ah! que je suis marri que la Muse françoise
Ne peut dire ces mots, comme fait la grégeoise,
Ocymore [1], dispotme [2], oligochronien [3] :
Certes je les dirais du sang valésien [4],
Qui de beauté, de grâce et de lustre ressemble
Au lis qui naît, fleurit et languit tout ensemble [5].

Ce monarque français, François premier du nom,
Nourrisson de Phébus, des Muses le mignon,
Qui dessous sa royale et auguste figure
Cachait avec Pithon [6], les Grâces et Mercure,

[1] Ὠκύμορος, de ὠκύς, rapide, et μόρος, destin; qui meurt promptement.

[2] Δύσποτμος, de δύς, mal, et πότμος, destinée ; d'un sort malheureux.

[3] Ὀλιγοχρόνιος, de ὀλίγος, petit, et χρόνος, temps ; de courte durée.

[4] *Valésien* : des Valois.

[5] En même temps.

[6] *Pithon* : la Persuasion, l'Éloquence.

Qui savait les secrets de la terre et des cieux,
Vit, ainsi que Priam, devant ses propres yeux,
(Eh ! qui pourrait du ciel corrompre l'influence !)
Enterrer ses enfants, en leur première enfance.

Il vit (car il était dans le ciel ordonné)
Trépasser à Tournon son premier fils aîné,
Qui de nom et de fait ressemblait à son père;
A qui jà la fortune heureusement prospère
Souriait d'un bon œil, et jà dedans son sein
Comme son cher enfant l'appâtait de sa main.

A peine un blond duvet commençait à s'étendre
Sur son jeune menton, que la mort le vint prendre,
Ordonnant pour son père un camp où tout les nerfs
De la Gaule tiraient : les champs étaient couverts
D'hommes et de chevaux : bref, où la France armée
Toute dedans un ost [1] se voyait enfermée.

Il eut pour son sépulcre un millier d'étendards,
De harnois, de boucliers, de piques, de soldars;
Le Rhône le pleura et la Saône endormie :
Même de l'Epagnol l'arrogance ennemie
Pleura ce jeune prince : et le père, outrageux [2]
Contre sa propre tête, arracha ses cheveux ;
Il arracha sa barbe, et de telle dépouille
Couvrit son cher enfant. Ah ! fatale quenouille !
Parque, tu montres bien que ta cruelle main
Ne se donne souci du pauvre genre humain !

Ainsi jeune et vaillant, au printemps de ta vie,
Tu mourus, Germaniq' ! quand ta mère Livie

[1] *Ost* : armée, camp.

[2] Expression analogue à celle de *injurieux* dans les stances de Malherbe à Du Perrier :

Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

En lieu de recevoir un triomphe nouveau,
(O cruauté du ciel!) ne reçut qu'un tombeau[1].

Trois jours devant sa fin je vins à son service :
Mon malheur me permit qu'au lit mort je le visse,
Non comme un homme mort, mais comme un endormi,
Ou comme un beau bouton qui se penche à demi,
Languissant en avril, alors que la tempête,
Jalouse de son teint, lui aggrave la tête,
Et lui chargeant le col le fanit contre bas,
Ensemble prenant vie avecques le trépas.

Je vis son corps ouvrir, osant mes yeux repaître
Des poumons, et du cœur, et du foie à mon maître :
Tel sembloit Adonis sur la place étendu,
Après que tout son sang du corps fut répandu.

Jà trois mois se passaient, lorsque la renommée
(Qui de François avait toute Europe semée,
Sa vertu, sa justice, et son divin savoir)
Poussa le roi d'Écosse en France pour le voir :
Comme jadis Saba [2], qui de terres lointaines
Visita Salomon sur les rives jourdaines.

Ce roi d'Écosse était en la fleur de ses ans :
Ses cheveux non tondus comme fin or luisants,
Cordonnés et crêpés, flottant dessus sa face,
Et sur son col de lait lui donnaient bonne grâce.

Son port était royal, son regard vigoureux,
De vertus et d'honneurs et de guerre amoureux :
La douceur et la force illustraient son visage,
Si que Vénus et Mars en avaient fait partage.

Ce grand prince François, admirant l'étranger,

[1] Voir Tacite, Annales, II et III.

[2] La reine de Saba.

Qui roi chez un grand roi s'était venu loger,
Son sceptre abandonnant, sa couronne et son île,
Pour le récompenser lui accorda sa fille,
La belle Madeleine, honneur de chasteté,
Une Grâce en beauté, Junon en majesté.

Déja ces deux grands rois, l'un en robe française,
Et l'autre revêtu d'une mante écossaise,
Tous deux la messe ouie, et repus du saint pain,
Les yeux levés au ciel, et la main en la main,
S'étaient confédérés : les fleurs tombaient menues,
La publique allégresse errait parmi les rues ;
Les nefs, les gallions, les carracons [1] pendaient
A l'ancre dans le havre, et flottant attendaient
Ce prince et son épouse, afin de les conduire.

A peine elle sautait en terre du navire,
Pour toucher son Écosse, et saluer le bord,
Quand en lieu d'un royaume elle y trouva la mort.

Ni larmes du mari, ni beauté, ni jeunesse,
Ni vœu, ni oraison, ne fléchit la rudesse
De la Parque, qu'on dit la fille de la nuit,
Que cette belle reine, avant que porter fruit,
Ne mourût en sa fleur : le poumon qui est hôte
De l'air qu'on va soufflant lui tenait à la côte.

Elle mourut sans peine aux bras de son mari,
Et parmi ses baisers : lui, tristement marri,
Ayant l'âme de deuil et de regret frappée,
Voulut cent fois vêtir de son corps son épée :
La raison le retint, et tout ce fait je vi,
Qui jeune l'avais page en sa terre suivi,
Trop plus que mon mérite [2] honoré d'un tel prince,

[1] Sorte de navires.

[2] Par delà mon mérite.

Sa bonté m'arrêtant deux ans en sa province.

Retourné, je fus page au grand duc d'Orléans,
Le tiers [1] fils de François, qui en fleur de ses ans,
Jeune, adroit et gaillard, et de haute entreprise,
Presque le monde entier était sa convoitise.

De Charles empereur le gendre il se vantait [2] :
Déjà la bonne Paix la terre fréquentait,
Mars s'enfuyait en Thrace, et ce duc pensait être
Déjà de la Bourgogne et de Milan le maître ;
Ministre de la paix superbe se bravait ;
La faveur de son père et du peuple il avait,
Nourrisson de Fortune : et jà les rois étranges
Honoraient son génie, et chantaient ses louanges.

En magnifique pompe en Flandre il visita
Par deux fois l'empereur, qui benin le traita :
Il lui promit sa fille, et, chargé d'espérance,
De jeunesse et d'amour, fit son retour en France.

Ah! folle ambition, tu ne dures qu'un jour !
Il fut victorieux des murs de Luxembourg ;
Comme un dieu le suivait une presse importune :
Il voulait commander à la même fortune,
Maître, ce lui semblait, du destin et du temps,
Il entrait à grand' peine aux mois de son printemps,
Quand la mort qui avait sur sa jeunesse envie,
Lui trancha tout d'un coup l'espérance et la vie.
Ce prince à Fremontier de la peste mourut :
Sceptre ni sang royal Charles ne secourut ;
(Charles était son nom) que la fière Euménide
D'une torche fumeuse au bord Achérontide
Ne dit son hyménée, et pour un lit nocier

[1] *Le tiers* : le troisième. [2] Il se flattait d'être...

Ne lui sillât [1] les yeux d'un long somme d'acier :
Ayant pour une femme une tombe funeste.

O dure cruauté d'influence céleste !
O malheureux appas de grandeurs et d'honneurs !
Malheureux qui se fie aux humaines faveurs,
Et au monde qui semble une tempête émue !

Seulement le destin nous en montra la vue [2],
Puis la redéroba : ainsi le vent détruit
L'ente [3] quand elle est prête à porter un bon fruit.

Jamais le dur ciseau de la Parque cruelle
Ne trancha de nos rois une trame si belle ;
Jamais le mois d'avril ne vit si belle fleur,
Ni l'Orient joyau de si belle couleur.

Il semblait un Pâris en beauté de visage,
Il semblait au Dieu Mars en grandeur de courage,
Gracieux, débonnaire, éloquent et subtil,
D'inventions de guerre un magasin fertil.

Il avait dans le corps l'âme si généreuse,
Qu'il n'eût jamais trouvé sur la plaine poudreuse
L'ennemi qu'à ses pieds il n'eût bouleversé,
Bataille tant fût grande ou mur qu'il n'eût forcé [4].

Son père qui chargeait tous les cieux de prière,
En mourant [5] lui ferma l'une et l'autre paupière :
Se pâma dessus lui, de larmes le baigna,
Et presque demi-mort le mort accompagna.
Les roses et les lys en tous temps puissent naître
Sur ce Charles qui fut près de cinq ans mon maître !

[1] *Sillât :* fermât ; du latin, *sigillare*.

[2] Ostendent terris hunc tantum *fata*, neque ultra
Esse sinent.
(Virg. ,*Énéide*, VI, 870.)

[3] *Ente :* branche entée, greffe.

[4] Imitation sensible des vers consacrés à Marcellus. Voir Virgile, *Énéid.*, VI, 879 et suiv.

[5] *En mourant :* lorsqu'il mourut ; se rapporte au fils.

Des deux frères à peine était clos le tombeau,
Que voici deuil sur deuil, pleur dessus pleur nouveau,
Trépas dessus trépas, misère sur misère :
Après les enfants morts, voici la mort du père,
Du grand prince François, à qui toutes les sœurs,
Hôtesses d'Hélicon, avaient de leurs douceurs
Abreuvé l'estomac, à qui l'eau Castalide,
Les antres Cyrrhéens, la grotte Piéride
S'ouvraient en sa faveur : grand roi qui tout savait,
Qui sur le haut du front cent majestés avait,
De qui la vertu même honorait la couronne,
Mourut comme il entrait au cours de son automne.

Il fut en sa jeunesse un prince aventureux,
Tantôt heureux en guerre, et tantôt malheureux.

Comme il plaît au destin et à celle qui mène,
Tantôt bas, tantôt haut, toute entreprise humaine.

Bien qu'il fût des grands rois le sommet et l'honneur,
Et de tant de cités et de peuples seigneur,
Qu'en son sein Amalthée épandit l'abondance ;
Bien qu'il fût opulent d'hommes et de puissance,
Qu'il eût bâti châteaux et palais à foison,
Si est-ce qu'il mourut en étrange maison [1],
Laissant l'Anglois en France, et la paix mal jurée
Avecques l'empereur, de petite durée.

Henri, son second fils et son seul héritier,
Vint après, qui suivant des armes le métier,
Se fit aimer des siens, et redouter par force
En Écosse, Angleterre, en Toscane et en Corse :
Il fut un second Mars, et le ciel l'avait fait
Pour se montrer en guerre un monarque parfait.

[1] François I[er] mourut dans une des tours du château de Rambouillet.

Nul ne piquait si bien, le long de la campagne,
ı le coursier de Naple, ou le genet d'Espagne :
ı Castor en chevaux, un Pollux il était
ı métier de l'escrime, il sautait, il luttait,
nul ne devançait ses pieds à la carrière,
nul ne combattait si bien à la barrière,
it qu'il fût en pourpoint ou vêtu du harnais.

Il reconquit Calais, il serra les Anglais
leur rempart de mer; il campa sur la rive
ı Rhin, et délivra l'Allemagne captive;
força Thionville, et gagna Luxembourg,
ıntmédi, Damvilliers, et les forts d'alentour :
:onsuma sa vie aux travaux de la guerre,
nvoitant cette terre, et tantôt cette terre :
semblait à Pyrrhus, hasardeux à la main,
ıi toujours enfilait dessein dessus dessein;
ıis la face de Mars n'est pas toujours certaine :
r bien qu'il fût en guerre un parfait capitaine,
'il eût la force au bras et le courage au cœur,
ut tantôt vaincu, et tantôt fut vainqueur.

Voulant avitailler la picarde muraille
faible Saint-Quentin, il perdit la bataille,
tout le sang Français fut presque répandu [1];
une paix contrainte, après avoir rendu
un jour le Piémont (ô chances mal tournées!)
tout ce que conquit son père en trente années,
labeur et le sang de tant d'hommes guerriers [2].

Là l'olivier tenait la place des lauriers,
x poteaux attaché : au croc pendaient les armes,

Près de 10,000 hommes restèrent le champ de bataille.

Tous ces événements relatifs au règne de Henri II ont été développés par Ronsard au second livre des *Poëmes*, V, tom, II, pag. 338.

Et la France essuyait ses plaintes et ses larmes ;
Jà le palais était pour la noce ordonné,
Le Louvre de lierre et de buis couronné ;
Déjà sa fille au temple épouse était menée ;
On n'oyoit retentir que la voix d'Hyménée,
Hymen ! hymen ! sonnait par tous les carrefours ;
Partout on ne voyait que Grâces et qu'Amours :
Mars banni s'enfuyait aux régions barbares.

Quand entre les clairons, trompettes et fanfares,
Au milieu des tournois, au chef il fut blessé,
Ayant l'œil gauche à mort d'une lance percé (*) :
Spectacle pitoyable ! exemple que la vie
De cent maux imprévus, fragile, est poursuivie,
Puisqu'un roi si puissant d'empire et de hauteur,
En jouant est tué par un sien serviteur [1].

Ainsi mourut Henri (car toute chose passe)
Qui de bonté, beauté, prouesse et bonne grâce
Surmontait tous les rois ; mais le ciel endurci
Non plus que de bouviers des princes n'a souci.

Il sentit pour le moins ce plaisir en son âme,
Qu'il mourut dans le sein de sa pudique femme,
Et qu'il vit en son lit presque pâmés d'ennui [2]
Tous ses petits enfants larmoyer près de lui.
Je le servis seize ans, domestique à ses gages,
Non ingrat, lui sacrant [3] mes plus gentils ouvrages ;
Je n'ai pu prolonger sa vie, mais j'ai su
Allonger son renom, autant que je l'ai pu.

François son premier fils, à qui la barbe tendre
Ne commençait encor au menton qu'à s'étendre,

[1] Gabriel de Montgomery.

[2] *Ennui* : douleur, sens fréquent au seizième et dix-septième siècles. V. Corneille, *passim*.

[3] *Sacrant* : consacrant.

(*) Henri II fut tué par accident dans un des tournois qui accompagn[illegible] les fêtes du double mariage stipulé à la paix de Câteau-Cambrésis, [illegible]

Vint le sceptre après lui, prince mal fortuné,
Qui se vit presque mort sitôt qu'il se vit né :
Il fut dix-huit mois gouverneur de l'empire;
Le peuple outrecuidé [1], qui tous les jours empire,
Empesté d'hérésie et de nouvelle loi,
Arma sa faction contre ce jeune roi.

Assemblant ses États pour corriger le vice
Des nobles, des prélats, du peuple et de justice,
Et punir les mutins qui s'osaient émouvoir,
Et contenir la France en son juste devoir.
O cruauté du ciel ! ô étrange merveille !
Voici ce prince mort d'un catarrhe d'oreille,
Laissant jeunesse et vie, et son peuple troublé,
Et le sceptre écossais au français assemblé [2],
Et sa jeune épousée en plainte douloureuse.
O Dieu ! que cette vie est courte et malheureuse !
Élisabeth, sa sœur, que d'une étroite foi
Son père avait conjointe au magnanime roi
Qui du peuple espagnol les brides lâche et serre,
A vingt ans se couvrit d'un sépulcre de terre,
Dans un même bateau passant à l'autre bord
Sa beauté, sa jeunesse, et sa vie et sa mort.
Conforte toi, grand roi, la sentence est donnée
Que la Parque est la fin de toute essence née.

Charles, son second frère, après lui succéda,
Qui en dure saison le sceptre posséda :
En pleurant il vêtit sa dignité royale,
Comme présagiant sa fortune fatale :
Car sitôt qu'il fut roi (il le fut à dix ans)
La peste des méchants, séducteurs, médisants,
La licence du peuple et la fureur des villes

[1] *Outrecuidé :* orgueilleux. [2] *Assemblé :* réuni.

Troublèrent son État de cent guerres civiles.
Comme un terrible orage élevé par le vent,
Qui trouble en boursoufflant, tournoyant et mouvant
La mer, vague sur vague, en tortis retraînée,
Ou comme une Mégère aux enfers déchaînée,
Tout se rua sur lui. Le soleil de dépit,
Abominant la terre, en vêtit noir habit:
Il se rouilla la face [1], et la lune argentée
De taches eut longtemps sa corne ensanglantée;
La Seine outre ses bords sa rage délia,
La nourrice Cérés son blé nous dénia,
Le bon père [2] ses vins, et Palès son herbage,
Et le sel si commun nous nia son usage :
La famine et la guerre et la peste ont montré
Que Dieu avait son peuple en fureur rencontré.
Ce roi presques enfant vit sa France allumée,
Et ville contre ville en factions armée,
D'hommes et de conseil, et de tout indigent,
Il vit manger son peuple et voler son argent;
Il vit sa Majesté servir d'une risée;
Il vit de cent brocards sa mère méprisée ;
Il se vit déchassé de ses propres maisons;
Il vit les temples saints, le lieu des oraisons,
Autels et sacrements n'être qu'une voirie,
La raison renversée, et régner la furie.

Par quatre grands combats vainquit son ennemi.
Mais un feu de rancune allait si bien parmi
Le peuple forcené, que morte une querelle,
Une autre d'autre part sourdait toute nouvelle:
Ainsi un feu d'émorche [3] à l'autre feu se prend,
Que plus on pense éteindre, et plus il se répand.

[1] Cum caput obscura nitidum ferrugine texit.
(Virg., *Georg.*, V, 467.)

[2] *Le bon père :* Bacchus.

[3] *Émorche :* étoupe.

Je me trouvai deux fois à sa royale suite,
Lorsque ses ennemis lui donnèrent la fuite;
Quand il se pensa voir par trahison surpris,
Avant qu'il pût gagner sa cité de Paris :
Méchante nation, indigne, indigne d'être
Du sang hectoréen[1], d'ainsi trahir ton maître!
Peuple vraiment scythique, ennemi de repos,
Et bien digne d'avoir pour ancêtres les Goths.

Jà de ce jeune roi la dure destinée
S'était en sa faveur plus douce retournée ;
Jà son siècle en vertu se faisait tout nouveau,
Quand d'un rhume pantois, fontaine du cerveau,
Qui d'un flot catharreux s'était entresuivie,
Lui pourrit les poumons, soufflets de notre vie,
Dépouillant le manteau de son humanité,
A l'heure qu'il entrait en sa félicité.
Ainsi le marinier, créancier de Neptune,
Prêt à payer les vœux qu'il devait à Fortune,
Jà saluant de l'œil sa maison et le bord,
Se perd et son navire, entrant dedans le port.

Il fut quatorze ans roi, et en l'an de son âge
Vingt et quatre il paya de Charon le naulage[2].

Jamais esprit[3] si beau ni si bon que le sien
N'alla sous les lauriers du champ Elysien :
Jamais âme si sainte et en tout si parfaite,
Compagne des héros là bas ne se fût faite,
S'il eût eu le loisir de montrer aux humains
La force qu'il avoit et au cœur et aux mains.

Il fut prince bien né, courtois et débonnaire,

[1] Allusion au poëme de la Franciade qui suppose nos rois descendus de Francus, fils d'Hector.

[2] *Le naulage* : le prix du passage; du latin, *naulum*, nolis, fret.

[3] *Esprit* : âme.

D'un esprit prompt et vif, entre doux et colère :
Il aima la justice, éloquent et discret,
Saturnien au reste à cacher son secret :
Contre les importuns il se servait de ruses,
Et surtout amateur des lettres et des Muses.

Quatorze ans ce bon prince alègre je suivis :
Car autant qu'il fut roi, autant je le servis.
Il souloit pour plaisir mes ouvrages relire,
Et suivant sa grandeur daignait bien me récrire,
Et je lui répondais, m'estimant bien heureux
De me voir accueilli d'un roi si généreux.
Ainsi Charles mourut, des Muses la défense,
L'honneur du genre humain, délices de la France.

François, duc d'Alençon, son frère, meurt après,
Qui la France couvrit des funestes cyprès :
Car la guerre, qui fut bien loin de notre porte
Entra dans la maison, et la troubla de sorte
Que mille factions secrètes se couvaient,
Et postes et paquets détroussés se trouvaient.
. . . .

O Dieu ! dont la grandeur dedans le ciel habite,
Garde d'un œil soigneux la belle Marguerite,
Qui tient des Navarrais le sceptre en sa vigueur.
Ah ! Mort, tu n'as point d'yeux, ni de sang ni de cœur,
Et sourde tu te ris de notre race humaine !

La fille de Henri, duchesse de Lorraine,
Après ses frères morts survivre n'a voulu :
En lieu de cette terre, elle a le ciel élu,
Des astres la compagne et des âmes plus saintes,
Laissant son jeune époux en larmes et en plaintes.

Il ne restait plus rien du germe tout divin

u premier roi François : car déjà le destin
t la cruelle Parque en avaient fait leur proie ;
!ue Marguerite seule, honneur de la Savoie,
éleste fleur de lis, quand le sort envieux,
'our appauvrir le monde, en enrichit les cieux.

Que n'ai-je le savoir de l'école romaine,
)u la muse des Grecs ? comme un cygne qui mène
;on deuil dessus Méandre, en pleurant, je dirais
La belle Marguerite, et ses faits j'écrirais.

Je dirais que Pallas naquit de la cervelle
Du père Jupiter ; qu'elle, Pallas nouvelle,
Sortit hors du cerveau de son père François,
Le père des vertus, des armes et des lois.

Je dirais qu'elle avait l'écu de la Gorgone,
Que l'homme qui sa vie aux vices abandonne
N'eût osé regarder ni de près approcher,
Qu'il n'eût senti son corps se changer en rocher.

Je dirais (tout ainsi que la mère Éleusine
Sema les champs de blés) qu'elle toute divine,
Nourrice d'Hélicon, sema de toutes parts
La France de métiers, de sciences et d'arts ;

Qu'elle portait une âme hôtelière des Muses,
Que les bonnes vertus étaient toutes infuses
En son corps héroïque, et quand elle naquit,
Les astres plus malins plus forte elle vainquit,

Et que le ciel la fit si parfaite et si belle,
Que pour n'en faire plus en rompit le modèle,
Ne laissant pour exemple aux princesses, sinon
Le désir d'imiter le vol de son renom.

Qu'on grave sur sa tombe un blanc portrait d'un cygne,

Afin que d'âge en âge aux peuples il soit signe
Que la mère elle était des Muses, et aussi
Des hommes qui avaient les Muses en souci.

Se plante à son tombeau la vive Renommée,
Ayant la trompe en bouche et l'échine emplumée,
Cent oreilles, cent yeux, cent langues et cent voix,
Pour chanter tous les jours, tous les ans, tous les mois,
De sa mort au passant la gloire et le mérite,
En criant : Si tu lis la belle Marguerite,
En qui tout le ciel mit sa plus divine part,
Tant de fois rechantée aux œuvres de Ronsard,
Qui fut en son vivant si précieuse chose,
Sache que sous ce marbre en paix elle repose ;
Sa cendre gît ici : et pource, viateur [1],
Sois de son épitaphe en larmes le lecteur ;
Baise sa tombe sainte, et sans soupirs ne passe
Des neuf Muses la Muse, et des Grâces la Grâce.

Pour marquer sa grandeur, puissent à l'avenir
Les rochers de Savoie en sucre devenir,
En canelle les bois, les torrents en rosée,
Et que sa tombe en soit en tous temps arrosée,
Et que pour signaler de son corps la valeur,
Renaisse de son nom et la perle et la fleur [2].

Je veux, pour n'être ingrat, à sa fête ordonnée
(Qui reviendra nouvelle au retour de l'année)
Comme un antique Orphée, en long surpelis blanc,
Retroussé d'une boucle et d'un nœud sur le flanc,
Chanter à haute voix d'une bouche immortelle
L'honneur et la faveur qu'humble j'ai reçu d'elle.

[1] *Viateur* : voyageur; du latin *viator*.

[2] Allusion au sens du mot latin *margarita*, perle.

Comme elle eut soin de moi, pour l'honneur que j'avois
De servir ses neveux, mes maîtres et mes rois.

Je dirai que le ciel me porte trop d'envie
De me faire traîner une si longue vie,
Et de me réserver en chef demi-fleuri [1],
Pour dresser [2] les tombeaux des rois qui m'ont nourri;

Je dirai que des grands la vie est incertaine;
Que fol est qui se fie en la faveur mondaine,
Un jouet de fortune, une fleur du printemps,
Puisqu'on voit tant de rois durer si peu de temps.

. . . .

[1] Fleuri de cheveux blancs. Expression grecque : ἠνθισμένος. Soph., *Elect.*, V, 43.

[2] *Dresser* : élever.

ÉPITAPHE DE PHILIPPE DE COMMINES, HISTORIEN.

ENTRE-PARLEURS : LE PRÊTRE ET LE PASSANT.

Quelle est cette déesse empreinte en cet ivoire,
Qui se rompt les cheveux à pleines mains? — Pr. L'Histoire.
— Pas. Et l'autre,qui d'un œil tristement dépité,
Lamente à ce tombeau? — Pr. La simple Vérité.
— Pas. Ne gît point mort ici le Romain Tite-Live?
— Pr. Non, mais un Bourguignon dont la mémoire vive [1]
Surpasse ce Romain, pour savoir égaler
La vérité du fait avec le beau parler.
— Pas. Dis-moi ce corps doué de tant de vertus dines [2].
— Pr. Philippe fut son nom, son surnom de Commines.
— Pas. Fut-il riche, ou s'il fut de basse race issu?
— Pr. Il fut riche, et si fut de noble sang conçu.
— Pas. Que conte son histoire? — Pr. Elle dit le voyage
Que fit Charles à Naple, et le bouché passage [3],

[1] La renommée vivante.

[2] *Dines* : pour dignes.

[3] Allusion à la bataille de Fornoue, gagnée par Charles VIII en 1495, et qui lui rouvrit le chemin de la France.

De Fortune ennemie, et des mêmes Français
Les combats variés encontre les Anglais,
Et contre les Bretons, et les querelles folles
De nos princes fauteurs du comte de Charoles[1],
Lors que Mars avilit de la France le los,
Et que le Mont-Héry la vit tourner le dos[2].
— Pas. Fut-il présent au fait, ou bien s'il l'ouït dire?
— Pr. Il fut présent au fait, et n'a voulu décrire
Sinon ce qu'il a vu : ni pour duc ni pour roi
Il n'a voulu trahir de l'histoire la foi.
— Pas. De quel état fut-il? — Pr. De gouverner les princes,
Et sage ambassadeur aux étranges provinces,
Pour l'honneur de son maître, obstiné travailleur.
Et guerrier pour son maître obstiné batailleur.
— Pas. Pour avoir joint la plume ensemble avec la lance,
Qu'eut-il, prêtre, dis-moi pour toute récompense?
— Pr. Ah! fière ingratitude et deux ans de prison.
— Pas. Quels maîtres avait-il? — Pr. Philippe de Bourgogne,
Le roi Charles huitième et Louis : ô vergogne!
Un duc et deux grands rois : sa vertu toutefois
Ne se vit guerdonner[3] ni de duc ni de rois.
Bien qu'ils fussent suivis d'une pompeuse trope,
Qu'ils eussent en leurs mains les brides[4] de l'Europe,
Si fussent-ils péris, et leur renom fût vain
Sans la vraie faveur de ce noble écrivain,
Qui, vifs, hors du tombeau, de la mort les délivre,
Et mieux qu'en leur vivant les fait encore vivre.

Or, toi, quiconque sois qui t'enquêtes ainsi,
Si tu n'as plus que faire en cette église-ci,
Retourne en ta maison, et conte à tes fils comme

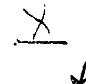
[1] Charles le Téméraire, comte de Charolois, puis duc de Bourgogne, à la mort de son père.

[2] Bataille de Montlhéry, 1465, entre Louis XI et les seigneurs de la ligue du Bien public.

[3] *Guerdonner* : récompenser.

[4] *Brides* : aujourd'hui rênes.

u as vu le tombeau du premier gentilhomme
ui d'un cœur vertueux fit à la France voir
ue c'est honneur de joindre aux armes le savoir.



ÉPITAPHE

DE FEU DEMOISELLE ANNE L'ESRAT, ANGEVINE.

Malheureuse journée,
Malheureux hyménée,
Qui là-bas a conduit
Cette belle Angevine,
Pour ses vertus indigne [1]
De voir sitôt la nuit!

Avant qu'elle eût puissance
D'avoir la connaissance
D'une si sainte amour,
Et du doux nom de mère,
La Parque trop sévère
Lui a bruni son jour.

Ah! débile nature,
Puisque ta créature
Tu ne peux secourir!
Le destin est le maître
De ce monde, et le naître
Est cause du mourir.

Ni beauté ni richesse
Ne peuvent la rudesse
De la mort émouvoir :
La rose sur l'épine

[1] Qui ne méritait pas.

A sa robe pourprine
Du matin jusqu'au soir [1].

Belle âme généreuse,
Tu marches bien heureuse,
Là bas entre les fleurs,
Franche [2] de nos misères,
Laissant ici tes frères
En soucis et en pleurs.

Desquels le noble couple
Passe la flamme [3] double
De ces jumeaux divins [4] ;
Dont l'honneur et la gloire
Luisent aux bords de Loire,
Deux astres angevins.

Les rives Permessides,
Les sources Castalides,
Et l'antre Cyrrhéen
A l'envi les connoissent,
Et les lauriers qui croissent
Au mont Parnassien.

Ils n'ont voulu construire
Ta tombe de porphyre,
De pompe, ni d'orgueil,
Ni de masses confuses :
Mais par l'outil des Muses [5]
Ont bâti ton cercueil.

Des Muses la parole
Gagne [6] le mauséole [7] :

[1] Image familière à Ronsard, qui l'a employée d'une façon bien plus heureuse au livre I des Odes, V, tom. I, pag. 172.

[2] *Franche :* délivrée.

[3] *La flamme :* l'amitié.

[4] Castor et Pollux.

[5] La poésie.

[6] *Gagne :* l'emporte sur..

[7] *Le Mauséole :* le mausolée, le tombeau.

L'un œuvre de marteau,
L'autre édifice d'encre,
Où jamais la mort n'entre,
Contre l'âge plus beau.

Quelqu'un de grand courage
Accomplira l'ouvrage,
Plus haut que n'est le mien :
L'Esrat, pour te complaire,
Il me suffit de faire
Ce pilier dorien :

Et, versant force roses,
Et force fleurs écloses,
Et force myrte épais,
Supplier que la terre
D'un mol giron enserre
Ses reliques en paix.

SUR LE TRÉPAS D'ADRIEN TURNÈBE,

LECTEUR DU ROI, L'HONNEUR DES LETTRES DE SON TEMPS (*).

Je sais chanter l'honneur d'une rivière :
Mais quand je suis sur le bord de la mer
Pour la louer, la voyant écumer
En sa grandeur si profonde et si fière,

Du cœur s'enfuit mon audace première,
Près de tant d'eau, qui me peut abîmer :

(*) Turnèbe ou Tourneboeuf, né aux Andelys, en 1512, mort en 1565, ...ant philologue, professa les humanités avec éclat à Toulouse, puis à ...is. Il occupa successivement au collége de France la chaire de litté...ure grecque et latine et celle de philosophie. Maître d'H. Estienne, il ... l'ami de tous les écrivains illustres de cette époque.

Ainsi voulant Turnèbe ranimer,
Je suis vaincu, ayant trop de matière.

Comme la mer, sa louange est sans rive,
Sans bord son los [1], qui luit comme un flambeau.
D'un si grand'homme il ne faut qu'on écrive :

Sans nos écrits son nom est assez beau :
Les bouts du monde où le soleil arrive,
Grands comme lui, lui servent de tombeau.

[1] *Son los :* sa gloire.

ÉPITAPHE DE JEAN DE LA PÉRUSE,

ANGOUMOIS, POËTE TRAGIQUE (*).

Las ! tu dois à ce coup, chétive Tragédie,
Laisser tes graves jeux,
Laisser ta scène vide, et, contre toi hardie,
Te tordre les cheveux ;

Et de la même voix dont tu aigris [1] les princes
Tombés en déconfort [2],
Tu dois bien annoncer aux étranges provinces
Que la Péruse est mort.

Cours donc échevelée, et dis que la Péruse
Est mort, et qu'aujourd'hui
Le second ornement de la tragique Muse
Est mort avecque lui :

[1] Dont tu chantes tristement. [2] *Déconfort :* infortune.

(*) Le même auquel est adressée la pièce VI[e] du livre I[er] des Poëm. tom. 2, pag. 296

Mais non pas mort ainsi qu'il faisait en sa scène,
Après mille débats,
Les princes et les rois mourir d'une mort vaine
Qui morts ne mouraient pas :

Car un dormir de fer lui sille la paupière
D'un éternel sommeil,
Et jamais ne verra la plaisante lumière
De notre beau soleil.

Hélas ! cruel Pluton ! puisque ta salle obscure
Reçoit de tout quartier
Tout ce qui est au monde, et que de la nature
Tu es seul héritier,

Et qu'on ne peut frauder le dernier[1] truage[2]
De ton port odieux,
Tu devais pour le moins lui prêter davantage
L'usufruit de nos cieux.

Tu n'eusses rien perdu, car après quelque année,
Suivant l'humaine loi,
Aussi bien qu'aujourd'hui, la fière destinée
L'eût emmené chez toi.

Or, adieu donc, ami ; aux ombres dans la salle
De ce cruel Pluton,
Tu joues maintenant la fable de Tantale
Ou du pauvre Ixion :

Et tu as ici haut laissé ta scène vide
De tragiques douleurs,
Laquelle autant sur toi que dessus Euripide
Verse un ruisseau de pleurs.

[1] *Dernier* compte ici pour trois syllabes.

[2] *Truage* : impôt, tribut ; du latin, *tributum*.

Toujours sur [1] le printemps la vigne et le lierre,
D'un refrisé rameau,
Rampent [2] pour ta couronne, au plus haut de la pierre
Qui te sert de tombeau.

[1] *Sur* : vers, à l'époque du printemps ; comme on dit : *sur le soir*.

[2] *Rampent* : au subjonctif. Que la vigne et le lierre rampent...

ABRÉGÉ

DE L'ART POÉTIQUE FRANÇAIS(*).

PAR P. DE RONSARD,

A ALPHONSE DELBENNE, ABBÉ DE HAUTECOMBE EN SAVOIE.

Combien que l'art de poésie ne se puisse par préceptes comprendre ni enseigner pour être plus mental que traditif ; toutefois, d'autant que l'artifice humain, expérience et labeur le peuvent permettre, j'ai bien voulu t'en donner quelques règles ici, afin qu'un jour tu puisses être des premiers en la connaissance d'un si agréable métier, à l'exemple de moi, qui confesse y être assez passablement versé. Sur toutes choses, tu auras les Muses en révérence, voire en singulière vénération, et ne les feras jamais servir à choses déshonnêtes, à risées, ni à libelles injurieux, mais les tiendras chères et sacrées, comme les filles de Jupiter, c'est-à-dire de Dieu, qui de sa sainte grâce a premièrement par elles fait connaître aux peuples ignorants les excellences de sa majesté. Car la poésie n'était au premier âge qu'une théologie allégorique, pour faire entrer au cerveau des hommes grossiers, par fables plaisantes et colorées, les secrets qu'ils ne pouvaient comprendre, quand trop ouvertement on leur découvrait la vérité. On dit qu'Eumolpe Cécropien, Line, maître d'Hercule, Orphée, Ho-

* Cet abrégé, composé en quelques heures, nous a paru curieux à conserver, tant pour la justesse et l'excellence des principes généraux, que parce qu'il nous initie à certains procédés du style et de la versification de Ronsard qu'un goût plus sévère, un sentiment plus délicat de l'harmonie ont depuis bannis de la poésie française.

mère, Hésiode inventèrent un si doux allèchement. Pour cette cause ils sont appelés poëtes divins, non tant pour leur divin esprit, qui les rendait sur tous admirables et excellents, que pour la conversation qu'ils avaient avec les oracles, prophètes, devins, sybilles, interprètes de songes, desquels ils avaient appris la meilleure part de ce qu'ils savaient : car ce que les oracles disaient en peu de mots, ces gentils personnages l'amplifiaient, coloraient et augmentaient, étant envers le peuple ce que les sybilles et devins étaient en leur endroit. Longtemps après eux, sont venus d'un même pays les seconds poëtes que j'appelle humains, pour être plus enflés d'artifice et labeur que de divinité. A l'exemple de ceux-ci les poëtes romains ont foisonné en telle fourmilière, qu'ils ont apporté aux libraires plus de charge que d'honneur, excepté cinq ou six desquels la doctrine accompagnée d'un parfait artifice, m'a toujours tiré en admiration. Or, pour ce que les Muses ne veulent loger en une âme si elle n'est bonne, sainte et vertueuse, tu seras de bonne nature, non méchant, renfrogné, ni chagrin, mais animé d'un gentil esprit; ne laisseras rien entrer en ton entendement qui ne soit surhumain et divin. Tu auras en premier lieu les conceptions hautes, grandes, belles, et non traînantes à terre; car le principal point est l'invention, laquelle vient tant de la bonne nature, que par la leçon des bons et anciens auteurs. Et si tu entreprends quelque grand œuvre, tu te montreras religieux et craignant Dieu, le commençant ou par son nom, ou par un autre qui représentera quelque effet de sa majesté, à l'exemple des poëtes grecs : Μῆνιν ἄειδε θεά. Ἄνδρα μοὶ ἔννεπε Μοῦσα. Ἐκ διὸς αρχόμεσθα. Ἀρχόμενος σέο Φοῖβε. Et nos Romains, *Æneadum genitrix*. *Musa mihi*

causas memora. Car les Muses, Apollon, Mercure, Pallas et autres telles déités ne nous représentent autre chose que les puissances de Dieu, auquel les premiers hommes avaient donné plusieurs noms pour les divers effets de son incompréhensible majesté. Et c'est aussi pour te montrer que rien ne peut être ni bon ni parfait, si le commencement ne vient de Dieu. Après tu seras studieux de la lecture des bons poëtes, et les apprendras par cœur autant que tu pourras. Tu seras laborieux à corriger et limer tes vers, et ne leur pardonneras non plus qu'un bon jardinier à son ente[1], quand il la voit chargée de branches inutiles ou de bien peu de profit. Tu converseras doucement et honnêtement avec les poëtes de ton temps, tu honoreras les plus vieux comme tes pères, tes pareils comme tes frères, les moindres comme tes enfants, et leur communiqueras tes écrits : car tu ne dois jamais rien mettre en lumière qui n'ait premièrement été vu et revu de tes amis que tu estimeras les plus experts en ce métier, afin que par telles conjonctions et familiarités d'esprit avec les lettres, et la bonne nature que tu as, tu puisses facilement parvenir au comble de tout honneur, ayant pour exemple domestique les vertus de ton père, qui non seulement a surpassé en sa langue italienne les plus estimés de ce temps, mais encore a fait la victoire douteuse entre lui et ceux qui écrivent aujourd'hui le plus purement et doctement au vieux langage romain. Or, pour ce que tu as déjà la connaissance de la langue grecque et latine, et qu'il ne te reste plus que la française, laquelle te doit être d'autant plus recommandée qu'elle t'est maternelle, je te

[1] *Ente* : la plante greffée.

dirai en peu de paroles ce qui me semble le plus expédient, e
sans t'égarer par longues et fâcheuses forêts, je te mène
tout droit par le sentier que j'aurai connu le plus court, a
qu'aisément tu regagnes ceux qui s'étant les premiers m
au chemin, te pourraient avoir aucunement devancé.

Tout ainsi que les vers latins ont leurs pieds
comme tu sais, nous avons en notre poésie française, à
laquelle je veux ici traiter, une certaine mesure de syll
bes, selon le dessein des carmes[1], que nous entrepren
composer, qui ne se peut outre-passer sans offenser la l
de notre vers, desquelles mesures et nombre de syllabes
nous traiterons après plus amplement. Nous avons aus
une certaine césure[2] de la voyelle *e*, laquelle se mange tout
les fois qu'elle est rencontrée d'une autre voyelle ou diph
tongue, pourvu que la voyelle qui suit *e* n'ait point l
force de consonne. Après, à l'imitation de quelqu'un de
temps[3], tu feras tes vers masculins et féminins tant qu
te sera possible, pour être plus propres à la musique et a
cord des instruments, en faveur desquels il semble que l
poésie soit née : car la poésie sans les instruments, ou s
la grâce d'une seule ou plusieurs voix, n'est nulleme
agréable, non plus que les instruments sans être anim
de la mélodie d'une plaisante voix. Si de fortune tu
composé les deux premiers vers masculins, tu feras le
deux autres féminins, et parachèveras de même mesure l
reste de ton élégie ou chanson, afin que les musiciens le
puissent plus facilement accorder. Quant aux vers lyriques
tu feras le premier couplet à ta volonté, pourvu que

[1] *Carmes* : vers.

[2] *Césure* : pris ici pour élision.

[3] Ronsard entend ici parler de lui-même.

autres suivent la trace du premier. Si tu te sers des noms propres des Grecs et Romains, tu les tourneras à la terminaison française, autant que ton langage le permet : car il y en a beaucoup qui ne s'y peuvent nullement tourner. Tu ne rejetteras point les vieux mots de nos romans, ains les choisiras avec mûre et prudente élection. Tu pratiqueras bien souvent les artisans de tous métiers, comme de *marine*, *vénerie*, *fauconnerie*, et principalement les artisans de feu, *orfévres*, *fondeurs*, *maréchaux*, *minerallie*rs, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons avec les noms propres des métiers, pour enrichir ton œuvre et le rendre plus agréable et parfait. Car tout ainsi qu'on ne peut véritablement dire un corps humain beau, plaisant et accompli s'il n'est composé de sang, veines, artères et tendons, et surtout d'une plaisante couleur, ainsi la poésie ne peut être plaisante ni parfaite sans belles inventions, descriptions, comparaisons, qui sont les nerfs et la vie du livre qui veut forcer les siècles pour demeurer de toute mémoire victorieux, et maître du temps. Tu sauras dextrement [1] choisir et approprier à ton œuvre les mots plus significatifs des dialectes de notre France, quand mêmement tu n'en auras point de si bons ni de si propres en ta nation, et ne se faut soucier si les vocables sont *gascons*, *poitevins*, *normands*, *manceaux*, *lyonnais*, ou d'autres pays, pourvu qu'ils soient bons [2], et que proprement ils signifient ce que tu veux dire, sans affecter par trop le parler de la cour, lequel est quelquefois très-mauvais, pour être le langage de demoiselles et jeunes gentils-

[1] *Dextrement* : adroitement.

[2] C'est la théorie de Montaigne, qui ne se fait faute, quand le français lui manque, d'appeler le *gascon* à son aide.

hommes qui font plus de profession de bien combattre que de bien parler. Et noteras que la langue grecque n'eût jamais été si féconde et abondante en dialectes et en mots, comme elle est, sans le grand nombre de républiques qui fleurissaient en ce temps-là, lesquelles comme amoureuses de leur bien propre, voulaient que leurs doctes citoyens écrivissent au langage particulier de leur nation: et de là sont venus une infinité de dialectes, phrases et manières de parler qui portent encore aujourd'hui sur le front la marque de leur pays naturel, lesquelles étaient tenues indifféremment bonnes par les doctes plumes qui écrivaient de ce temps là; car un pays ne peut jamais être si parfait en tout, qu'il ne puisse encore quelquefois emprunter je ne sais quoi de son voisin, et ne fais point de doute que s'il y avait encore en France des ducs de Bourgogne, de Picardie, de Normandie, de Bretagne, de Champagne, de Gascogne, qu'ils ne désirassent pour l'honneur de leur altesse, que leurs sujets écrivissent en la langue de leur pays naturel: car les princes ne doivent être moins curieux d'étendre leur langage par toutes nations que d'agrandir les bornes de leur empire; mais aujourd'hui pour ce que notre France n'obéit qu'à un seul roi, nous sommes contraints, si nous voulons parvenir à quelque honneur, de parler son langage, autrement notre labeur, tant fût-il honorable et parfait, serait estimé peu de chose, ou peut-être totalement méprisé.

De l'invention.

Pource qu'auparavant j'ai parlé de l'invention, il me semble être bien à propos de t'en dire un mot. L'invention

n'est autre chose que le bon naturel d'une imagination concevant les idées et formes de toutes choses qui se peuvent imaginer, tant célestes que terrestres, animées ou inanimées, pour après les représenter, décrire et imiter : car, tout ainsi que le but de l'orateur est de persuader, ainsi celui du poëte est d'imiter, inventer et représenter les choses qui sont, qui peuvent être, ou que les anciens ont estimées comme véritables ; et ne faut point douter, qu'après avoir bien et hautement inventé, que la belle disposition du vers ne s'ensuive, d'autant que la disposition suit l'invention, mère de toutes choses, comme l'ombre fait le corps. Quand je te dis que tu inventes choses belles et grandes, je n'entends toutefois ces inventions fantastiques et mélancoliques qui ne se rapportent non plus l'une à l'autre que les songes entrecoupés d'un frénétique [1], ou de quelque patient extrêmement tourmenté de la fièvre, à l'imagination duquel, pour être blessée [2], se représentent mille formes monstrueuses sans ordre ni liaison ; mais tes inventions desquelles je ne te puis donner règle pour être spirituelles, seront bien ordonnées et disposées ; et bien qu'elles semblent passer celles du vulgaire, elles seront toutefois telles qu'elles pourront être facilement conçues et entendues d'un chacun.

[1] Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ.

(HORACE, *Epist. ad Pis.*, 6.)

[2] Parce qu'elle est blessée.

La disposition.

Tout ainsi que l'invention dépend d'une gentille natu d'esprit, ainsi la disposition dépend de la belle inventio laquelle consiste en une élégante et parfaite collocatio et ordre des choses inventées, et ne permet que ce q appartient à un lieu soit mis en l'autre, mais se gouve nant par artifice, étude et labeur, agence et ordon dextrement toutes choses à son point. Tu en pourras tir les exemples des auteurs anciens, et de nos modernes q ont illustré depuis quinze ans notre langue, mainten superbe par la diligence d'un si honorable labeur. Heu reux et plus qu'heureux ceux qui cultivent leur prop terre, sans se travailler après une étrange terre, de laque on ne peut retirer que peine ingrate et malheureuse, pou toute récompense et honneur! Quiconques furent le premiers qui osèrent abandonner la langue des ancie pour honorer celle de leur pays, ils furent véritablemen bons enfants, et non ingrats citoyens, et dignes d'êt couronnés sur une statue publique, et que d'âge en âg fasse une perpétuelle mémoire d'eux et de leurs vertu

De l'élocution.

Élocution n'est autre chose qu'une propriété et sple deur de paroles bien choisies et ornées de graves et cou sentences, qui font reluire les vers, comme les pierr précieuses bien enchassées les doigts de quelque gr seigneur. Sous l'élocution se comprend l'élection des roles, que Virgile et Horace ont si curieusement obser

Pource tu te dois travailler d'être copieux en vocables, et trier les plus nobles et signifiants pour servir de nerfs et de force à tes carmes, qui reluiront d'autant plus que les mots seront significatifs, propres et choisis. Tu n'oublieras les comparaisons, les descriptions des lieux, fleuves, forêts, montagnes, de la nuit, du lever du soleil, du midi, des vents, de la mer, des dieux et déesses, avec leurs propres métiers, habits, chars et chevaux, te façonnant en ceci à l'imitation d'Homère, que tu observeras comme un divin exemple, sur lequel tu tireras au vif les plus parfaits linéaments de ton tableau.

De la poésie en général.

Tu dois savoir sur toutes choses que les grands poëmes ne se commencent jamais par la première occasion du fait, ni ne sont tellement accomplis[1] que le lecteur, épris de plaisir, n'y puisse encore désirer une plus longue fin ; mais les bons ouvriers le commencent par le milieu, et savent si bien joindre le commencement au milieu, et le milieu à la fin, que de telles pièces rapportées ils font un corps entier et parfait[2]. Tu ne commenceras jamais le discours[3] d'un grand poëme, s'il n'est éloigné de la mémoire des hommes, et pource tu invoqueras la Muse, qui se souvient de tout, comme déesse, pour te chanter les choses dont les hommes ne se peuvent plus aucunement souvenir. Les autres petits poëmes veulent être abruptement commencés, comme les odes lyriques, à la composition desquelles je te conseille premièrement t'exerciter, te donnant de garde surtout d'être

[1] *Accomplis* : terminés.

[2] Voir Horace, *Epist. ad. Pis.*, 146 et suiv.

[3] *Le discours* : le sujet.

plus versificateur que poëte; car la fable et fiction est le sujet des bons poëtes qui ont été depuis toute mémoire recommandés de la postérité; et les vers sont seulement le but de l'ignorant versificateur, lequel pense avoir fait un grand chef-d'œuvre, quand il a composé beaucoup de carmes rimés, qui sentent tellement la prose que je suis émerveillé comme nos Français daignent imprimer telles drogueries, à la confusion des auteurs et de notre nation. Je te dirais ici particulièrement les propres sujets d'un chacun poëme, si tu n'avais déjà vu l'art poétique d'Horace et d'Aristote, auxquels je te connais assez médiocrement versé[1]. Je te veux advertir de fuir les épithètes naturelles qui ne servent de rien à la sentence de ce que tu veux dire, comme *la rivière coulante*, *la verte ramée :* telles épithètes seront recherchées pour signifier, et non pour remplir ton carme, ou pour être oiseuses en ton vers : exemple, *le ciel voûté encerne*[2] *tout le monde*. J'ai dit voûté, et non ardent, clair, ni haut, ni azuré, d'autant qu'une voûte est propre pour embrasser et encerner quelque chose. Tu pourras bien dire, *le bateau va dessus l'onde coulante ;* pource que le cours de l'eau fait couler le bateau. Les Romains ont été très-curieux observateurs de cette règle, entre les autres Virgile et Horace; les Grecs, comme en toutes choses appartenant aux vers, y ont été plus libres, et n'y ont avisé de si près. Tu fuiras aussi la manière de composer des Italiens en ta langue, qui mettent ordinairement quatre ou cinq épithètes les unes après les autres en un même vers, comme

[1] Litote imitée du latin.

[2] *Encerne :* enveloppe. Nous n'avons plus aujourd'hui que le simple, *cerner*.

lma, bella, angelica et fortunata donna. Tu vois que elles épithètes sont plus pour empouler et farder le vers ue pour besoin qu'il en soit; bref, tu te contenteras d'une pithète, ou pour le moins de deux, si ce n'est quelquefois ar gaillardise [1] en mettras cinq ou six, mais, si tu m'en rois, cela t'adviendra le plus rarement que tu pourras.

De la rime.

La rime n'est autre chose qu'une consonance et cadence e syllabes tombant sur la fin des vers, laquelle je veux ue tu observes, tant aux masculins qu'aux féminins, de leux entières et parfaites syllabes, ou, pour le moins, l'une aux masculins, pourvu qu'elle soit résonnante, et l'un son entier et parfait. Exemple des féminins, *France, spérance, dépense, négligence, familière, fourmilière, remière, chère, mère.* Exemple des masculins, *surmonter, nonter, douter, sauter, Jupiter.* Toutefois, tu seras plus soigneux de la belle invention et des mots, que de la rime, laquelle vient assez aisément d'elle-même, après quelque peu d'exercitation.

De la voyelle.

Toute, fois et quantes [2] que la voyelle *e* est rencontrée d'une autre voyelle ou diphtongue, elle est toujours mangée, se perdant en la voyelle qui la suit, sans faire syllabe par soi; je dis rencontrée d'une voyelle ou d'une diphtongue pure, autrement elle ne se peut manger quand l'*i* et *u*

[1] *Gaillardise* · élégance.

[2] Quantes fois.

voyelles se tournent en consonnes, comme *je uiue*. Exemple de *e* qui se mange, *cruelle et fière, et dure, et fâcheuse amertume. Belle au cœur dur, inexorable et fier*. Davantage *i* et *a* voyelles se peuvent élider et manger. Exemple d'*a : l'artillerie*, *l'amour*, pour *la artillerie, la amour*. Exemple de la voyelle *i*, *n'a ceux-ci*, *n'a ceux-là*. Quand tu mangerais l'*o* et l'*u* pour la nécessité de tes vers, il n'y aurait point de mal, à la mode des Italiens ou plutôt des Grecs, qui se servent des voyelles et dipthongues comme il leur plaît, et selon leur nécessité [1].

De l'h.

L'*h* quelquefois est note d'aspiration, quelquefois non; quand elle ne rend point la première syllabe du mot aspirée, elle se mange, tout ainsi que fait *e* féminin. Quand elle la rend aspirée, elle ne se mange nullement. Exemple de *h* non aspirée. *Magnanime homme, humain, honnête et fort*. Exemple de celle qui rend la première syllabe du mot aspirée et ne se mange point. *La belle femme hors d'ici s'en alla. Le gentilhomme hautain allait partout*. Tu pourras voir, par la lecture de nos poëtes français, l'*h* qui s'élide ou non. Tu éviteras autant que la contrainte de ton vers le permettra, les rencontres des voyelles et diphtongues qui ne se mangent point; car telles concurrences de voyelles sans être élidées font le vers merveilleusement rude en notre langue, bien que les Grecs soient coutumiers de ce faire, comme pour élégance. Exemple : *Votre beauté a ennuyé amour*. Ce vers-ci te servira de patron pour te garder de ne tomber en telle

[1] Ces licences sont interdites aujourd'hui.

âpreté, qui écrase plutôt l'oreille que ne lui donne plaisir. Tu dois aussi noter que rien n'est si plaisant qu'un carme bien façonné, bien tourné, non entrouvert, ni béant. Et pource, sauf le jugement de nos Aristarques, tu dois ôter la dernière *e* féminine, tant de vocables singuliers que pluriels, qui se finissent en *ée* et en *ées*, quand de fortune ils se rencontrent au milieu de ton vers. Exemple du masculin pluriel : *Rolant avait deux épées en main*. Ne sens-tu pas que ces deux épées en main offensent la délicatesse de l'oreille, et pource tu dois mettre : *Rolant avait deux épés en la main,* ou autre chose semblable. Exemple de l'*e* féminine singulière : *Contre la troupe Énée prit sa pique*. Ne sens-tu pas comme derechef Énée sonne très-mal au milieu de ce vers ? pour ce tu mettras : *Contre la troupe Éné branla sa pique*. Autant en est-il des vocables terminés en *oue,* et *ue*, comme *roue, joue, nue*, *venue*, et mille autres qui doivent recevoir syncope au milieu de ton vers. Si tu veux que ton poëme soit ensemble doux et savoureux, pource tu mettras *rou', jou'*, *nu'*, contre l'opinion de tous nos maîtres qui n'ont de si près avisé à la perfection de ce métier. Encore je te veux bien admonéter [1] d'une chose très-nécessaire, c'est quand tu trouveras des mots qui difficilement reçoivent rime, comme *or, char,* et mille autres, les rimes [2] hardiment contre *fort, ord, accort, part, renard, art,* ôtant par licence la dernière lettre, *t*, du mot *fort*, et mettre *for'* simplement avec la marque de l'apostrophe, autant en feras-tu de *far'* pour *fard,* pour le rimer contre *char*. Je vois le plus souvent

[1] *Admonéter* : avertir.

[2] Que tu les rimes...

mille belles sentences et mille beaux vers, perdus par faute de telle hardiesse, si bien que sur *or*, je n'y vois jamais rime que *trésor*, ou *or*, pour *ores*, *Nestor*, *Hector*, et sur *char*, *César*. Tu sincoperas aussi hardiment ce mot de *comme*, et diras à ta nécessité *com'* : car je vois en quelle peine bien souvent on se trouve par faute de détourner l'*e* final de ce mot. Et même au commencement du vers. Tu accourciras aussi (je dis en tant que tu y seras contraint) les verbes trop longs; comme *donra*, pour *donnera*, *sautra*, pour *sautera*, et non les verbes dont les infinitifs se terminent en *e*, lesquels, au contraire, tu n'allongeras point, et ne diras *prendera* pour *prendra*, *mordera* pour *mordra*, n'ayant en cela règle plus parfaite que ton oreille, laquelle ne te trompera jamais, si tu veux prendre son conseil avec certain jugement et raison. Tu éviteras aussi l'abondance des monosyllabes en tes vers, pour être rudes et mal plaisants à ouïr. Exemple : *Je vis le ciel si beau, si pur et net.* Au reste, je te conseille d'user de la lettre *ò*, marquée de cette marque pour signifier *avec*, à la façon des anciens, comme *ò lui*, pour *avec lui* ; car avecques, composé de trois syllables, donne grand empêchement au vers, mêmement quand il est court. Je m'assure que telles permissions n'auront sitôt lieu que tu connaîtras incontinent de quelle peine ne se verront délivrés les plus jeunes, par le courage de ceux qui auront si hardiment osé. Tu pourras aussi, à la mode des Grecs, qui disent, οὔνομα pour ὄνομα ajouter un *u* après un *o*, pour faire ta rime plus riche et plus sonnante, comme *troupe* pour *trope*, *Callioupe*, pour *Calliope*. Tu n'oublieras jamais les articles, et tiendras pour tout certain que rien ne peut tant défigurer ton vers que les articles délaissés, autant

en est-il des pronoms primitifs, comme *je*, *tu*, que tu n'oublieras non plus, si tu veux que tes carmes soient parfaits et de tous points bien accomplis. Je te dirais encore beaucoup de règles et secrets de notre poésie; mais j'aime mieux, en nous promenant, te les apprendre de bouche, que les mettre par écrit, pour fâcher peut-être une bonne partie de ceux qui pensent être grands maîtres, dont à peine ont-ils encore touché les premiers outils de ce métier.

Des vers alexandrins.

Les alexandrins tiennent la place, en notre langue, telle que les vers héroïques entre les Grecs et les Latins, lesquels sont composés de douze à treize syllabes, les masculins de douze, les féminins de treize, et ont toujours leur repos sur la sixième syllabe, comme les vers communs [1] sur la quatrième dont nous parlerons après. Exemple des masculins : *Madame, baisez-moi; je meurs en vous baisant*, où tu vois manifestement le repos de ce vers être sur la sixième syllabe. Exemple du féminin : *O ma belle maîtresse, as-tu pas bonne envie?* Tu dois ici noter que tous nos vers français qui se terminent en *e* lente, sans force et sans son, ou en *es*, sont féminins; tous les autres de quelque terminaison qu'ils puissent être, sont masculins. Exemple de *e*, féminin : *singulière, femme, bête, nasarde, livre, écritoire*, des *es*, *livres, écritoires, chantres*, etc. Exemple des masculins : *donné, haut, chapeau,*

[1] Ronsard entend par ce mot les vers de dix syllabes qu'il a employés pour son poëme de la Franciade. Voir plus bas : *Des vers communs.*

descendez, surmontez. Il faut aussi entendre que les p riels des verbes qui se finissent en *ent*, sont réputés minins, comme : ils *viennent, disent, souhaitent, parle marchent*, etc. La composition des alexandrins doit grave, hautaine (s'il faut ainsi parler), altiloque[1], d tant qu'ils sont plus longs que les autres, et sentira la prose, s'ils n'étaient composés de mots élus[2], graves résonnants et d'une rime assez riche, afin que telle riche empêche le style de la prose, et qu'elle se garde toujo dans les oreilles, jusques à la fin de l'autre vers. Tu feras donc les plus parfaits que tu pourras, et ne te conte teras point (comme la plus grand'part de ceux de no temps) qui pensent, comme j'ai dit, avoir accompli je sais quoi de grand quand ils ont rimé de la prose en ver tu as déjà l'esprit assez bon pour découvrir tels versific teurs par leurs misérables écrits, et par la connaissance mauvais, faire jugement des bons, lesquels je ne ve particulièrement nommer pour être en petit nombre, et peur d'offenser ceux qui ne seraient couchés en ce papi aussi que je désire éviter l'impudence de telle manière gens. Car tu sais bien que non-seulement Κεραμεὺς κε μεῖ κοτέει, καὶ τέκτων τέκτονι, mais aussi ἀοιδὸς ἀοιδῷ (*).

Des vers communs.

Les vers communs sont de dix à onze syllabes, les m culins de dix, les féminins de onze, et ont sur la quatriè

[1] *Altiloque* : à la voix élevée ; du latin, *altiloquus*.

[2] *Élus* : choisis.

(*) Le potier jalouse le potier, le charpentier son confrère ; le p jalouse le poëte.

syllabe leur repos ou reprise d'haleine, ainsi que les vers alexandrins sur la fin des six premières syllabes. Or, comme les alexandrins sont propres pour les sujets héroïques, ceux-ci sont proprement nés pour les amours, bien que les vers alexandrins reçoivent quelquefois un sujet amoureux, et mèmement en élégies et églogues, où ils ont assez bonne grâce quand ils sont bien composés. Exemple des vers communs masculins : *Heureux le roi qui craint d'offenser Dieu*. Exemple du féminin : *Pour ne dormir j'allume la bougie*. Telle manière de carmes ont été fort usités entre les vieux poëtes français ; je te conseille de t'y amuser quelque peu de temps avant que passer aux alexandrins. Sur toute chose, je te veux bien avertir, s'il est possible (car toujours on ne fait pas ce qu'on propose), que les quatre premières syllabes du vers commun, ou les six premières des alexandrins, soient façonnées d'un sens aucunement parfait sans l'emprunter du mot suivant. Exemple du sens parfait : *Jeune beauté, maîtresse de ma vie*. Exemple du vers qui a le sens imparfait : *L'homme qui a été dessus la mer*.

Des autres vers en général.

Les vers alexandrins et les communs sont seuls entre tous qui reçoivent césure, sur la sixième et quatrième syllabe. Car les autres marchent d'un pas licencieux, et se contentent seulement d'un certain nombre que tu pourras faire à plaisir, selon ta volonté, tantôt de sept à huit syllabes, tantôt de six à sept, tantôt de cinq à six, tantôt de quatre à trois, les masculins étant quelquefois les plus longs, quelquefois les féminins selon que le caprice te prendra.

Tels vers sont merveilleusement propres pour la musique, la lyre et les autres instruments, et pource, quand tu les appelleras lyriques, tu ne leur feras point de tort, tantôt les allongeant, tantôt les accourcissant, et, après un grand vers, un petit, ou deux petits, au choix de ton oreille, gardant toujours le plus que tu pourras une bonne cadence de vers (comme je t'ai dit auparavant) pour la musique et autres instruments. Tu en pourras tirer les exemples en mille lieux de nos poëtes français. Je te veux aussi bien avertir de hautement prononcer tes vers quand tu les feras, ou plutôt les chanter, quelque voix que tu puisses avoir, car cela est bien une des principales parties que tu dois le plus curieusement observer.

Des personnes des verbes français et de l'orthographe.

Tu n'abuseras des personnes des verbes, mais les feras servir selon leur naturel, n'usurpant les unes pour les autres, comme plusieurs de notre temps. Exemple : en la première personne, *j'allai* et non j'*allais*, il *allait :* si ce n'est aux verbes anomaux [1], desquels nous avons grande quantité en notre langue, comme en toutes autres, et cela nous donne à connaître que le peuple ignorant a fait les langages et non les savants : car les doctes n'eussent jamais tant créé de monstres en leur langue, qui se doit si saintement honorer. Ils n'eussent jamais dit, *sum, es, est :* mais plutôt, *sum, sis, sit :* et n'eussent dit *bonus, melior, optimus,* ains, *bonus, bonior, bonissimus;* mais ayant trouvé déjà les mots faits par le peuple, ils ont été contraints d'en user pour donner à entendre plus facile-

[1] *Anomaux :* irréguliers.

nent au vulgaire leurs conceptions, par un langage déjà reçu. Tu pourras avec licence user de la seconde personne pour la première, pourvu que la personne se finisse par une voyelle ou diphtongue, et que le mot suivant s'y commence, afin d'éviter un mauvais son qui te pourrait offenser, comme : *j'allais à Tours*, pour dire : *j'allai à Tours; je parlais à madame,* pour *je parlai à madame,* et mille autres semblables, qui te viendront à la plume en composant. Tu pourras aussi ajouter par licence un *s*, à la première personne, pourvu que la rime du premier vers le demande ainsi. Exemple : *Puisque le roi fait de si bonnes lois, Pour ton profit, ô France! je voudrois Qu'on les gardât.* Tu ne rejetteras point les vieux verbes picards, comme *voudroie* pour *voudroi, aimeroie, diroie, feroie;* car plus nous aurons de mots en notre langue, plus elle sera parfaite, et donnera moins de peine à celui qui voudra pour passe-temps s'y employer. Tu diras selon la contrainte de ton vers, *or, ore, ores, adonq, adoncque, adoncques, avecq', avecque, avecques,* et mille autres que sans crainte tu trancheras et allongeras, ainsi qu'il te plaira, gardant toujours une certaine mesure consultée par ton oreille, laquelle est certain juge de la structure des vers comme l'œil de la peinture des tableaux. Tu éviteras toute orthographe superflue, et ne mettras aucunes lettres en tels mots si tu ne les profères, au moins tu en useras le plus sobrement que tu pourras; en attendant meilleure réformation, tu écriras, *écrire,* et non, *escripre : cieux,* et non *cieulx.* Tu pardonneras encore à nos *z*, jusques à tant qu'elles soient remises aux lieux où elles doivent servir, comme en *roze, choze, épouze,* et mille autres. Quant au *k*, il est très-utile en notre langue,

comme en ces mots, *kar*, *kalité*, *kantité*, *kaquet*, *kabaret*. et non le *c*, qui tantôt occupe la force d'un *k*, tantôt d'un *s*, selon qu'il a plu à nos prédécesseurs ignorants de les écrire, comme *France*, pour *Franse;* et si on te dit qu'on prononcerait *Franze*, tu répondras que la lettre *s* ne se prononce jamais par un *z*. Autant en est-il de notre *g*, qui souventes fois occupe[1] si misérablement l'*i* consonne, comme en *langage* pour *langaje*. Autant en est-il de notre *q* et du *c*, lesquels il faudrait totalement ôter, d'autant que le *k*, qui est le κ des Grecs peut en notre langue servir sans violence en lieu du *q* et du *c*. Il faudrait encore inventer des lettres doubles à l'imitation des Espagnols de *ll*, et de *gn*, pour bien prononcer *orgueilleux*, *monseigneur*, et réformer, ou la plus grande part, notre *a b c*. lequel je n'ai entrepris pour le présent, t'ouvrant par si peu d'écriture la connaissance de la vérité d'orthographe et de la poésie, que tu pourras plus amplement pratiquer de toi-même, comme bien né, si tu comprends ce petit abrégé lequel en faveur de toi a été en trois heures commencé et achevé. Joint aussi que ceux qui sont si grands maîtres de préceptes, comme Quintilien, ne sont jamais volontiers parfaits en leur métier. Je te veux encore avertir de n'écorcher point le latin, comme nos devanciers, qui ont trop sottement tiré des Romains une infinité de vocables étrangers vu qu'il y en avait d'aussi bons en notre propre langage. Toutefois, tu ne les dédaigneras, s'ils sont déjà reçus et usités d'un chacun. Tu composeras hardiment des mots, à l'imitation des Grecs et Latins, pouvu qu'ils soient gracieux et plaisants à l'oreille, et n'auras souci de ce que le vulgaire dira de toi, d'autant que les poëtes, comme les

[1] *Occupe :* remplace.

plus hardis, ont les premiers forgé et composé les mots, lesquels pour être beaux et significatifs ont passé par la bouche des orateurs et du vulgaire, puis finalement ont été reçus, loués et admirés d'un chacun. J'ai entendu par plusieurs de mes amis que si ceux qui se mêlaient de la poésie, les plus estimés en ce métier, du temps du feu roi François et Henri, eussent voulu sans envie permettre aux nouveaux une telle liberté, que notre langue en abondance se fût en peu de temps égalée à celle des Romains et des Grecs. Tu tourneras les noms propres des anciens à la terminaison de ta langue, autant qu'il se peut faire, à l'imitation des Romains, qui ont approprié ce qu'ils ont pu des Grecs à leur langue latine, comme 'Οδυσσεὺς, *Ulysses*, Ulysse, ou par sincope *Ulyss*; 'Αχίλλευς, *Achilles*, Achille; Ἡρακλῆς, *Hercules*, Hercule, ou *Hercul*; Μενέλεως, *Menelaus*, Ménélas; Νικόλεως, *Nicolaus*, Nicolas. Les autres sont demeurés en leur première terminaison, comme *Agamemnon*, *Hector*, *Pâris*, et plusieurs autres que tu pourras par-ci, par-là, trouver en la lecture des auteurs. Tu ne dédaigneras les vieux mots français, d'autant que je les estime toujours en vigueur, quoi qu'on die, jusques à ce qu'ils aient fait renaître en leur place, comme une vieille souche, un rejeton; et lors tu te serviras du rejeton et non de la souche, laquelle fait aller toute sa substance à son petit enfant, pour le faire croître et finalement l'établir en son lieu. De tous vocables, quels qu'ils soient, en usage, ou hors d'usage, s'il reste encore quelque partie d'eux, soit en nom, verbe, adverbe, ou participe, tu le pourras par bonne et certaine analogie faire croître et multiplier, d'autant que notre langue est encore pauvre, et qu'il faut mettre peine [1], quoi que

[1] Prendre la peine.

murmure le peuple, avec toute modestie, de l'enrichir et cultiver. Exemple des vieux mots : puisque le nom de *verve* nous reste, tu pourras faire sur le nom le verbe *verver* et l'adverbe *vervement ;* sur le nom *d'essoine*[1], *essoiner, essoinement*, et mille autres tels, et quand il n'y aurait que l'adverbe, tu pourras faire le verbe et le participe librement et hardiment; au pis aller tu le coteras en la marge de ton livre, pour donner à entendre sa signification; sur les vocables reçus en usage, comme *pays, eau, feu*, tu feras *payser, ever, fouër, évement, fouëment*, et mille autres tels vocables qui ne voient encore la lumière, faute d'un hardi et bienheureux entrepreneur. Or, si je connais que cet abrégé te soit agréable, et utile à la postérité, je te ferai un plus long discours de notre poésie, comme elle se doit enrichir; de ses parties plus nécessaires, du jugement qu'on en doit faire; si elle se peut régler aux pieds des vers latins et grecs ou non ; comme il faut composer des verbes fréquentatifs, inchoatifs, des noms comparatifs, superlatifs, et autres tels ornements de notre langage pauvre et manque[2] de soi, et ne se faut soucier, comme je l'ai dit tant de fois, de l'opinion que pourra avoir le peuple de tes écrits, tenant pour règle toute assurée, qu'il vaut mieux servir à la vérité qu'à l'opinion du peuple, qui ne veut savoir sinon ce qu'il voit devant ses yeux, et croyant à crédit[3], pense que nos devanciers étaient plus sages que nous, et qu'il les faut totalement suivre.

[1] *Essoine :* peine, épreuve.

Pour son amant eût cette essoine.

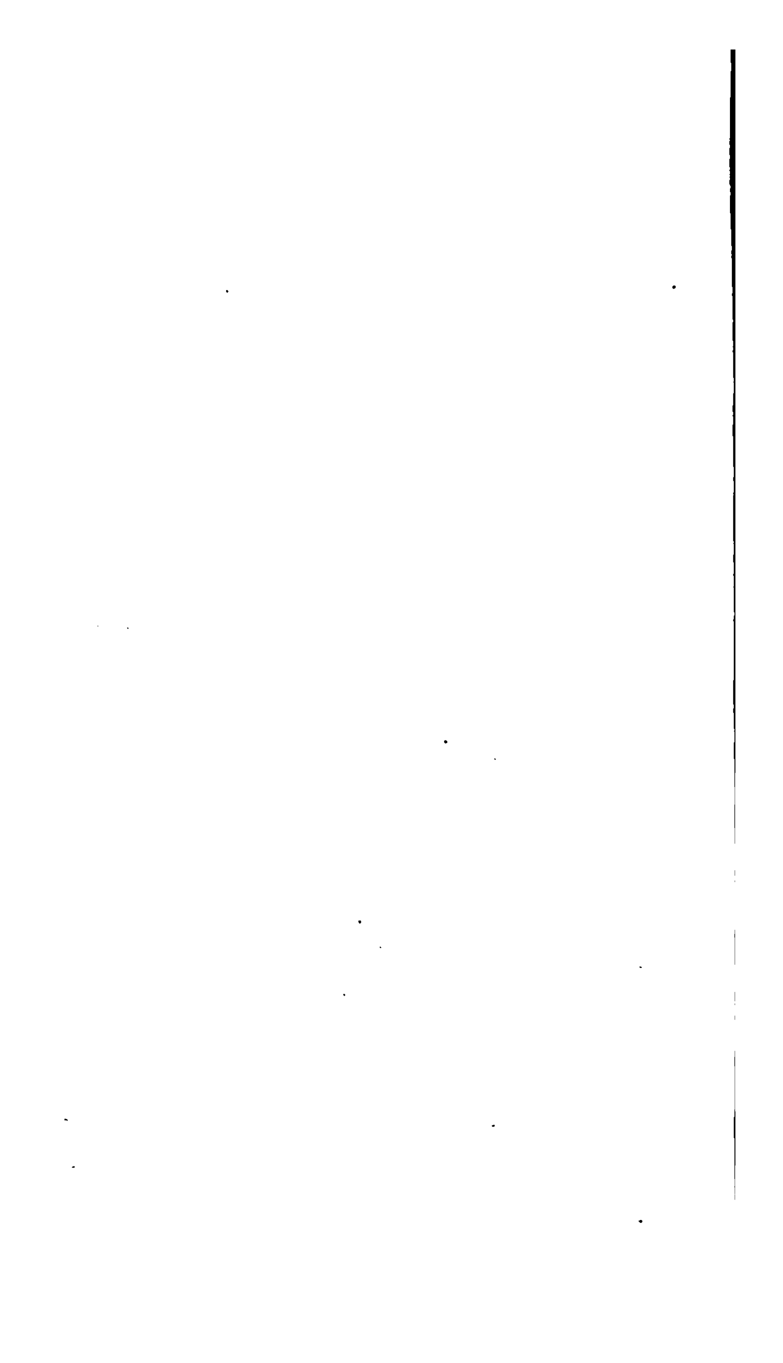
(VILLON, *Ballade des Dames du temps jadis.*)

[2] *Manque :* adjectif; du latin, *mancus*, estropié, défectueux.

[3] *A crédit :* sans raison.

sans rien inventer de nouveau, en ceci faisant grand tort à la bonne nature, laquelle ils pensent pour le jourd'hui être bréhaigne[1] et infertile en bons esprits, et que dès le commencement elle a répandu toutes ses vertus sur les premiers hommes, sans avoir rien retenu en épargne, pour donner, comme mère très-libérale, à ses enfants qui devaient naître après au monde, par le cours de tant de siècles à venir.

[1] *Bréhaigne* : stérile.



POÉSIES DIVERSES

DE P. DE RONSARD,

RETRANCHÉES AUX PREMIÈRES ÉDITIONS (*).

SONNETS.

I.

J'irai toujours et rêvant et songeant,
En cette prée où je vis l'angelette [1],
Qui d'espérance et de crainte m'allaite [2],
Et dans ses yeux mes destins va logeant.

Quel fil de soie en tresses s'allongeant
Frappait ce jour sa gorge nouvelette ?
De quelle rose et de quelle fleurette
Sa face allait comme Iris se changeant ?

Ce n'était point une mortelle femme

[1] *Angelette* : diminutif d'ange. [2] *M'allaite* : me nourrit.

(*) Nous avons cru devoir, d'après l'autorité de Buon, rejeter aussi à la [fi]n de ce choix, quelques morceaux extraits de ceux que Ronsard lui-[m]ême avait retranchés à diverses fois et de toutes les éditions faites de son [v]ivant et même de la dernière qu'il ordonna et qui fut faite aussitôt après [s]on décès. Le lecteur nous saura gré sans doute de nous être montré [m]oins sévère que l'auteur, et d'avoir conservé les pièces suivantes, qui [p]ortent la vive empreinte des qualités de l'illustre chef de la Pléiade.

Que je vis lors, ni de mortelle dame
Elle n'avait ni le front, ni les yeux :

Donques, raison, ce ne fut chose étrange
Si je fus pris : c'était vraiment un ange,
Qui pour nous prendre était venu des cieux.

II.

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies [1] ;
Qui ne les eût à ce vêpre [2] cueillies,
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps cherront [3] toutes flétries,
Et comme fleurs périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tôt serons étendus sous la lame [4] :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
Pource aimez-moi, cependant qu'êtes belle.

[1] *Épanies* : épanouies.
[2] *Vêpre* : soir ; du latin, *vesper*.
[3] *Cherront* : futur du verbe ch[oir].
[4] *La lame* : la pierre du tombeau.

III.

Marie, vous passez en taille et en visage,
En grâce, en ris, en yeux, en sein, et en teton
Votre plus jeune sœur, d'autant que le bouton

n rosier franc surpasse une rose sauvage.

: ne saurais nier qu'un rosier de bocage
soit plaisant à l'œil, et qu'il ne sente bon :
si je ne dis pas que votre sœur Annon
soit belle, mais quoi! vous l'êtes davantage.

e sais bien qu'après vous elle a le premier prix,
que facilement on deviendrait épris
son jeune embonpoint, si vous étiez absente.

Iais quand vous paraissez, lors sa beauté s'enfuit,
morne elle devient par la vôtre présente,
nme les astres font, quand la lune reluit.

IV.

'e crois que je mourrais si ce n'était la Muse
i deçà, qui delà, fidèle m'accompagne,
· bois, par champ, par eau, par taillis, par montagne,
de ses beaux présents tous mes soucis abuse [1].

3i je suis ennuyé, je n'ai point autre ruse
ır me désennuyer, que Clio m'accompaigne :
ɔ̃t que je l'invoque, elle ne me dédaigne
venir saluer, et jamais ne s'excuse.

Des présents des neuf Sœurs soit en toute saison
ine toute ma chambre, et pleine ma maison :
r la rouille jamais à leurs beaux dons ne touche.

Le thym ne fleurit pas aux abeilles si doux,
mme leurs beaux présents me sont doux à la bouche,
dont les bons esprits ne furent jamais soûls.

[1] *Abuse* : trompe, charme.

V

O ma belle maîtresse, à tout le moins prenez,
De moi votre servant, ce rossignol en cage :
Il est mon prisonnier, et je vis en servage
Sous vous, qui sans merci en prison me tenez :

Allez donc, rossignol, en sa chambre, et sonnez
Mon deuil à son oreille avec votre ramage,
Et, s'il vous est possible, émouvez son courage[1]
A me faire merci, puis vous en revenez.

Non, non, ne venez point : que feriez-vous chez moi?
Sans aucun reconfort, vous languiriez d'émoi,
Un prisonnier ne peut un autre secourir.

Je n'ai pas, rossignol, sur votre bien envie,
Seulement je me hais et me plains de ma vie,
Qui languit en prison, et si[2] n'y peut mourir.

[1] *Courage* : cœur. [2] *Et si* : et pourtant

VI.

L'an se rajeunissait en sa verte jouvence,
Quand je m'épris de vous, ma Sinope cruelle :
Seize ans étaient la fleur de votre âge nouvelle,
Et votre teint sentait encore son enfance.

Vous aviez d'une infante encor la contenance,
La parole et les pas ; votre bouche était belle ;
Votre front et vos mains dignes d'une immortelle,
Et votre œil qui me fait trépasser quand j'y pense.

Amour, qui ce jour-là si grandes beautés vit,
Dans un marbre, en mon cœur, d'un trait les écrivit :

Et si pour le jourd'hui vos beautés si parfaites
Ne sont comme autrefois, je n'en suis moins ravi :
Car je n'ai pas égard à cela que vous êtes,
Mais au doux souvenir des beautés que je vi.

VII.

Je ne saurais aimer autre que vous ;
Non, dame, non, je ne saurais le faire :
Autre que vous ne me saurait complaire,
Et fût Vénus descendue entre nous.

Vos yeux me sont si gracieux et doux,
Que d'un seul clin ils me peuvent défaire [1],
D'un autre clin tout soudain me refaire,
Me faisant vivre ou mourir en deux coups.

Quand je serais cinq cent mille ans en vie,
Autre que vous, ma mignonne, m'amie,
Ne me ferait amoureux devenir :

Il me faudrait refaire d'autres veines,
Les miennes sont de votre amour si pleines,
Qu'un autre amour n'y saurait plus tenir.

[1] *Défaire* : faire périr.

VIII.

Rossignol, mon mignon, qui par cette saulaie [1]
Vas seul, de branche en branche, à ton gré voletant
Et chantes à l'envi de moi, qui vais chantant
Celle qui faut toujours que dans la bouche j'aie,

[1] *Saulaie* : lieu planté de saules

Nous soupirons tous deux : ta douce voix s'essaie
De sonner les amours d'une qui t'aime tant,
Et moi triste, je vais la beauté regrettant
Qui m'a fait dans le cœur une si aigre plaie.

Toutefois, rossignol, nous différons d'un point,
C'est que tu es aimé, et je ne le suis point,
Bien que tous deux ayons les musiques pareilles :

Car tu fléchis t'amie au doux bruit de tes sons ;
Mais la mienne qui prend à dépit mes chansons,
Pour ne les écouter, se bouche les oreilles.

IX.

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
Et pource, Corydon [1], ferme bien l'huis sur moi ;
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.

Je ne veux seulement que notre chambrière
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ni toi ;
Je veux trois jours entiers demeurer à requoi [1],
Pour folâtrer après une semaine entière.

Mais si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre lui tôt la porte et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre, et me viens accoutrer [2].

Je veux tant seulement à lui seul me montrer :
Au reste, si un Dieu voulait pour moi descendre
Du ciel, ferme la porte, et ne le laisse entrer.

[1] *Corydon*. nom poétique donné par Ronsard à son valet.

[1] *A requoi* : en repos, du latin, *requ*[illegible].
[2] *Accoutrer* : habiller.

X.

J'ai reçu vos cyprès, et vos orangers verts :
e cyprès est ma mort, l'oranger signifie
)u Phébus me déçoit) qu'après ma courte vie
ne gentille odeur sortira de mes vers.

Recevez ces pavots que le somme a couverts
'un oubli stygien : il est temps que j'oublie
'amour qui sans profit depuis six ans me lie,
ans alenter[1] la corde ou déclouer mes fers.

Pour plaisir, en passant, d'une lettre bien grosse
es quatre vers suivans engrave sur ma fosse :
Une Espagnole[2] prit un Tudesque[3] en ses mains :

Ainsi le sot Hercule était captif d'Iole ;
a finesse appartient à la race espagnole,
t la simple nature appartient aux Germains. »

[1] *Alenter :* allonger.
[2] La famille d'Hélène était de race espagnole.
[3] Ronsard était originaire de Moravie.

XI.

A CLAUDE DE L'AUBÉPINE.

Je suis la nef, vous êtes mon pilote :
Sans l'Aubépine on ne peut voyager ;
Sous votre vent ma voile il faut ranger,
Au gré duquel il convient que je flotte.

En pleine mer la tempête trop forte
Pousse ma barque au rocher étranger :
De tous côtés j'aperçois le danger,
Et si pour moi toute espérance est morte.

Forcez le ciel et la vague et le vent,
Et mon vaisseau conduisez en avant
Au port heureux du tranquille rivage :

C'est bien raison que l'homme soit humain,
Et qu'en voyant ses amis au naufrage,
Au moins du bord il leur tende la main.

CHANSONS.

I.

Plus tu connais que je brûle pour toi,
Plus tu me fuis, cruelle :
Plus tu connais que je vis en émoi,
Et plus tu m'es rebelle.

Te laisserai-je? hélas! je suis trop tien;
Mais je bénirai l'heure
De mon trépas : au moins s'il te plaît bien
Q'en te servant je meure.

II.

L'AMOUR OISEAU.

Un enfant dedans un bocage
Tendait finement ses gluaux,
Afin de prendre des oiseaux,
Pour les emprisonner en cage ;

Quand il vit, par cas d'aventure,
Sur un arbre Amour emplumé,
Qui volait par le bois ramé,
Sur l'une et sur l'autre verdure.

L'enfant, qui ne connaissait pas
Cet oiseau, fut si plein de joie,
Que pour prendre une si grand' proie
Tendit sur l'arbre tous ses lacs.

Mais quand il vit qu'il ne pouvait
(Pour quelques gluaux qu'il pût tendre)
Ce cauteleux oiseau surprendre,
Qui voletant le decevait ,

Il se prit à se mutiner,
Et jetant sa glu de colère,
Vint trouver une vieille mère,
Qui se mêlait de deviner.

Il lui va le fait avouer,
Et sur le haut d'un buis, lui montre
L'oiseau de mauvaise rencontre,
Qui ne faisait que se jouer.

La vieille, en branlant ses cheveux,
Qui jà grisonnaient de vieillesse,
Lui dit : cesse, mon enfant, cesse,
Si bientôt mourir tu ne veux,

De prendre ce fier animal ;
Cet oiseau, c'est Amour qui vole,
Qui toujours les hommes affole,
Et jamais ne fait que du mal.

Oh ! que tu seras bien heureux,
Si tu le fuis toute ta vie,
Et si jamais tu n'as envie
D'être au rôle des amoureux !

Mais j'ai grand doute qu'à l'instant
Que d'homme parfait auras l'âge,

Ce malheureux oiseau volage,
Qui par ces arbres te fuit tant,

Sans y penser te surprendra,
Comme une jeune et tendre quête [1],
Et foulant de ses pieds ta tête,
Que c'est que d'aimer t'apprendra.

[1] *Quête* : proie.

ODES.

I.

A MARGUERITE (*).

En mon cœur n'est point écrite
La rose, ni autre fleur,
C'est toi, belle Marguerite,
Par qui j'ai cette couleur.

N'es-tu celle dont les yeux
Ont surpris,
Par un regard gracieux
Mes esprits!
Puisque ta sœur de haut prix,

Ta sœur, pucelle d'élite,
N'est cause de ma douleur,
C'est donc pour toi, Marguerite,
Que je pris cette couleur.

Un soir ma fièvre naquit,
Quand mon cœur

(*) Pièce conservée pour la singularité du rhythme.

Pour maîtresse te requit :
Mais rigueur
D'une amoureuse langueur

Soudain paya mon mérite,
Me donnant cette paleur,
Pour t'aimer trop, Marguerite,
Et ta vermeille couleur.

Eh ! quel charme pourrait bien
Consumer
Le souci qui s'est fait mien,
Pour aimer ?
De mon tourment si amer,

La jouissance subite
Seule ôterait le malheur
Que me donna Marguerite,
Par qui j'ai cette couleur.

II.

A CASSANDRE.

O pucelle plus tendre
Qu'un beau bouton vermeil,
Que le rosier engendre
Au lever du soleil,
Et se fait au matin
Tout l'honneur du jardin.

Plus fort que le lierre
Qui se grippe à l'entour
Du chêne aimé, qu'il serre,
Enlacé de maint tour,
Courbant ses bras épars
Sur lui de toutes parts,

Serrez mon col, maîtresse,

De vos deux bras pliés,
D'un nœud qui fort me presse
Doucement me liez :
Un baiser mutuel
Nous soit perpétuel.

Ni le temps, ni l'envie
D'autre amour désirer,
Ne pourra point ma vie
De vos lèvres tirer :
Ains serrés demeurons,
Et baisant nous mourrons.

Tous deux morts en même heure
Verrons le lac fangeux,
Et l'obscure demeure
De Pluton l'outrageux [1],
Et les champs ordonnés
Aux amans fortunés.

Amour, par les fleurettes
Du printemps éternel,
Verra nos amourettes,
Sous le bois maternel :
Là, nous saurons combien
Les amants ont de bien.

Le long des belles plaines,
Et parmi les prés verts,
Les rives sonnent pleines
De maints accords divers :
L'un joue, et l'autre au son
Danse d'une chanson.

Là, le beau ciel décueuvre [2]
Toujours un front benin;

[1] *Outrageux* : funeste. [2] *Décueuvre* : découvre.

Sur les fleurs la couleuvre
Ne vomit son venin,
Et toujours les oiseaux
Chantent sur les rameaux.

Toujours les vents y sonnent
Je ne sais quoi de doux,
Et les lauriers y donnent
Toujours des ombres mous [1];
Toujours les belles fleurs
Y gardent leurs couleurs.

Parmi le grand espace
De ce verger heureux,
Nous aurons tous deux place
Entre les amoureux;
Et comme eux sans souci,
Nous aimerons aussi.

Nulle dame ancienne
Ne se dépitera,
Quand de la place sienne
Pour nous deux s'ôtera :
Non celles dont les yeux
Ont surmonté [2] les Dieux (*).

[1] *Ombre* s'employait au masculin. *Mous* : tendres, frais, expression latine : *molles umbræ*.

[2] *Surmonté* : dompté.

(*) Allusion à toutes les mortelles aimées par Jupiter et les autres dieux.

III.

ODE NON MESURÉE.

Quand je serai si heureux de choisir
Maîtresse selon mon désir,
Mon Pelletier, je te veux dire
Laquelle je voudrais élire,

Pour la servir, constant, à son plaisir!

L'âge non mûr, mais verdelet encore,
Est l'âge seul qui me dévore
Le cœur d'impatience atteint :
Noir je veux l'œil et brun le teint,
Bien que l'œil vert toute la France adore.

J'aime la bouche imitante la rose,
Au lent soleil de mai déclose,
Un petit tetin nouvelet,
Qui se fait déjà rondelet,
Et sur l'ivoire élevé se repose.

La taille droite, à la beauté pareille,
Et dessous la coiffe une oreille
Qui toute se montre dehors;
En cent façons les cheveux tors;
La joue égale à l'aurore vermeille;

L'estomac plein, la jambe de bon tour
Pleine de chair tout à l'entour,
Que volontiers on tâterait;
Un sein qui les dieux tenterait,
Le flanc haussé, la cuisse faite au tour;

La dent d'ivoire, odorante l'haleine,
A qui s'égaleraient à peine
Les doux parfums de la Sabée,
Ou toute l'odeur dérobée
Que l'Arabie heureusement amène ;

L'esprit naïf, et naïve la grâce;
La main lascive, ou qu'elle embrasse
L'ami en son giron couché,
Ou que son luth en soit touché;
Et une voix qui même son luth passe

Le pied petit, la main longuette et belle,
Domptant tout cœur dur et rebelle,
Et un ris qui en découvrant
Maint diamant, allât ouvrant
Le beau séjour d'une grâce nouvelle;

Qu'ell' sut par cœur tout cela qu'a chanté
Pétrarque, en amour tant vanté,
Ou la Rose si bien écrite [1],
Et contre les femmes dépite,
Dont je serais comme d'elle enchanté.

Quant au maintien, inconstant et volage,
Folâtre et digne de tel âge,
Le regard errant çà et là,
Un naturel avec cela
Qui plus que l'art misérable [2] soulage [3].

Je ne voudrais avoir en ma puissance
A tous coups d'elle jouissance,
Souvent le nier un petit
En amour donne l'appétit,
Et fait durer la longue obéissance.

D'elle le temps ne pourrait m'étranger [4],
N'autre amour, ni l'or étranger;
Ni à tout le bien qui arrive
De l'Orient à notre rive
Je ne voudrais ma brunette changer.

Lorsque sa bouche à me baiser tendrait,
Ou qu'approcher ne la voudrait,
Feignant la cruelle fâchée,

[1] *Le Roman de la Rose.*

[2] Horace a dit :
Ingenium misera fortunatius arte.
(*Epist. ad Pis.*, 295.)

[3] *Soulage :* sens de charmer, plaire.

[4] *M'étranger :* me séparer; me rendre étranger pour elle.

Ou quand en quelque coin cachée,
Sans l'aviser[1] prendre au col me viendrait.

[1] Sans que je l'avisasse.

IV.

AUX MOUCHES A MIEL.

Où allez-vous, filles du ciel,
Grand miracle de la nature,
Où allez-vous, mouches à miel,
Chercher aux champs votre pâture ?
Si vous voulez cueillir les fleurs
D'odeur diverse et de couleurs,
Ne volez plus à l'aventure.

Autour de Cassandre halenée
De mes baisers tant bien donnés,
Vous trouverez la rose née,
Et les œillets environnés
Des florettes ensanglantées
De Hyacinthe et d'Ajax, plantées
Près des lis sur sa bouche nés.

Les marjolaines y fleurisssent,
L'amôme y est continuel,
Et les lauriers qui ne périssent
Pour l'hiver, tant soit-il cruel :
L'anis, le chèvrefeuil' qui porte
La manne qui vous réconforte,
Y verdoie perpétuel.

Mais je vous pri' gardez-vous bien,
Gardez-vous qu'on ne l'aiguillonne,
Vous apprendriez bientôt combien
Sa pointure est trop plus félonne ;
Et de ses fleurs ne vous soûlez ,

Sans m'en garder, si ne voulez
Que mon âme ne m'abandonne.

V.

AU ROSSIGNOL.

Gentil rossignol passager,
Qui t'es encor venu loger
Dedans cette fraîche ramée,
Sur ta branchette accoutumée,
Et qui nuit et jour de ta voix
Assourdis les monts et les bois,
Redoublant la vieille querelle
De Terée et de Philomèle;

Je te supplie, ainsi toujours
Puisses jouir de tes amours!
De dire à ma douce inhumaine,
Au soir quand elle se promène
Ici pour ton nid épier,
Que jamais ne faut se fier
En la beauté ni en la grâce,
Qui plus tôt qu'un songe se passe.

Dis lui que les plus belles fleurs
En janvier perdent leurs couleurs;
Et quand le mois d'avril arrive
Qu'ils revêtent leur beauté vive:
Mais quand des filles le beau teint
Par l'âge est une fois éteint,
Dis lui que plus il ne retourne,
Mais bien qu'en sa place séjourne,
Au haut du front, je ne sais quoi
De creux à coucher tout le doigt;
Et toute la face séchée

Devient comme une fleur touchée
Du soc aigu ; dis lui encor
Qu'après qu'elle aura changé l'or
De ses blonds cheveux, et que l'âge
Aura crêpé [1] son beau visage,
Qu'en vain lors elle pleurera,
De quoi jeunette elle n'aura
Pris les plaisirs qu'on ne peut prendre,
Quand la vieillesse nous vient rendre
Si froids d'amours et si perclus,
Que les plaisirs ne plaisent plus.

Mais, rossignol, que ne vient-elle
Maintenant sur l'herbe nouvelle,
Avecque moi dans ce buisson?
Au bruit de ta douce chanson,
Je lui ferais, sous la coudrette,
Sa couleur blanche vermeillette.

[1] *Crêpé* : ridé.

VI (*).

Tu me fuis de plus vite course
Qu'un faon la dent fière[1] d'une ourse,
Faon qui va les tetins chercher
De sa mère pour se cacher,
Allongeant sa jambe fuyarde,
Si un rameau le vient toucher :
Car pour le moindre bruit que fasse
D'un serpent la glissante trace,
Et de genoux et de cœur tremble.

[1] *Fière* : cruelle; du latin, *ferus*.

* Paraphrase d'Horace, *Od.*, I, 23.

Las! toi belle, qui m'es ensemble
Ma douce vie et mon trépas,
Attends-moi : je ne te cours pas,
Comme un loup, pour te faire outrage.

Mets donc, ma migonne, un peu bas
La cruauté de ton courage :
Arrête, fuyarde, tes pas,
Et toi jà d'âge pour m'attendre,
Laisse ta mère, et viens apprendre
Combien l'amour donne d'ébats.

VII.

DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMI (*).

La génisse n'est assez drue :
Attends que ses ans soient venus;
Ni forte assez à la charrue,
Ni pour le taureau qui se rue
Lourdement aux jeux de Vénus.

Ains mêlée avecque les veaux,
Folâtre d'une course vite,
Ou dessous les saules nouveaux
Se vautre à l'ombre, ou près des eaux
Les flammes du soleil évite.

Jamais n'endure qu'on la touche,
Fuyant à bonds comme un chevreau,
Comme un jeune chevreau farouche,
Qui par le printemps s'escarmouche
Sur le tapis d'un verd préau.

Ne sois envieux du désir
Des raisins trop verts, car l'automne

(*) Paraphrase d'Horace, *Od.*, II, 5.

Les mûrira tout à loisir;
Lors tu pourras à ton plaisir
Manger la grappe mûre et bonne.

Le temps ravissant ton vert âge
Le lui donn'ra : voilà le point
Comme elle croîtra davantage,
Tirant un gain de ton dommage,
Dommage que l'on ne sent point.

Jà me semble que je la voi
Mignarde en ton giron assise,
Te jurer éternelle foi,
Et ne savoir partir de toi,
Tant en toi son cœur aura mise.

De toi pensive et idolâtre
T'adorera quelque matin;
Je prévois ta main qui folâtre
Déjà sur sa cuisse d'albâtre,
Et sur l'un et l'autre tetin.

Mais quoi! pour néant tu prétends
De vouloir violenter ores
L'inexorable loi du temps,
Qui le plaisir que tu attends
Ne te veut pas donner encore.

HYMNES.

I.

HYMNE DES ASTRES,

A MELLIN DE SAINT-GELAIS.

C'est trop longtemps, Mellin, demeurer sur la terre,
Dans l'humaine prison qui l'esprit nous enserre,
Le tenant engourdi d'un sommeil ocieux :

Il faut la délier et l'envoyer au cieux.
Il me plaît en vivant de voir sous moi les nues,
Et presser de mes pas les épaules chenues [1]
Du Maure porte ciel [2] : il me plaît de courir
Jusques au firmament, et les secrets ouvrir
(S'il m'est autant permis) des astres admirables,
Et chanter leurs aspects de nos destins coupables :
Pour t'en faire un présent, Mellin, enfant du ciel ;
Mellin, qui pris ton nom de la douceur du miel
Qu'au berceau tu mangeas, quand en lieu de nourrice
L'abeille te reput de thym et de mélisse.

Aussi je ferais tort à mes vers et à moi,
Si je les consacrais à un autre qu'à toi,
Qui sais le cours du ciel, et qui sais les puissances,
Des astres dont je parle, et de leurs influences.

Dès le commencement (s'il faut le croire ainsi)
Les étoiles n'avaient nos destins en souci,
Et n'avaient point encor de tout ce monde large,
Comme ell's ont aujourd'hui, ni le soin, ni la charge :
Sans plus elles flambaient pour un bel ornement,
Éparses, sans vertu, par tout le firmament.
Quand le soleil heurtait des Indes les barrières,
Sortant de l'Océan, les heures ses portières
Couraient un peu devant son lumineux flambeau
Ramasser par le ciel des astres le troupeau,
Qui démenait la danse, et les comptaient par nombre,
Ainsi que les pasteurs, qui le matin sous l'ombre
D'un chêne vont comptant leurs brebis et leurs bœufs,
Ains que les mener paître aux rivages herbeux.

Quand la lune montrait sa corne vénérable,

[1] *Chenues :* blanches, à cause de la neige qui les couvre.

[2] *Du Maure porte ciel :* le mont Atlas.

Les heures derechef ouvraient la grande étable,
Où les astres logeaient en repos tout le jour,
Les ramenant baller du ciel tout alentour ;
Puis les serraient par compte,à l'heure accoutumée
Que le soleil avait notre terre allumée.

. . . .

Je vous salue, enfants de la première nuit,
Heureux astres divins, par qui tout se conduit !
Pendant que vous tournez votre tâche ordonnée
Au ciel, j'accomplirai çà bas la destinée
Qu'il vous plut me verser, bonne ou mauvaise, alors
Que mon âme immortelle entra dedans mon corps.

II.

HYMNE DE LA FRANCE (*).

Il ne faut point que l'Arabie heureuse,
Ni par son Nil l'Égypte plantureuse,
Ni l'Inde riche en mercerie [1] étrange,
Fasse à la tienne égale sa louange :

Qui d'un clin d'œil un monde peux armer,
Qui as les bras si longs dessus la mer,
Qui tiens sur toi tant de ports et de villes,
Et où les lois divines et civiles
En long repos tes citoyens nourrissent.

On ne voit point, par les champs qui fleurissent,
Errer ensemble un tel nombre d'abeilles,

[1] *Mercerie :* du latin, *merces*, marchandises, produits.

* Cet hymne est une paraphrase du magnifique éloge de l'Ita[lie] chant II des *Géorgiques*, vers 135 à 176. André Chénier dans l' Hymne à la France a certainement imité de très-près le morceau de Ronsard.

Baisant les lis et les roses vermeilles :
Ni par l'été ne marchent au labeur
Tant de fourmis, animaux qui ont peur
Qu'en leur vieillesse ils n'endurent souffrance,
Comme l'on voit d'homme par notre France
Se remuer : soit quand Bellone anime
La majesté de leur cœur magnanime,
Ou quand la paix, à son rang retournée,
Chacun renvoie exercer sa journée.

Bien que la perle et les pierres exquises
En notre mer des marchands ne soient quises[1],
Ne[2] par nos prés on ne voie amassée
L'herbe d'Hélène, ou bien la Panacée,
Ni le doux miel ne suinte en nos rameaux,
Ni le doux lait ne coule en nos ruisseaux :
Des fiers lions la semence superbe[3]
En est bien loin, et le serpent par l'herbe,
Tel que l'Afrique, horrible n'épouvante
Le sûr pasteur ; ni l'amour véhémente,
Qui s'enfle au front du poulain n'y est pas
Mixtionnée aux amoureux appas[4].

Nos champs Jason de ses taureaux ardents
Ne laboura, pour y jeter dedans
D'un grand serpent les mâchoires terribles :
Ni la moisson de tant de gens horribles,
Hors de la terre à force desserrés,
S'est hérissée en corselets ferrés ;
Mais au contraire ils enfantent un blé,

[1] *Quises :* cherchées ; du latin, *quæsitus.*

[2] *Ne :* pour ni.

[3] At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina.
(VIRG., *Georg.*, II, 250.)

[4] Hic demum, hippomanes vero quod nomine [dicunt
Pastores, lentum destillat ab inguine virus ;
Hippomanes, quod sæpe malæ legere novercæ,
Miscueruntque herbas et non innoxia verba
(VIRG., *Georg*, III, 280.)

Nous le rendant d'usure redoublé :
Et dont jamais la première apparence
Du laboureur n'a trompé l'espérance.
Plus qu'en nul lieu dame Cerès la blonde,
Et le dompteur des Indes [1] y abonde.
Mille troupeaux frisés de fines laines,
Comme escadrons se campent en nos plaines ;
Maint arbrisseau qui porte sur ses branches
D'un or naïf pommes belles et franches
Y croît aussi, d'une part verdissant,
De l'autre part ensemble jaunissant ;
Le beau grenad à la joue vermeille,
Et le citron, délices de Marseille,
Fleurit les champs de la Provence à gré :
Et l'olivier, à Minerve sacré,
Leur fait honneur de ses fruits automniers,
Et jusqu'au ciel s'y dressent les palmiers ;
Le haut sapin, qui par flots étrangers
Doit aller voir de la mer les dangers,
Y croît aussi : et le buis qui vaut mieux
Pour y tailler les images des dieux,
De ces bons dieux, qui ont toujours souci
Et de la France, et de mes vers aussi [2].

. . . .

[1] Bacchus, dieu du vin.

[2] Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphyre aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée ;
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,

Que dirons-nous de la saison des temps,
Et des tiédeurs du volage printemps ?
La cruauté des vents malicieux
N'y règne point, ni les monstres des cieux,
Ni tout cela qui, plein de félonie,
Tient les sablons d'Afrique ou d'Hyrcanie.

Toujours la France, heureusement fertile,
Donne à ses fils ce qui leur est utile ;
L'or éternel ne défaut point en elle,
Et de l'argent la source est éternelle :
Le fer, l'airain, deux métaux compagnons,
Ce sont les biens de ses riches rognons[1].

L'un bon à faire, ou trompettes tortues,
Ou les portraits des divines statues :
L'autre nous sert pour corriger l'audace
De l'ennemi qui en vain nous menace,
Lorsqu'un bon signe au ciel nous est donné,
Et Jupiter à main gauche a tonné,
Favorisant le Français, qu'il estime
Enfant d'Hector, sa race légitime,
Qui de là haut nous a transmis ses rois,
Qui planteront les lis jusqu'à la rive
Où du soleil le long labeur arrive.

Ici et là, comme célestes flammes,
Luisent les yeux de nos pudiques femmes,
Qui toute France honorent de leur gloire :
Ores montrant leurs épaules d'ivoire,

Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive, aux liqueurs savonneuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.

(André Chénier, *Hymne à la France*.)

[1] *Rognons* : entrailles.

Ores le col d'albâtre bien uni,
Ores le sein, où l'honneur fait son nid;
Qui pour dompter la cagnarde paresse,
Vont surmonter d'une gentille adresse
Le vieux renom des pucelles d'Asie,
Pour joindre à l'or la soie cramoisie,
Ou pour broder au métier proprement
D'un nouveau roi le riche accoutrement.

Que dirai plus des lacs et des fontaines,
Des bois tondus et des forêts hautaines?
De ces deux mers, qui d'un large et grand tour
Vont presque France emmurant tout autour?
Maint grand vaisseau, qui maint butin amène,
Parmi nos flots sûrement se promène;
Au dos des monts les grands forêts verdoient,
Et à leur pied les belles eaux ondoient.

. . . .

Ajoutez-y tant de palais dorés,
Tant de sommets de temples honorés,
Jadis rochers, que la main du maçon
Élabora [1] d'ouvrage et de façon :
L'art dompte tout, et la persévérance.

. . . .

Je te salue, ô terre plantureuse!
Heureuse en peuple, et en princes heureuse [2]!
Moi, ton poëte, ayant premier osé
Avoir ton los en rime composé,
Je te suppli, qu'à gré te soit ma lyre :
Et si quelqu'un enrage [3] d'en médire,
Soit-il prisé du pauvre populaire,

[1] *Élabora* : travailla.

[2] Salve magna parens frugum, Saturnia tellus.
Magna virum.
(VIRG., *Georg.*, II, 173.)

[3] *Enrage* : a la fureur d'en médire.

Et ses labeurs ne puissent jamais plaire
A mon prélat[1], honneur de ta province,
Ni aux saints yeux de mon grand Roi, ton prince.

cardinal de Châtillon.

ÉPITRE

A CHARLES, CARDINAL DE LORRAINE.

ıand un prince en grandeur passerait tous les dieux,
'est doux et benin, courtois et gracieux,
ıain, facile, honnête, affable et débonnaire,
gagne jamais le cœur du populaire :
un fuit devant lui, comme un agneau tremblant
le loup ravisseur : bien que d'un beau semblant
eigne de l'aimer, toutefois on lui porte,
eu d'une amitié, une haine bien forte.

n roi ne peut avoir à son commandement
ses propres sujets que les corps seulement :
s lui devons le corps, soit par zèle ou par crainte,
s il n'est pas seigneur de nos cœurs par contrainte.
s'il veut être roi des cœurs comme des corps,
ut les acquérir par douceur, et alors
ıra cœurs et corps de toute sa province,
t l'honnête douceur est séante à un prince.

. . . .

'est peu de cas, prélat, de cet honneur mondain,
plutôt que le vent du jour au lendemain
ıfuit, et longuement ne séjourne notre hôte :
un jour nous le donne, et l'autre jour nous l'ôte.
a plus de peine à bien garder son rang,
ouverner un roi, à bien faire le grand,

Que tout l'honneur ne vaut : cette charge honorable
S'accompagne toujours d'un souci misérable,
D'une sollicitude et d'une ambition,
D'un travail épineux, et d'une passion
Qui toujours dans le cœur éternelle demeure,
Ne nous laissant dormir la nuit une seule heure.

C'est peu de cas aussi de bâtir jusqu'aux cieux
Maints palais élevés d'un front ambitieux,
Qui ne servent de rien que de pompeuse montre,
Qui ne peuvent durer (tant soient forts) à l'encontre
De la fuite du temps : car bien que les chaleurs,
Les hivers ou les vents, ou mille autres malheurs,
Soit de pluie ou grêle, ou le flambant tonnerre,
Ou l'ire d'un seigneur, ou le sac d'une guerre,
Ne les fissent tomber : si est-ce que le temps
Les fera de sa faux, en moins de deux cents ans,
Renverser pied sur tête, et à la petitesse
Des champs égalera leur superbe hautesse.

Je ne dis pas, prélat, que ce ne soit bien fait
De bâtir un palais en délices parfait,
D'obtenir d'un grand roi tout ce qu'on lui demande,
De se faire soi-même et sa race bien grande ;
Mais il ne faut pas tant que le cœur y soit mis,
Qu'on ne fasse un trésor de fidèles amis,
Sur lequel les larrons ni le feu n'ont puissance,
Ni l'ire des grands rois, ni du temps l'inconstance.
Il faut se rendre ami de ceux qui ont pouvoir
De chanter votre nom, et de faire savoir
Aux siècles à venir votre immortelle gloire,
Par œuvre poëtique, ou par certaine histoire :
Lors vous ferez pour vous trop plus que ne pensez,
Si par ce beau moyen les ans vous devancez.

. . . .

Or sus, parlons de moi, qui vous dois reconnaître
Mon Mécène, mon tout, mon seigneur et mon maître.

Muses, qui les sommets de Parnasse tenez,
Et qui de nuit et jour vos danses démenez,
Sur le bord de Permesse : ô race généreuse,
Qui pressez [1] les ingrats d'une nuit oublieuse,
Vous ne passerez pas ni au siècle futur,
Ni en l'âge présent mon nom d'un voile obscur,
Sous le titre d'ingrat : car une ingrate tache
Ne souillera jamais mon cœur, que je le sache.

. . . .

J'étais plus éperdu qu'un viateur de nuit
Ne se perd en un bois quand la lune ne luit,
Et quand aucune étoile à ses yeux ne se montre :
Poursuivant un sentier, de fortune rencontre
Un carrefour douteux, en cent chemins croisé :
Il s'arrête au milieu, comme mal-avisé,
Et comme ne pouvant en ténèbres comprendre
Entre tant de chemins lequel il lui faut prendre,
Doutant bien longuement en ses sens ébahis
Lequel est le meilleur : par avis de pays [2],
Suit le plus droit chemin, qui sans séjourner guère
Le guide hors du bois, où il voit la lumière
Des loges des pasteurs, lesquels à la parfin,
Ayant de lui pitié, lui montrent le chemin.

Ainsi tout égaré dedans la cour j'alloie,
Entre mille chemins, ne sachant quelle voie
Je prendrais sûrement pour me tirer du bois,
J'entends du labyrinth' de l'esprit où j'étois.
Comme j'errais ainsi, je vis luire une flamme

[1] *Pressez* : écrasez.

[2] *Par avis de pays* : à vue de pays.

Ah! ce fut le secours propice de ma dame[1],
Sœur unique du roi, et le vôtre, Seigneur,
Qui me fut du chemin le fidèle enseigneur.

. . . .

Tout ainsi que l'abeille, animal né du ciel,
Choisit les belles fleurs pour en faire du miel,
Honorant son logis de ces liqueurs infuses :
Ainsi je choisirai les belles fleurs des Muses,
Afin d'en émailler un livre en votre nom,
Pour engarder, prélat, que votre beau renom
Ne soit proie des ans, qui volontiers oppressent
Les meilleures vertus, et les pires nous laissent.

[1] Marguerite de Valois.

LE

TOMBEAU DE P. DE RONSARD.

STANCES SUR LE TRÉPAS DE RONSARD,

PAR R. ESTIENNE (*).

. . . .

Comme la poésie avec lui prit naissance,
lle est morte avec lui ! Phébus, qui sort de France,
ait en leur mont natal les Muses retourner :
alliope sans plus en France est demeurée,
t, délaissant ses sœurs, de deuil tout éplorée,
e veut de son Ronsard la tombe abandonner.

. . . .

« Tu es donc mort, Ronsard, disait cette déesse,
t ta cruelle mort m'engendre une tristesse
Qui sera toujours fraîche au plus vif de mon cœur.
Ma douleur et mon être auront même puissance ;
Mon essence immortelle au temps fait résistance,
Et mon durable ennui des ans sera vainqueur.

« Quand Homère mourut, j'avais tant d'espérance
De le voir par Ronsard un jour renaître en France,
Que cette seule attente apaisa mes regrets :
Maintenant de moitié ma tristesse s'augmente,
Car l'Homère français, dont la mort je lamente,
Fait encore une fois mourir celui des Grecs.

(*) Ce fragment est extrait d'une pièce choisie dans le grand nombre de celles qui ont été composées en l'honneur de Ronsard par les plus beaux génies de son temps.

« J'ai perdu tout espoir de plus voir des poëtes ;
Toujours mes sœurs et moi nous languirons muettes,
Par la mort de Ronsard, qui nous donnait la voix.
Nous avons autrefois quitté notre Phocide,
Afin de suivre en France un seul Ronsard pour guide :
Ores puisqu'il est mort, nous laissons les François. »

Ainsi, loin de ses sœurs, dont elle fuit la trope,
Du trépas de Ronsard se plaignait Calliope,
Lorsqu'elle vit près d'elle Apollon arriver :
« Cessez, lui dit ce Dieu, d'épancher tant de larmes :
Celui que vous pleurez, remporte par ses carmes
Un honneur dont la mort ne le pourra priver. »

« C'est de moi que jadis les poëtes naquirent ;
C'est par moi qu'en leurs vers tant de gloire ils acquirent :
Par moi Ronsard depuis a tant fait qu'ils n'ont plus
L'heur d'avoir mieux écrit que ceux de sa contrée ;
Et ma docte fureur dans sa poitrine entrée
Fait que tous ses écrits comme oracles sont lus.

. . . .

« Mais ce n'est point Ronsard, ce corps mort que la terre
En son giron avare étroitement enserre :
Ronsard, c'est ce grand nom par le monde épandu.

. . . .

« Et la postérité lisant sa poésie,
Viendra d'étonnement et de regret saisie,
Ce tombeau de Ronsard par grand miracle voir.

. . . .

« Et ceux qui de Ronsard auront la tombe vue,
D'une delphique ardeur sentant leur âme émue,
Se verront sur le champ poëtes devenir. »

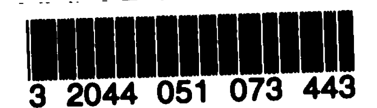
. . . .

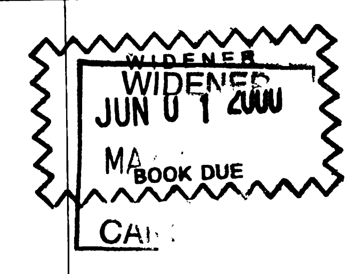
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.


3 2044 051 073 443


WIDENER
JUN 0 1 2000
BOOK DUE

